This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

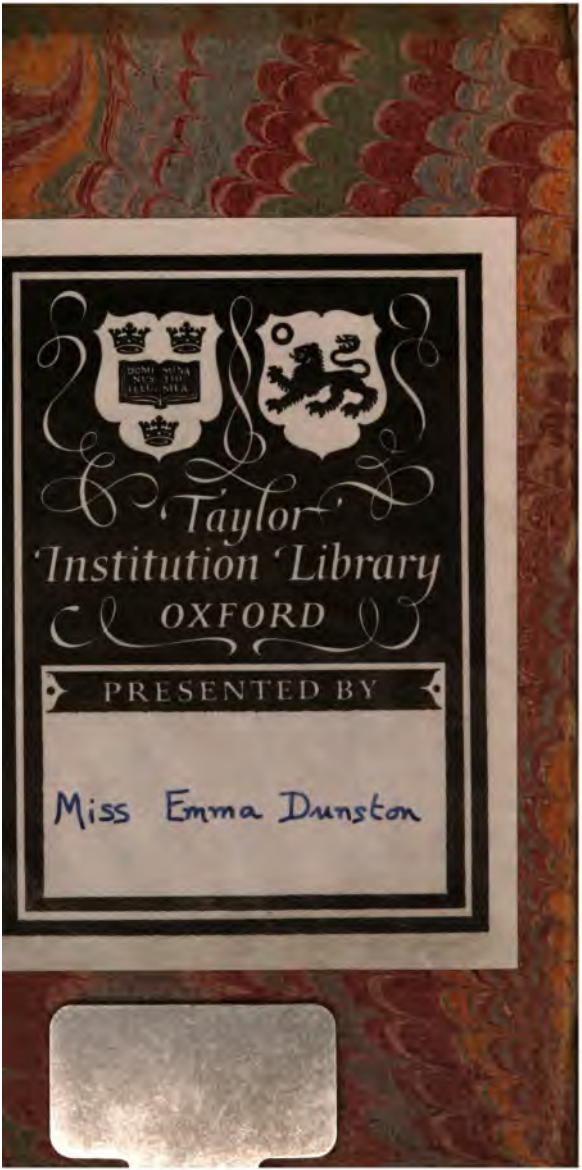
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston

Let: Fr. II A. 1526

Will: Aitchison

OEUVRES

DE Mr. L. RACINE

De l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

TOME TROISIEME.

QUI RENFERME

LA RELIGION ET LA GRACE

POËMES.

SIXIEME EDITION.

Revûe & Augmentée par l'Auteur.

B. Picart del. 1728.

A AMSTERDAM,
Chez *MARC MICHEL REY.*
M. D. CC. L.

TAYLOR
UNIVERSITY
14 MAY 19
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

Des Piéces contenues dans le

TOME III.

LA Religion, Poëme en VI. Chants, corrigé de beaucoup de Fautes, & précédé de *IV. Lettres*; une Latine *de Mr.* RACINE au Pape BENOÎT XIV. du 13. Janvier 1743, avec ſa Traduction Françoiſe; une *du Cardinal* VALENTI, au nom du Pape à *Mr.* RACINE du 8. Février 1743, avec la Traduction Françoiſe; une *de Mr.* RACINE *au Cardinal* VALENTI du 5. Mars 1743; & une *du Cardinal* VALENTI au nom du Pape, *à Mr.* RACINE du 29. Juillet 1747, avec la Traduction Françoiſe. La I. & la IV, paroiſſent ici pour la premiere fois. Pag. 1 — 165

Jugement de Mr. ROUSSEAU *ſur le Poëme de* la Religion. Pag. 166

Epitre de Mr. ROUSSEAU *à Mr.* RACINE. 169

Epitre de Mr. RACINE *à Mr.* ROUSSEAU. 181

Lettre de Mr. de RAMSAY *à Mr.* RACINE. 197

Réponſe de Mr. RACINE. 201

Seconde Lettre de Mr. de RAMSAY. 202

Lettre de Mr. POPE *à Mr.* RACINE. 204

Réponſe de Mr. RACINE. 205

Préface ſur la GRACE POEME. 209

La GRACE, POEME *en IV. Chants.* 223

FAU-

FAUTES à corriger dans ce Volume.

Pag. 39. lig. 14. Note. ſi ſentio. *liſ.* ſic ſentio.
Pag. 74. lig. 10. dens *liſ* dans.
Pag. 77. lig 2. l'*admirable?* liſ. l'*admirable:*
Pag 84. lig. 6. Note. fut alors *liſ.* fût alors
Pag. 118. lig. 5. Note. les étoient étoilent *liſ.* les étoiles étoient.
Pag. 140. lig. 13. *haïſſe!* liſ. *haïſſe?*
Id. lig. 1. Note. *haïſſe.* liſ. *haïſſe?*
Pag 141. lig 15. du maux. *liſ.* de maux.
Pag 145. lig. 1. Note. (4) *Sie* liſ. *Sic.*
Pag :56 lig. 16 & 17. Note. momenr. *liſ.* moment.
Pag. 230. lig. 4. Note. *morte hujus?* liſ. *mortis hujus?*
Pag 232 Note (2) lig. 4 *le vérité* liſ. *la vérité.*
Pag. 235. Note (1) lig. 6. conme *liſ.* comme
Pag. 245. Note (1) lig. 3 & 4. de ſa miſéricorde. fonde. *liſ.* de ſa miſéricorde, fonde.
Pag :49. Note (2) lig. 2. *tum* liſ. *cum.*
Pag. 255. lig. 6. jamais? *liſ.* jamais!
Pag. 266. Note, Vers 5. *aſpieite* liſ. *aſpicite:*
Pag. 268. lig. 1. Diea *liſ.* Dieu.
Pag. 273. lig. 12. plût. *liſ.* plut.
Pag. 279. Note (1) lig. 7. *c.* 1. liſ. *c,* 11.
Pag. 285. Note lig. 2. *exſpectans;* liſ. *expectans.*

LETTRES

LETTRES

DE

Mr. RACINE à BENOIT XIV.

ET LES

REPONSES.

AD SUMMUM PONTIFICEM

BENEDICTUM XIV.

BEATISSIME PATER.

CHriſtianus vates ad pedes Sanctitatis Veſtræ provolutus, munus offerre audeo, ſi ex illo quem obtines dignitatis apice ſpectetur, perexiguum, ſi ex argumento, magnum. Verſus mei laudes Religionis ſonant, quos ut Principi Eccleſiæ Paſtori voveam, monet materiæ Majeſtas, ſuadet permagna illius doctrinæ celebritas, invitat ſpectata benignitas quam à ſummis Pontificibus, multi jam experti ſunt Poëtæ Religioſi. Nemo neſcit à Leone X. nec non à Clemente VII. Sannazarium ob eximium Poëma, Litteris Apoſtolicis fuiſſe remuneratum. Cui vati ſi carminum magnificentiâ, ſaltem Religionis ſtudio nequaquam cedo. In hanc enim propugnandam totus incubui, adverſus illos homines, qui ſuperbiâ inflati, & inani deſipientes Philoſophiâ, quidquid Sacrâ Fidei notâ ſignatur, faſtidioſe rejiciunt.

Huic operi ſubjungitur aliud, quod ſi non multis ante annis in lucem fuiſſet editum, offerre Sanctitati Veſtræ eodem animo ambirem.

In

AU SOUVERAIN PONTIFE BENOIT XIV.

TRES-SAINT PERE,

UN Poëte Chrétien prosterné aux pieds de Votre Sainteté, ose lui offrir un présent, que le haut degré de dignité dans lequel elle est élevée, fait paroître très-médiocre, mais qui par le sujet deviendra grand à ses yeux. C'est la gloire de la Religion que chantent mes vers. La Majesté des choses dont je parle, m'inspire le dessein de les présenter au premier Pasteur de l'Eglise; la grande réputation qu'il s'est acquise par ses lumieres m'y encourage, & j'y suis invité par cette bonté que les Souverains Pontifes ont déjà témoignée aux Poëtes qui ont consacré leur plume à des sujets saints. Personne n'ignore que Leon X. & Clément VII. voulurent bien par des Lettres Apostoliques récompenser le fameux Poëme de Sannazar. Je n'approche pas de Sannazar par la noblesse des vers, mais je suis certain de l'égaler par mon zéle pour la Religion. Je me suis livré tout entier à l'ardeur de la défendre, contre ces hommes enflés d'orgueil, & aveuglés par une vaine Philosophie, qui rejettent avec mépris tout ce qui est marqué au Sceau divin de la Foi.

Cet Ouvrage est suivi d'un autre, que j'aurois la même ambition de présenter à Votre Sainteté, s'il n'avoit pas paru au jour depuis plusieurs années. Dans cet Ouvrage j'osai,

In eo quippe Sanctorum Auguſtini & Thomæ de Gratiâ doctrinæ, tot Sedis Apoſtolicæ decretis firmatæ, tot Maximorum Pontificum Suffragiis conſecratæ; carminum vim & dignitatem, Juvenis adhuc addere ſtudui.

Si quod in his duobus Scriptis excidiſſet imprudenti mihi verbum, Theologicæ diligentiæ minus, tanto Judice, conſonum, ſpondeo me libenter, Beatiſſime Pater, ea carmina quæ Sanctitati Veſtræ diſplicuerint, quantumvis mihi arrideant, promptiſſimâ deleturum manu. Chriſtianum minime juvat profana Laus. Mihi ſit Laus maxima, Chriſti Vicario placere, & coronas, ſi quas merui, ante tronum Sublimitatis Veſtræ mittere. Nulla quippe mihi ſors videtur in terris optabilior, quàm illi me probare, qui celebrati meis verſibus divini Eccleſiæ ſponſi, gerit in terris vices, ſummumque illud dignitatis faſtigium, ad Religionis decus, plaudente Chriſtiano orbe, eſt conſecutus. Hos animo penitus infixos ſenſus habet Sanctitatis Veſtræ

Submiſſimus & humillimus
Servus & in Chriſto Filius
RASSINIO.

Idibus Pariſiis
Jan. 1743.

EPISTO-

quoique jeune encore, entreprendre d'ajouter la force & la dignité des vers à la doctrine de St. Auguſtin & de St. Thomas ſur la Grace, doctrine confirmée par tant de decrets du St. Siége, & par les ſuffrages de tant de Souverains Pontifes.

Si dans ces deux Poëmes il m'étoit échapé imprudemment quelques termes qu'un ſi grand Juge ne trouvât pas conformes à l'exactitude Théologique, je m'engage ſans peine à effacer d'une main prompte les vers même qui flatteroient le plus mon amour-propre, s'ils avoient le malheur de déplaire à Votre Sainteté. Ce n'eſt point une gloire profane que doit rechercher un Chrétien, ma plus grande gloire eſt celle de plaire au Vicaire de J. C. & de jetter mes couronnes, ſi j'en ai mérité quelques-unes, aux pieds de ſon Trône. Je n'ai rien en effet à ſouhaitter de plus avantageux pour moi ſur la Terre, que l'approbation de celui qui ſur la Terre tient la place de cet Epoux de l'Egliſe que j'ai célébré dans mes vers, & qui remplit ſi dignement la Chaire dans laquelle avec l'applaudiſſement de tout le Monde Chrétien, il a été placé pour la gloire de la Religion. Tels ſont les ſentimens que porte profondément gravés dans ſon cœur, de Votre Sainteté

TRES SAINT PERE

A Paris le 13 Janv. 1743.

Le très-humble, très-ſoumis Serviteur, & Fils en J. C.

RACINE.

EPISTOLA

EMINENTISSIMI DOMINI CARDINALIS VALENTI GONZAGUA

SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV

nomine ac mandato data.

ILLUSTRISSIMÆ DOMINE,

POëma egregium ac laboriosum, quo tu Poëmate Religionem, & res divinas intelligendi difficultate & enuntiandi periculo prope vetantes ornari se, eximiâ Gallicæ Linguæ dulcedine, & raræ carminum pangendorum felicitate, mirificè pertractasti atque ornasti, missum sibi gratissimum abs te munus, & perlubenter accepit & avidissimè degustavit Pontifex Maximus; qui primum pietatem tuam in argumento scribendi, deinde optimum iis in rebus sensum atque judicium animi tui, multâ cum voluptate perspexit, & excellentem multiplicemque doctrinam tuam, & vestræ linguæ leporem

TRADUCTION
DE LA LETTRE
DE S. E. M. LE CARDINAL VALENTI DE GONZAGUE,
écrite de la part
DE SA SAINTETE'.

LE Saint Pere a reçu très-favorablement, MONSIEUR, l'agréable préſent que vous lui avez envoyé. Il a goûté avec avidité un Poëme d'une ſi grande beauté, & d'un travail ſi pénible, dans lequel vous avez admirablement développé la Religion, & vous avez ſçu avec l'élégante douceur de la Langue Françoiſe, & l'heureuſe harmonie de vos Vers, orner des matieres divines, qui ſemblent preſque interdire tout ornement, parce qu'elles ſont ſi élevées au-deſſus de la portée de notre eſprit, & qu'il eſt toujours ſi difficile de les bien expoſer. Le Souverain Pontife, après avoir reconnu d'abord avec un grand plaiſir votre piété qui vous a fait choiſir un pareil ſujet, a remarqué votre ſage & exact diſcernement dans la maniere de le traiter: il a admiré l'excellence & l'étendue de votre érudition, l'art avec lequel vous ſçavez déployer les richeſſes de votre Langue, & ſur-tout la beauté de vo-

leporem ubertatemque, & ingenium maximè tuum admiratus, multùm profectò gavisus est, hisce temporibus atque moribus, cùm tam multi scientiâ quâdam, & corruptelâ ingeniorum, carminibus abutuntur in argumenta vitiorum & impietatis, exortum in florentissimo Galliæ regno fuisse te, qui Veritatis & Religionis causam assumens, Musas atque Poëticam facultatem, ad pristinum celebrandæ Divinitatis officium atque institutum, conatu illustri ac felici, susceperis revocandam.

Gratias itaque multas & singulares pro tali munere & agit & habet tibi Pontifex Maximus, teque celebratissimi Patris gloriam in eodem genere laudis, ingenii felicitate æmulantem, atque argumento vincentem, egregiæ suæ voluntatis vult esse certum, atque confidere, ubi se ferat occasio, Pontificem ipsum Maximum de te semper & liberaliter, & lubenter ornando cogitaturum.

Apostolicam interea tibi benedictionem paternè ac peramanter impertitur. Ego omnia fausta precor à Deo.

Romæ
8. Febr. 1743.

Dominationis tuæ
Ad officia J. Card. VALENTI.

Cum Sigillo Secretarii Status, & suprascriptum : Illustrissimo Domino RASSINIO; Lutetiam Parisiorum.

tre génie. Il a été transporté de joie en voyant qu'au milieu de la corruption des tems & des mœurs, lorsqu'infectés d'une contagion funeste, & entraînés par un certain libertinage d'esprit, tant d'Auteurs abusent des Vers pour faire triompher les vices & l'impiété, il s'étoit élevé dans le sein du florissant Royaume de la France un homme qui, prenant en main la cause de la Vérité & de la Religion, avoit par un effort aussi louable qu'heureux, entrepris de rappeller la Poësie à son ancienne institution, & de rendre les Muses à l'auguste emploi de célébrer la Divinité.

Le S. Pere vous remercie donc du présent que vous lui avez fait, & vous assure des sentimens de reconnoissance dont il est rempli. Charmé de ce que devenu rival d'un illustre Pere par vos talens dans le même genre d'écrire, vous le surpassez par le choix de la matiere, il veut que vous soyez certain de sa bienveillance. Soyez donc bien persuadé que toutes les fois que l'occasion s'en présentera, le Souverain Pontife lui-même se fera un plaisir de vous prouver la maniere avantageuse dont il pense de vous.

Il vous accorde sa bénédiction Apostolique avec toute sa tendresse paternelle: & moi je prie Dieu de vous protéger en tout.

A Rome le 8. Févr. 1743. *Disposé à vous rendre service,* *Le Card. VALENTI.*

La Lettre est scellée du Sceau du Secrétaire d'Etat, avec cette Inscription: *A Monsieur* RACINE, *à Paris.*

COPIE DE LA LETTRE

DE S. E. M. LE CARDINAL

GONZAGUE DE VALENTI,

SECRETAIRE D'ETAT.

RIEN de plus flateur pour moi que le préſent que vous venez de me faire, MONSIEUR: il m'a été aiſé de m'appercevoir que le nom de Racine ſi glorieux & ſi agréable aux Muſes, n'étoit pas mort. Je me ſuis fait un plaiſir ſingulier de préſenter à notre ſaint Pere l'exemplaire que vous lui avez deſtiné. Sa Sainteté y a été fort ſenſible: Elle m'a ordonné de vous le marquer, comme vous le verrez par la Lettre ci-jointe. Agréez en même tems mes remercimens auſſi ſinceres que les ſentimens de conſidération, par leſquels je voudrois vous perſuader que perſonne n'eſt à vous, MONSIEUR, avec un plus parfait attachement que

LE CARDINAL VALENTI.

A Rome
le 8. Févr. 1748.

A SON EMINENCE MONSEIGNEUR LE CARD. DE VALENTI.

MONSEIGNEUR,

Jamais les Muſes n'ont pu procurer à ceux qu'elles ont le plus favoriſé, une gloire comparable à celle que me procure VOTRE EMINENCE. La Lettre dont j'ai été honoré, flatte plus mon amour-propre que tous les lauriers du Parnaſſe; & je me livrerois à tout l'orgueil Poëtique qu'elle eſt capable d'inſpirer, ſi je ne me rappellois que je ſuis un Poëte Chrétien, & que c'eſt uniquement cette qualité que VOTRE EMINENCE a voulu récompenſer.

Les Poëtes, ſi naturellement jaloux, auront bien ſujet de l'être de mon bonheur; mais cette jalouſie leur ſera avantageuſe, quand ils apprendront qu'en faveur de la matiere que j'ai choiſie, VOTRE EMINENCE a bien voulu préſenter mes Ouvrages à SA SAINTETE' qui les a reçus favorablement, & qu'un ſi grand Pape a daigné jetter les yeux ſur le moindre de ſes enfans: ils ambitionneront une gloire pareille, qui ne s'accorde pas aux talens ſeuls, mais au ſage emploi des talens.

La grande récompenſe que j'ai reçue leur doit inſpirer cette heureuſe ardeur, comme elle m'inſpire la vive reconnoiſſance, & le profond reſpect avec lequel je ſerai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE

A Paris le 15. Mars 1743.

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur RACINE.

EPISTOLA

EMINENTISSIMI DOMINI CARDINALIS

VALENTI GONZAGUA

S. S. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV.

nomine ac mandato data.

CLARISSIME DOMINE,

LItterarium munus, quod Pontifici Maximo, nuper miſiſti, duobus contentum voluminibus, quorum alterum Poëticos labores tuos quinto recuſos, alterum vero de Poëticâ facultate egregias animadverſiones exquiſitumque judicium complectitur, gratum eidem ſummovere, atque jucundum accidit, propterea què gratias tibi multas ſuo nomine rurſus haberi, novoque laudis argumento eruditionem tuam boneſtari præcepit. Quotieſcumque enim nomen tuum, & carmina ipſi verſantur ob oculos, reviviſcit in ejus animo memoria Parentis tui de re Poëticâ optime meriti, cujus viventis laudem ſi nulla obſcuravit invidia, mortui quoque nulla delebit oblivio. Quam igitur antea tibi ſum teſtatus Pontificii animi benevolentium, eandem confirmo iterum, & Apoſtolicæ benedictionis, Internuncius, fauſta omnia tibi precor à Deo.

Romæ 4. Kal. Sextiles 1747.

Ad officia paratus
J. Card. VALENTI.

D. RASSIO Lutetia m Pariſiorum.

TRA-

TRADUCTION
DE LA LETTRE
DE S. E. M. LE CARDINAL VALENTI DE GONZAGUE
écrite de la part
DE SA SAINTETE' BENOIT XIV.

LE Souverain Pontife a reçu avec joye, MONSIEUR, l'hommage Littéraire que vous lui avez rendu en lui envoyant deux Volumes, dont le premier contient la cinquiéme Edition de vos Ouvrages Poëtiques, & le ſecond plein de judicieuſes réflexions ſur la Poëſie, fait connoître la délicateſſe de votre goût ſur cette matiere. Votre préſent a été ſi agréable à Sa Sainteté, qu'elle m'a ordonné de vous faire une ſeconde fois des remercimens de ſa part, & de vous donner de nouvelles preuves de l'eſtime qu'elle fait de votre érudition. Votre Nom & vos Vers, toutes les fois qu'ils paroiſſent à ſes yeux, lui rapellent avec l'idée du Fils, le ſouvenir d'un Pere qui a fait tant d'honneur à la Poëſie, & dont la gloire ſupérieure à l'envie pendant qu'il vivoit, ne pourra jamais après ſa mort être effacée par l'oubli. Je vous réitere donc les mêmes aſſurances que je vous ai déjà données de la bienveillance du Souverain Pontife, & chargé de vous transmettre ſa Bénédiction Apoſtolique, je prie Dieu de vous protéger en tout.

A Rome le 29. Juillet 1747. *Le Card. VALENTI.*

A. M. RACINE *à Paris.*

PREFACE.

LA Raiſon qui me démontre avec tant de clarté l'exiſtence d'un Dieu, me répond ſi obſcurément lorſque je l'interroge ſur la nature de mon Ame, & garde un ſilence ſi profond quand je lui demande la cauſe des contrariétés qui ſont en moi, qu'elle-même me fait ſentir la néceſſité d'une Révélation, & me force à la deſirer. Je cherche parmi les différentes Religions, celle dont cette Révélation doit être le fondement. Par le premier de tous les Livres, que me donne le premier de tous les Peuples, & par la ſuite de l'hiſtoire du Monde, je trouve à la Religion Chrétienne tous les caracteres de certitude que je ſouhaite. Plein d'admiration pour elle, je m'y ſoumettrois auſſi-tôt, ſi je n'étois arrêté par l'obſcurité de ſes Myſteres & par la ſévérité de ſa Morale. J'examine la foibleſſe de mon eſprit, & je reconnois que ma Raiſon ne doit pas être ma ſeule lumiere. J'examine mon cœur, & je reconnois que la Morale Chrétienne eſt conforme à ſes beſoins. J'embraſſe avec joie une Religion auſſi aimable que reſpectable.

Tel eſt le plan de cet Ouvrage, que j'ai conduit ſur cette courte penſée de M. Paſcal: *A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle*

qu'elle n'eſt pas contraire à la Raiſon, enſuit qu'elle eſt vénérable; après, la rendre aimabl faire ſouhaiter qu'elle ſoit vraie, montrer qu'e le eſt vraie, & enfin qu'elle eſt aimable.

Cette penſée eſt l'abrégé de tout ce Poë me, dans lequel j'ai ſouvent fait uſage d autres penſées du même Auteur, auſſi-bie que des ſublimes réflexions de M. de Meau ſur l'Hiſtoire Univerſelle. En ſuivant ce deux grands Maîtres, j'ai choiſi les deu hommes qui ont écrit ſur la Religion de l maniere la plus convaincante, la plus no ble, & la plus digne d'elle.

Quoique chaque Chant contienne un matiere différente, & faſſe pour ainſi dir un Poëme particulier, ils doivent tous ce pendant répondre au deſſein général, & êtr liés enſemble; de façon que le premie amène le ſecond, celui-ci le troiſiéme, & ainſi des autres.

CHANT I.

La vérité fondamentale de toutes les au tres vérités, eſt l'exiſtence d'un Dieu Elle fait le ſujet du premier Chant. J'e tire la preuve des merveilles de la Natu re & de l'harmonie de toutes ſes parties qui concourant à la même fin, font voi l'unité du deſſein de l'Ouvrier. Je mon trerai dans la ſuite que cette même unit de deſſein régne auſſi dans l'établiſſemen de la Religion, parce que ces deux grand ouvrages ont le même Auteur. L'idée qu nous avons d'un Dieu me fournit la ſeconc

preuve. Cette idée eſt commune à tous les hommes, qui n'ont couru après les fauſſes divinités, que parce qu'ils cherchoient la véritable. Ainſi l'idolatrie me fournit une nouvelle preuve. La derniere preuve eſt priſe de notre conſcience intérieure, & de la loi naturelle, qui avant toutes les autres loix, a toujours forcé les hommes à condamner l'injuſtice, & à admirer la vertu.

CHANT II.

La néceſſité de ſe bien connoître ſoi-même pour bien connoître Dieu, conduit au ſecond Chant: j'imite le langage d'un homme, qui après avoir perdu ſes premieres années dans des études frivoles, veut faire la plus importante des études, qui eſt celle de ſoi-même. J'ouvre les yeux ſur moi, & je ſuis étonné des contrarietés que j'y trouve. Qui ſuis-je? Mon bonheur ne peut être ici-bas, puiſque j'y dois reſter ſi peu. Quand j'en ſortirai, où irai-je? Mon âme eſt-elle immortelle? Ma Raiſon m'en donne des aſſurances que je ſaiſis avec joie; cependant comme je crains que mon intérêt à croire une vérité ſi conſolante, ne m'en ait fait aiſément recevoir les preuves, je veux m'inſtruire de ce que la Raiſon a dit aux plus fameux Philoſophes de l'Antiquité. Je les vois tous diviſés entre eux, par des ſyſtêmes qui ne m'expliquent rien. Platon me contente plus que les autres; mais quand

quand je lui demande la cauſe de mes malheurs, il ſe tait. Ces Philoſophes ont connu notre miſere; & tous en ont ignoré la cauſe. Le ſilence de la Raiſon m'allarme; mais lorſque je ſuis prêt à me deſeſpérer, j'apprens que Dieu a parlé aux hommes. Quel eſt ce Peuple dépoſitaire de ſa Parole? La Raiſon qui m'a fait ſentir la néceſſité d'une Révélation, m'anime à la chercher.

CHANT III.

Cette recherche eſt la matiere du troiſiéme Chant. Deux Religions partagent preſque toute la Terre; la Chrétienne, & la Mahométane. Mahomet, en avouant qu'il n'eſt venu qu'après J. C. par cet aveu favorable aux Chrétiens me renvoie à eux. Les Chrétiens, pour me faire connoître l'antiquité de leur Religion, me renvoient aux Juifs, & les Juifs me renvoient à leurs Livres ſacrés. Le miſérable état de ce Peuple, & ſon obſtination à attendre un Meſſie, ſont les preuves vivantes du Livre qu'il conſerve avec tant de ſoin, puiſqu'il contient une claire prédiction de ce double événement. Ce Livre m'explique l'énigme que la Raiſon n'avoit pu pénétrer. Ce Livre m'apprend enſuite l'hiſtoire de la naiſſance du Monde, & celle du Peuple favoriſé de Dieu. Tandis que tous les autres s'égarent dans l'idolatrie, l'idée pure d'un ſeul Etre infini reſte chez ce Peuple plus ignorant que les autres; mais

mais une protection visible le sauve du naufrage. Dieu le rappelle sans cesse à lui, ou par des miracles, ou par des prophétes. Je m'arrête à ces Prophétes. Surpris de leurs prédictions, ainsi que des figures aussi claires que les prophéties, je reconnois un Dieu toujours occupé de son grand ouvrage, qui tantôt nous le fait annoncer par des hommes qu'il inspire, & tantôt nous le fait envisager de loin dans des images si ressemblantes.

CHANT IV.

La venue d'un Libérateur tant de fois prédit & figuré, est le sujet du quatriéme Chant. L'enchaînement des révolutions des Empires avec l'établissement de la Religion Chrétienne, en prouve la divinité. Son histoire est celle du Monde; parce que Dieu, par l'unité de son dessein, rapporte tous les événemens à son grand ouvrage. La réunion de presque tous les Empires à l'Empire Romain, si favorable au progrès de l'Evangile, conduit à la paix générale de la Terre sous Auguste. Cette paix prépare les Payens au renouvellement des siécles prédit par leurs Oracles, & les Juifs à la venue de ce Messie prédit par leurs Prophétes. Dans cette attente générale Jésus-Christ paroît, prouve sa mission par ses miracles & par sa doctrine. Le châtiment des Juifs prouve leur crime: le rapide progrès de la Religion, les Martyrs, & leurs miracles font tomber

ber le Paganiſme en ruïne; & il eſt entiérement aboli par les Barbares que Dieu appelle du fond du Nord pour détruire Rome enivrée du ſang Chrétien, & former une Rome nouvelle, dont la grandeur, qu'elle conſerve juſqu'aujourd'hui, ſert encore de preuve à une Religion déjà prouvée par tant de faits. Mais quelque admirable qu'elle ſoit par ſon Hiſtoire, elle ſemble par ſes myſteres & par ſa morale révolter l'eſprit & le cœur. Il me reſte à parler à l'un & à l'autre.

CHANT V.

Je tâche dans le cinquiéme Chant d'humilier cet eſprit ſi fier. Les Myſteres, il eſt vrai, paroiſſent contredire la Raiſon; mais la Raiſon ne doit pas être notre ſeule lumiere : par elle ſeule nous ne ſommes qu'ignorance : comment pourrions-nous lire dans le grand Livre des ſecrets du Ciel, puiſque nous ne liſons preſque rien dans le Livre de la Nature, qui ſemble ouvert à nos pieds ? Qu'avons-nous appris depuis que nous l'étudions ? quelques faits, jamais les cauſes primitives. La Nature ne nous laiſſe jamais entrer dans ſon ſanctuaire. Une Hiſtoire abrégée de nos progrès dans la Phyſique en eſt la preuve. Le hazard qui nous a procuré quelques découvertes, nous a peu à peu guéris de nos anciennes erreurs. La Raiſon a ſemblé établir ſon régne depuis Deſcartes & Newton : mais tous deux,

en nous montrant la grandeur de l'esprit humain, en ont aussi montré la foiblesse; puisqu'ils se sont égarés comme les autres, quand ils ont voulu passer les bornes que Dieu a prescrites à notre curiosité. L'homme peut-il seulement sçavoir la cause de la pesanteur? Sçait-il comment se fait la digestion? Connoît-il la cause de la fièvre, & la vertu du Quinquina? Tout est voilé pour lui dans la Nature, mais il y met encore un nouveau voile, s'il éteint le flambeau de la Religion. Pourra-t-il m'expliquer pourquoi il n'est qu'ignorance? pourquoi la Terre est pleine de desordres & d'imperfections? Ou Dieu n'a pas voulu rendre son ouvrage plus parfait, ou il ne l'a pu. Des deux côtés le Déïste trouve un abîme, tandis que moi, pour qui la Foi lève un coin du voile, j'en vois assez pour n'être plus dans les ténébres. La Religion, en m'apprenant les causes de tous les desordres, & de nos malheurs, m'apprend à mettre ces malheurs à profit, & me montre que notre ignorance, peine du péché, doit nous engager à ne pas perdre un tems si court dans des recherches inutiles. Une Religion qui me répond plus clairement que la Philosophie, & qui se suit avec tant d'ordre, ne peut être une invention humaine. Je n'ai plus de doute, & ma Raison n'en trouve point la lumiere contraire à la sienne: mais ces deux flambeaux se réünissent, & ne font qu'une clarté pour moi.

CHANT

CHANT VI.

Après avoir combattu les Athées dans le premier Chant, & les Déiſtes dans les quatre ſuivans, j'attaque dans le dernier ceux qui ne ſont incrédules que par lâcheté. Leur oppoſition à croire ne vient que de leur oppoſition à pratiquer: ils feroient à la Religion le ſacrifice de leurs lumieres, ſi elle n'exigeoit pas encore le ſacrifice des paſſions. Quand le cœur n'eſt point touché, l'eſprit qui en eſt toujours la dupe, cherche des prétextes pour excuſer ſa révolte. C'eſt auſſi le cœur que j'attaque, en montrant la conformité de la morale de la Raiſon avec celle de la Religion. La premiere a été connue des Poëtes, même les plus voluptueux, mais elle n'a point été pratiquée par les Philoſophes, même les plus ſéveres; au-lieu que la morale de la Religion a changé l'Univers, parce qu'elle eſt fondée ſur l'amour, qui rend tous les préceptes faciles. Cet amour qui a allumé la ferveur des premiers ſiécles, va toujours en s'affoibliſſant, ainſi qu'il a été prédit. Quand il ſera prêt à s'éteindre, Dieu viendra juger les hommes; & au dernier jour du Monde, ſera conſommé le grand ouvrage de la Religion, qui commença le premier jour du Monde.

Un ſujet ſi vaſte, ſi intéreſſant & ſi riche, n'a pas beſoin, pour ſe ſoutenir, d'autres ornemens que de ceux qu'il fournit de ſon

ſon propre fond. Je perdrois le reſpect que je dois à mon ſujet, ſi je m'égarois en quelques fictions. Dans tout autre Poëme didactique, elles pourroient trouver place de tems en tems pour délaſſer de la froideur des préceptes & des raiſonnemens; mais elles n'en peuvent trouver dans celui-ci. La Religion eſt ſi grave, que la fiction la plus ſage prend auprès d'elle un air de fable, qui ne peut s'allier avec la vérité.

C'eſt ce mêlange monſtrueux qu'on a condamné avec raiſon dans le Poëme de Sannaſar: on ſe rebute d'entendre les merveilles ſaintes dans la bouche de Prothée, le Catalogue des Néréïdes qui environnent Jéſus-Chriſt lorſqu'il marche ſur les eaux; & l'on mépriſe les hommages que lui rend Neptune, lorſqu'à ſon aſpect il baiſſe ſon trident. Cependant ce Poëme, qui couta vingt ans de travail à l'Auteur, lui attira des Brefs honorables de deux Souverains Pontifes, dans l'un deſquels Léon X. remercie la Providence, qui a permis que l'Egliſe trouvât un ſi grand défenſeur que Sannaſar dans un tems où elle étoit attaquée par tant d'ennemis. *Divinâ factum providentiâ ut divina Sponſa tot impiis oppugnatoribus laceratoribuſque laceſſita, talem tantumque nacta ſit propugnatorem.* Non qu'un Pape ſi éclairé pût approuver l'abus que le Poëte avoit fait des ornemens de la Fable, ni penſer que le Jourdain parlant de Jéſus-Chriſt à ſes Nymphes, pût convertir les

Héré-

Hérétiques & les Incrédules ; mais parce qu'on a toujours senti combien il étoit louable à un Poëte de consacrer son travail à des sujets utiles, & sur-tout à la gloire de la Religion.

J'avoue qu'en renonçant aux beautés brillantes de la fiction, il faut peut-être renoncer aussi au titre de Poëte, & se contenter du rang de versificateur ; mais comme l'utilité des hommes doit être le principal objet d'un Ecrivain sage, je serois assez récompensé de mon travail, si ma versification contribuoit à imprimer plus facilement dans la mémoire, des vérités qui intéressent tous les hommes. Quelquefois même la versification est gênée par la matiere, qui ne permet pas qu'on se livre à toute son imagination, & dans laquelle on doit sacrifier, quand il le faut, les ornemens à la justesse du raisonnement.

Ce fut le seul amour de l'utilité publique, & non l'ambition de passer pour Poëte, qui engagea le célébre Grotius à mettre d'abord en Vers Hollandois, quoique dans un stile simple & à la portée du vulgaire, son excellent Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, qu'il donna depuis en prose Latine, & qui a été traduit en tant de Langues. Il voulut fournir à ses compatriotes, que le commerce conduit parmi tant de Nations, & par conséquent parmi tant d'opinions, un ouvrage dont la lecture servit à les affermir dans la Foi, en même tems qu'elle les délasseroit pendant ces

momens

momens d'oiſiveté que laiſſe une longue navigation. Et lorſqu'il oſa mettre en Vers un ſujet pareil, il s'attendit à cette indulgence qu'on doit avoir pour les auteurs, qui ſuivant les paroles d'un Ancien, dans une entrepriſe dont la difficulté ne les a point rebutés, ont préféré le deſir d'être utiles, à l'ambition de plaire. * *Qui difficultatibus victis utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi.*

C'eſt encore à l'exemple de cet homme illuſtre, que j'ai ajouté des notes, dont la plupart ſont abſolument néceſſaires, ou pour développer les raiſonnemens, ou pour autoriſer les faits. J'établis preſque tous ces faits ſur le témoignage des Ecrivains payens, parce que les aveux de nos ennemis ſont des preuves pour nous. Si je cite quelquefois les Poëtes & les Philoſophes profanes, c'eſt pour faire voir que ſur des vérités ſi importantes, les plus grands génies de l'antiquité ont penſé comme nous, parce que la Raiſon a tenu le même langage à tous ceux qui l'ont écoutée attentivement: que loin d'être contraire à la Religion, comme le croient ceux qui ne l'ont pas bien conſultée, c'eſt elle au contraire qui nous en a fait ſentir la néceſſité; qui nous y conduit comme par la main, & qui entrant avec nous dans le Temple, s'y proſterne, & écoute en ſilence.

* Plin. Nat.

ERROREM sternit propriô dum Lumine victrix
RELLIGIO, æternos VATI memor addit honores.

à Amsterdam Chez Marc Michel Rey.

LA RELIGION,

POËME.

CHANT PREMIER.

LA RAISON dans mes Vers conduit l'homme à la Foi.
C'eſt elle, qui portant ſon flambleau devant moi,
M'encourage à chercher mon appui véritable,
M'apprend à le connoître, & me le rend aimable.

Faux ſages, faux ſavans, indociles eſprits,
Un moment, fiers mortels, ſuſpendez vos mépris.
La Raiſon, dites-vous, doit être notre guide.
A tous mes pas auſſi cette Raiſon préſide.
Sous la divine Loi que vous oſez braver,
C'eſt elle-même ici, qui va me captiver,
Et parle à tous les cœurs, qu'elle invite à s'y rendre:
Vous donc qui la vantez, daignez du moins l'entendre:

Et vous qui du saint joug connoissez tout le prix,
C'est encore pour vous que ces Vers sont écrits.
Celui que la grandeur remplit de son ivresse
Relit avec plaisir ses titres de noblesse:
Ainsi le vrai Chrétien recueille avec ardeur
Les preuves de sa Foi, titres de sa grandeur.
Doux trésor, qui d'une ame à ses biens attentive
Rend l'amour plus ardent, l'espérance plus vive.
Et, qui de nous, hélas! n'a jamais chancelé?
(1) Le Prophéte lui-même est souvent ébranlé.
Il n'est point ici bas de lumiere sans ombres.
Dieu ne s'y montre à nous que sous des voiles sombres:
La colonne qui luit dans ce désert affreux,
Tourne aussi quelquefois son côté ténébreux.
Puissent mes heureux chants consoler le Fidelle!
Et puissent-ils aussi confondre le Rebelle!

L'hommage t'en est dû, je te l'offre, ô GRAND ROI.
L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
Quand de l'Impiété poursuivant l'insolence,
De la Religion j'embrasse la défense;
Oserois-je tenter ces chemins non frayés,
Si tu n'étois l'appui de mes pas effrayés?
Ton nom, Roi très-Chrétien, fils aîné d'une mere
Qui t'inspire un respect si tendre & si sincere;
Ton nom seul me rassure, & mieux que tous mes vers,
Confond les ennemis du Maître que tu sers.

Et Toi, de tous les cœurs la certaine espérance,
Et du bonheur public la feconde assurance,
CHER

(1) *Le Prophéte lui-même, &c.* Suivant ces paroles du Ps. LXXII. *Mei autem pené moti sunt pedes, pené effusi sunt gressus mei.... pacem peccatorum videns.*

CHER PRINCE, en qui le Ciel fait croître chaque jour
Les graces & l'esprit, autant que notre amour;
Dans le hardi projet de mon pénible Ouvrage
Daigne au moins d'un regard animer mon courage:
C'est ta Foi que je chante; & ceux dont tu la tiens,
En furent de tous tems les augustes soutiens.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés!
Répondez, Cieux & Mers; & vous, Terre, parlez.
(1) Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O Cieux, que de grandeur, & quelle majesté!
J'y reconnois un Maître à qui rien n'a couté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumiere,
Ainsi que dans nos champs il seme la poussiere.
Toi qu'annonce l'Aurore, admirable flambeau,
(2) Astre toujours le même, Astre toujours nouveau,

Par

(1) *Quel bras peut vous suspendre, &c.* Les Anciens qui croyoient voir toutes les étoiles, en croyoient aussi pouvoir fixer le nombre: mais depuis que le Télescope nous en a tant fait connoître, que nos yeux seuls ne peuvent découvrir, les Astronomes avouent que les étoiles sont innombrables.

(2) *Astre toujours, &c.* La grandeur des corps célestes nous paroît inconcevable. Saturne, disent nos Astronomes, est quatre mille fois plus gros que la Terre: Jupiter huit mille fois: le Soleil un million de fois. Notre imagination se perd dans l'espace immense qui renferme tous ces grands corps. *C'est une sphere infinie*, dit M. Pascal, *dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part.* La petitesse des animaux que le Microscope nous fait découvrir, est également inconcevable: ensorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse, & que notre imagination se perd dans tous les deux.

Par quel ordre, ô Soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attens, tu reviens tous les jours;
Est-ce moi qui t'appelle, & qui régle ton cours?

(1)Et toi dont le courroux veut engloutir la Terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fai sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le Ciel, secours des malheureux.
La Nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême:
(2) Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

La

(1) *Et toi dont le courroux*, &c. Quelque grande idée que les astres nous donnent de la puissance de Dieu, nous devons encore dire avec l'Auteur du Ps. XCII. *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Ces flots qui dans leur colere menacent si souvent la Terre d'un nouveau déluge, viennent se briser à un grain de sable; & quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords, elle s'en retire avec respect, & courbe ses flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit: *Usque huc venies, & non procedes amplius.* Job. XXXVIII.

Les Philosophes ont cherché quelles causes retenoient ainsi la mer. *Quæ mare compescant causæ... curve suos fines altum non excat aquor*, disent Horace & Properce. Quelle autre cause que l'ordre d'un Dieu?

(2) *Hommage que toujours*, &c. Quand l'homme voit de près la mort, *dit Pline le jeune*, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des Dieux, & qu'il est homme. *Tunc Deos, tunc hominem esse se meminit.* Plus d'un esprit fort a changé de langage dans ce moment, & a fait dire de lui,

Oculis errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem ingemuitque reperta.

La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle.
La Terre le publie. Eſt-ce moi, me dit-elle,
Eſt-ce moi qui produis mes riches ornemens?
C'eſt celui dont la main poſa mes fondemens.
Si je ſers tes beſoins, c'eſt lui qui me l'ordonne:
(1) Les préſens qu'il me fait, c'eſt à toi qu'il les donne.
(2) Je me pare des fleurs qui tombent de ſa main:
Il ne fait que l'ouvrir, & m'en remplir le ſein.
Pour conſoler l'eſpoir du laboureur avide,
C'eſt lui qui dans l'Egypte, où je ſuis trop aride,
Veut qu'au moment preſcrit, le Nil loin de ſes bords
Répandu ſur ma plaine y porte mes tréſors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître:
Contemple ſeulement l'arbre que je fais croître.
(3) Mon ſuc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche eſt rendu:
La feuille le demande, & la branche fidelle,
Prodigue de ſon bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ſes fruits juſtement enchanté,
Ne mépriſe jamais ces plantes ſans beauté,
Troupe obſcure & timide, humble & foible vulgaire:
(4) Si tu ſais découvrir leur vertu ſalutaire,
Elles

(1) *Les préſens, &c.* Pline dit que la Nature nous vend bien cher ſes préſens. *Magna ſævâ mercede contra tanta ſua munera: non ſit ut ſatis eſtimare, parens melior homini, an triſtior noverca fuerit.* La Nature eſt devenue marâtre, depuis que l'homme eſt devenu rebelle à Dieu: ce que Pline ne ſavoit pas.

(2) *Je me pare des fleurs, &c.* Dans la moindre fleur, la moindre feuille, la moindre plume, Dieu, *dit S. Auguſtin*, n'a point négligé le juſte rapport des parties entre elles. *Nec avis pennulam, nec herbæ floſculum, nec arboris folium, ſine partium ſuarum convenientiâ reliquit.*

(3) *Mon ſuc dans la racine, &c.* Le ſuc de la terre circule dans les arbres & dans les plantes, comme le ſang dans le corps des animaux.

(4) *Si tu ſais découvrir, &c.* La cendre de la fougere,

Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts;
(1) Toute plante en naissant déjà renferme en elle,
D'enfans qui la suivront une race immortelle;
Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la Terre, & charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,

A

du chardon, & d'autres herbes qu'on mépriſe, ſert à faire le verre, le criſtal & les glaces. L'ortie eſt un remède; & elle eſt hériſſée de dards, parce que, ſuivant la réflexion de Pline le Naturaliſte, la Nature protége les plantes ſalutaires contre les inſultes des animaux. *Ne ſe depaſcat avida quadrupes, ne procaces manus rapiant, ne inſidens ales infringat, his muniendo aculeis, teliſque armando, remediis ut ſalva ſit.* Il faut avouër cependant que cette réflexion de Pline eſt plus ingénieuſe que ſolide. Le chardon a beau crier *ne ſe depaſcat avida quadrupes*, l'ane ne l'entend point. Nous ignorons pourquoi telle plante plutôt qu'une autre eſt hériſſée de pointes.

(1) *Toute plante en naiſſant, &c.* La fécondité des plantes prouve le deſſein du Créateur, qui non ſeulement veille à la conſervation de l'eſpéce, mais au beſoin de tant d'animaux qui ſe nourriſſent de graines. Pline le Naturaliſte l. 18. aſſure qu'un boiſſeau de blé en produit quelquefois 150. & qu'un Gouverneur envoya à Néron 360. tuyaux ſortis d'un ſeul grain; ce qui lui fait faire cette réflexion, qu'il n'y a point de grain plus fertile que le blé, parce qu'il eſt le plus néceſſaire à l'homme. *Tritico nihil fertilius: hoc ei natura tribuit, quoniam eo maximè alebat hominem.* Par la même raiſon, c'eſt le grain qui ſe conſerve le plus long-tems. On a mangé du pain fait avec un blé qui avoit plus de cent ans. Pline qui ſavoit ſi bien admirer les merveilles de la Nature, choſe étonnante! en oublia l'Auteur. Cependant elles ramenent ſi néceſſairement à un Dieu, que la Philoſophie, comme dit S. Cyrille, eſt le Catéchiſme de la Foi. *Philoſophia catechiſmus ad Fidem.*

A l'ordre général conspirer tous ensemble :
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse & la simplicité.

Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent;
(1) O toi qui follement fais ton Dieu du Hazard,
Vien me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même Ordre toujours architecte fidelle,
(2) A l'aide de son bec maçonne l'Hyrondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux cotton que de lits étendus!
Le pere vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mere, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
(3) Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.

Si

(1) *O toi qui follement, &c.* Les Matérialistes ne se servent pas du nom de *Hazard*, mais de celui de *Nécessité*. Les personnes éclairées comprennent aisément que je puis également me servir de l'un ou de l'autre de ces termes, puisqu'ils désignent la même chose, c'est-à-dire, des effets sans cause.

Le *hazard* d'Epicure, la *nécessité* de Spinosa, la *vertu plastique* de Cudworth, la *raison suffisante* de Leibnits, sont tous mots qui signifient la même chose, parce qu'ils ne signifient rien.

(2) *A l'aide de son bec, &c.* Ciceron admire la prudence des oiseaux: *Aves quietum requirunt ad pariendum locum, & cubilia sibi nidosque construunt, eosque quàm possunt mollissimè substernunt.* De Nat. Deor.

(3) *Et dans de foibles corps, &c.* Les plus timides sont courageux alors. Les poules mêmes veulent attaquer

Si cherement aimés, leurs nourriſſons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand de nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hymenée,
Fidellement unis par leurs tendres liens
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
(1) Innombrable famille, où bientôt tant de freres
Ne reconnoîtront plus leurs ayeux ni leurs peres.
(2) Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont ſe réfugier dans des climats plus doux,
Ne laiſſeront jamais la ſaiſon rigoureuſe
Surprendre parmi nous leur troupe pareſſeuſe.
Dans un ſage Conſeil par les Chefs aſſemblé,
Du départ général le grand jour eſt réglé;
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand

l'homme. Cette tendreſſe finit, ſitôt que les petits n'ont plus beſoin de ſecours: les peres & les enfans ne ſe reconnoiſſent plus. Pline, à la vérité, l. 8. prétend que les rats nourriſſent tendrement leurs peres accablés de vieilleſſe: *Genitores feſſos ſenectâ alunt inſigni pietate.* On n'eſt pas obligé de l'en croire.

(1) *Innombrable famille, &c.* Dans la fécondité des animaux on trouve le même deſſein du Créateur que dans celle des plantes. Il veille non ſeulement à la conſervation des eſpéces, mais à leur nourriture. Les petits animaux qui ſervent de nourriture aux autres ſont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux ſauvages multiplioient comme les animaux domeſtiques, les hommes bien-tôt ne ſeroient plus les maîtres de la Terre. A l'égard des hommes, ſuivant les calculs faits en Angleterre, il régne toujours une proportion à-peu-près égale entre les morts & les naiſſances; de façon qu'une génération paſſe, une autre vient, & la Terre ne peut être ni ſurchargée, ni déſerte.

(2) *Ceux qui de nos hivers, &c.* Un Auteur Anglois, amateur d'opinions ſingulieres, a avancé ſérieuſement que les oiſeaux de paſſage s'envoloient dans la Lune. Il eſt certain que pluſieurs paſſent les mers, les autres reſtent engourdis dans le creux des rochers.

Quand viendra ce Printems par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappellés.

A nos yeux attentifs, que le spectacle change.
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, & certain de son prix
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrettes beautés quel amas innombrable!
(1) Plus l'Auteur s'est caché, plus il est admirable.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'Etat un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
(2) Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont

(1) *Plus l'Auteur s'est caché, plus il est admirable.* La Nature, *dit Pline*, n'est jamais si entiere que dans les petites choses; & sa majesté comme resserrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. *Natura nunquam magis quàm in minimis tota.... in arctum coarctata naturæ majestas, nullâ sui parte mirabilior.*

(2) *Où par eux, &c.* On a prétendu même qu'elles en rongeoient le germe pour prévenir l'inconvénient de l'humidité. Aldrovandus dit avoir vu leurs greniers. Derham en rapporte plusieurs autres particularités étonnantes. Cependant M. de Reaumur prétend que les fourmis dorment tout l'hiver, & ne mangent point: que les grains qu'on leur voit emporter, ne servent qu'à la construction de leurs édifices; voilà donc tous leurs magasins détruits. Mais en attendant que la nouvelle observation soit généralement connue, on peut parler suivant l'opinion ancienne, qui est autorisée non seulement par Salomon, mais par plusieurs Naturalistes. Si les fourmis n'ont plus de greniers, il faut du moins admirer leurs édifices, qui sont toujours une preuve de leur prévoyance de l'avenir. Enfin Derham parle de petits animaux qu'on trouve dans l'Ukraine, qui passent tout l'hyver sous terre, après avoir pendant l'été amassé leurs provisions.

Dont le pere commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis & les hommes.
Toi-même, insecte impur, qui traînes ta prison,
(1) Toi que notre courroux écrase avec raison;
Que je dois t'admirer quand tu me développes
Les étonnans ressorts de tes longs télescopes,
Et qu'à mes yeux surpris tu présentes les tiens
Qu'élevent par degré leurs mobiles soutiens!
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'étoit pas pour lui;
(2) Chez ses freres rampans qu'il mépriſe aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais

(1) *Toi-même, &c.* Aristote avoit avancé que les animaux à coquille n'avoient point d'yeux. Le microscope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon sont des nerfs optiques, au haut desquels chaque œil est placé. Derham, Lister, & l'Auteur du Spectacle de la Nature l'assurent, aussi-bien que Brown, Médecin Anglois, dont le livre sur les erreurs populaires est traduit en François. Je sai pourtant que quelques Physiciens en doutent, aussi-bien que des greniers des fourmis, parce que les observateurs ne s'accordent pas toujours entre eux. Dans mon V. Chant, en parlant de l'ignorance où est l'homme des secrets de la Nature, je dis que nous en savons quelques faits, jamais les causes. Les faits même ne sont pas toujours certains, parce que Dieu qui nous donne des yeux pour nous conduire, *ne nous en donne pas pour voir tous ses ouvrages.* Mais nous en voyons assez, pour connoître l'ouvrier, & l'admirer.

(2) *Chez ses freres rampans, &c.* L'Auteur du Spectacle de la Nature appelle les papillons *les ressuscités du peuple chenille.* Ils raviſſent aux fleurs un suc qui semble destiné aux abeilles. Ovide n'étoit pas bien instruit des merveilles de cette résurrection, lorsqu'il s'est contenté de dire L. 15.

Agrestes tineæ (res observata colonis)
Feralí mutant cum papilione figuram.

Mais les tems ſont changés, ſa mort fut un ſommeil.
On le vit plein de gloire à ſon brillant réveil,
Laiſſant dans le tombeau ſa dépouille groſſiere,
Par un ſublime eſſor voler vers la lumiere.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux ſi courts que les fruits ſont charmans!
N'eſt-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carriere eſt finie:
Tu laiſſes de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur pere malheureux.
Je te plains, & j'ai dû parler de tes merveilles;
Mais ce n'eſt qu'à Virgile à chanter les abeilles.

(1) Le Roi pour qui ſont faits tant de biens précieux,
(2) L'Homme éléve un front noble, & regarde les Cieux. Ce

(1) *Le Roi pour qui, &c.* Cette propoſition, que tout eſt fait pour l'homme, eſt vraie dans un ſens, & fauſſe dans un autre. Tout n'eſt pas fait pour lui directement, puiſqu'il ne connoît pas même une partie des biens de la Terre: mais tout ce qu'elle renferme en entretient ou la beauté ou la conſervation: en ce ſens tout ſe rapporte indirectement à l'homme qui eſt le Roi de la Terre.

(2) *L'Homme éléve un front, &c.* On oppoſe quelques animaux qu'on dit marcher droits comme l'homme, & le poiſſon dont parle Galien qu'il nomme *uranoſcope*, parce que ſes yeux ſont tournés vers le Ciel. On oppoſe encore les oiſeaux à long col qui ont plus de facilité que l'homme à regarder le Ciel. Ces objections ſont puériles: on ne prétend pas attribuer à l'homme un privilége unique. Il paroît même que ſes yeux ſont plutôt faits pour regarder en bas qu'en haut, puiſqu'il a ſa paupiere ſupérieure plus grande que l'inférieure. Mais il eſt le ſeul dont l'épine du dos ſoit en ligne directe avec les os des cuiſſes: dans tous les animaux elle forme un angle. La poſture droite, qui eſt la plus noble, eſt donc ſa poſture naturelle, & Ovide a eu raiſon de dire:

Os homini ſublime dedit, Cœlumque tueri
Juſſit, & erectos ad ſidera tollere vultus.

(1) Ce front, vaſte théatre où l'âme ſe déploie,
Eſt tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre & vive y fait briller ces feux,
Qu'en vain veut imiter dans ſon zèle perfide
La trahiſon, que ſuit l'envie au teint livide.
(2) Un mot y fait rougir la timide pudeur.
Le mépris y réſide, ainſi que la candeur,
Le modeſte reſpect, l'imprudente colere,
La crainte & la pâleur, ſa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funeſtes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du ſecours.
A me ſervir auſſi, cette voix empreſſée
Loin de moi, quand je veux, va porter ma penſée,
(3) Meſſagere de l'âme, interprète du cœur,
De la ſociété je lui dois la douceur.

Quelle

(1) *Ce front, vaſte théatre, &c.* Nous avons pluſieurs parties communes avec les animaux: mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un Etre créé pour regarder le Ciel, marcher debout, parler, &c. Telles ſont les parties du front, celles des mains, celles qui ſervent à la voix. Galien obſerve que les animaux carnaciers ont des ongles pointus & des dents aigues: au-lieu que l'homme a des ongles plats, & n'a qu'une dent canine de chaque côté: *parce que*, dit cet Auteur, *la Nature ſavoit bien qu'elle formoit un animal doux, qui devoit tirer ſa force, non de ſon corps, mais de ſa Raiſon.*

(2) *Un mot y fait rougir, &c.* Sur l'artifice admirable du corps humain, on peut lire Galien, Ray, Nieuwentyt, & Derham. L'ouvrage du dernier eſt le précis des Sermons qu'il avoit compoſés pour la Chaire fondée par M. Boyle en Angleterre, & deſtinée aux preuves de l'Exiſtence de Dieu. Il eſt étonnant qu'on ait été obligé de fonder une pareille Chaire chez des Chrétiens. Pour Galien, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſe ſoit tant appliqué à faire remarquer le deſſein du Créateur dans ſes Ouvrages: il avoit à confondre les Epicuriens, qui attribuoient tout au hazard.

(3) *Meſſagere de l'âme, &c.* La parole, ſigne certain de la penſée, n'eſt donnée qu'à l'homme. Pluſieurs animaux ont comme nous les organes de la voix, & nous

les

(1) Quelle foule d'objets l'œil réünit enſemble!
Que de rayons épars ce cercle étroit raſſemble!
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'éléve, & le porte au cerveau.
(2) D'innombrables filets, Ciel! quel tiſſu fragile!
Cependant ma memoire en a fait ſon aſyle,
Et tient dans un dépôt fidéle & précieux,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux:
Elle y peut à toute heure & remettre, & reprendre;
M'y garder mes tréſors, exacte à me les rendre.
(3) Là ces eſprits ſubtils toujours prêts à partir
Attendent le ſignal qui les doit avertir.

Mon

les inſtruiſons à prononcer quelques mots: mais leur imitation de la parole n'eſt qu'une imitation machinale, & jamais les mots qu'ils prononcent ne ſont en eux des ſignes de penſée.

(1) *Quelle foule d'objets, &c.* Nous avons deux yeux ſans voir les objets doubles, afin que l'un puiſſe réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont 4. 6 & 8 parce que n'ayant point de cou, & ne pouvant remuer la tête, la multiplicité des yeux ſupplée au défaut de ce mouvement. Le deſſein du Créateur paroit en tout. C'eſt ainſi que les dents ne viennent aux enfans qu'après l'âge où ils ſont à la mamelle; parce que ſi les dents venoient plutôt, elles ſeroient préjudiciables aux nourriſſons & aux nourrices.

(2) *D'innombrables filets, &c.* Que de choſes différentes renfermées dans le ſpacieux magaſin de la Memoire! Tout ſe préſente au premier ſignal; & quand ce que nous n'appellons pas ſe préſente malgré nous, nous ſavons l'écarter. *Quædam ſtatim produxit, quædam requirentur diutius, quædam caterватim ſe prorumpunt.* S. Aug. Conf. Liv. 10.

(3) *Là ces eſprits ſubtils, &c.* Je veux parler; que de mouvemens dans ma langue, dans mes lévres, dans mes poulmons! Suivant que je regarde de loin ou de près, ma prunelle ſe dilate ou ſe reſſerre, ma volonté n'y contribue pas: elle peut ſuſpendre ou précipiter ma reſpiration, ce qui eſt avantageux pour parler. Cependant quand je dors, je reſpire ſans le ſavoir & ſans le vouloir; ce qui prouve que ſi notre âme a un empire ſur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même, mais d'une puiſſance plus grande que la ſienne.

Mon âme les envoie : & miniſtres dociles
Je les ſens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils ſont accourus tous.
Inviſibles ſujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon ſang cette ardeur ſalutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur néceſſaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme ſa liqueur :
Il vient me rechauffer par ſa rapide courſe :
Plus tranquille & plus froid il remonte à ſa ſource,
Et toujours s'épuiſant ſe ranime toujours.
(1) Les portes des canaux deſtinés à ſon cours,
Ouvrent à ſon entrée une libre carriere,
Prêtes, s'il reculoit, d'oppoſer leur barriere.
(2) Eſt-ce moi qui préſide au maintien de ces loix ?
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine. (3) Une attentive adreſſe
M'en apprend tous les jours, & l'ordre & la ſageſſe.

De

(1) *Les portes des canaux, &c.* Les veines & les vaiſſeaux lymphatiques ont d'eſpace en eſpace des valvules qui font l'office d'une ſoupape dans une pompe ; c'eſt-à-dire, qui s'ouvrent d'un côté & ſe ferment de l'autre, pour ouvrir le paſſage à la liqueur, & l'empêcher de retourner vers les parties d'où elle vient.

(2) *Eſt-ce moi qui préſide, &c.* De toutes les extravagances dont l'eſprit humain eſt capable, celle des Epicuriens paroît la plus grande. Ils s'imaginoient que le Hazard avoit tout fait ; que les parties de notre corps n'avoient point été deſtinées à quelque uſage, mais que nous en avions fait uſage, parce que nous les avions trouvées : que les premiers hommes naquirent de la Terre échauffée par le Soleil. La Terre dans ſa jeuneſſe, dit Lucrece, L. 5. enfanta des hommes & des animaux : depuis elle devint ſtérile comme une femme le devient par l'âge. Cette opinion qui commença en Egypte, paroiſſoit vraiſemblable aux Anciens, à cauſe de ces grenouilles qu'ils s'imaginoient voir naître de la terre dans le tems de pluie. Nos Phyſiciens nous ont appris à rire de cette erreur.

Une attentive, &c. L'Anatomie s'eſt beaucoup perfectionnée dans ces derniers tems.

De cet ordre ſecret reconnoiſſons l'Auteur:
Fut-il jamais des loix ſans un Légiſlateur?

(1) J'entens du Libertin murmurer l'inſolence.
Où ſont-ils ces objets de ma reconnoiſſance?
Eſt-ce un côteau riant? Eſt-ce un riche vallon?
Hâtons-nous d'admirer: le cruel Aquilon
Va raſſembler ſur nous ſon terrible cortege,
Et la foudre & la pluie, & la grêle & la neige:
L'Homme a perdu ſes biens, la Terre ſes beautés.
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attriſtés?
(2) Des antres, des volcans, & des mers inutiles,
Des abîmes ſans fin, des montagnes ſtériles,
Des ronces, des rochers, des ſables, des déſerts.
Ici de ſes poiſons elle infecte les airs;
Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu ſi puiſſant voilà donc le chef-d'œuvre.

Et tu crois, ô Mortel, qu'à ton moindre ſoupçon,
Aux pieds du tribunal qu'érige ta Raiſon,
Ton Maître obéïſſant doit venir te répondre?
Accuſateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu

(1) *J'entens du Libertin, &c.* L'objection du mal phyſique, & du mal moral, donna naiſſance à l'ancienne opinion des deux principes, renouvellée par les Manichéens. On ne peut répondre à cette objection, que par la Religion Chrétienne. Bayle qui dans l'article des Manichéens & dans celui des Pauliciens, ſe plaît à étendre cette difficulté, avoue qu'on n'y peut répondre que par la Révélation, qui nous apprend la cauſe du déſordre. Je ferai auſſi cette objection aux Déïſtes dans le cinquiéme Chant; mais ayant à répondre aux Athées dans celui-ci, il me ſuffit de leur faire voir que le Monde n'eſt pas l'ouvrage du hazard, & que les déſordres que nous y croyons voir, n'empêchent pas de reconnoître partout une Intelligence ſuprême.

(2) *Des antres, &c.* Les imperfections de la Terre ſont ſouvent une ſuite du bouleverſement général cauſé par le Déluge, comme je le dirai dans le V. Chant.

Tu n'apperçois encor que le coin du tableau:
Le reſte t'eſt caché ſous un épais rideau;
Et tu prétens déjà juger de tout l'ouvrage!
A ton profit, ingrat, je vois une main ſage
Qui ramene ces maux dont tu te plains toujours.
(1) Notre art des poiſons même emprunte du ſecours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents & ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs ſecrets avantages,
Et ne conſulte plus tes yeux ſouvent trompeurs.

(2) La Mer, dont le Soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever & s'étendre ſur elle.
De nüages legers cet amas précieux,
Que diſperſent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie arroſe nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, & blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs ſourcilleux, de frimats couronnés,
Réſervoirs des tréſors qui nous ſont deſtinés,
Les flots de l'Ocean apportés goute à goute
Réüniſſent leur force & s'ouvrent une route.
Juſqu'au fond de leur ſein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds deſcendus
On les en voit enfin ſortir à pas timides,
D'abord foibles ruiſſeaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal ſçut franchir,
(3) Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir.

Im-

(1) *Notre art, &c.* On fait des remedes avec la vipere, la cigue, &c.

(2) *La Mer, dont le Soleil, &c.* Soit que les rivieres, dit Derham dans ſa Théologie Phyſique, viennent des vapeurs condenſées, ou des pluies; ſoit qu'elles viennent de la Mer par voie d'attraction, de filtration, ou de diſtilation; ſoit que toutes ces cauſes concourent enſemble, il eſt certain que les montagnes ont la plus grande part dans ces opérations. Ces excreſcences énormes de la Terre ſont comme autant d'alambics.

(3) *Indolent Ferrarois, le Pô, &c.* Ferrare bien différente

Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône fuit vers nous le panchant qui l'entraîne;
(1) Et son frere emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein va chercher d'autres loix.
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes:
Ils les rendent aux mers; le Soleil les reprend:
Sur les monts, dans les champs l'Aquilon nous les rend.
Telle est de l'Univers la constante harmonie.
De son Empire heureux la discorde est bannie:
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'Astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord regner parmi les hommes!

Reconnoissons du moins celui par qui nous sommes;
Celui qui fait tout vivre, & qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précéde les tems; qui dira sa naissance?
Par lui l'Homme, le Ciel, la Terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

Quelle main, quel pinceau dans mon âme a tracé
(2) D'un objet infini l'image incomparable?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes

te autrefois de ce qu'elle est aujourd'hui, brilla par le Commerce & les Beaux-Arts.

(1) *Et son frere emporté, &c.* Le Pô, le Rhône & le Rhin ont leurs sources dans les Alpes: ces deux derniers sortent de la même montagne.

(2) *D'un objet infini, &c.* Locke prétend que nous formons l'idée de l'infini, par la puissance que nous avons d'ajouter toujours à l'idée du fini. Descartes, & avant lui Platon & Ciceron, ont cru que l'idée de l'infini étoit innée en nous. En effet, pourquoi trouvons-nous finis, les objets que nous voyons? Le fini suppose l'infini, comme

Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissans, malheureux, à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable;
Mais d'un Etre infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un Maître souverain redoutant la puissance,
J'ai malgré ma fierté, senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéïr, & de s'humiliër!
Notre orgueil cependant est contraint de plier;
(1) Devant l'Etre éternel tous les Peuples s'abaissent;
Toutes les Nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'Univers?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers?

Oui, je trouve par-tout des respects unanimes,
Des Temples, des Autels, des Prêtres, des Victimes:
Le Ciel reçut toujours nos vœux & notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la Divinité défigurer l'image.
A des Dieux mugissans l'Egypte rend hommage;
Mais dans ce Bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
(2) L'esprit humain s'égare, & follement crédules
Les Peuples se sont fait des Maîtres ridicules.

Ces

comme le moins suppose le plus: ainsi nous ne nous trouvons finis, qu'à cause de l'idée de l'infini qui est en nous.

(1) *Devant l'Etre éternel, &c.* On n'a jamais trouvé aucune Nation, même dans le nouveau Monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque Divinité; & ce consentement de toutes les Nations doit être regardé, suivant Ciceron, comme la loi de la Nature, *Omni in re consensio omnium gentium lex naturæ putanda est.*

(2) *L'esprit humain, &c.* C'est encore Ciceron qui le dit: *Multi de diis prava sentiunt; omnes tamen esse vim & naturam divinam censent.* L'idolatrie, dont je parlerai au III. Chant, prouve que l'homme a toujours été persuadé d'une

Ces Maîtres toutefois par l'erreur encenſés
Jamais impunément ne furent offenſés:
(1) On déteſta Mezence ainſi que Salmonée,
Et l'horreur ſuit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout tems fut un monſtre odieux;
Et quand pour me guérir de la crainte des Dieux,
Epicure en ſecret médite ſon ſyſtême,
(2) Aux pieds de Jupiter je l'apperçois lui-même.

Surpris de ſon aveu, je l'entens en effet
Reconnoître un pouvoir (3) dont l'homme eſt le jouët,
Un ennemi caché qui réduit en pouſſiere
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fiere.
Peuples, Rois, vous mourez, & vous Villes auſſi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.

Quels

d'une Divinité; qu'il l'a toujours recherchée; mais que plongé dans les ſens, il a pris pour divin tout ce qui a frappé ſes ſens.

(1) *On déteſta, &c.* Mezence. *contemptor divûm*, eſt repréſenté par Virgile comme un tyran haï de tout le monde. Salmonée & Capanée furent, ſuivant les Poëtes, foudroyés à cauſe de leur impiété. Protagoras & Prodicus furent mis à mort pour avoir mal parlé des Dieux: on ſe ſervit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

(2) *Aux pied de Jupiter, &c.* Diocles voyant Epicure dans un Temple, s'écria: *Jamais Jupiter ne m'a paru ſi grand que depuis qu'Epicure eſt à ſes genoux.*

(3) *Dont l'homme eſt le jouët, &c.*

Uſque adeo res humanas vis abdita quadam
Obterit, & pulcros faſces ſavaſque ſecures
Proculcare, ac ludibrio ſibi habere videtur.

Je donne à Epicure cette penſée de Lucréce, parce que les ouvrages d'Epicure étant perdus, nous ne connoiſſons le Maître que par le Diſciple.

Il eſt ſi étonnant que Lucréce ait fait cet aveu, que quelques perſonnes ſoutiennent qu'il n'a entendu parler que d'un pouvoir matériel, dénué d'intelligence.

Bayle n'eſt pas de cet avis. Voici, *dit-il à ſon article*, „ un Philoſophe qui a beau nier opiniâtrement la Pro-„ vidence,

(1) Quels cadavres épars dans la Gréce déſerte!
Eh que vois-je par-tout! la Terre n'eſt couverte
Que de Palais détruits, de Trônes renverſés,
Que de Lauriers flétris, que de Sceptres briſés.
Où ſont, fiere Memphis, tes merveilles divines!
Le tems a dévoré juſques à tes ruïnes.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens, qui portent juſqu'aux Cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!
A ce pouvoir ſi craint, tout mortel rend hommage;
Et devant ſon idole un Barbare à genoux,
D'un Etre deſtructeur croit fléchir le courroux.

Ces épaiſſes forêts qui couvrent les contrées,
Par un vaſte Océan des nôtres ſéparées,
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels,
Qui jamais à des Dieux n'ont élevé d'autels.

(2) Quand d'obſcurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidelles?
Suppoſons cependant tous leurs rapports certains:
Comment oppoſerois-je au reſte des humains
Un

„ vidence, & attribuer tout au mouvement néceſſaire
„ des atomes; l'expérience le contraint de reconnoître
„ une affectation particuliere de renverſer nos dignités.
„ Par conſéquent ſon *vis abdita quædam* eſt une preuve
„ convaincante contre lui-même".

(1) *Quels cadavres, &c.* Image tirée de ces belles paroles de la Lettre de Sulpitius à Ciceron. *Heu! nos homunculi indignamur, ſi quis noſtrûm interit... Cùm uno loco tot oppidorum cadavera projecta jaceant.*

(2) *Quand d'obſcurs voyageurs, &c.* Bayle qui dans ſon Livre ſur la Cométe, examine ſi l'Athéiſme eſt plus criminel que l'Idolatrie, queſtion qui ne méritoit pas quatre Volumes, rapporte, pour prouver qu'il peut y avoir des Athées, les témoignages de quelques Voyageurs peu fameux. Quand ces témoignages ſeroient véritables, que prouveroient-ils? Un Sauvage eſt comme un enfant dans lequel la Raiſon ne s'eſt point encore développée.

Un ſtupide Sauvage errant à l'avanture,
A peine de nos traits conſervant la figure;
Un miſérable Peuple égaré dans les Bois,
Sans Maîtres, ſans Etats, ſans Villes & ſans Loix?
Qu'à bon droit, Libertins, vous êtes mépriſables,
Lorſque dans ces Forêts vous cherchez vos ſemblables!

Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs ſens triſtement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Reſtes défigurés d'une illuſtre origine.
(1) Il eſt une juſtice, & des devoirs pour eux:
Du ſang qui les unit ils connoiſſent les nœuds.
Au plus barbare époux la tendre épouſe eſt chere.
Il chérit ſon enfant, il reſpecte ſon pere.
La Nature ſur nous ne perd point tous ſes droits.

Mais ces droits que ſont-ils? D'imaginaires loix,
Quand d'un Etre vengeur j'ai ſecoüé la crainte,
Ne peuvent ſur mon âme établir leur contrainte.
(2) C'eſt pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi,
La vertu n'eſt qu'un nom, mon plaiſir eſt ma loi.

Ainſi parle l'Impie, & lui-même eſt l'eſclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave:
Dans ſes honteux plaiſirs, s'il cherche à ſe cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher:
(3) Son Juge eſt dans ſon cœur, tribunal où réſide
Le cenſeur de l'ingrat, du traître, du perfide.

Par

(1) *Il eſt une juſtice, &c.* Montagne nous apprend que toute la Morale des Cannibales conſiſte en deux loix; d'être courageux à la guerre, & d'aimer leurs femmes.

(2) *C'eſt pour moi que je vis, &c.* Suivant le ſyſtême de Hobbes, il n'y a point de diſtinction véritable entre la juſtice & l'injuſtice: la force fait le droit.

(3) *Son Juge eſt dans ſon cœur, &c.*
Exemplo quodcumque malo committitur, ipſi
Diſplicet auctori: prima eſt hæc ultio, quòd ſe

Judi-

Par ſes affreux complots nous a-t-il outragés?
La peine ſuit de près, & nous ſommes vengés.
De ſes remords ſecrets, triſte & lente victime,
(1) Jamais un criminel ne s'abſout de ſon crime.
Sous des lambris dorés ce triſte ambitieux
Vers le Ciel, ſans pâlir, n'oſe lever les yeux.
(2) Suſpendu ſur ſa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre ſa table.
Le cruel repentir eſt le premier bourreau
Qui dans un ſein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés ſur Tibere
La Cour de ſes flatteurs veut envain le diſtraire.
Maître du Monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel Juge ſur la Terre a-t-il à redouter?
Cependant il ſe plaint, il gémit; & ſes vices
Sont ſes accuſateurs, ſes juges, ſes ſupplices.
Toujours yvre de ſang, & toujours altéré,
Enfin par ſes forfaits au déſeſpoir livré,
Lui-

Judice, nemo nocens abſolvitur . . .
Pœna autem vehemens ac multo ſævior illis
Nocte dieque ſuum verſare in pectore teſtem.
Juvenal.

(1) *Jamais un criminel, &c.* Ce mot de Ciceron eſt admirable : *Virtutis & vitiorum, grave ipſius conſcientia pondus eſt, quâ ſublatâ jacent omnia.*

Le même Ciceron dit encore: *Magna vis eſt conſcientia in utramque partem, ut neque timeant, qui nihil commiſerunt, & pœnam ſemper ante oculos verſari putent, qui peccaverunt.*

(2) *Suſpendu ſur ſa tête, &c.* Damoclès, lâche flatteur de Denys le Tyran, en vantoit le bonheur. Il changea de langage, lorsqu'invité par ce Prince à un feſtin, & aſſis comme lui ſur un lit ſuperbe, il s'apperçut d'une épée ſuſpendue ſur ſa tête par un fil: ce qui a fait dire à Horace,

Diſtrictus enſis cui ſuper impia
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt ſaporem.

Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage,
(1) De ſon cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour conſumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ſes triſtes Sujets.

(2) Ainſi de la Vertu les loix ſont éternelles.
Les Peuples ni les Rois ne peuvent rien contre elles:
Les Dieux que révéra notre ſtupidité,
N'obſcurcirent jamais ſa conſtante beauté:
(3) Et les Romains enfans d'une impure Déeſſe,
En dépit de Vénus, admirerent Lucréce.

Je

(1) *De ſon cœur déchiré, &c.* Dans cette fameuſe Lettre, dont le déſordre fait dire à Tacite, que ſi on ouvroit le cœur des Tyrans, on verroit comme ils ſont déchirés: *adeo facinora ipſi quoque in ſupplicium verterant.*

(2) *Ainſi de la Vertu, &c.* " Satis enim nobis, ſi modo „ aliquid in Philoſophiâ profecimus, perſuaſum eſſe de„ bet, ſi omnes deos hominesque celare poſſimus, ni„ hil tamen avarè, nihil injuſtè, nihil libidinosè, ni„ hil incontinenter eſſe faciendum." C'eſt ce que Ciceron répéte partout, qu'indépendamment de la récompenſe & de la punition, on doit rechercher la juſtice à cauſe d'elle-même. Il va juſqu'à ſuppoſer qu'un homme puiſſe en remuant ſimplement les doigts, ſe faire mettre ſur les teſtamens des riches. Le fera-t-il, quand même il ſeroit certain qu'on ne le ſoupçonnera jamais d'avoir un ſecret pareil? Ciceron décide que non, & ajoûte cette parole ſi belle: *Ceux à qui ce-ci paroît étonnant, ignorent ce que c'eſt qu'un honnête-homme.* Hoc qui admiratur, is ſe, quid ſit vir bonus, neſcire fatetur. *Offic. l. 3.*

(3) *Et les Romains, &c.* Chez les Romains qui ſe vantoient d'être les enfans de Mars & de Venus, avant même qu'ils euſſent des Loix contre l'Adultere, le malheur de Lucrece, qui fit chaſſer les Rois de Rome, rendit ſa vertu fameuſe. Tite-Live lui fait dire, avant qu'elle ſe tue, *Corpus eſt tantùm violatum, animus inſons.* Pourquoi donc ſe tuer? comme S. Auguſtin l'a remarqué. On a eu raiſon de louër ſa douleur, mais non pas ſa mort.

(1) Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi
Cette Loi, qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce Code suprême
La Loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette Loi qui précéde, & Lycurgue & Solon.
Avant même que Rome eut gravé douze Tables,
(2) Metius & Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, & je n'acheve pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'Aréopage.
La Vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos desirs.
Mais quoique pour la suivre il coute quelques larmes,
Toute austere qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas, dont il est le témoin,
Le Vice, son rival, la respecte de loin.

Sous

(1) *Je l'apporte en naissant, elle est écrite, &c.* Ciceron a parlé de la Loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité. *Est quidem vera Lex, diffusa in omnes, constans, sempiterna. Huic Legi non abrogari fas est, neque derogari in hâc aliquid licet, neque tota abrogari potest, neque verò aut per Senatum, aut per Populum solvi hâc Lege possumus ... neque si nulla erat Romæ scripta Lex de stupris, idcircò non contra illam Legem sempiternam Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta à rerum natura, & ad rectè faciendum impellens, & à delicto avocans, quæ non tum denique incipit Lex esse, cum scripta est; sed tùm cùm orta est: orta est autem tum mente divinâ.*

(2) *Metius & Tarquin, &c.* Le perfide Metius & le cruel Tarquin n'étoient transgresseurs d'aucune loi écrite, puisque Rome n'en avoit point encore. Ils étoient condamnés par cette loi éternelle & irrévocable qui précéde toute loi humaine.

Sous ſes nobles couleurs ſouvent il ſe déguiſe,
Pour conſoler du moins l'âme qu'il a ſurpriſe.

(1) Adorable Vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laiſſent de longs regrets!
De celui qui te hait, ta vue eſt le ſupplice.
Parois: que le méchant te regarde & frémiſſe.
La richeſſe, il eſt vrai, la fortune te fuit;
Mais la paix t'accompagne, & la gloire te ſuit.
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans bien, ſans dignités, ſe ſuffit à lui-même.
Mais lorſque nous voulons ſans toi nous contenter,
Importune Vertu, pourquoi nous tourmenter?
Pourquoi par des remords nous rendre miſérables?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables?
Laiſſe-nous en repos, ceſſe de nous charmer,
Et qu'il nous ſoit permis de ne te point aimer.
Non,

(1) *Adorable vertu &c.* Claudien en fait ce beau tableau.

Ipſa quidem virtus pretium ſibi, ſolaque lætè
Fortunæ ſecura nitet, nec faſcibus ullis
Erigitur, plauſuque petit clarescère vulgi,
Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis,
Divitiis animoſa ſuis... &c.

Il eſt certain, comme je le dirai dans le VI. Chant, que ſans la Religion Chrétienne il n'y a point de vraie Vertu: cependant chez les Payens même le ſecret avantage de n'avoir rien à ſe reprocher, *nil conſcire ſibi, nullâ palleſcere culpâ*, faiſoit goûter à un Ariſtide ce bonheur qu'un Catilina ne pouvoit goûter. Brutus, dira-t-on, prêt à ſe tuer, s'emporta contre la vertu juſqu'à s'écrier: *O malheureuſe Vertu! tu n'es qu'un nom; & moi je te ſervois comme ſi tu euſſes été une réalité: mais j'éprouve que tu n'es que l'eſclave de la fortune.* Brutus qui faiſoit conſiſter toute la Vertu dans ſon farouche amour pour la liberté, lorſqu'il vit le parti d'Antoine victorieux, parle ainſi par déſeſpoir: mais comment peut-il dire qu'il a été au ſervice de la Vertu, lui qui a ſi indignement aſſaſſiné Céſar ſon bienfaiteur?

Non, tu ſeras toujours par ta ſeule préſence
Ou notre déſeſpoir, ou notre récompenſe.

Qui te pourra, grand Dieu, méconnoître à ces traits?
Tu nous parles ſans ceſſe, & les hommes diſtraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
Tu fais briller par-tout tes dons & tes merveilles;
Mais ſur la Terre, hélas! admirant tes bienfaits,
(1) Nos regards juſqu'à toi ne remontent jamais:
Quelque Maître nouveau ſans ceſſe nous entraîne,
Et d'objets en objets notre âme ſe promene,
Tandis que de toi ſeul nous reſtons ſéparés.
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés?
Nos malheurs, ô mon Dieu, ſeroient-ils ſans reſſource?
Sondons leur profondeur, remontons à leur ſource.
Que l'Homme maintenant ſe préſente à mes yeux;
Quand je l'aurai connu, je te connoîtrai mieux.

(1) *Nos regards juſqu'à toi, &c.* Que l'homme ouvre les yeux ſur le ſpectacle de la Nature, ou qu'il rentre en lui-même; de quelque côté qu'il tourne ſes regards, Dieu vient ſe préſenter à lui. Cependant les Philoſophes, ou n'ont rien vu que de matériel, ou uniſſant l'intelligence à la matiere ont confondu Dieu, la Nature, l'Ame du Monde, &c. ou ont trouvé tout incertain. Les Sens ne nous conduiſent qu'aux choſes matérielles; la Raiſon plongée dans les Sens, ne nous conduit aux choſes ſpirituelles qu'avec incertitude. Elle ne peut donc pas, comme les Déiſtes le veulent, être notre ſeule régle, & nos âmes *clauſæ tenebris & carcere cæco*, ont beſoin d'une autre lumiere.

CHANT SECOND.

DE tes Loix dès l'enfance heureuſement inſtruit,
Et par la Foi, Seigneur, à la Raiſon conduit,
Permets que dans mes vers, ſous une feinte image,
J'oſe pour un moment imiter le langage
D'un mortel qui vers toi, de troubles agité,
S'avance, & pas à pas cherche ta Vérité.

(1) Quand je reçus la vie au milieu des allarmes,
Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes,
J'entrai

(1) *Quand je reçus la vie, au milieu des allarmes.* Sur la peinture de nos malheurs écoutons d'abord le Sage. *Laudavi magis mortuos quàm viventes, & feliciorem utroque judicavi qui necdum natus eſt, nec vidit mala quæ ſub ſole fiunt.* Eccleſ. IV. 2. 3.
Ecoutons enſuite les Payens.

Tum porro puer, ut ſævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet infans . . .
Cui tantum in vita reſtat ſuperare dolorum.

A Lucrece ajoûtons Ciceron cité par S. Auguſtin. *Hominem non ut à matre ſed à noverca natum, corpore nudo, fragili & infirmo, animo autem anxio ad moleſtias, in quo tamen ineſſet obrutus quidam divinus ignis.* Aux plaintes de Ciceron joignons celles de Pline le Naturaliſte l. 7. *jacet manibus pedibuſque devinctis flens animal cæteris imperaturum;*

J'entrai dans l'Univers, escorté de douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangere,
Qui me vendit son lait, & son cœur mercénaire.
Rechauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
Et long-tems insensible à son zélé empressé,
De mon retour enfin un souris fut le gage.
De ma foible raison je fis l'apprentissage.
Frappé du son des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je distinguai les traits.
Je connus, je nommai, je caressai mon pere:
J'écoutai tristement les avis de ma mere.
Un châtiment soudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur:
Des siécles reculés l'un me contoit l'histoire;
L'autre plus importun gravoit dans ma memoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le tems forma mon goût: pour fruits de ces leçons
(1) D'Eschine j'admirai l'éloquente colere;
(2) Je sentis la douceur des mensonges d'Homere;

De

raturum, & à suppliciis vitam auspicatur, unam tantùm ob culpam, quia natum est. On sait cette sentence des Anciens, que le premier bonheur étoit de ne pas naître, le second de mourir promptement. Elle est dans Theognis & dans Ciceron. *Primum non nasci, alterum quàm citò mori.* C'est donc bien injustement qu'on a accusé M. Pascal d'avoir par misanthropie exageré les malheurs de l'homme: il en a parlé avec moins de vivacité que les Payens, & à la peinture de notre misere il a opposé celle de notre grandeur; au lieu que Pline s'est emporté jusqu'à dire que le plus grand des présens de la Nature étoit le pouvoir de nous donner la mort.

(1) *D'Eschine j'admirai l'éloquente colere.* Fameux rival de Demosthéne, dont l'Oraison sur la Couronne est si belle.

(2) *Je sentis la douceur, &c.* Saint Augustin dans ses Confessions se reproche le plaisir qu'il avoit dans sa jeunesse à lire Virgile. „ La lecture de ce Poëte, *dit-il*, n'alloit „ qu'à charger ma memoire des erreurs d'un certain Enée, „ tandis que j'oubliois les miennes. Je pleurois la mort

„ de

De la triſte Didon partageant les malheurs,
Son bucher fut ſouvent arroſé de mes pleurs.
Je mépriſai l'enfance & ſes jeux inſipides.
Mais ces amuſemens étoient-ils plus ſolides?
D'arides vérités quelquefois trop épris
J'eſperois de Newton pénétrer les Ecrits.
Tantôt je pourſuivois un ſtérile problême.
De Deſcartes tantôt renverſant le ſyſtême,
D'autres Mondes en l'air s'élevoient à mes frais.
Armide étoit moins prompte à bâtir un palais;
Et d'un ſouffle détruits, malgré leur renommée,
(1) Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée.
Par mon anatomie un rayon diviſé
En ſept rayons égaux étoit ſubtiliſé,
Et voulant remonter à la couleur premiere,
J'oſois à mon calcul ſoumettre la lumiere.

Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours!
Cherchant à tout ſavoir, & m'ignorant toujours,
Je n'avois point encor réfléchi ſur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connoître: un eſpoir orgueilleux
Inſpiroit à mon cœur ce projet périlleux.

Que

» de Didon; & la mort que me donnoient ces vains » plaiſirs, je la regardois d'un œil ſec." *Tenere cogebar Æneæ neſcio cujus errores, oblitus errorum meorum, & plorare Didonem mortuam, cùm interea meipſum in his à te morientem, Deus vita mea, ſiccis oculis ferrem miſerrimus.*

(1) *Tous les vieux tourbillons &c.* M. Newton détruit les tourbillons de Deſcartes, & ſon ſyſtême ſur les Couleurs. Suivant ſes expériences, la lumiere eſt un amas de rayons colorés. Un rayon ſe diviſe en ſept parties, & le mêlange des couleurs primitives produit les différentes couleurs. Mais malgré ce qu'il dit des ſept premieres couleurs, M. du Fay lut à une Aſſemblée publique de l'Académie des Sciences un Memoire pour prouver qu'au lieu des ſept couleurs primitives que compte M. Newton, on n'en doit admettre que trois.

Que de fois, ô fatale & triste connoissance,
Tu m'as fait regretter ma premiere ignorance!

(1) Je me figure, hélas! le terrible réveil
D'un homme qui sortant des bras d'un long sommeil,
Se trouve transporté dans une Ile inconnue,
Qui n'offre que déserts & rochers à sa vue:
Tremblant il se souleve, & d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il est entouré.
Il retombe aussi-tôt: il se releve encore;
Mais il n'ose avancer dans ces lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur, sitôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un sommeil, peut-être officieux,
Je me regardai seul, sans appui, sans défense,
Egaré dans un coin de cet espace immense;
Ver impur de la Terre, & Roi de l'Univers;
Riche, & vuide de biens; libre, & chargé de fers;
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude;
Et de la Vérité je fais ma seule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le Maître que je cherche; & déjà je le vois:
Tantôt le Monde entier dans un profond silence
A mes regards errans n'est plus qu'un vuide immense.

O

(1) *Je me figure, hélas! &c.* Dans ce morceau, il est aisé de reconnoître M. Pascal: c'est ainsi qu'il fait humilier l'homme. En même tems qu'il l'abaisse, il le releve. Montagne le jette à terre, & l'y laisse sans consolation ni espérance. S'il parle de lui-même à tout moment, ce n'est que pour se décrier. *Mon esprit*, dit-il, *est si affreté à mon corps, que quand son compagnon a la colique, il l'a aussi. Si la santé me rit & la clarté d'un beau jour, me voilà honnête-homme ... ma vertu est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentelle ... l'incertitude de mon jugement est si également balancée, qu'en la plupart des occurrences, je la compromettrois volontiers à la décision du sort & des dez.* Voilà un homme qui fait bien de l'honneur à son jugement, à son esprit, & à sa vertu.

O Nature, pourquoi viens-tu troubler ma paix?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Ceſſons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne ſert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la Terre, elle eſt faite pour nous.

Mais non, tous ſes plaiſirs n'entraînent que dégoûts:
Aucun d'eux n'aſſouvit la ſoif qui me dévore:
(1) Je deſire, j'obtiens, & je deſire encore.
Grand Dieu, donne-moi donc des biens dignes de toi;
Ou donne-m'en du moins qui ſoient dignes de moi.
Que d'orgueil! C'eſt ainſi qu'à moi-même contraire,
Monſtre de vanité, prodige de miſere,
Je ne ſuis à la fois que néant & grandeur.
Mécontent des objets que pourſuit mon ardeur,
Je n'eſtime que moi: tout autre que moi-même
(2) Si je ſemble l'aimer, c'eſt pour moi que je l'aime.
Je me hais cependant, ſi-tôt que je me voi;
Je ne puis vivre ſeul: occupé loin de moi
Je n'aſpire qu'à plaire à ceux que je mépriſe.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamiſe Quel-

(1) *Je deſire, j'obtiens, & je deſire encore.* „ l'apporte „ en naiſſant, dit *M. Boſſuet, Intr. à la Philoſophie*, „ cet amour du bonheur. La raiſon, ſi-tôt qu'elle com- „ mence, me le fait chercher par des moyens bons ou „ mauvais: mais enfin elle le cherche. Cependant je „ deſire: ce qui prouve que je ne poſſéde point. Le „ deſir & le parfait bonheur ne peuvent ſe trouver en- „ ſemble. ”

(2) *Si je ſemble l'aimer, &c.* On a reproché à Monſieur de la Rochefoucault d'avoir dans ſes Maximes anéanti nos vertus, en rapportant toutes nos actions à l'amour-propre. Il nous a peints tels que nous ſommes, depuis le déſordre du péché, comme je le dirai au VI. Chant: *Quand l'homme n'eſt qu'à lui, tout l'homme eſt à l'orgueil.*

Quelque abſtrait raiſonneur, qui ne ſe plaint de rien,
(1) Dans ſon flegme Anglican répondra, *Tout eſt bien.*
„ Le grand Ordonnateur dont le deſſein ſi ſage,
„ De tant d'être divers ne forme qu'un ouvrage,
„ Nous place à notre rang pour orner ſon tableau.
Eh! quel triſte ornement d'un ſpectacle ſi beau!
Quoi! mes pleurs (n'eſt-ce pas un crime de le croire?)
D'un Maître bienfaiſant releveroient la gloire?
Pour d'autres biens peut-être il nous a réſervés,
Et tous ſes grands deſſeins ne ſont point achevés.
Oui, je l'oſe eſperer. Juſte Arbitre du Monde,
De la ſolide paix ſource pure & féconde,
Etre par-tout préſent, quoique toujours caché,
Des maux de tes Sujets quand ſeras-tu touché?
Tendre pere, témoin de nos longues allarmes,
Pourras-tu voir toujours tes enfans dans les larmes?
Non, non. Voilà de toi ce que j'oſe penſer,
Ta bonté quelque jour ſçaura mieux nous placer.

Mais comment retrouver la gloire qui m'eſt due?
Qui peut te rendre à moi, Félicité perdue?
Eſt-ce dans mes pareils que je dois te chercher?
Ils m'échappent; la mort me les vient arracher;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore:
J'irai bien-tôt les joindre; où vont-ils? je l'ignore.
Eſt-il

(1) *Dans ſon flegme Anglican, &c.* Suivant M. Pope dans ſon *Eſſai ſur l'Homme*, tout ce qui eſt, eſt bien; & dans le ſyſtême général de l'Univers, l'homme eſt à ſa place. Senéque avoit dit auſſi, que notre état ne comporte pas de plus grands biens. Nous avons, ſelon lui, reçu de grandes choſes; nous n'étions pas capables d'en recevoir de plus grandes. *Magna accepimus, majora non capimus.* Il eſt vrai que nous avons reçu de grandes choſes: mais la Religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes.

Eſt-il vrai? n'eſt-ce point une agréable erreur,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur?
O Mort, eſt-il donc vrai que nos âmes heureuſes
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuſes?
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de ſéjour?
Quoi! même après l'inſtant où tes aîles funébres
M'auront enſeveli dans tes noires ténébres,
(1) Je vivrois! Doux eſpoir! Que j'aime à m'y livrer!

De quelle ambition tu te vas enivrer,
Dit l'Impie? Eſt-ce à toi, vaine & foible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle?
(2) Le hazard nous forma; le hazard nous détruit;
Et nous diſparoiſſons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos ſouffrances;
Et vous, Ambitieux, bornez vos eſpérances:
La mort vient tout finir, & tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous?

Qu'eſt-ce

(1) *Je vivrois! doux eſpoir*, &c. Dabam me tantæ ſpei, *dit Sénéque*: bien différent de ces Eſprits-forts, qui tâchent de ſe perſuader le contraire, & qui aiment à ſe livrer, pour ainſi dire, à l'eſpérance du néant.

(2) *Le hazard nous forma, le hazard nous détruit.* Tel eſt le langage des Libertins dans le Livre de la Sageſſe. *Ex nihilo nati ſumus, & poſt hoc erimus tanquam non fuerimus.* Et dans Sénéque le Tragique:

Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil.
Velocis ſpatii meta noviſſima.

Quid habet iſta res aut lætabile aut glorioſum? répond Ciceron à ceux qui ſont capables de dire ſi gaiement la choſe du monde la plus triſte, & qui devroit faire notre déſeſpoir ſi elle étoit véritable.

Qu'eſt-ce donc qu'un cercueil offre de ſi terrible?
Une froide pouſſiere, une cendre inſenſible.
Là nous ne trouvons plus ni plaiſir ni douleur.
Un repos éternel eſt-il donc un malheur?
Plongeons-nous ſans effroi dans ce muët abîme,
Où la vertu périt, auſſi bien que le crime:
Et ſuivant du plaiſir l'aimable mouvement,
Laiſſons-nous au tombeau conduire mollement.

A ces mots inſenſés, le Maître de Lucréce,
Uſurpant le grand nom d'Ami de la Sageſſe,
Joint la ſubtilité de ſes faux argumens;
Lucréce de ſes vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne & triſte uſage!
Epicure avec lui m'adreſſe ce langage.

(1) Cet eſprit, ô mortels, qui vous rend ſi jaloux,
N'eſt qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux ſillons l'implacable vieilleſſe
A ſur un front hideux imprimé la triſteſſe;
Que dans un corps courbé ſous un amas de jours,
Le ſang comme à regret ſemble achever ſon cours;
Lorſqu'en des yeux couverts d'un lugubre nüage
Il n'entre des objets qu'une infidelle image;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & périt:
En ruïnes auſſi je vois tomber l'eſprit.
L'âme mourante alors, flambeau ſans nourriture,
Jette par intervalle une luëur obſcure.
Triſte deſtin de l'homme! il arrive au tombeau
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'eſt au berceau.

La

(1) *Cet eſprit, ô mortels*, &c. Lucrece, Liv. 3.

Praterea gigni pariter cum corpore, & unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem...
Poſt ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium: delirat, linguaque, menſque

La mort, du coup fatal ſappe enfin l'édifice:
Dans un dernier ſoupir achevant ſon ſupplice,
Lorſque vuide de ſang le cœur reſte glacé,
Son âme s'évapore, & tout l'homme eſt paſſé.

Sur la foi de tes chants, ô dangereux Poëte,
D'un Maître trop fameux, trop fidelle interpréte,
De mon heureux eſpoir déſormais détrompé,
Je dois donc, du plaiſir à toute heure occupé,
Conſacrer les momens de ma courſe rapide,
(1) A la Divinité que tu choiſis pour guide:
Et la mere des jeux, des ris & des amours,
Doit ainſi qu'à tes Vers préſider à mes jours.
Si l'homme cependant au bout de ſa carriere,
N'a plus que le néant pour attente derniere;
Comment puis-je goûter ces plaiſirs peu flateurs,
Du deſtin qui m'attend foibles conſolateurs?
Tu veux me raſſurer, & tu me deſeſperes.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des miſeres,
Quand même je n'ai pas où repoſer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant ſon bonheur?
Rois, Sujets, tout ſe plaint, & nos fleurs les plus belles
(2) Renferment dans leur ſein des épines cruelles:
L'a-

(1) *A la Divinité que tu choiſis.* Venus que Lucrece invoque au commencement de ſon Poëme, & qui eſt, ſelon lui, *hominum Divûmque voluptas.*

(2) *Renferment dans leur ſein des épines cruelles.* Suivant l'aveu même de Lucréce,

Uſque adeo de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipſis floribus angat!

M. de Fontenelle dans ſes Dialogues ſur les Morts, fait dire à la Reine Eliſabeth. *Les plaiſirs ne ſont point aſſez ſolides, pour ſouffrir qu'on les approfondiſſe: il ne faut que les effleurer. Ils reſſemblent à ces terres marécageuſes ſur leſquelles on eſt obligé de courir légérement, ſans y arrêter le pied.*

L'amertume ſecrette empoiſonne toujours
L'onde qui nous paroît ſi claire dans ſon cours.
C'eſt le ſincere aveu que me fait Epicure.
L'Orateur du Plaiſir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce Maître; ô Raiſon, viens à moi:
Je veux ſeul méditer & m'inſtruire avec toi.

(1) Je penſe. La Penſée, éclatante lumiere,
Ne peut ſortir du ſein de l'épaiſſe matiere.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd & groſſier
N'eſt donc pas tout mon bien, n'eſt pas moi tout entier.
Quand je penſe, chargé de cet emploi ſublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds
(2) Deux êtres oppoſés ſont réünis entr'eux;
De

(1) *Je penſe. La Penſée, éclatante lumiere.* Long-tems avant Deſcartes, Ciceron avoit fait valoir cette preuve, qu'il avoit trouvée dans Platon. Ce qui a paru vrai à ces grands-hommes paroît douteux à Locke, qui ignore ſi la matiere ne peut pas penſer. Il n'y a point, comme dit Ciceron, d'opinion, quelque bizarre qu'elle ſoit, qui n'ait quelque Philoſophe pour protecteur. Locke avoue que nous ne pouvons concevoir la matiere penſante: *mais de-là*, dit-il, *devons-nous conclure que Dieu ne peut pas la rendre penſante?* Le recours à la puiſſance de Dieu n'excuſe pas un pareil doute. On pourroit de même rendre incertaines toutes les vérités Géométriques, en diſant par exemple, Que ſavons-nous ſi Dieu ne peut pas faire un cercle quarré?

(2) *Deux êtres oppoſés ſont réünis entr'eux.* Monſieur Arnaud, Lettre 501. remarque que Deſcartes dans ce qu'il a écrit ſur l'âme, ſemble avoir été choiſi par la Providence, pour confondre les libertins d'une maniere proportionnée à leurs diſpoſitions. „ Il avoit, *dit-il*, une „ grandeur d'eſprit extraordinaire, une application à la „ ſeule Philoſophie, ce qui ne leur eſt point ſuſpect, „ une profeſſion ouverte de ſe dépouiller de tous les „ préjugés communs, ce qui eſt fort de leur goût; & „ c'eſt par-là même qu'il a trouvé le moyen de convain- „ cre qu'il n'y a rien de plus contraire à la Raiſon, que

„ de

De la chair & du ſang le corps, vil aſſemblage:
L'âme, rayon de Dieu, ſon ſouffle, ſon image.
Ces deux êtres liés par des nœuds ſi ſecrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts:
Leurs plaiſirs ſont communs, auſſi-bien que leurs peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes;
Mais par des maux cruels quand le corps eſt troublé,
De l'âme quelquefois l'empire eſt ébranlé.
Dans un vaiſſeau briſé, ſans voile, ſans cordage,
Triſte jouët des vents, victime de leur rage,
Le Pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre envain ſa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt; mais le nôtre eſt exempt du naufrage.
Comment périroit-il? le coup fatal au corps
Diviſe ſes liens, dérange ſes reſſorts:
Un être ſimple & pur n'a rien qui ſe diviſe,
Et ſur l'âme la mort ne trouve point de priſe.
Que dis-je? tous ces corps dans la Terre engloutis,
(1) Diſparus à nos yeux ſont-ils anéantis?
D'où nous vient, du néant cette crainte bizarre?
Tout en ſort, rien n'y rentre: & la Nature avare,
Dans

„ de vouloir que la diſſolution de notre corps, qui n'eſt
„ autre choſe que le dérangement de quelques parties
„ de la matiere, ſoit l'extinction de notre âme. Et
„ comment a-t-il trouvé cela? En établiſſant par des
„ principes clairs, que ce qui penſe & ce qui eſt éten-
„ du, ſont deux ſubſtances totalement diſtinctes, en-
„ ſorte qu'on ne peut concevoir, ni que l'étendue ſoit
„ une modification de la ſubſtance penſante, ni la pen-
„ ſée une modification de la ſubſtance étendue."

(1) *Diſparus à nos yeux, &c.* La deſtruction d'une ſubſtance étendue n'eſt que la ſéparation des parties. Quand on brule du bois, rien n'en périt. La partie la plus ſubtile s'envole, & s'appelle *fumée*: la partie huileuſe s'attache à la cheminée, & s'appelle *ſuie*: la partie groſſiere reſte dans la cheminée, & s'appelle *cendre*.

Dans tous ſes changemens ne perd jamais ſon bien.
Ton Art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi, qui riche en fumée, ô ſublime Alchimiſte,
(1) Dans ton Laboratoire invoques Triſmégiſte.
Tu peux filtrer, diſſoudre, évaporer ce ſel;
(2) Mais celui qui l'a fait, veut qu'il ſoit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
(3) Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?
Si du ſel, ou du ſable un grain ne peut périr,
L'être qui penſe en moi, craindra-t-il de mourir?
(4) Qu'eſt-ce donc que l'inſtant où l'on ceſſe de vivre?
L'inſtant où de ſes fers une âme ſe délivre.

Le

(1) *Dans ton Laboratoire*, &c. Mercure Triſmégiſte, c'eſt-à-dire trois fois grand, celui que les Alchimiſtes croient l'inventeur de leur Science: Auteur auſſi chimérique que leur Art: *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

(2) *Mais celui qui l'a fait*, &c. Tous les êtres ſimples nous paroiſſent indeſtructibles par eux-mêmes: ainſi nous pouvons les appeller immortels. Mais nous ignorons ſi la deſtruction de l'Univers n'ira pas juſqu'à l'anéantiſſement des Elémens qui le compoſent.

(3) *Tandis que tu n'as pas*, &c. Malgré ce pouvoir de vie & de mort que les Alchimiſtes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps ſimples, ni les produire, ni les tranſmuër. Quand les bonnes raiſons & les mauvais ſuccès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la Pierre Philoſophale.

(4) *Qu'eſt-ce donc que l'inſtant*, &c. Lucrèce lui-même a dit la même choſe, ſi oppoſée à ſon ſyſtême, dans ces trois Vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la vérité, qui a fait parler ainſi ce Poëte.

Cedit enim retro de terra quod fuit ante,
In terram: ſed quod miſſum eſt ex æthere extis
Id rurſus cœli fulgentia templa receptant.

Bayle, à l'article de Lucrèce, veut donner à ces vers un ſens forcé, que certainement ils ne préſentent pas, & la réflexion de Lactance eſt juſte. *Lucretius oblitus quid aſſereret, & quod dogma defenderet, hos verſus poſuit; ſed victus eſt veritate, & imprudenti ratio vera ſubrepſit.* L. VII. c. 12.

Le corps né de la poudre, à la poudre eſt rendu :
L'eſprit retourne au Ciel, dont il eſt deſcendu.

Peut-on lui diſputer ſa naiſſance divine?
(1) N'eſt-ce pas cet eſprit plein de ſon origine,
Qui, malgré ſon fardeau, s'éleve, prend l'eſſor,
A ſon premier ſéjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richeſſes immenſes?
Platon, combien de fois, juſqu'au Ciel tu t'élances?
Deſcartes, qui ſouvent m'y ravis avec toi;
(2) Paſcal, que ſur la Terre à peine j'apperçoi;
Vous qui nous rempliſſez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies,

Vir-

(1) *N'eſt-ce pas cet eſprit plein de ſon origine.* Quelle volupté ne nous cauſe pas la découverte des vérités abſtraites, volupté entiérement ſpirituelle? Pythagore, pour avoir trouvé les quarrés des côtés d'un triangle, ſacrifia une hécatombe en action de graces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau & le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles & immuables, que dans une lumiere éternelle & immuable. L'Etre capable d'être éclairé par une pareille lumiere n'eſt pas matériel: „ Ex hoc habet „ argumentum divinitatis ſuæ, *dit Sénéque*, quod di„ vina delectant, nec ut alienis intereſt, ſed ut ſuis." Ciceron dans le Traité de la Vieilleſſe, fait la même réflexion. „ Sic mihi perſuaſi, ſi ſentio, quum tanta „ celeritas animorum ſit, tanta memoria præteritorum, „ futurorumque providentia, tot artes, tantæ ſcientiæ, „ tot inventa, non poſſe eam naturam quæ res eas con„ tineat, eſſe mortalem." Et dans les Tuſculanes, il dit encore que nous devons connoître notre ame, que nous ne voyons pas, comme nous connoiſſons Dieu ſans le voir, mais par ſes œuvres: „ mentem hominis, quam„ vis eam non videas, tamen ut Deum agnoſcis ex „ operibus ejus: ſic ex memoria rerum & inventione, „ & celeritate motûs, omnique pulchritudine virtutis, „ mentem agnoſcito."

(2) *Paſcal que, &c.* Pendant une carriere ſi courte, accablé d'infirmités continuelles, à peine a-t-il vécu, à peine a-t-il écrit. Quel nom il a laiſſé!

Virgile, qui d'Homere appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, & Toi que je n'oſe nommer,
Vos eſprits n'étoient-ils qu'étincelles legeres,
Que rapides clartés & vapeurs paſſageres?

(1) Que ne puis-je prétendre à votre illuſtre ſort,
O vous, dont les grands noms ſont exempts de la mort?
Eh! pourquoi dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie?
Par de brillans travaux je cherche à diſſiper
Cette nuit dont le tems me doit envelopper.
Des ſiécles à venir je m'occupe ſans ceſſe.
Ce qu'ils diront de moi m'agite & m'intéreſſe.
Je veux m'éterniſer, & dans ma vanité
(2) J'apprens que je ſuis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon âme eſt mécontente.
Grand Dieu, c'eſt donc à toi de remplir mon attente.
Si je dois me borner aux plaiſirs d'un inſtant,
Falloit-il pour ſi peu m'appeller du néant?
Et ſi j'attens envain une gloire immortelle,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle?

Quand

(1) *Que ne puis-je prétendre, &c.* Ciceron fait valoir cet argument. „ Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid ipſa ſepulcrorum monumenta „ ſignificant, niſi nos futura cogitare?" Sur quoi Montagne fait cette réflexion: „ Un ſoin extrême tient „ l'homme d'allonger ſon être. Il y a pourvu par toutes ſes piéces. Pour les corps ſont les ſépultures, pour „ les noms la gloire. Il a employé toutes ſes opinions „ à ſe rebâtir, impatient de ſa fortune, & à s'étayer. „ L'âme va quêtant de toute part des conſolations où „ elle s'attache & ſe plante." Montagne en devoit conclure la grandeur d'un être que rien de périſſable ne peut contenter.

(2) *J'apprends que je ſuis fait pour l'immortalité.* Cette preuve frappoit S. Evremont. *La preuve*, dit-il, *la plus ſenſible que j'aye trouvée de l'immortalité de l'âme, eſt le deſir que j'ai de toujours être.*

(1) Quand ſur la Terre enfin je vois avec douleur
Gémir l'humble Vertu, qu'accable le malheur;
J'éleve mes regards vers un Maître ſuprême,
Et je le reconnois dans ce déſordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme eſpere un plus heureux ſéjour.
Oui, pour un autre tems, l'Etre juſte & ſevere,
Ainſi que ſa bonté réſerve ſa colere.

Peres des fictions, les Poëtes menteurs,
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs;
(2) Et ſi-tôt que la Gréce, yvre de ſon Homere,
Eut de l'empire ſombre admiré la chimere,

Le

(1) *Quand ſur la Terre, &c. Vidi lacrymas innocentium & neminem conſolatorem.* Eccl. IV. Ce déſordre a ſouvent fait murmurer les Payens contre la Providence. C'eſt ainſi que s'exprime Claudien:

Sed cum res hominum tantâ caligine volvi
Aſpicerem, latoſque diu florere nocentes,
Vexarique pios; rurſus labefacta cadebat
Relligio . . . . . .
Abſtulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Abſolvitque deos.

Cette raiſon eſt fauſſe: le Ciel ne ſe juſtifie pas toujours de cette façon. Combien de Scélérats n'ont point été punis ſur la Terre! Claudien en devoit conclure un autre ſéjour où tout ſera rétabli. „ Si la mort étoit la „ ruine de tout, *diſoit Platon*, ce ſeroit un grand gain „ pour les méchans . . . . . mais non: notre âme em„ porte avec elle ſes bonnes & ſes mauvaiſes actions, „ qui ſont la cauſe de ſon bonheur ou de ſon malheur „ éternel. "

(2) *Et ſi-tôt que la Grece, &c.* Les Poëtes ont conſervé par leurs fables la tradition univerſelle de l'immortalité des âmes. C'eſt ce que dit Ciceron: „ Perma„ nere animos arbitramur, conſenſu nationum omnium: „ quâ in ſede maneant, qualeſque ſint, ratione diſcen„ dum eſt: cujus ignoratio finxit inferos . . . . inde Ho„ meri tota νεκυία; inde in vicinia noſtra Averni la-

„ cus

Le peuple qu'effrayoient Tiſiphone & ſes ſœurs,
D'un charmant Eliſée eſpéra les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage, & leurs mains, je l'avoue,
Etendirent jadis Ixion ſur ſa roue.
L'onde affreuſe du Stix qui couloit ſous leurs loix
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrerent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappoient ſans ceſſe à ſes lévres arides.
Par l'urne de Minos, & ſes arrêts cruels,
Ils jetterent l'effroi dans l'âme des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuſe,
Qui pouſſant vers le Ciel une voix douloureuſe,
S'écrioit, *Par les maux que je ſouffre en ces lieux*
(1) *Apprenez, ô mortels, à reſpecter les Dieux.*
Hardis fabricateurs de menſonges utiles,
Euſſent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la ſecrette voix, plus forte que la leur;
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur,
Qu'un Juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laiſſera point l'innocent en oubli:
Eſpérons, & ſouffrons, tout ſera rétabli.

L'attente d'un vengeur qui conſole Socrate,
Lui fait ſubir l'arrêt de ſa patrie ingrate.
Proſcrit par l'injuſtice, il expire content,
Et je l'admirerois juſqu'au dernier inſtant,
S'il

„ cus, &c." Et de-là auſſi la deſcription des Enfers dans Platon, qui dépeint le ſéjour des juſtes, & le ſéjour des méchans. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines paſſagéres, n'y reſtent qu'un an.

(1) *Apprenez, ô mortels, &c.* Virgile dépeint un impie dans le Tartare, qui s'écrie:

Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere divos.

S'il ne me nommoit pas, ô demande frivole!
(1) La victime qu'il veut que pour lui l'on immole,
Que notre esprit est foible & s'égare aisément!

Mais, que dis-je? le mien s'égare en ce moment.
(2) De l'immortalité tes promesses pompeuses,
A moi-même, ô Raison, me deviennent douteuses.
Quoi! cette âme sujette à tant d'obscurité,
Peut-elle être un rayon de la Divinité?
Dieu brillant de lumiere, est-ce là ton image?
O parfait Ouvrier, l'homme est-il ton ouvrage?
Dans un corps, il est vrai, je suis emprisonné:
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné?
(3) Cruellement puni sans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-

(1) *La victime, &c.* Socrate qui paroit si admirable dans le récit que Platon fait de sa mort, finit ses fameux discours, en demandant qu'on offre un coq à Esculape. Ceux qui ne peuvent se persuader que la derniere parole de ce héros de l'Antiquité ait été si puérile, y cherchent un sens allégorique: mais ce sens est bien enveloppé; & la réponse de Criton, *nous ferons ce que vous souhaitez*, fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le sens naturel, c'est-à-dire, dans le sens superstitieux.

(2) *De l'immortalité tes promesses, &c.* Senéque a ainsi appellé les preuves de l'immortalité de l'âme. *Credebam facile opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis quàm probantium* Ciceron paroit quelquefois penser de même. Ce n'est pas que la Raison ne donne de cette vérité des preuves certaines; mais comme elles sont toutes spirituelles, l'âme les oublie, quand elle retombe dans les sens, & elle y retombe souvent; ce qui fait dire à M. Bossuet: „ L'âme „ dégradée par le péché, captive du corps d'où lui vien„ nent ses plaisirs & ses douleurs, ne pense, pour ainsi „ dire, que corps, & se mêlant avec le corps qu'elle „ anime, elle a peine à la fin à s'en distinguer; elle „ s'oublie & se méconnoît elle-même."

(3) *Cruellement puni sans me trouver coupable.* La dou-

leur,

Qu'ai-je fait ? Par pitié, Raiſon, ſois mon ſoutien :
Réponds-moi. Mais hélas ! tu ne me dis plus rien.
A mon ſecours enfin j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous ſommes ;
Et tous ſont occupés, ſans ſonger à mes maux,
De ces amuſemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on éleve, on s'intrigue, on projette :
(1) Sans ceſſe l'on écrit, & ſans ceſſe on répéte.
L'un jaloux de ſes Vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre aſſis pour entendre & juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts, qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai ſouhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me diſtraire comme eux ;
Et riſquant ſans remords mon âme infortunée,
Attendre du hazard ma triſte deſtinée.
(2) Quelques-uns, m'a-t-on dit, cherchant la Vérité,
Dans un ſavant loiſir ont long-tems médité :
Et

leur, l'ignorance, la concupiſcence & la mort ſont des ſupplices, & Dieu, dont la puiſſance eſt la volonté, *cujus poteſtas, voluntas eſt*, ne veut pas punir un innocent.

(1) *Sans ceſſe l'on écrit, &c.* Suivant Juvenal, *tenet inſanabile multos, ſcribendi cacoëthes.* Ce mal eſt bien ancien, puiſque Salomon, *Eccleſ. XII.* diſoit déjà : *Scribendi plures libros nullus eſt finis.* Montagne ſe plaignant de ce qu'il appelle *l'écrivaillerie* de ſon ſiécle, dit qu'on devroit faire des loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme on en fait contre les vagabonds & les fainéans. *Alors*, ajoute-t-il, *on banniroit moi & cent autres.*

(2) *Quelques-uns, m'a-t-on dit, &c.* Tous les peuples ont été plongés dans les ténébres de l'Idolatrie, & tous les peuples ont eu des Philoſophes qui ont cherché la lumiere ; les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perſe, les Brachmanes dans les Indes, les Druïdes dans les Gaules, & les fameux Sages de la Gréce. Quelle lumiere

Et leurs veilles ont fait la gloire de la Gréce:
Dans l'Ecole d'Athéne habita la Sageſſe.
Puiſſe, pour m'expoſer ce merveilleux tableau,
Raphaël prendre encor ſon ſublime pinceau!

Que de héros fameux! quels graves perſonnages!
Que vois-je? la diſcorde au milieu de ces Sages;
Et de Maîtres, entr'eux ſans ceſſe diviſés,
Naiſſent des Sectateurs l'un à l'autre oppoſés.
(1) Nos folles vanités font pleurer Héraclite;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel reméde à nos maux, que des ris ou des pleurs!
Qu'ils en cherchent la cauſe, & guériſſent nos cœurs.
(2) Habitant des tombeaux, que t'apprend leur ſilence?
„ Les atômes erroient dans un eſpace immenſe:
„ Déclinant de leur route ils ſe ſont approchés:
„ Durs, inégaux, ſans peine ils ſe ſont accrochés.
„ Le hazard a rendu la Nature parfaite.
„ L'œil au-deſſous du front ſe creuſa ſa retraite;
„ Les bras au haut du corps ſe trouverent liés:
„ La Terre heureuſement ſe durcit ſous nos pieds.
„ L'Univers fut le fruit de ce prompt aſſemblage:
„ L'Etre libre & penſant en fut auſſi l'ouvrage.

Par

miere ont-ils trouvée? S'ils en avoient trouvé une certaine, on n'eût point vu tant de ſyſtêmes & tant d'écoles.

(1) *Nos folles vanités, &c.* Héraclite ſurnommé le Pleureur, gémiſſoit de la folie du genre-humain: Démocrite s'en moquoit. Tous deux avoient raiſon, & en même tems tous deux étoient fous de porter les choſes à l'excès.

(2) *Habitant des tombeaux, que t'apprend leur ſilence?* Démocrite qui ſe retira dans les tombeaux d'Abdere pour mieux méditer, attribuoit à la rencontre fortuite des atômes la création du Monde, & même la liberté de l'Homme. Quel rapport entre la déclinaiſon des atômes & cette liberté? Ce ſyſtême, qui fut auſſi celui d'Epicure & de Lucrèce, fait honte à l'eſprit-humain.

Par honneur, Hippocrate, ou par pitié du moins,
(1) Va guérir ce Rêveur si digne de tes soins.
(2) C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous raméne.
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximéne.
Et l'éternel Pleureur assure que le feu,
De l'Univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pyrrhon qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer ne prend aucune route.
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sçait quand il veille, il ne sçait quand il dort,
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
(3) Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa besace, & fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau:
(4) Oui, sa lanterne en main Diogéne m'irrite,
Il cherche un homme, & lui n'est qu'un fou que j'évite.

C'est

(1) *Va guérir ce rêveur*, &c. Les Abderitains craignant que Démocrite ne devînt fou, lui envoyerent Hyppocrate pour rétablir sa santé altérée.

(2) *C'est à l'eau*, &c. La folie des Philosophes a toujours été de chercher l'origine des choses. Suivant Thalès c'étoit l'eau, suivant Anaximéne c'étoit l'air, & suivant Héraclite c'étoit le feu.

(3) *Un stupide animal*, &c. Pyrrhon dans une tempête montra à ceux qui étoient avec lui dans le vaisseau, un pourceau qui mangeoit aussi tranquillement qu'à son ordinaire, voulant les rassurer par cet exemple. Ce Philosophe qui doutoit de tout, a donné son nom à une secte nombreuse.

(4) *Oui, sa lanterne*, &c. Diogéne n'avoit ni religion, ni pudeur, ni raison. Et quand Alexandre disoit *qu'il voudroit être Diogéne, s'il n'étoit pas Alexandre*, il faisoit voir que son envie de se distinguer du reste des hommes, alloit jusqu'à la folie. Cet homme dévoüé à la gloire dont il ne connoissoit ni la nature ni les bornes, veut se distinguer à quelque prix que ce soit, & si ce n'est en dominant sur tout, comme Conquerant, ce sera en méprisant tout comme Diogéne.

(1) C'eſt aſſez contempler ces Aſtres ſi parfaits,
Anaxagore : enfin dis-nous qui les a faits?
Mais quelle douce voix enchante mon oreille?
(2) Tandis qu'en ces jardins Epicure ſommeille,
Que de voluptueux répétent ſes leçons,
Mollement étendus ſur de tendres gazons!
Malheureux, jouïſſez promptement de la vie:
Hâtez-vous, le tems fuit, & la Parque ennemie,
D'un coup de ſon ciſeau va vous rendre au néant:
Par un plaiſir encor volez-lui cet inſtant.
Votre auſtere rival, pâle, mélancolique,
(3) Fait de ſes grands diſcours reſonner le Portique.
Je tremble en l'écoutant; ſa vertu me fait peur.
Je ne puis comme lui rire dans la douleur;
J'oſe la croire un mal, & le crois ſans attendre
(4) Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin par la voix de Platon
Va diſſiper en moi tout l'ennui de Zenon.
Mais de Platon lui-même, & qu'attendre & que croire,
Quand de ne rien ſçavoir ſon Maître fait ſa gloire?

In-

(1) *C'eſt aſſez, &c.* Anaxagore interrogé pourquoi il étoit né, répondit, *pour contempler le Soleil & la Lune.*

(2) *Tandis qu'en ces jardins, &c.* Epicure eſt appellé par Ciceron *homo voluptarius*; par Senéque, *Magiſter voluptatis*; & Horace ne prend pas cette volupté pour une joie ſpirituelle, quand il ſe nomme *Epicuri de grege porcum.*

(3) *Fait de ſes grands, &c.* Le fameux Portique d'Athene, ſous lequel Zenon, Chef des Stoïciens, tenoit ſon Ecole. Il ſe fit devenir pâle, parce que l'Oracle lui avoit recommandé de prendre la couleur des morts.

(4) *Que la goutte en fureur, &c.* Les Stoïciens dans leur orgueilleuſe Philoſophie faiſoient de leur Sage, un homme que rien ne pouvoit ébranler. Un d'eux dans les vives douleurs de la goutte s'écria: *Tu as beau faire, douleur, je n'avouerai pas que tu ſois un mal.*

(1) Incertain comme lui, n'osant rien hazarder,
Il réfute, il propose, & laisse à décider.
Par quelques vérités à peine il me console:
Il s'arrête, il hésite, il doute, & me désole.
(2) Son Disciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, & m'y veut entraîner:
Mais à l'homme inquiet, le Maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait sa Morale, & tout son vain sçavoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs Raisonneurs que la Gréce publie,
(3) Le mystique Vieillard m'appelle en Italie.
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger:
On ne périt jamais, on ne fait que changer:
Et l'homme & l'animal par un accord étrange,
De leurs âmes entr'eux font un bizarre échange.
De prisons en prisons renfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour.
Triste

(1) *Incertain comme lui, &c.* Socrate & Platon ont débité des vérités admirables, mais toujours avec un air de doute. *Suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum*, dit Ciceron de Socrate: & il dit de Platon, *In Platonis libris nil affirmatur: in utramque partem multa disseruntur.*

(2) *Son Disciple jaloux, &c.* Aristote, après avoir été long-tems Disciple de Platon, se sépara de lui, & se fit Chef d'une Secte contraire. Il donnoit ses leçons en se promenant dans le Lycée. On ne sçait ce qu'il a pensé sur l'immortalité de l'âme: ce qui est d'autant plus étonnant, qu'il a écrit sur l'âme & a fait des Traités de Morale.

(3) *Le mystique Vieillard, &c.* Pythagore qui débitoit ses principes sous le voile des énigmes, ordonna à ses Disciples l'abstinence & le silence. On sçait son système de la Métempsicose.

Omnia mutantur, nihil interit, errat & illinc
Huc venit, hinc illuc, & quoslibet occupat artus
Spiritus, eque feris humana in corpora transit;
Inque feras noster. Ovid.

Triſte immortalité! frivole récompenſe
D'une abſtinence auſtere, & de tant de ſilence!

. . . . . .

Philoſophes: que dis-je? antiques diſcoureurs,
C'eſt prêter trop long-tems l'oreille à vos erreurs.
Ainſi donc étourdi de pompeuſes paroles,
Plus troublé que jamais je ſors de vos Ecoles.
Vous promettez beaucoup: de vos grands noms frappé,
J'attendois tout de vous, & vous m'avez trompé.
(1) Du ſeul fils d'Ariſton je n'ai point à me plaindre;
Ennemi du menſonge, il m'apprend à le craindre:
Il tremble à chaque pas, & vers la vérité
Je ſens qu'il me conduit par ſa timidité.
D'un heureux avenir je lui dois l'eſpérance:
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puiſſance.
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un déſordre affreux
Doit-il laiſſer languir un Sujet malheureux?
Pourquoi de tant d'honneur, & de tant de miſere
Réünit-il en moi l'aſſemblage adultere?

Pro-

(1) *Du ſeul fils, &c.* Platon fils d'Ariſton a bien ſenti la difficulté: ce n'eſt pas ſa faute s'il n'a pu la réſoudre, *rem vidit, cauſam neſcivit.* La réminiſcence qu'il imaginoit, c'eſt-à-dire, l'opinion que nos âmes ont exiſté avant nos corps, n'y répond pas, non plus que le ſyſtême fameux des deux Principes. Cicéron, dans ſon Hortenſius, cité par ſaint Auguſtin, approchoit de plus près, en diſant que nous naiſſons pour expier quelque crime commis dans une vie précédente: *ob aliqua ſcelera ſuſcepta in vitâ ſuperiore, pœnarum luendarum cauſâ nos eſſe natos.* Mais quelle avoit été cette vie? Bayle avoue qu'on ne peut ſe tirer de cette difficulté que par la Révélation. „ L'Hiſtoire, *dit-il*, eſt le récit des „ malheurs & des crimes des hommes. Il n'y a point „ de ville ſans hopitaux ni potences, parce que l'hom„ me eſt malheureux & méchant. Mais pourquoi les „ Payens n'avoient-ils rien à dire de bon ſur cela? C'eſt „ par la Révélation qu'on peut s'en débarraſſer."

Prodigue de ſes biens, un pere plein d'amour,
S'empreſſe d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
(1) L'Etre toujours heureux, rend heureux ſes ouvrages:
Il s'aime, ſon amour s'étend ſur ſes images.
(2) Il nous punit: de quoi? nous l'a-t-il révélé?
La Terre eſt un exil: pourquoi ſuis-je exilé?
Qui ſuis-je? Mais hélas! plus je veux me connoître,
Plus la peine & le trouble en moi ſemblent renaître,
Qui ſuis-je? Qui pourra me le développer?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entens lui-même
(3) Avouër le beſoin d'un Oracle ſuprême.
Platon ne parle plus, quel ſera mon ſecours?
Il faut donc me réſoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nüage épais quel flambeau peut me luire?
Dans ce dédale obſcur quel fil peut me conduire?
Qui me débrouillera ce cahos plein d'horreur?
(4) Mon cœur déſeſpéré ſe livre à ſa fureur.

Vivre

(1) *L'Etre toujours heureux*, &c. C'eſt le grand principe que Saint Auguſtin répéte contre Julien, pour prouver le péché originel: SUB DEO JUSTO NEMO MISER NISI MERETUR.

(2) *Il nous punit*, &c. Si nous ſommes malheureux, nous ſommes punis; & ſi nous ſommes punis, nous ſommes coupables. *Ipſum qui non debet puniri, condemnare, exterum æſtimas à tua virtute.* Sap. XII.

(3) *Avouër le beſoin*, &c. „ A moins, *dit-il dans le Phédon*, qu'on ne nous donne une voie plus ſûre, „ comme quelque promeſſe ou révélation divine, afin „ que ſur elle, comme ſur un vaiſſeau qui ne court „ aucun danger, nous achevions heureuſement le voyage de notre vie."

(4) *Mon cœur déſeſpéré*, &c. „ J'admire, *dit M. Paſcal*, comment on n'entre pas en déſeſpoir d'un ſi „ miſérable état." *Un Auteur fameux prétend réfuter ainſi cette penſée.* „ Quand je vois Paris ou Londres, „ je ne vois aucune raiſon pour entrer dans ce déſeſpoir „ dont parle M. Paſcal. J'y vois des hommes heureux „ autant que la nature humaine le comporte... Il y

„ a

Vivre ſans ſe connoître eſt un trop dur ſupplice :
Que, par pitié du moins, la mort m'anéantiſſe.
O Ciel ! c'eſt ta rigueur que j'implore à genoux :
Daigne écraſer enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi : Terre, ouvre tes abîmes :
Si je ſuis ſi coupable, englouti tous mes crimes ;
Et périſſe à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon pere, *un enfant vous eſt né.*

De mon état cruel quand je me déſeſpere,
Et ſens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire ;
J'apprens qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un Livre qu'autrefois le Ciel dicta pour lui.
Ah ! s'il eſt vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à ſuivre ?
Où faut-il s'adreſſer ? à quel Peuple ? à quel Livre ?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit ? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable Loi,
Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
Enſevelis, hélas ! dans un repos ſtupide,
Ou plongés preſque tous dans de frivoles ſoins,
Leur plus grand intérêt les occupe le moins.
Montagne m'entretient de ſa douce indolence :
(1) Sçait-il de quel côté doit pancher la balance ?

Ce

» a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre que » par notre nature nous devons être mieux que nous » ne ſommes. » Je le prétends ſans me croire orgueilleux ni téméraire : & qui ſe conſole, parce qu'il voit Paris & Londres, peut bien appeller ces objets de conſolation, *ſolatia luctûs exigua ingentis.* Quelques agrémens que nous puiſſions trouver ſur la Terre, nous ſentons bien qu'ils ſont, comme dit S. Auguſtin, *ſolatia miſerorum.*

(1) *Sçait-il de quel côté, &c.* Il eſt repréſenté regardant une balance ſuſpendue en l'air, avec cette deviſe, QUE SÇAIS-JE ?

(1) Ce n'eſt pas vers le but que Bayle veut marcher,
C'eſt l'obſtacle qu'il aime, il ne veut que chercher.
(2) Pour toi, coupable Auteur d'un ténébreux ſyſtême,
Qui de Tout réüni, formes l'Etre ſuprême,
Et qui m'ébloüiſſant par tes pompeux diſcours,
Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours;
Caché dans ton nuage, impénétrable aſyle,
A l'abri de mes coups, tu peux reſter tranquile.
Qu'à ſonder l'épaiſſeur de ton obſcurité
Tes hardis Sectateurs mettent leur vanité,
Et jaloux d'un honneur où je n'oſe prétendre,
Se diſputent entr'eux la gloire de t'entendre.
Le Déiſte du moins me parle ſans détours:
(3) Content de ſa Raiſon qu'il me vante toujours,
Elle

(1) *Ce n'eſt pas vers le but que Bayle veut marcher.* J'en parle plus au long dans mon Epitre à M. Rouſſeau.

(2) *Pour toi, coupable Auteur, &c.* Ceux mêmes qui ſe vantent d'entendre le mieux Spinoſa, ne s'entendent pas entr'eux. Bayle plus capable qu'un autre de ſaiſir ſon ſyſtême, après avoir réfuté ſon grand principe, que Dieu eſt tout, répond à ceux qui l'accuſoient de réfuter Spinoſa ſans le comprendre: „ Si je n'ai pas „ entendu cette propoſition, ce n'eſt pas ma faute. Je „ parlerois avec moins de confiance, ſi j'avois écrit „ contre tout le ſyſtême de Spinoſa: il me ſeroit ſans „ doute arrivé plus d'une fois de n'entendre pas ce qu'il „ veut dire, & il n'y a nulle apparence qu'il ſe ſoit „ bien entendu lui-même.

(3) *Content de ſa Raiſon qu'il me vante toujours, &c.* C'eſt Bayle lui-même qui, dans l'Article des Manichéens, compare la Raiſon à la Loi de Moïſe. „ La Loi, *dit-il*, „ ſuivant les Théologiens, n'étoit propre qu'à faire „ connoître à l'homme ſon impuiſſance, la néceſſité „ d'un Rédempteur & d'une voix miſéricordieuſe: elle „ étoit un Pédagogue pour nous mener à J. C. Diſons „ à peu près de même de la Raiſon: elle n'eſt propre „ qu'à faire connoître à l'homme ſes ténébres, ſon im- „ puiſſance, & la néceſſité d'une Révélation." Elle l'a fait juſqu'ici, elle va me guider encore dans la ré-

cherche

Elle seule l'éclaire; il marche à sa lumiere.

(1) Ouvre les yeux, ingrat, connois-la toute entiere.

Cette

cherche de cette Révélation, en me montrant les preuves de la Religion véritable. Elle va me conduire jusqu'à celui qui guérit les maux, de la grandeur desquels elle m'a si bien convaincu. C'est ce qu'elle ne pouvoit faire pour les Payens. Les plus éclairés étoient aussi convaincus par elle de ces mêmes maux, & reconnoissant que Dieu étoit irrité contre nous, ils pouvoient comparer le supplice qu'il nous faisoit souffrir, en réünissant en nous tant de grandeur & de misere, au supplice que ce Tyran, dont parle Virgile, faisoit souffrir à ceux qui attachés à des corps morts, périssoient lentement dans cet embrassement funeste.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus atque oribus ora:
Tormenti genus! & sanie taboque fluentes
Complexu in misero longâ sic morte necabat.

Voilà l'état affreux de l'homme depuis le péché: tel est ce joug terrible imposé sur lui, dont parle l'Eccles. c. XL *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, & jugum grave super filios Adam, à die exitûs de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ*, &c. Les Pélagiens qui nioient le péché originel, étoient forcés de soutenir que nous étions dans le même état où Dieu nous avoit créés. S. Augustin, en leur opposant la peinture de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, leur demandoit comment une créature innocente pouvoit naître si malheureuse. Il faut, leur disoit-il, accuser Dieu, ou d'injustice, ou d'impuissance. *Sed quia nec injustus, nec impotens est Deus, restat quòd grave jugum super filios Adam non fuisset, nisi delicti originalis meritum præcessisset.* C'est donc à ce péché que la Raison nous rappelle, & c'est par-là qu'elle nous fait sentir la nécessité d'une Révélation.

(1) *Ouvre les yeux*, &c. Qui la connoît toute entiere, ne se livre pas à elle seule. Elle est une lumiere obscurcie. *Obrutus quidam divinus ignis*, disoit Ciceron. Sa lumiere & son obscurité l'ont fait trop estimer

Cette même Raiſon m'éclaire comme toi:
Tu la verras bientôt me conduire à la Foi.
Au jour dont j'ai beſoin elle-même m'appelle,
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle.
D'une Religion je lui dois le deſir:
C'eſt avec elle encor que je vais la choiſir.

des uns, & trop mépriſer des autres. De-là ces Sectes ſi différentes entre elles, des Stoïciens & des Pyrrhoniens, qui ont pour fondement, l'une notre orgueil, l'autre notre miſere. *Ut ſolum certum ſit, nihil eſſe certi, nec miſerius quicquam homine aut ſuperbius*, diſoit Pline le Naturaliſte. Montagne qui a pouſſé le Pyrrhoniſme juſqu'à dire en regardant ſa balance, *Que ſais-je?* & non pas *je ne ſçai*, parce qu'il ne veut rien aſſurer, & qu'il doute même s'il doute, ne s'attache qu'à humilier l'homme. *L'ignorance & l'incurioſité*, dit-il, *ſont deux doux oreillers pour une tête bien faite.* Bayle appelle la Raiſon *un principe de deſtruction & non d'édification, qui ne ſert qu'à des doutes.* Et comme il ſe contredit ſouvent lui-même, il a mieux qu'un autre prouvé la foibleſſe de l'homme. Les anciens Pyrrhoniens étoient excuſables. La Raiſon alors ne pouvoit pas mieux faire pour nous. Mais depuis qu'elle nous mene à la Religion, des perſonnes comme Montagne & Bayle, ſont-elles excuſables? *Exclure la Raiſon*, & n'admettre que la Raiſon, dit M. Paſcal, *ſont deux excès également dangereux.* Tout croire & ne rien croire ſont auſſi deux excès, qui quoiqu'oppoſés ont une même ſource, le défaut d'examen. Qui croit tout, prend la moindre lueur pour une véritable lumiere: qui doute de tout, prend le moindre nuage pour une véritable obſcurité.

CHANT

CHANT III.

CETTE Ville autrefois maîtresse de la Terre,
Rome, qui par le fer & le droit de la Guerre
Domina si long-tems sur toute Nation;
Rome domine encor par la Religion
Avec plus de douceur, & non moins d'étendue.
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
(1) Ces Peuples que l'erreur rendit ses ennemis,
Contre elle révoltés, à son Dieu sont soumis.
Tout le Nord est Chrétien, tout l'Orient encore
Est semé de mortels que ce grand titre honore.
Je vois, le fer en main, le superbe Ottoman
(2) Opposer à ce nom celui de Musulman.
Il me semble d'abord que l'un & l'autre en guerre,
Mahomet & le Christ, se disputent la Terre.
Mais

(1) *Ces Peuples, &c.* Comme il ne s'agit point dans cet Ouvrage de la Catholicité de l'Eglise, mais de la vérité de la Religion Chrétienne, toutes les Sectes Chrétiennes sont également pour moi. Je parlerai à la fin du VI. Chant de celles qui ont le malheur d'être séparées de nous.

(2) *Opposer à ce nom, &c.* Musulman signifie *vrai Croyant*. C'est le titre que se donnent les Sectateurs de Mahomet.

(1) Mais de la Mecque envain le fameux fugitif
Sous ſes bizarres Loix tient l'Orient captif :
Envain près du tombeau dont Médine eſt ſi fiere,
Turc, Arabe, Perſan, tout baiſe la pouſſiere.
Le Livre, dont l'aſpect fait trembler le Turban,
Et qui rend le Muphti reſpectable au Sultan,
(2) Que dicta, nous dit-on, la Colombe au Prophéte,
M'apprend qu'il n'eſt du Ciel qu'un ſecond Interpréte ;
(3) Que le Chriſt avant lui, premier Ambaſſadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur.
Oui, le rival du Dieu que les Chrétiens m'annoncent
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.

O

(1) *Mais de la Mecque, &c.* On prétend que Mahomet indigné contre la Mecque, lieu de ſa naiſſance, dont il avoit été obligé de s'enfuir, voulut que Médine fût le lieu de ſa ſépulture. C'eſt à Médine que ſon fameux tombeau attire les Muſulmans, qui doivent faire ce pelerinage une fois en leur vie.

(2) *Que dicta, &c.* On a dit que Mahomet ſe mettoit du grain dans l'oreille, & avoit dreſſé un pigeon à l'y venir prendre, pour faire croire qu'une colombe venoit lui parler par l'ordre du Ciel. Il eſt vrai que Reland, dans ſon Traité de la Religion Mahométane, nie ce fait avancé par Grotius. Cependant ſuivant un paſſage de deux Maronites, cité par Bayle, Art. Mahomet, on trouve dans le territoire de la Mecque des pigeons qu'on reſpecte comme ſacrés, parce qu'on croit qu'ils deſcendent de celui qui parloit à Mahomet. Si ce ſecond fait eſt véritable, il prouve le premier.

(3) *Que le Chriſt, &c.* Mahomet avoue que Moïſe fut d'abord envoyé du Ciel ; & après Moïſe vint le Meſſie, qu'il appelle le Verbe. Voici comme il parle, ſuivant la Traduction de du Ryer : *Le Meſſie Jéſus fils de Marie, eſt Prophéte & Apôtre de Dieu, ſon Verbe & ſon Eſprit. Les Juifs diſent l'avoir crucifié ; certainement ils ne l'ont pas crucifié, mais un qui lui reſſembloit. Dieu l'a enlevé, & il ſera témoin contre eux au jour du jugement.* Si ce Jéſus eſt Prophéte & Apôtre, Mahomet ne l'eſt donc pas.

O Chrétien, je t'admire, & je reviens à toi:
(1) L'un & l'autre Hémiſphere eſt rempli de ta Loi.
Des Oracles du Ciel es-tu dépoſitaire?
De ta Religion quel eſt le caractere?

Si tu veux, répond-il, chercher ſa Vérité,
Remonte ſeulement à ſon antiquité.
L'hiſtoire t'apprendroit ſa naiſſance & ſon âge,
Si de l'homme en effet ſa gloire étoit l'ouvrage.
Mais avec l'Univers ſon âge prend ſon cours:
Elle naquit le jour que naquirent les jours.
(2) A peine du néant l'homme venoit d'éclore,
Déjà couloit pour lui le pur ſang que j'adore,
Et mes premiers Ecrits, Annales des humains,
Des mains du premier Peuple ont paſſé dans mes mains.

Quand

(1) *L'un & l'autre, &c.* Je ne comprens pas pourquoi Bayle, à l'Article de Mahomet, avance que ſa Religion eſt plus étendue que la Chrétienne. Il ne s'agit pas de comparer l'étendue des Pays Mahométans à l'étendue des Pays Chrétiens, mais le nombre des hommes qui croyent à Mahomet ou à J. C. En réuniſſant toutes les Sectes Chrétiennes, il eſt certain que les Chrétiens ſont en beaucoup plus grand nombre: la Terre en eſt remplie. Les Mahométans poſſedent de vaſtes pays, mais ils n'y ſont jamais ſeuls. L'Egliſe Grecque eſt très-nombreuſe: il y a beaucoup de Chrétiens parmi les Mahométans; il n'y a point de Mahométans parmi les Chrétiens. *V. G.* de Ver. Relig. *L.* II. *tit.* 81.

(2) *A peine du néant, &c.* Saint Jean, Apoc. XIII. dit que l'*Agneau a été immolé dès la création du Monde*: „ Qui (Agnus) occiſus eſt ab origine Mundi. " Ce qui eſt vrai en pluſieurs manieres. 1. Parce que Dieu avoit formé le decret éternel de la mort & de la paſſion de Jéſus-Chriſt. 2. Parce que les mérites de ſa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam juſqu'à J. C. & comme ils le ſont depuis J. C. juſqu'à la fin des ſiécles. 3. Parce que les ſacrifices des Patriarches & des Prêtres de l'ancienne Loi étoient des types du ſacrifice du Sauveur du Monde.

Quand le Ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un Livre conservât sa parole éternelle,
Aux neveux d'Israël (Dieu les aimoit alors)
Moïse confia le plus grand des trésors..
Les fils de ces neveux conserverent le gage
Qu'un pere à ses enfans laissoit pour héritage.
(1) Dans ce Livre par eux de tout tems révéré
(2) Le nombre des mots même est un nombre sacré.
Ils ont peur qu'une main téméraire & profane
N'ose altérer un jour la Loi qui les condamne,
La Loi, qui de leur long & cruel châtiment,
Montre à leurs ennemis le juste fondement.
Du Dieu qui les poursuit annonçant la justice,
Ils vont porter par-tout l'arrêt de leur supplice.

Sans

(1) *Dans ce Livre, &c.* „ Ce Livre qui les deshono-„ re, *dit M. Pascal*, ils le conservent aux dépens de „ leur vie: c'est une sincerité qui n'a point d'exemple „ dans le Monde, ni sa racine dans la Nature."

(2) *Le nombre des mots, &c.* Rien n'est plus surprenant que l'application & l'industrie que les Juifs ont apportée pour préserver la Loi de toute corruption qui auroit pu s'y glisser, ou par l'ignorance des Copistes, ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Masore, qu'ils ont appellée *la haie de la Loi*, & qui consiste, 1. à marquer par des points voyelles tous les mots, dont l'usage auparavant fixoit la lecture: 2. à compter toutes les Sections, les Chapitres, les mots & les lettres des mots; les *a*, les *b*, &c. de chaque Livre & de tous les Livres ensemble de la Loi, & de marquer la lettre du milieu du Livre, comme dans la derniere Bible de Vanderhooght. R. Joseph de Crete cité par Buxtorf dans son *Tiberias* écrit: „ Nos Maîtres ont dit qu'il y avoit dans „ la Loi 600000 lettres, selon le nombre des Israëli-„ tes: mais Rabbi Saadia assure qu'il y en a environ „ 800000. Je n'entreprens pas de concilier ces différens „ sentimens. Que Dieu éclaire nos yeux par l'avénement „ du Messie. Amen." Voilà un beau motif du desir du Messie, pour apprendre le nombre des lettres de la Loi, au-lieu de désirer d'en obtenir de lui l'esprit.

(1) *Sans Villes & ſans Rois, ſans Temple & ſans Autels ;*
Vaincus, proſcrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cauſe ?
Va prendre dans leurs mains le Livre qui l'expoſe.
Là tu ſuivras ce Peuple, & liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il eſt, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, & ſurpris d'un ſi nouveau ſpectacle,
Je contemple ce Peuple, ou plutôt ce miracle.
Nés d'un ſang, qui jamais dans un ſang étranger,
Après un cours ſi long n'a pu ſe mêlanger;
Nés du ſang de Jacob, le pere de leurs peres,
Diſperſés mais unis, ces hommes ſont tous freres.
Même Religion, même Légiſlateur :
Ils reſpectent toujours le nom du même Auteur :
Et tant de malheureux répandus dans le Monde
Ne ſont qu'une famille éparſe & vagabonde.
Médes, Aſſyriens, vous êtes diſparus,
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus.
Et toi, fier Sarraſin, qu'as-tu fait de ta gloire?
Il ne reſte de toi, que ton nom dans l'Hiſtoire.
Ces deſtructeurs d'Etats ſont détruits par le tems,
Et la Terre cent fois a changé d'habitans,
(1) Tandis qu'un Peuple ſeul, que tout Peuple déteſte,
S'obſtine à nous montrer ſon déplorable reſte.

Que

(1) *Sans Villes, &c.* C'eſt ce que dit le Prophéte Oſée : *Sedebunt filii Iſraël, ſine rege, & ſine principe, & ſine ſacrificio, & ſine altari.*

(2) *Tandis qu'un Peuple, &c.* Trois choſes remarquables ſur les Juifs. 1. Leur grand nombre, malgré le carnage horrible qui s'en eſt fait ſous les Empereurs Romains, & dans pluſieurs perſécutions qu'ils ont eſſuyées depuis. 2. Leur diſperſion & leur durée ſur toute la Terre, malgré la haine de toutes les Nations. 3. Leur attachement à leur Loi malgré la Raiſon, qui leur dit que le tems de cette Loi eſt paſſé, & malgré leur pan-

Que nous font, disent-ils, vos opprobres cruels,
Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
Non, non. Le Dieu vivant, stable dans sa parole,
A juré; son ferment ne sera point frivole.
Il n'a point déchiré le contrat solemnel
Qu'il remit dans les mains de l'antique Israël.
Sur ses heureux enfans *une Etoile doit luire*,
Et du Sang de Jacob un Chef doit nous conduire.
En vain par son oubli Dieu semble nous punir:
Nous espérons toujours celui qui doit venir.
Fidéles au milieu de nos longues misères,
Nous attendons le Roi qu'ont attendu nos peres.
Le grand jour, il est vrai, qui leur fut annoncé,
Devroit briller sur nous, & son terme est passé.
Gardons-nous toutefois, trop hardis Interprétes,
De supputer les tems marqués par les Prophétes.
(1) Maudit soit le mortel par qui sont calculés
Des jours cent fois prédits, dès long-tems écoulés.
Non que de ses sermens l'Eternel se repente;
Mais puisqu'il a voulu prolonger notre attente,

L'est-chant. Ce Peuple qui sous ses Prophétes, sous ses Rois, à la vue même de leur Temple, étoit toujours prêt à embrasser les Religions étrangeres, est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle & vivante. Cet attachement à leur Loi est cause de leur multiplication, parce qu'ils regardent toujours le Célibat comme un état de malédiction: il est cause qu'ils ne se sont jamais confondus avec les autres Peuples, parce que loin de s'unir à eux par le mariage, leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées, les empêche d'avoir même avec eux la société de la table. Partout, méprisés & haïs par-tout, déclarés incapables de posséder des biens fonds, ils sont obligés de vivre du trafic, par conséquent d'être dispersés par tout le Monde. C'est ainsi que s'accomplissent les Prophéties.

(1) *Maudit soit le mortel, &c.* C'est le douzieme des 13 Articles de leur Foi, dressés par Rabbi Moïse, fils de Maimon, le plus raisonnable des Rabins: *Maudits soient ceux qui supputeront le tems du Messie.*

L'eſclave avec ſon maître a-t-il droit de compter ?
Ce calcul inſolent vous oſez le tenter,
Sacriléges Chrétiens, jaloux de nos richeſſes,
Qui croyez poſſéder l'objet de nos promeſſes?
Hélas! de quelle ardeur, ſi ce Maître eût paru,
Sous ſes nobles drapeaux tout ſon Peuple eût couru!
Qu'il vous feroit gémir ſous le poids de ſes armes,
Et payer chérement l'intérêt de nos larmes!

Ainſi parlent les Juifs: terrible aveuglement!
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur Roi promis du Ciel, s'il n'en veut point deſcendre,
Si ſon terme eſt paſſé, pourquoi toujours l'attendre?
Ils attendront toujours: cet Oracle eſt rendu:
(1) Le voile tant prédit eſt ſur eux étendu.
Des antiques Auteurs de ce fameux volume,
Dieu, qui ſeul ſait les tems, a donc conduit la plume.
Sans doute il eſt ſacré, ce Livre dont je voi
(2) Tant de prédictions s'accomplir devant moi.
Reſpectant déſormais ſa vérité divine,
De la Religion j'y cherche l'origine.

Je

(1) *Le voile tant prédit, &c.* Ce voile figuré par celui de Moïſe, eſt reſté ſur les yeux des Juifs juſqu'aujourd'hui. Nous le diſons encore, comme S. Paul le diſoit 2 Cor. III. *uſque in hodiernum diem idipſum velamen manet.*

(2) *Tant de prédictions, &c.* La venue d'un Libérateur, la reprobation des Juifs, la vocation des Gentils, trois grands objets des figures & des prophéties des Livres ſaints, dont l'accompliſſement frappe aujourd'hui tous les yeux. Malgré une preuve pareille de la vérité de ces Livres, chercher à en douter, à cauſe de quelques obſcurités ſur la chronologie, ou de quelques différences de mots entre les anciens textes, c'eſt chercher à faire naufrage, & vouloir ſe briſer contre des grains de ſable, lorſqu'on ne trouve point d'écueils.

Je l'ouvre, & lis d'abord que brillant de ſplendeur
L'homme à peine formé contemploit ſa grandeur:
Qu'il ne put ſans orgueil ſoutenir tant de gloire.
A l'Ange ſéducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ſes droits à la félicité,
Droits qu'il auroit tranſmis à ſa poſtérité,
Mais que révoqua tous la ſuprême Juſtice.
L'immuable decret d'un éternel ſupplice
Régloit déjà le ſort de l'Ange ténébreux.
Coupable comme lui, toutefois plus heureux,
Quand tout, pour nous punir, s'armoit dans la Nature,
(1) L'homme entendit parler d'une grace future;
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'eſpérance il ſe vit conſolé.
A cet inſtant commence & ſe ſuit d'âge en âge,
De l'homme réparé l'auguſte & grand ouvrage;
Et ſon Réparateur alors comme aujourd'hui,
Ou promis, ou donné, réünit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce Livre admirable,
(2) Aux Platons, comme à moi, l'énigme inconcevable.

Le

(1) *L'homme entendit, &c. Ipſa conteret caput tuum.* On ne peut donner qu'un ſens prophétique à ces paroles. Ainſi dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur ſentence de condamnation, il leur fait eſpérer un Libérateur.

(2) *Aux Platons comme à moi, &c.* Pourquoi ſur la Terre tant de beautés & d'imperfections? Pourquoi dans l'Homme tant de grandeur & de miſere? Pourquoi dans Dieu tant de colere & d'amour? La Raiſon qui ne peut expliquer cette énigme aimoit mieux autrefois admettre deux Principes, l'un bon, l'autre mauvais, que de n'en admettre qu'un ſi contraire à lui-même. La Révélation nous apprend que les contrariétés ne ſont point dans l'Ouvrier, & ne ſont dans l'ouvrage, que par le change-

Le nüage s'écarte, & mes yeux ſont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'Univers:
J'y vois entrer le crime & ſon déſordre extrême.
(1) Enfin je ne ſuis plus un myſtere à moi-même.
(2) Le nœud ſe développe, un rayon qui me luit,
De ce ſombre cahos a diſſipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage....
Ce doute ſeul, hélas! ramene le nüage,
Et ce n'eſt plus encor qu'un cahos que je voi.
Dieu, l'Homme, & l'Univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois, la lumiere auſſi-tôt m'eſt rendue,
Dieu, l'Homme, & l'Univers, tout revient à ma vue.
L'ouvrage fut parfait, il eſt défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'eſt égaré.

Le pere criminel d'une race proſcrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours deſtinés aux douleurs,
(3) Naiſſent les premiers Arts, enfans de nos malheurs.

La

changement que le péché y a cauſé. L'édifice eſt renverſé, mais ſes ruïnes font reconnoître ſa grandeur.

(1) *Enfin je ne ſuis plus, &c.* „ L'homme, *dit M.* „ *Paſcal en parlant du péché originel*, eſt plus incon„ cevable ſans ce myſtere, que ce myſtere n'eſt inconce„ vable à l'homme.".

(2) *Le nœud, &c.* Tout ceci ſuppoſe ce qui a été dit à la fin du ſecond Chant.

(3) *Naiſſent les premiers Arts, &c.* La Geneſe en marque la naiſſance long-tems avant le Déluge. Lucrece prouve que le Monde n'a pas été éternel, par la naiſſance des Arts. M. Pope, dans ſon Eſſai ſur l'Homme, prétend que les bêtes nous ont appris les arts, l'abeille à bâtir, la taupe à labourer, les vers à faire de la toile, &c. Démocrite avoit eu la même opinion. Mais qu'en peut-on ſçavoir? Nous avons aſſez de ſujets véritables de nous humilier, ſans en chercher d'incertains.

La branche en longs éclats céde au bras qui l'arrache :
Par le fer façonnée elle allonge la hache ;
L'homme avec ſon ſecours, non ſans un long effort,
Ebranle, & fait tomber l'arbre dont elle ſort :
Et tandis qu'au fuſeau la laine obéïſſante
Suit une main legere, une main plus peſante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, & l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obſtacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt preſſé,
Il avance en tremblant ; le fleuve eſt traverſé.
Bientôt ils oſeront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers ſur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils paîtriſſent leur pain,
Avec de longs ſoupirs ils ont briſé le grain.
(1) Un ruiſſeau par ſon cours, le vent par ſon haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine ;
Mais ces heureux ſecours, ſi préſens à leurs yeux,
Quand ils les connoîtront, le Monde ſera vieux.
Homme né pour ſouffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta ſtupide arrogance ?

Tandis que le beſoin, l'induſtrie, & le tems
Poliſſent par degré tous les Arts différens ;
Enfantés par l'orgueil tous les crimes en foule
Inondent l'Univers, le fer luit, le ſang coule.

Le

(1) *Un ruiſſeau par ſon cours, &c.* On ſçait que les Anciens ne connoiſſoient que les moulins à bras. Une ancienne Epigramme Grecque fait juger que les moulins à eau ont été connus du tems d'Auguſte ; cependant il ne paroît pas que les Romains en ayent fait uſage. Les moulins à vent n'ont été connus que très-tard.

Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frere assouvit la fureur.
Ces malheureux tombant d'abîmes en abîmes,
Fatiguerent le Ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé
Par un coup éclatant, leur Maître fut vengé.
De la Terre aussi-tôt les eaux couvrent la face:
Ils sont ensevelis; c'étoit fait de leur race:
(1) Mais un Juste épargné va rendre en peu de tems
À ce Monde désert de nouveaux habitans.
La Terre toutefois jusques-là vigoureuse
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
(2) Des animaux alors on chercha le secours;
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.

Les Poëtes, dont l'Art par une audace étrange
Sçait du faux & du vrai faire un confus mêlange,
De

(1) *Mais un juste épargné, &c.* Beroſe, Hiſtorien profane, cité par Joſephe contre Appion, parle du Déluge univerſel dans les termes de Moïſe. Abydenus, autre Hiſtorien cité par Euſebe, rapporte l'Hiſtoire de l'Arche qui ſauva du Déluge les hommes & les animaux. Plutarque parle de la colombe qui ſortit de cette Arche, & rapporta des marques du retour du beau tems. Ce paſſage de Plutarque eſt dans ſon Traité: *Si les animaux terreſtres ont plus de ſagacité que les aquatiques.* Lucien dans ſon Traité de la Déeſſe de Syrie, parle auſſi de cette hiſtoire de l'Arche. Tant d'autorités tirées des Payens doivent confondre ces beaux-eſprits, qui tournent en riſée des faits éclatans dont ils n'ont point approfondi les preuves. Mais leurs railleries ne peuvent ſéduire que ceux qui ont comme eux l'ignorance en partage.

(2) *Des animaux, &c.* Le vingt-neuviéme verſet du premier chapitre de la Geneſe a toujours fait croire qu'avant le Déluge, Dieu n'avoit pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux, & que ceux qui furent fidéles à ſes ordres s'en abſtinrent. Ce qui ſe rapporte à ce que diſent les Poëtes, que dans l'Age d'or on ne mangeoit que des fruits.

De leurs récits menteurs prirent pour fondemens
(1) Les fidéles récits de tant d'événemens :
Et pour mieux amuſer les oiſives oreilles,
Chercherent dans ces faits leurs premieres merveilles.
De-là ces tems fameux qu'ils regrettent encor,
(2) Doux empire de Rhée, âge pur, ſiécle d'or,
Où, ſans qu'il fût beſoin de loix ni de ſupplice,
L'amour de la vertu fit regner la juſtice ;
Siécle d'or (ſous ce nom puiſqu'ils ont célébré
Ce ſiécle plus heureux, où l'or fut ignoré.)
Sobre dans ſes deſirs, l'homme pour nourriture
Se contentoit des fruits offerts par la Nature.
(3) La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents.
Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il

(1) *Les fidéles récits, &c.* La création du Monde, l'innocence des premiers hommes, & leur chute dans le crime ; l'âge d'or, l'âge d'airain, & de fer, un déluge d'où un ſeul homme eſt ſauvé avec ſa femme, le partage de l'Univers entre trois freres, une guerre des hommes contre le Ciel : voilà ces grands événemens dont la mémoire ſe trouve chez les différentes nations, ou pure, ou altérée, parce qu'ils ſont arrivés avant la diviſion des langues, quand les hommes n'étoient qu'une famille. Après leur ſéparation, chaque partie diviſée fit un peuple à part, qui a ſouvent ignoré ce qui s'eſt paſſé chez les autres.

(2) *Doux empire de Rhée, &c.*

Aurea prima ſata eſt ætas, quæ vindice nullo
Sponte ſua ſine lege, fidem, rectumque colebat.
Pœna metuſque aberant.

OVID. Metam. L. I. 89.

(3) *La mort tardive, &c.* Pluſieurs anciens Hiſtoriens, cités par Joſephe, atteſtent la longue durée de la vie des premiers hommes. L'Ecriture Sainte, l'Hiſtoire, & les Poëtes diſent la même choſe.

Il eſſaya le fer ſur l'animal timide.
La fléche dans les airs chercha l'oiſeau rapide:
L'innocente brebis tomba ſous ſa fureur;
Et ce ſang au carnage accoutumant ſon cœur,
Le fer devint bientôt l'inſtrument de ſa perte:
Et de crimes enfin la Terre étoit couverte,
(1) Lorſqu'un Déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement.
(2) Fable, Hiſtoire, Phyſique, ont un même langage.
Au Livre des Hébreux ainſi tout rend hommage,
Et

(1) *Lorſqu'un Déluge, &c.* Quelques impies voulant nier le Déluge univerſel, diſent que les eſpéces des animaux ſont en trop grand nombre pour avoir pu être renfermées dans l'Arche. On peut répondre à cette objection, que les eſpéces primitives ne ſont pas en ſi grand nombre qu'on le croit communément. Toutes les eſpéces de chien, par exemple, peuvent venir d'un premier chien, de même que toutes les eſpéces de poire viennent d'un premier poirier. Les mêmes pepins produiſent des poires différentes, & la même graine d'une fleur produit différentes eſpéces de cette fleur. La Nature très-variée dans le détail de ſes ouvrages, eſt uniforme dans ſa conduite, & fait dans les animaux, ce qu'elle fait dans les fruits, & dans les fleurs. Ainſi les eſpéces primitives des animaux ſe ſont multipliées en des eſpéces particulieres, par des différences dans la forme exterieure ſeulement; quoique l'arrangement des parties principales du corps-humain, & la diſpoſition des parties interieures, ſoit toujours la même, la Nature par une différence qu'elle met entre les hommes pour la grandeur, la groſſeur & la couleur, compoſe comme différentes tribus d'une même famille, ſortant d'un même pere. Le tems & pluſieurs cauſes particulieres que nous ignorons, ont fait ces changemens exterieurs; ce ſont des jeux de la Nature, qui par tant d'autres encore ſemble ſe plaire à exercer notre curioſité pour la confondre.

(2) *Fable, Hiſtoire, &c.* Le Déluge eſt atteſté par un grand nombre d'Auteurs Payens. Envain l'on veut prétendre qu'ils n'ont parlé que de Déluges particuliers, à cauſe que pluſieurs pays ont été inondés par la mer. Beroſe, comme je l'ai dit plus haut, parloit d'un Déluge

(1) Et même l'on diroit que pour s'accréditer,
La Fable en sa naissance ait voulu l'imiter.
Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course,
Et de la Vérité suivons toujours la source.

La Terre sort des eaux, & voit de toutes parts
Reparoître les Fruits, les Hommes, & les Arts.
Tout renaît, nos malheurs & nos crimes ensemble.
Sous des toits chancellans d'abord on se rassemble:
La crainte fait chercher des asyles plus surs;
On creuse les fossés; on éleve les murs:
(2) De ceux de ses voisins on jure la ruïne.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme

luge universel, & comptoit depuis la création du Monde jusqu'à ce Déluge dix générations. Sa Chronologie étoit conforme à celle de Moïse. La mémoire du Déluge s'est conservée dans presque toutes les nations, & même en Amerique. La Nature en donne tous les jours des preuves, suivant ces paroles de M. de Fontenelle dans l'Eloge de M. de Leibnitz. „ Les coquilla-„ ges pétrifiés dans les terres, des pierres où se trou-„ vent des empreintes de poissons ou de plantes, qui „ ne sont point du pays, médailles inconteſtables du „ Déluge."

(1) *Et même, &c.* Quelques Sçavans ont voulu expliquer cette conformité, en disant que les Payens avoient eu connoissance des Livres de Moïse. Mais il suffit que la mémoire d'évenemens si considerables soit toujours restée chez les hommes.

(2) *De ceux de ses voisins on jure la ruïne &c.* Pour prouver que le Monde n'est pas éternel, Lucrece, Livre V. fait voir les bornes de l'Histoire, par laquelle on ne peut remonter au-dessus de la guerre de Troie. Chez toutes les nations, au-delà d'un certain tems, tout n'est que fables, & même ces fables ne font pas remonter plus haut que le Déluge. Chez les Chinois tout est incertain jusqu'à leur Roi Yao, auquel Confucius fait dire, que *de son tems les eaux qui s'étoient autrefois élevées jusqu'au Ciel, baignoient encore le pied des montagnes.* Le regne d'Yao, suivant M. Freret, Mem. de l'Acad. des Bell. Lettres T. X. a commencé dix ans après la vocation d'Abraham, & M. Fourmont dans les mêmes Mémoires

T.

Homme injuſte & cruel, que dans ſon repentir
Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abréger la carriere;
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtriere?
Le Ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Égaux, & Souverains, tous Maîtres de la Terre,
Ils la poſſédent toute, en n'y poſſédant rien.
Il eſt à moi ce champ, ce canton c'eſt le mien.
Ce ruiſſeau.... de mon bras il faut que tu l'obtiennes.
S'il couloit ſous tes loix, qu'il coule ſous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on uſurpe un buiſſon.
De Roi, de Conquérant le Vainqueur prend le nom.
Dans ſon vaſte domaine il met cette riviere:
Bientôt cette montagne en ſera la frontiere.
L'Alexandre s'avance, & n'eſt plus un brigand;
C'eſt l'heureux fondateur d'un Empire puiſſant,
Que d'un nouvel Empire allarme la naiſſance.
Provinces, Nations, Royaumes, tout commence.
La Terre ſur ſon ſein ne voit que Potentats,
Qui partagent ſa boue en ſuperbes Etats:
Et ſur elle on prépare aux Majeſtés ſuprêmes,
Pourpre, Trônes, Palais, Sceptres & Diadêmes.

Mais lorſque par le fer leur droit eſt établi,
Le droit du Ciel ſur eux tombe preſque en oubli;
Et recherchant ce Dieu dont la memoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De

T. XIII. dit que quand on remonteroit juſqu'à Fohi, qu'on croit fabuleux, ce Fohi ſe trouveroit au tems de Phaleg. Les obſervations aſtronomiques préſentées à Alexandre à Babilone, ne remontoient pas par-delà Nemrod. Ainſi ce que l'Ecriture Sainte nous apprend du commencement du Monde, du Déluge, & de l'origine des Peuples, n'eſt contredit par aucune hiſtoire profane, ni par aucun monument.

(1) De l'Aſtre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainſi que la lumiere il attend ſes deſtins.
Aux feux inanimés qui roulent ſur leurs têtes,
Les Peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils, bientôt reconnoiſſans,
Ils adorent des Arts les auteurs bienfaiſans.
(2) Devant ſon Oſiris l'Egypte eſt en priere:
Vainement un tombeau renferme ſa pouſſiere;
Groſſiérement taillée une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourriſſoit le ciſeau fait un Dieu.
Du heurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple ſi ſage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté:
Le Sacrificateur, bourreau par piété,
(3) Du barbare Moloch aſſouvir la colere
Avec le ſang du fils, & les larmes du pere.

Près

(1) *De l'Aſtre, &c.* Suivant Platon & Diodore de Sicile, l'Idolatrie commença par le culte des Aſtres: après les aſtres on adora les Auteurs des Arts, les Rois, les Conquerans, les Animaux utiles ou dangereux, les uns par reconnoiſſance, les autres par crainte. Suivant l'Auteur de la Sageſſe, l'Idolatrie commença par la Sculpture, un pere ayant fait repréſenter l'image de ſon fils mort. L'Auteur de l'Hiſtoire du Ciel rapporte, par un ſyſtême ſçavant & ingenieux, l'idolatrie à l'écriture ſymbolique des Egyptiens. Ce ſyſteme vraiſemblable en quelques points, ne doit pas être étendu trop loin, puiſque toutes les Divinités ne ſont point originaires d'Egypte. La Grece a eu les ſiennes. L'Idolatrie a eu différentes origines chez les différentes nations.

(2) *Devant ſon Oſiris l'Egypte eſt en priere.* Oſiris, ſuivant l'opinion commune, donna connoiſſance aux Egyptiens de pluſieurs Arts: ce qui le fit adorer après ſa mort. L'Auteur de l'Hiſtoire du Ciel explique autrement l'origine d'Oſiris, d'Iſis, & d'Anubis au viſage de chien, qui pour cela eſt appellé par Virgile *Latrator Anubis.* Sans examiner ces différens ſentimens, il ſuffit de déplorer l'extravagance humaine, dont ces Divinités ſont des preuves inconteſtables.

(3) *Du barbare Moloch, &c.* Divinité des Ammonites,

Près de ce Dieu cruel, un Dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, incestueux,
(1) Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens & de lugubres cris!
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis:
Une dent sacrilége en a flétri les charmes:
(2) Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, savante Gréce, à ces folles douleurs,
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces Dieux qu'en Egypte on adore
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent:
Ton Atlas gémira sous un Ciel trop pesant.
Nymphes, Faunes, Sylvains, Divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne, & les Romains un jour
De ces Maîtres vaincus, esclaves à leur tour,
(3) Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, Favoris, Antinoüs lui-même,

Par

tes, à laquelle on sacrifioit des enfans. Presque toutes les Nations ont immolé des victimes humaines; ce qui fait dire à Saint Augustin : Quelle aliénation d'esprit! Des fureurs dont les hommes dans la vengeance ne sont pas capables, ramenent les Dieux à la douceur. *Tantus est perturbatæ mentis & sedibus suis pulsæ furor, ut sic Dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt.*

(1) *Chamos, &c.* Divinité des Moabites, dont le culte étoit très-favorable aux voluptés, & à laquelle Salomon, séduit par les femmes, fit dresser un temple sur une montagne près de Jerusalem.

(2) *Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.* Fête célébre à Tyr & à Sidon. L'Idolatrie se communiqua des Egyptiens aux Phéniciens, de ceux-ci aux Grecs, & des Grecs à tous les autres peuples. Les fêtes d'Adonis qui se passoient à pleurer, firent dire à Ciceron: *Quid absurdius, quàm homines morte deletos reponere in Deos, quorum omnis cultus esset futurus in luctu?*

(3) *Prodigueront, &c.* L'homme est bien insensé, *dit Mon-*

Par arrêt du Sénat entreront dans les Cieux,
Et les hommes feront plus rares que les Dieux.

Terre, quelle eſt ta gloire, & quel tems de lumiere
Quand la Divinité ſe rend ſi familiere!
Courons, l'argent en main, entourer ſes Autels:
Elle eſt prête à répondre au moindre des mortels.
(1) Dans Delphes, dans Délos elle fait ſa demeure:
(2) Aux ſables de l'Afrique elle parle à toute heure:
(3) A Dodone ſans peine on peut l'entretenir,
Et d'un Chêne Prophéte apprendre l'avenir.

Pour-

Montagne: il ne ſçauroit forger un ciron, & il forge des Dieux à douzaines. Pline plaignoit l'homme de ſe laiſſer dominer par ſes rêveries. *Quid infelicius homine, cui ſua figmenta dominantur!*

(1) *Dans Delphes, &c.* Les malheurs qui accablerent les Gaulois après que ſous la conduite de Brennus ils eurent été au Temple de Delphes pour le piller, ſont regardés par M. Rollin, Hiſt. Anc. comme une punition de leur ſacrilége. *Dieu*, dit-il, *a pu faire éclater ſa vengeance contre ceux qui témoignoient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conſerver en eux les traits primitifs & fondamentaux de la Religion.* Mais de quelle Religion? L'Eſprit de menſonge préſidoit à Delphes, l'Eſprit de vérité a-t-il pu en prendre la vengeance, & peut-on admettre des miracles favorables à l'Idolatrie?

(2) *Aux ſables, &c.* Le fameux Temple de Jupiter Ammon, où voulût aller Alexandre. Caton qui paſſoit auprès de ce Temple n'y voulut point entrer, ne croyant pas, ſuivant Lucain, que le Ciel eût plongé la vérité dans ces ſables.

Sterilci nec legit arenas
Ut caneret paucis, merſitque hoc pulvere verum.

(3) *A Dodone, &c.* Les chênes de Dodone étoient célébres, auſſi-bien que les colombes de cette même forêt, qui, dit-on, prédiſoient auſſi l'avenir. Où les hommes n'ont-ils pas cherché cette connoiſſance, qu'il leur eſt cependant plus avantageux de ne pas avoir, comme le dit Lucain?

Sit cæca futuri
Mens hominum fati: liceat ſperare timenti.

Pourquoi le demander, s'il eſt inexplicable?
Que ſert de le ſçavoir, s'il eſt inévitable?
Des maux que nous craignons, pourquoi nous
assurer?
L'incertitude au moins nous permet d'eſpérer.
N'importe: les deſtins que le Ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare,
Et s'ils ne ſont écrits dans le cœur d'un taureau,
Nous irons les chercher dans le vol d'un oiſeau.
O ſageſſe d'Athéne! ô gravité de Rome!
O délire honteux de la raiſon de l'homme!
Où va-t-elle quand Dieu ceſſe de l'éclairer?

(1) A d'ignorans Hébreux il daigne ſe montrer:
Ce ſeul coin de la Terre eſt ſauvé du naufrage.
Le Dieu, qui le protége, en écarte l'orage.
L'ordre des Elémens ſe renverſe à ſa voix;
(2) La Nature eſt contrainte à s'écarter des loix
Qu'au

(1) *A d'ignorans Hébreux*, &c. En même-tems que Tacite parle des Juifs avec un ſouverain mépris, il leur attribue ſur la Divinité les plus grandes idées qu'on en puiſſe avoir. Où ce Peuple ignorant les avoit-il pu prendre? Nous avons vu tous les autres Peuples dans les ténèbres de l'Idolatrie, & parmi eux des Philoſophes diviſés par des ſyſtêmes contraires. Chez les Juifs la vérité d'un ſeul Dieu conſervée: point de Philoſophes, mais des Prophétes dont nous allons parler, qui loin d'être diviſés entr'eux, ſe rendent témoignage les uns aux autres, s'autoriſent mutuellement, & n'ont jamais que le même objet en vue.

(2) *La Nature*, &c. Les miracles ſont des événemens extraordinaires, que la ſuite des loix naturelles ne peut produire. C'eſt en cela qu'ils ſont pour nous le langage de Dieu; parce que la ſuite des loix naturelles ne peut être interrompue que par celui-même qui a établi ces loix. Spinoſa définit un miracle, un événement rare, arrivé par des loix de la Nature qui nous ſont inconnues; comme s'il étoit plus difficile à Dieu de déranger les loix qu'il a établies, que d'en entrete-

Qu'au premier jour du Monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à ſon gré ſa volonté ſuprême.
Ce Peuple ſi ſincere atteſtant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le Ciel fit pour lui,
Dans ſes ſolemnités en garde la memoire.
Je pourrois dans mes Vers en retracer l'hiſtoire.
L'on y verroit encor la Mer ouvrir ſes eaux,
Les Rochers s'amollir, & ſe fondre en ruiſſeaux,
Les Fleuves effrayés remonter à leur ſource,
L'Aſtre pompeux du jour s'arrêter dens ſa courſe.
Mais frappé tout-à-coup par l'éclat glorieux,
Que les Prophétes ſaints font briller à mes yeux;
Chez un Peuple qui marche au milieu des miracles
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des ſpectacles.

(1) Dans un tems qu'à des jours & tranquilles & longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il

nir la continuelle exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, c'eſt un effet qu'il opere par lui ſeul, & par une volonté particuliere; & comme il eſt extraordinaire, nous l'appellons *miracle*. Qu'il multiplie le blé par le concours de la Terre, du Soleil, des Pluies, &c. c'eſt un effet qu'il produit par une volonté générale, & par les cauſes ſecondes: mais quelle chaîne de cauſes ſecondes, dont tous les anneaux ſe répondent depuis le commencement du Monde! Ces effets ne nous ſurprennent pas, parce que nos yeux y ſont accoutumés: c'eſt pourquoi, quand Dieu a voulu nous réveiller, il a operé les effets extraordinaires que nous appellons *miracles*.

(1) *Dans un tems*, &c. Quelques Incrédules nous objectent que dans les Livres de l'ancien Teſtament, il n'eſt point parlé de l'immortalité de l'âme. La loi qui ne menoit rien à la perfection, avoit un voile que les Juifs groſſiers ne pénétroient pas, & que nos Déiſtes ne pénétrent pas davantage. Moïſe & les Prophétes en promettant celui qui apprendroit toutes choſes, ne parloient à un peuple charnel que de menaces & de récompenſes

Il semble que le Ciel ait borné ses promesses;
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
(1) Errans, de peaux couverts, des villes retirés.
Ils n'y vont quelquefois, Ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux Rois épouvantés ils n'adressent leur voix,
Que comme Ambassadeurs du Souverain des Rois.
Chassés,

pensés temporelles; & même lorsqu'un Ange prédit à Daniel C. XII. qu'un jour les morts se réveilleront, les uns pour une gloire, les autres pour une honte éternelle, il lui ordonne aussi-tôt de tenir ces paroles fermées, & de sceller le Livre. Daniel lui-même ajoute, *Ego audivi, & non intellexi.* Mais malgré le silence de ces Livres sur les choses spirituelles, le mépris que les Patriarches & les Prophétes ont fait des biens temporels, montrent bien qu'ils en attendoient d'autres. Les Patriarches qui n'ont jamais rien possédé dans cette Terre que Dieu leur avoit tant de fois promise, n'en murmurent point à la mort. Jacob qui avoit reçu de si riches bénédictions dont il n'avoit point vu l'effet, appelle les jours de son pélerinage *Gen.* XLVII. des jours courts & pénibles, mais il ne s'en plaint pas. Il demande d'être transporté après sa mort dans le tombeau de ses ancêtres, pour dormir auprès de ses peres. *Dormiam cum patribus meis.* Il regardoit donc la mort comme un sommeil. Enfin Dieu s'appelle lui-même, *le Dieu d'Abraham, le Dieu de Jacob.* S'il est le Dieu des morts, ces morts ne sont donc pas anéantis.

(1) *Errans, de peaux couverts, &c.* Elie étoit vêtu de peau : Isaie portoit un sac : Abdias ne portoit que du pain & de l'eau aux Prophétes qui vivoient dans les cavernes : Elisée refuse les présens de Naaman. Des hommes pareils ne cherchoient pas les avantages de cette vie, quoique sous une loi qui sembloit n'en promettre pas d'autres. Ils ne songeoient à plaire ni au peuple ni aux Princes. Quelle différence entre de semblables Prophétes, & ceux qui chez les Grecs osant prendre le même nom, vivoient dans le Temple de Delphes! Leur attention à faire leur cour aux Princes les plus puissans avoit fait dire ce bon mot, qu'*Apollon philippisoit;* parce que ses oracles étoient toujours favorables à Philippe.

Chaſſés, triſtes objets d'opprobres & de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens dans leur malheur
De ſe raſſaſier du pain de la douleur,
Admirables mortels dont la Terre eſt indigne,
Ils répétent que Dieu *rejettera ſa vigne;*
(1) *Que ſur une autre Terre, & ſous un Ciel nouveau*
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
Ils répétent que *Dieu las du ſang des geniſſes,*
Aboliſſant enfin d'impuiſſans ſacrifices,
(2) *Verra la pure hoſtie immolée en tous lieux.*
(3) *La Terre produira ſon germe précieux.*
Du Juſte de Sion, que les Iles attendent,
Déjà de tous côtés les rayons ſe répandent.
De ſon immenſe gloire ils ſont environnés,
Quand par un autre objet tout à coup détournés,
Ce Juſte à leurs regards n'eſt plus reconnoiſſable.
(4) *Sans beauté, ſans éclat, ignoré, mépriſable,*
Frappé du Ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains, & l'homme de douleurs,
Avec des ſcélérats, ainſi que leur complice,
Comme un agneau paiſible on le mene au ſupplice.
Quel autre que le Dieu qui dévoile les tems
(5) Préſentoit à leurs yeux ces tableaux différens?
Ils

(1) *Que ſur, &c.* Creo cœlos novos & terram novam... Lupus & agnus paſcentur ſimul. *Iſaie LXV.*

(2) *Verra la pure hoſtie, &c.* Ab ortu ſolis uſque ad occaſum... ſacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda. *Mal. I.*

(3) *La Terre, &c.* Aperiatur Terra, & germinet ſalvatorem. *Iſ. XLV.*

(4) *Sans beauté, &c.* Non eſt ſpecies ei, neque decor... deſpectum, & noviſſimum virorum, virum dolorum... ſicut ovis ad occiſionem ducetur... & cum ſceleratis reputatus eſt. *Iſ. LIII.*

(5) *Préſentoit à leurs yeux, &c.* Eſt-il naturel de voir toujours le même objet ſous deux points de vue ſi oppoſés? Cependant c'eſt ainſi que tous les Prophétes con-

Ils nous font eſpérer *un Maître redoutable*,
Le Prince de la Paix, *le Dieu Fort*, *l'Admirable*?
(1) *Son trône eſt entouré de Rois humiliés*:
Ses ennemis vaincus frémiſſent à ſes pieds:
Son régne s'étendra ſur les races futures.
Sa gloire diſparoît, & *couvert de bleſſures*,
C'eſt le Paſteur mourant d'un troupeau diſperſé.
En contemplant celui que ſes mains ont percé,
Saiſi d'étonnement un Peuple eſt en allarmes:
La mort d'un Fils unique arrache moins de larmes.
(2) David qui voit de loin ce brillant rejetton,
Plus ſage, plus heureux, plus grand que Salomon,
(3) *Du ſein de l'Eternel ſortir avant l'aurore*,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du Roi de Babylone admirable Captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
(4) Elevé ſur ſon trône, à ſon Fils qui s'avance
Il donne à haute voix l'empire & la puiſſance.
Mais tout change à tes yeux: ce Fils eſt immolé:
Le Chriſt eſt mis à mort, *le lieu ſaint déſolé*:

Le

contemplent J. C. Lorſque Moïſe & Elie ſont avec lui ſur le Thabor, quoiqu'ils le voyent brillant comme le Soleil, ils s'entretiennent avec lui de ſa mort & de ſes ſouffrances.

(1) *Son trône*, &c. Et adorabunt omnes reges terræ... Conquaſſabit capita in terra multorum .... *Pſalm.* Percute paſtorem & diſpergentur oves. *Zach. XIII.* Et aſpicient ad me quem confixerunt, & plangent cum planctu quaſi ſuper unigenitum. *Id.*

(2) *David qui voit de loin ce brillant rejetton.* Les Prophétes annoncent en même-tems la gloire & l'humiliation du Meſſie. Ce ſont, dit Saint Auguſtin, comme deux flutes rendant des ſons contraires, quoique toutes deux remplies par le même ſouffle. *Duæ tibiæ quaſi diverſa ſonantes, ſed unus ſpiritus ambas inflat.*

(3) *Du ſein de l'Eternel ſortir avant l'aurore.* Ex utero ante luciferum genui te. *Pſ. CIX.*

(4) *Elevé ſur ſon trône*, &c. Quaſi Filius hominis veniebat, & uſque ad antiquum dierum pervenit... & dedit ei poteſtatem & regnum. *Daniel VII.*

Le Grand-Prêtre éperdu dans la fange ſe roule :
Tout périt ; l'Autel tombe, & le Temple s'écroule.
(1) C'eſt ce même captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, paſſer les conquérans.
Il voit naître & mourir leurs ſuperbes Empires.
Babylone, c'eſt toi qui ſous le Perſe expires.
Alexandre punit tes vainqueurs floriſſans.
Rome punit la Gréce, & venge les Perſans.
Elle renverſera toute grandeur ſuprême ;
Et le marteau fatal ſera briſé lui-même.
O Rome, tes débris feront les fondemens
(2) D'un Empire vainqueur des hommes & des tems !

Mais ce n'eſt point aſſez qu'annonçant ces miracles,
Des Prophétes nombreux répétent leurs Oracles.
Tout rempli du deſſein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'eſſai ſemble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ſes premiers traits crayonne ſon ouvrage.
Que les plus tendres mains conduiſent au bucher
Ce Fils obéiſſant qui s'y laiſſe attacher,
Paiſible ſacrifice, où le Prêtre tranquile
Va frapper ſans pâlir ſa victime immobile :
Que l'enfant le plus cher, en eſclave vendu,
Et du ſein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé,

(1) *C'eſt ce même captif, &c.* „ Occidetur Chriſtus ..., „ & civitatem & ſanctuarium diſſipabit populus cum duce „ venturo, & finis ejus vaſtitas ... & erit in templo abo„ minatio deſolationis." *Daniel IX.* Ces prophéties de Daniel ſont ſi claires, que Porphyre lés croyoit ſuppoſées. Qu'on compare à Daniel, *dit Abbadie*, Tite-Live, Juſtin & Polybe, on doutera ſi ce Prophéte ne mérite pas auſſi bien qu'eux le titre d'Hiſtorien.

(2) *D'un Empire vainqueur des hommes, &c.* In diebus autem regnorum illorum, ſuſcitabit Deus cœli regnum quod in æternum non diſſipabitur ... *Daniel II.*

Aimé, craint, adoré des villes étrangeres,
Soit enfin reconnu par ſes perfides freres;
Pour le ſang d'un Agneau, que rempli de reſpect
L'Ange Exterminateur s'écarte à ſon aſpect;
Que de tant de maiſons au glaive condamnées
Celles que teint ce ſang ſoient ſeules épargnées;
Qu'en attachant ſes yeux ſur un ſigne élevé,
Par un heureux regard le mourant ſoit ſauvé;
Que le jour de triſteſſe où le Grand-Prêtre expire,
A tant de malheureux que ſon trépas retire
Des aſyles preſcrits à leur captivité,
Devienne un jour de grace & de félicité;
Que par les criminels proſcrit pendant l'orage
Le Juſte en périſſant les ſauve du naufrage:
Qu'il revive, & ne ſoit victime que trois jours,
Du monſtre qui parut l'engloutir pour toujours:
Tout m'annonce de loin ce que le Ciel projette:
(1) Et ſans ceſſe conduit par un peuple Prophéte,
J'arrive pas à pas au terme deſiré,
Où le Dieu tant de fois prédit & figuré,
Doit de ſon régne ſaint établir la puiſſance,
Ce régne dont mes Vers vont chanter la naiſſance.

(1) *Et ſans ceſſe conduit*, &c. S. Auguſtin dit, en parlant des Patriarches, que non ſeulement leur bouche étoit prophétique, mais que toute leur vie l'étoit auſſi. *Illorum non tantùm lingua, ſed & vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même: *ut verbis, ita & rebus prophetatum.* De tant de figures je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes, comme Iſaac, Joſeph, le Serpent d'airain, l'Agneau Paſcal, les Villes de refuge d'où l'on ne pouvoit ſortir qu'à la mort du Grand-Prêtre, & enfin Jonas. Le célébre Evêque de Rocheſter, qui mourut à Paris il y a quelques années, méditoit un Ouvrage ſur la Religion Chrétienne, qu'il vouloit prouver par les types. En effet un homme qui ſoutiendroit que la reſſemblance qui ſe trouve dans les événemens arrivés à tant de perſonnes différentes, ne s'y trouve que par hazard, & n'a aucun rapport à J. C. ſeroit auſſi peu ſenſé que celui qui voyant pluſieurs portraits du Roi faits par différens Peintres, ſoutiendroit

qu'aucun de ces Peintres n'a eu deſſein de repréſenter le Roi, & que tous ces portraits ne lui reſſemblent que par hazard.

ADDITION A UNE NOTE de la page 67.

J'ai fait voir dans une Note ſur le Déluge, p. 67. de quelle maniere on pouvoit répondre à ceux qui veulent prouver l'impoſſibilité d'un Déluge univerſel, par l'impoſſibilité d'un bâtiment aſſez vaſte pour contenir toutes les eſpeces d'animaux. J'ai avancé que les eſpeces primitives n'étoient pas en ſi grand nombre, & que la variété dans la forme extérieure des corps organiſés, étoit une ſuite des jeux de la Nature, qui fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. C'eſt par-là que parmi les hommes les uns ſont grands, les autres petits; les uns ſont blancs, les autres noirs; les uns ſont baſanés, & les autres ſont olivâtres. Cependant comme ces variétés accidentelles ſe perpétuent par la génération, les Incrédules, à qui tout ſert de prétexte pour douter, en veulent conclurre qu'il y a des eſpeces différentes d'hommes, & que par conſéquent tous les peuples ne ſortent pas d'une même tige. Quelques Auteurs qui avoient plus de piété que de philoſophie ont répondu à cette objection, que la couleur noire étoit attachée à la poſtérité de Canaan, comme un ſigne de malédiction dont Noé frappa l'un de ſes fils. Il s'enſuivroit de-là que tous les Négres ſeroient de la race de Canaan, ce qui n'eſt point, & qu'ils ſeroient honteux de leur couleur. Ils ſont ſi éloignés de la croire un ſigne de malédiction, qu'ils la croient la couleur de la beauté, & ſe figurent le diable blanc. Toutes ces variétés extérieures ſont ſujettes au changement: ce qui prouve qu'elles ſont les effets paſſagers de cauſes paſſageres. Nous ne reſſemblons plus aux peuples qui habitoient autrefois notre pays. Que ſont devenus ces anciens Gaulois, dont les Hiſtoriens font une peinture ſi hideuſe? Cette race a ceſſé par le mêlange. Les Arabes qui demeurerent long-tems en Eſpagne, & qui étoient originairement noirâtres, ſe retirerent les uns vers Maroc, les autres vers Tunis. Ceux qui ſe répandirent ſur la côte occidentale de l'Afrique

y de-

y devinrent plus noirs qu'auparavant ; ceux qui se répandirent vers Tunis y devinrent aussi blancs que les originaires du pays. Il est vrai que lorsqu'il n'y a point de mêlange, la même couleur se perpétue ; mais un seul fait démontre qu'on n'en doit point conclurre une différence d'espece. Tout animal produit par deux animaux d'espece différente n'engendre jamais. Aucun monstre ne laisse de postérité. Or un chien produit par une levrette & un basset, produira ; il n'est donc pas la production de deux especes différentes : il en faut dire autant de l'enfant né d'un blanc & d'une négresse. Mais pourquoi certains peuples sont-ils noirs, & dans quel tems une partie de la postérité d'Adam a-t-elle pris cette couleur ? En attendant que les Sçavans & les Philosophes contentent par leurs réponses, contentons-nous de faire voir que l'objection est frivole, & de reconnoitre que les Incredules sont bien mépriſables, lorsqu'ils veulent opposer aux lumieres de la Religion ces obscurités de la Nature.

CHANT QUATRIEME.

(1) LEs Empires détruits, les Trônes renverſés,
Les champs couverts de morts, les peuples diſperſés,
Et tous ces grands revers, que notre erreur commune
Croit nommer juſtement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui, qui, maître de nos cœurs,
A ſes deſſeins ſecrets fait ſervir nos fureurs,
Et de nos paſſions réglant la folle yvreſſe,
De ſes projets par elle accomplit la ſageſſe.
Les Conquérans n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la Religion:

Nos

(1) *Les Empires, &c.* Quand nous regardons avec M. Boſſuet tous les événemens du Monde dans ce point de vue, l'Hiſtoire univerſelle devient l'Hiſtoire de la Religion. „ Tous les Empires, *dit-il*, ont concouru au „ bien de cette Religion, & à la gloire de Dieu, qui „ s'en eſt ſervi pour châtier, ou pour exercer, ou pour „ étendre, ou pour protéger ſon peuple. " Ne ſoyons point étonnés lorſque Cirus, en détournant tout-à-coup l'Euphrate, entre vainqueur dans Babylone par un paſſage ſi extraordinaire; ne ſoyons point ſurpris de l'heureuſe témérité d'Alexandre, ni de la fortune de Céſar. Tout céde à ces trois conquerans, parce que Dieu veut que tout leur céde, pour opérer par eux les grands changemens qu'il a réſolu de faire ſur la Terre.

Nos haines, nos combats ont affermi ſa gloire :
C'eſt le prouver aſſez, que conter ſon hiſtoire.

Je ſçais bien que féconde en agrémens divers
La riche fiction eſt le charme des Vers.
Nous vivons du menſonge, & le fruit de nos veilles
N'eſt que l'art d'amuſer par de fauſſes merveilles :
Mais à des faits divins mon Ecrit conſacré,
Par ces vains ornemens ſeroit deshonoré.
(1) Je laiſſe à Sannaſar ſon audace profane :
Loin de moi ces attraits que mon ſujet condamne :
L'ame de mon récit eſt la ſimplicité.
Ici tout eſt merveille, & tout eſt vérité.

Le Dieu qui dans ſes mains tient la Paix & la Guerre,
Tranquille au haut des Cieux change à ſon gré la Terre.
(2) Avant que le lien de la Religion
Soit le lien commun de toute Nation,
Il veut que l'Univers ne ſoit qu'un ſeul Empire.
L'ambition de Rome à ce deſſein conſpire.
Mais un Etat ſi vaſte, en proie aux factions,
Eſt le régne du trouble, & des diviſions.

Il

(1) *Je laiſſe à Sannaſar, &c.* J'ai parlé dans ma Préface de l'abus que Sannaſar avoit fait des fictions dans ſon Poëme *de Partu Virginis.*

(2) *Avant que le lien, &c.* Polybe & Plutarque reconnurent eux-mêmes que la fortune des Romains n'étoit pas l'effet d'une fortune aveugle, mais d'une Providence divine. Ils ne pouvoient ſçavoir quel étoit le deſſein de cette Providence. M. Boſſuet nous le fait remarquer, & Origene avoit avant lui fait la même réflexion ſur cet Empire univerſel de Rome, au tems de J. C. Le commerce de tant de peuples autrefois étrangers les uns aux autres, & depuis réunis ſous la domination des Romains, fut un des plus puiſſans moyens dont Dieu ſe ſervit pour hâter le cours de l'Evangile.

Il veut que sur la Terre aux mêmes loix soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise
De ses ordres nouveaux les Ministres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
(1) Si l'Univers n'a plus pour maître qu'un seul homme.
C'est ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome
Ranimant ses soldats par César abattus,
(2) Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
Dans

(1) *Si l'Univers, &c.* Ce projet d'être seul maître de l'Univers est conçu par César; & quiconque examine les circonstances dans lesquelles il se trouvoit, & les obstacles qu'il avoit à surmonter, trouvera son projet contraire à toute prudence humaine. Il falloit que César fut alors entraîné, comme dit Ciceron, par quelque esprit de folie, *amentiâ quâdam raptus.* Il revient des Gaules avec une armée très-petite, si on la compare à celle qu'on peut lui opposer dans l'Italie. Il a contre lui à Rome, tous ceux qui sont les soutiens de la liberté: & quels hommes? des Catons, des Brutus, des Ciserons, des Pompées. Cependant lorsqu'au-lieu d'obéir à l'ordre qu'il reçoit de congédier son armée, il leve l'étendart de la guerre civile en passant le Rubicon, ce moment de témérité est celui de son bonheur. Les Provinces qui peuvent l'arrêter à chaque pas, sont saisies de frayeur. L'allarme est dans Rome; les Chefs de la République s'en retirent : Pompée, au-lieu d'y attendre César, entraîne avec lui hors de l'Italie toutes les forces du Sénat; & du jour qu'il sort de Rome, jusqu'à la déroute de Pharsale, la conduite de cet homme autrefois si sage, & si grand homme de guerre, n'est qu'une suite d'imprudences, comme on le voit par les lettres de Ciceron. César, devenu le maître, gouvernoit avec douceur; son ambition étant satisfaite, & n'ayant point d'enfans, il eut pu, à la mort, rendre aux Romains la liberté. Ceux qui l'assassinerent, dans l'intention de rétablir la République, la perdirent pour jamais. Cette grande révolution étoit arrêtée dans les decrets du Ciel, & quand le Ciel le veut, les hommes sont aveugles.

(2) *Du dernier coup, &c.* La liberté Romaine fut frappée d'un si grand coup, que ce peuple si fier, qui avoit

(1) Dans ſes nombreux vaiſſeaux une Reine oſe encore
Raſſembler follement les Peuples de l'Aurore.
Elle fuit l'infenfée : avec elle tout fuit,
Et ſon indigne Amant honteuſement la ſuit.
(2) Juſqu'à Rome bientôt par Auguſte traînées
Toutes les Nations à ſon char enchaînées,
L'Arabe, le Gelon, le brulant Afriquain,
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont

voit traité juſques-là les Rois avec tant de mépris & de haine, & que les Poëtes appelloient *Populum late Regem*, devint le peuple de la Terre le plus eſclave, & ſous quels maîtres? Auguſte arrive par le ſang & les proſcriptions au pouvoir ſuprême: il le garde pendant 40. ans, fatigué des honneurs ridicules qu'on lui rend, accablé des éloges outrés que les Poëtes prodiguent à un Prince qui les méritoit peu. Il laiſſe en mourant ſon pouvoir au fils de ſa femme dont il connoiſſoit tous les défauts. Son indigne ſucceſſeur, ennuyé bientôt de la facilité qu'il trouve à établir la tyrannie, s'écrioit en regardant les Romains : *ô homines ad ſervitutem natos!* Qui regarde ces étonnans changemens avec des yeux éclairés par la Religion, voit la main qui les opere.

(1) *Dans ſes nombreux vaiſſeaux*, &c. Antoine qui fut mis en fuite avec Cléopatre dans la bataille d'Actium, avoit raſſemblé les forces de l'Orient.

Victor ab aurorâ populis & littore rubro
Ægyptum, viresque Orientis, & ultima ſecum
Bactra trahit.

ÆNEID. VIII. 685.

(2) *Juſqu'à Rome bientôt par Auguſte traînées.* C'eſt ce magnifique triomphe chanté par Virgile.

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quam variæ linguis, habitu tam veſtis & armis.
Hic Nomadum genus, & diſcinctos Mulciber Afros;
Hic Lelegas, Caraſque, ſagittiferoſque Gelonos
Finxerat. Euphrates ibat jam mollior undis:
Extremique hominum Morini, Rhenuſque bicornis,
Indomitique Dahæ, & pontem indignatus Araxes.

ÆNEID. VIII. 722. & ſeqq.

Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en allarme, & d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Craſſus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhétes ſont cachés:
La foudre les atteint, tout ſubit l'eſclavage.
L'Araxe mugiſſant ſous un pont qui l'outrage,
De ſon antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate ſoumis coule plus mollement.
(1) Paiſible Souverain des Mers & de la Terre,
Auguſte ferme enfin le Temple de la Guerre.
Il eſt fermé ce Temple, où par cent nœuds d'airain,
La Diſcorde attachée, & déplorant envain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit ſur un amas de lances & d'épées.
Aux champs deshonorés par de ſi longs combats
La main du Laboureur rend leurs premiers appas.
Le Marchand loin du port, autrefois ſon aſyle,
Fait voler ſes vaiſſeaux ſur une Mer tranquile.

Les Poëtes ſurpris d'un ſpectacle ſi beau
Sont ſaiſis à l'inſtant d'un tranſport tout nouveau.
Ils

(1) *Paiſible Souverain, &c.* Cette paix générale de la Terre ſous Auguſte eſt décrite par Virgile.

Claudentur belli portæ: Furor impius intùs
Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento.
ÆNEID. I. 298.

Elle eſt encore décrite par Horace,

Tutus bos etenim rura perambulat:
Nutrit rura Ceres, almaque fauſtitas:
Pacatum volitant per mare navitæ . . .

& par Velleius Paterculus. „ Finita bella civilia, ſepulta externa, reverſa pax, ſopitus ubique armorum furor . . . rediit cultus agris, ſacris honos, ſecuritas hominibus, &c.

Ils annoncent que Rome après tant de miracles
Va voir le tems heureux prédit par ſes Oracles.
(1) *Un Siécle*, diſent-ils, *recommence ſon cours*,
Qui doit de l'Age d'or nous ramener les jours.
Déjà deſcend du Ciel une race nouvelle;
La Terre va reprendre une face plus belle;
Tout y deviendra pur, & ſes premiers forfaits,
S'il en reſte, ſeront effacés pour jamais.

Tant de prédictions qui frappent les oreilles,
Font d'un grand changement eſperer les merveilles.
Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux:
C'eſt de-là qu'on attend ce Roi victorieux,
Qui ſortant des climats où le jour prend naiſſance,
Doit ſoumettre la Terre à ſon obéiſſance.
(2) Jéruſalem s'éveille à des bruits ſi flateurs:
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.

Des

(1) *Un Siécle*, &c. Je ne prétens pas attribuer directement au Meſſie, comme quelques-uns l'ont fait, cette Eglogue de Virgile; mais il n'eſt pas non plus vraiſemblable que pour Pollion, ou Marcellus, ou Druſus, le Poëte ait pris un ton ſi élévé. Virgile, comme le remarque Servius, plein de la grandeur d'Auguſte, entre dans l'entouſiaſme, & ſe rappelle les prédictions des Sybilles: *Cumæi carminis.* Ces prédictions d'*un maître qui viendroit de l'Orient renouveller toutes choſes*, ſont rapportées dans Suétone, & dans Tacite. Joſephe les appliqua à Veſpaſien. Voici ce que dit Suétone. „ Perſ„ crebuerat Oriente toto vetus & conſtans opinio, eſſe in „ fatis ut Judæâ profecti rerum potirentur," Tacite y eſt conforme. „ Pluribus perſuaſio inerat, antiquis Sa„ cerdotum libris contineri, eo ipſo tempore fore, ut va„ leſceret Oriens, profectique Judæâ rerum potirentur."

(2) *Jéruſalem s'éveille*, &c. Les Juifs étoient ſi perſuadés que le tems du Meſſie étoit arrivé, que quelques-uns d'eux prirent Herode pour le Meſſie. Ainſi en même-tems qu'ils attendent le grand évenement prédit par leurs Prophétes, les Romains de leur côté attendent un grand changement, qui ſuivant leurs Sybilles doit arriver

Des Prophétes sacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnoît le Siécle, dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
„ Il est venu ce tems, l'espoir de nos ayeux,
„ (1) Où le fer, dont la dent rend les guérêts fertiles,
„ *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
„ La Justice & la Paix s'embrassent devant nous.
„ Le glaive étincelant d'un Royaume jaloux
„ N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre:
„ Le bonheur des humains nous annonce le nôtre:
„ Sous un joug étranger nous avons succombé,
„ *Et des mains de Juda notre Sceptre est tombé.*
„ Mais notre opprobre même assure notre gloire:
„ Des promesses du Ciel rappellons la mémoire.

(2) Cependant il paroît à ce Peuple étonné
Un homme (si ce nom lui peut être donné)
Qui sortant tout-à-coup d'une retraite obscure,
(3) En Maître, & comme Dieu, commande à la Nature.
A sa voix sont ouverts des yeux long-tems fermés,
Du Soleil qui les frappe éblouïs & charmés.

D'un

river sur la Terre; & dans cette attente générale, J. C. paroît.

(1) *Où le fer, dont la dent, &c.* Conflabunt gladios suos in vomeres, & lanceas suas in falces. *Is. II.* 14.

(2) *Cependant il paroît, &c.* Les miracles de J. C. sont avoués par Celse, & par Julien l'Apostat, qui s'écrie: „ Qu'a-t-il fait de considérable sur la Terre? à moins „ qu'on ne regarde comme une grande merveille d'ouvrir les yeux aux aveugles, de guerir les malades, &c." Pourquoi Julien veut-il que ce ne soit pas une grande merveille?

(3) *En Maître, & comme Dieu, &c.* Non-seulement la Nature obéit quand il lui parle, mais quand il lui fait parler ses serviteurs. Il envoie ses Apôtres prêcher en leur disant: *Allez, guérissez les malades, ressuscitez les morts.* C'est un Maître qui charge de ses commissions ceux qui lui appartiennent.

D'un mot il fait tomber la barriere invincible,
Qui rendoit une oreille aux ſons inacceſſible;
Et la Langue qui ſort de la captivité,
Par de rapides chants benit ſa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles,
Qu'à ſon ordre à l'inſtant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu ſur un lit de douleurs
De ſes fils déſolés court eſſuyer les pleurs.
La Mort même n'eſt plus certaine de ſa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante & de joie.
(1) Celui que du tombeau rappelle un cri puiſſant,
Se releve, & ſa ſœur pâlit en l'embraſſant.
(2) Il ne repouſſe point les Fleuves vers leur ſource:
Il ne dérange pas les Aſtres dans leur courſe.
On lui demande envain des ſignes dans les Cieux.
Vient-il pour contenter les eſprits curieux?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'eſt ſur nous qu'il l'opére;
Et pour nous ſort de lui ſa vertu ſalutaire.

Il

(1) *Celui que du tombeau, &c.* Spinoſa, au rapport de Bayle à ſon article, diſoit que s'il eût pu ſe perſuader la réſurrection du Lazare, il eût déchiré ſon ſyſtême, & ſe ſeroit fait Chrétien. Spinoſa croyoit donc qu'il étoit le maître de changer ſon cœur. La réſurrection de Lazare redoubla la haine des ennemis de Jéſus-Chriſt, & hâta ſa mort. Les Juifs virent & ne crurent point, & Jéſus-Chriſt leur en dit la raiſon: *Vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* S. Jean. X.

(2) *Il ne repouſſe point, &c.* J'ai dit au troiſiéme Chant, que Dieu avoit, en faveur des Juifs, renverſé l'ordre des Elémens. La Mer entre-ouverte, le Soleil arrêté, ſont des miracles qui paroiſſent plus éclatans que ceux de Jéſus-Chriſt. Quand on lui demande des ſignes dans le Ciel, il n'en fait point. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit le maître de la Nature. Quand il mourra, les ténébres couvriront la Terre; mais pendant ſa vie, *pertranſiit benefaciendo.* Il récompenſe la foi de ceux qui l'accompagnent, fait des miracles de bonté en leur faveur, & prédit que ceux qui croiront en lui en feront de plus grands.

Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour:
Sa puiſſance toujours annonce ſon amour.
Mais c'eſt peu d'enchanter les yeux par ces merveilles.
Il parle: ſes diſcours raviſſent les oreilles.
(1) Par lui ſont annoncés de terribles arrêts:
Par lui ſont révélés de ſublimes ſecrets.

Lui

(1) *Par lui ſont annoncés de terribles arrêts.* Soit que J. C. opere des miracles, ſoit qu'il donne à ſes Apôtres le pouvoir d'en faire, ſoit qu'il leur ordonne d'aller prêcher ſa Doctrine dans tout le Monde, ſoit qu'il la prêche lui-même, ſoit enfin qu'il annonce l'avenir, jamais en lui ne paroît la moindre émotion. Il ſemble même qu'il ne ſonge pas à émouvoir les autres pour les perſuader. Il prophétiſe comme il parle, ſans changer de ton ni de ſtile. Les Prophétes annonçoient l'avenir en ſtile poëtique: ils employoient les plus grandes figures: ſaiſis par l'Eſprit Divin, dominés par une puiſſance ſupérieure à eux, & agités par une impulſion étrangere, ſouvent les inſtrumens de muſique contribuoient à les ſoutenir dans cet état violent. Ceux qui pour les imiter ſe ſont vantés chez les Payens d'être Prophétes, entroient en fureur quand ils annonçoient leurs Oracles. Lorſque la Sybille peinte par Virgile va prophétiſer, elle lutte contre un Dieu qui la dompte enfin. *Tanto magis ille fatigat, os rabidum fera corda domans, fingitque premendo.* Les Poëtes ont imité l'enthouſiaſme des Prophétes; ils diſent qu'une puiſſance ſupérieure à eux leur donne la loi: quel que ſoit le ſujet dont ils vont parler, ils prennent toujours un ton élevé, parce qu'un Dieu les inſpire. J. C. ne peut être ſaiſi par l'enthouſiaſme; nulle impulſion étrangere ne peut l'agiter; l'Eſprit Divin ne s'empare point de lui, il y réſide toujours; il prédit ſans s'émouvoir les événemens futurs, & quels événemens! Les Prophétes annonçoient la chute d'un Prince, le châtiment d'un peuple, la ruine d'une ville. J. C. annonce la ruïne de l'Univers, la chute des aſtres, le partage des hommes, le châtiment éternel de ceux qui ſeront à la gauche, la récompenſe éternelle de ceux qui ſeront à la droite. *Ibunt hi in ſupplicium æternum, juſti autem in vitam æternam.* Voilà ce qu'il prédit ſans changer ni de ton ni de ſtile. Ce n'eſt pas non plus un Prophéte qui annonce l'avenir par inſpiration: c'eſt le

Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révéle:
Il parle froidement d'une gloire éternelle;
Il étonne le monde, & n'est point étonné:
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né;
Il paroît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un Peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
(1) C'est envain qu'on murmure, il faut croire, il l'ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.

D'un tel Législateur quel sera le destin?
Jadis de la Vertu Platon prévit la fin.
A souffrir, disoit-il, que son Héros s'apprête:
La rage des méchans doit fondre sur sa tête.
S'il se montre à la Terre, à la Terre arraché,
(2) Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché*,
Paix secrette du cœur, gage de l'innocence,
C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense.
L'Oracle est accompli. Le Juste est immolé.
Tout s'émeut, & des bords du Jourdain désolé

Au

le Maître de l'avenir qui daigne avertir les hommes de ce qu'il doit faire: c'est Dieu qui parle en Dieu.

(1) *C'est envain*, &c. La preuve en est dans le sixiéme chapitre de S. Jean. Quand il assure qu'il faut manger sa chair & boire son sang, plusieurs de ses disciples le quittent en murmurant, & en disant: *Durus est hic sermo.* Il se retire alors vers ses Apôtres: *Et vous*, leur dit-il, *voulez-vous aussi me quitter?* Que le Déiste explique cette indifférence d'un Fondateur de Religion pour s'attirer des sectateurs.

(2) *Proscrit, frappé*, &c. Fameux passage de Platon appliqué à J. C. par Grotius & M. de Meaux. Ciceron & Sénéque l'ont traduit. Ce dernier, par ces mots *extendenda per patibulum manus*, désigne clairement le supplice de la croix. Le mot Grec dans Platon désigne un supplice d'esclave, dans lequel le patient étoit attaché à un pieu.

TAYLOR INST. OXFORD

(1) Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre:
Ils volent: l'Univers eſt rempli de leur voix.

„ Repentez-vous, pleurez, & montez à ſa croix.
„ Quel que ſoit le forfait, la victime l'expie.
„ Vous avez fait mourir le Maître de la Vie.
„ Celui que vos bourreaux traînoient en criminel,
„ Eſt l'image, l'éclat, le fils de l'Eternel.
„ Ce Dieu dont la parole enfanta la lumiere,
„ Couché dans un tombeau dormoit dans la pouſſiere;
„ Mais la Mort eſt vaincue, & l'Enfer dépouillé.
„ La Nature a frémi, ſon Dieu s'eſt réveillé.
„ (2) Il vit, nos yeux l'ont vu. Croyez. Parole étrange!
„ Ils commandent de croire: on les croit, & tout change.

Sim-

(1) *Au Tibre en un moment, &c.* Les grands événemens arrivés dans la Judée, furent bientôt connus à Rome. Auguſte, au rapport de Macrobe, ayant appris qu'Hérode avoit fait mourir tous les enfans au-deſſous de deux ans, & n'avoit pas même épargné le ſien, dit qu'il aimeroit mieux être le porc d'Hérode que ſon fils. Tibere, au rapport de Tertullien, propoſa au Sénat de recevoir Jeſus-Chriſt au nombre des Dieux. Calcidius, Philoſophe Platonicien, parle d'une étoile, *qui annonça*, dit-il, *non des malheurs, mais la naiſſance d'un Dieu.* Phlegon, cité par Euſebe, Origene, & Saint Jérôme, parle d'une éclipſe, la plus grande qu'on eût jamais vue, & qui couvrit la Terre de ténébres. *Eum mundi caſum relatum in arcanis veſtris habetis*, diſoit Tertullien aux Romains.

(2) *Il vit, nos yeux l'ont vu, &c.* Non contens d'atteſter cette vérité, ils la ſcellent de leur ſang. Il n'eſt que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres ont abandonné & renoncé J. C. pendant qu'il vivoit. Ils meurent pour lui, quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vu reſſuſcité. Cette belle réflexion eſt de Saint Jean Chryſoſtome.

Simples dans leurs discours, simples dans leurs écrits,
Les accusera-t-on d'éblouïr nos esprits?
(1) Ils content leurs erreurs, leur honte, leur foiblesse.
(2) Par eux, de leur naissance apprenant la bassesse,
J'apprens aussi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur Maître, & sa timidité.
(3) A l'aspect de la Mort il s'attriste, il frissonne:
Languissant, prosterné, la force l'abandonne,
Et

(1) *Ils content, &c.* Ces foiblesses confirment les témoignages que les Apôtres ont rendus depuis, comme le remarque M. Foster contre Tindal, dont le livre a été refuté par plusieurs Savans, & par M. l'Evêque de Londres, qui au commencement de ses Lettres Pastorales se plaint de ce que son *Diocèse est le théatre des attentats contre la Religion, d'où ils se répandent partout.*

(2) *Par eux, de leur naissance, &c.* Qui les obligeoit de nous dire qu'ils étoient des pêcheurs: qu'au jardin des Oliviers ils ne purent veiller une heure avec leur Maître accablé de tristesse, & qu'ils prirent tous la fuite quand ils le virent en péril? Pourquoi nous apprendre que S. Pierre le renia trois fois?

(3) *A l'aspect de la Mort, &c* M. Pascal est peut-être le premier qui ait relevé cette admirable simplicité des Evangelistes. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de J. C. de ses bourreaux, ni de ses Juges. Ils rapportent les faits, sans y ajouter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur Maître quand il reçoit un soufflet, ni sa constance dans le supplice dont ils ne disent que ce mot, *& ils le crucifierent.* Le triomphe de son ascension semble devoir finir cette histoire d'une maniere éclatante. Deux Evangelistes n'en parlent pas: les deux autres disent seulement, *& il fut enlevé dans les Cieux.* Ce caractere de simplicité & d'indifférence pour attirer l'attention des Lecteurs, ne leur est commun avec aucun autre Ecrivain, & leur est commun à tous quatre, quoiqu'ils ayent écrit en différens tems & en différens lieux.

Et le calice amer qu'on lui doit préſenter,
Loin de lui, s'il pouvoit, il voudroit l'écarter.
Eſt-il donc d'un Héros d'écouter la nature?
(1) Socrate en étouffa juſqu'au moindre murmure.
L'Impoſture, féconde en diſcours ſéduiſans,
Eût orné ſon récit de charmes plus puiſſans.

Leurs Ecrits, direz-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs ſoupçonner de malice.
Trop ſimples en effet, & ſéduits les premiers,
Ils ont cru follement des menſonges groſſiers.
Mais s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire?
A peine aux yeux mortels leur Maître eſt diſparu:
A toute heure, en tout lieu, tout un Peuple l'a vu.
(2) Qu'elle a d'autorité l'Hiſtoire, qu'en ſilence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offenſe! En

(1) *Socrate en étouffa, &c.* L'intrépidité de Socrate devant ſes Juges eſt ſoutenue par ſa fierté. Il oſe leur dire que rien ne l'empêchera d'inſtruire publiquement, parce que le Ciel le veut. Quelle preuve donne-t-il de ſa miſſion & de ce génie qu'il prétend lui être attaché dès l'enfance? Il conclut ſon apologie par ſe déclarer digne d'être nourri aux dépens de la République; & par ſa hardieſſe il révolte les Juges qui le condamnent à mort. J. C. qui garde le ſilence devant ſes Juges & juſqu'à la mort, n'eſt pas venu donner l'exemple de la conſtance humaine, mais de la profonde obéiſſance. Nous liſons dans Platon les magnifiques diſcours de Socrate devant ſes Juges & devant ſes amis le jour de ſa mort: Jéſus-Chriſt dans les mêmes circonſtances, *Tanquam agnus coram tondente ſe obmutuit:* & ce ſilence eſt bien plus admirable, que l'éloquence de Socrate.

(2) *Qu'elle a d'autorité l'hiſtoire, &c.* Les Juifs avouent qu'ils ont fait mourir J. C. dont les miracles ſont atteſtés dans le Talmud. Pourquoi garderent-ils le ſilence quand les Evangiles parurent? Une hiſtoire qui deshonore une nation, & n'eſt point contredite par elle; une hiſtoire écrite par quatre témoins oculaires, qui la ſcellent de leur ſang, eſt une hiſtoire bien véritable.

En quel funeſte état te découvrent mes yeux,
Ville jadis ſi belle, ô Peuple ami des Cieux!
Qu'as-tu fait à ton Dieu? ſa vengeance eſt certaine.
Comment à tant d'amour ſuccéde tant de haine!
Son bras de jour en jour s'appeſantit ſur toi,
(1) Et tu ne fus jamais plus zélé pour ſa Loi.
(2) Combien d'avantcoureurs annoncent ta ruïne!
Et la guerre étrangere, & la guerre inteſtine,
Et les embraſemens, & la peſte, & la faim.
Que de maux raſſemblés! L'orage éclate enfin;
Le nuage eſt crevé, je vois partir la foudre.
(3) Jéruſalem n'eſt plus, & le Temple eſt en poudre.
(4) Ce n'eſt point à Titus que les lauriers ſont dus:
» Ce n'eſt point moi, dit-il; leur Dieu les a perdus.
» Oui

(1) *Et tu ne fus jamais, &c.* Leur célébre ambaſſade à Caligula en eſt la preuve. Ils oſerent réſiſter à un Prince ſi terrible, qui vouloit faire mettre ſa ſtatue dans le ſanctuaire de leur temple. Ce peuple autrefois ſi enclin à l'Idolatrie étoit alors très-zelé pour ſa loi, comme il l'eſt encore aujourd'hui.

(2) *Combien d'avantcoureurs, &c.* Le paſſage de Tacite eſt remarquable. » Viſæ per cœlum concurrere acies, » rutilantia arma, & ſubito igne nubium collucere tem» plum: expanſæ repentè delubri fores, & audita major » humana vox, excedere Deos: ſimul ingens motus ex» cedentium." Il ſe trouva treize cens mille perſonnes dans Jéruſalem quand Titus l'aſſiégea, & jamais ſiége ne fut plus affreux pour les aſſiégés. L'Hiſtoire n'en montre point d'exemple. Quarante ans auparavant J. C. l'avoit prédit. *Dies ultionis hi ſunt . . . erit preſſura magna & ira populo huic.*

(3) *Jéruſalem n'eſt plus, & le temple, &c.* Ils ne l'ont jamais pu relever; ils l'entreprirent ſous Julien l'Apoſtat: mais ils furent repouſſés par des flammes qui brulerent les hommes & les pierres. Ce fait n'eſt point douteux, puiſqu'il eſt rapporté par un Hiſtorien Payen, & que S. Jean Chryſoſtome l'objecte plus d'une fois aux Juifs.

(4) *Ce n'eſt point à Titus que les lauriers ſont dus.* Titus, après ſa victoire, au rapport de Joſephe même, qui

„ Oui ſans doute le Ciel les punit d'une offenſe :
„ Je n'ai fait que prêter mon bras à ſa vengeance.
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le ſang de leur victime eſt retombé ſur eux.
Le Pere a pour long-tems proſcrit ſes fils rebelles :
(1) Le Maître a retranché les branches infidelles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat,
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles !
Que vois-je ? l'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté ſuccéde le premier.

(2) De ces nouveaux enfans que la mere eſt féconde !
Ils ne ſont que de naître, & rempliſſent le Monde.
Les

qui ne ſonge qu'à lui faire ſa cour, ne voulut point recevoir les couronnes ni les congratulations ; parce qu'il reconnut qu'il n'avoit été que le miniſtre de la Vengeance Divine.

(1) *Le Maître a retranché les branches infidelles, &c.* Ainſi ce peuple, dépoſitaire de la révélation, avec qui Dieu a fait alliance, à qui il a envoyé ſes Prophétes & ſon Fils : ce peuple, d'où ſont ſortis les Apôtres, diſperſé juſqu'aujourdhui, ſe préſente à nous en tous lieux pour nous rappeller ces paroles de S. Paul : *Noli altum ſapere, ſed time : ſi enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne fortè nec tibi parcat.* Rom. XI.

(2) *De ces nouveaux enfans, &c.* Ce n'eſt point ici un de ces dénombremens que groſſit une imagination poëtique. On le trouvera bien plus conſidérable dans le traité de Grotius *de vera Religione*, titre *de admirabili propagatione Religionis.*

On peut bien appliquer au triomphe de la foi, les vers de Virgile ſur le triomphe d'Auguſte.

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tam veſtis, &c.

Tertullien au ſecond ſiécle ſoutenoit que l'Empire de J. C. étoit plus étendu que ne l'avoit été celui d'Alexandre

Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin desabusés,
Ont déjà de la Croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie:
Et réünis entr'eux pour la premiere fois,
Les Scythes vagabonds reconnoissent des loix.
A l'Auteur du Soleil le Perse offre un hommage,
Que l'erreur si long-tems lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts Libyens le farouche habitant,
(1) Le Sarmate indocile, & l'Arabe inconstant,
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
(2) Corinthe se réveille, & sort de sa molleſſe.
(3) Athéne ouvrant les yeux reconnoît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-tems sans le savoir.

Mieux

dre & celui des Romains. S. Justin compte d'innombrables nations dans l'Eglise. S. Irenée en fait un catalogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origéne & Arnobe disent que le Christianisme est répandu par-tout où le soleil porte sa lumiere.

(1) *Le Sarmate indocile, &c.* M. l'Abbé Desfontaines remarque sur ce Vers, que les Polonois qui sont les Sarmates de l'Europe, n'ont reçu l'Evangile que dans le dixiéme siécle. Ce qu'il dit est vrai de la nation en général; mais quoiqu'elle n'ait reçu l'Evangile, aussi-bien que la Grande-Bretagne, que long-tems après Jésus-Christ, il y avoit des Chrétiens parmi tous ces peuples dès le second siécle; & je n'avance rien que sur l'autorité de Tertullien, qui nomme les Sarmates, les Bretons, les Scythes, &c. Voici ses paroles: *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita, & Sarmatarum, & Dacorum, & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum gentium & provinciarum, & Insularum nobis ignotarum, in quibus Christi nomen regnat.*

(2) *Corinthe se réveille, &c.* Les Epîtres de saint Paul aux Corinthiens, aux Romains, aux Ephésiens & aux Galates, prouvent les nombreuses Sociétés de Chrétiens qui étoient déjà dans ces villes. Le progrès de l'Evangile fut aussi étonnant par sa rapidité, que par son étendue.

(3) *Athéne ouvrant les yeux, &c. Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis*, dit saint Paul dans l'Aréo-

Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle hó-
noré,
N'est plus enfin l'autel d'un Maître qu'elle ignore.
Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon:
L'Aréopage entier retentit de son nom.
Les Gaulois détestant les honneurs homicides,
(1) Qu'offre à leurs Dieux cruels le fer de leurs
Druïdes,
Apprennent que pour nous le Ciel moins rigou-
reux,
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux,
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime,
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.
(2) Tes illustres Martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente Cité, la gloire de ces bords,
Où la Saône enchantée à pas lents se promene,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, & qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la Foi naissante.
Qu'un jour tes sages Rois la rendront florissante!
Sur vos têtes aussi luit cet Astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube & du Rhin;
Vous qui buvez les eaux du Tage, & de l'Ibere;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire;
Et vous que séparant du reste des humains,
Les Mers avoient sauvé des fureurs des Romains,
Lieux

page, à l'occasion d'un autel qu'il avoit trouvé dans Athéne, sur lequel étoit cette inscription, *ignoto Deo*. Pausanias, Philostrate, Lucien ont parlé de cet autel.

(1) *Qu'offre à leurs Dieux cruels, &c.* Les Druïdes, qui étoient les Prêtres des anciens Gaulois, immoloient aux Dieux des victimes humaines. *Hominum fibris consulere Deos fas habebant.* Tac. Ann. 14.

(2) *Tes illustres Martyrs, &c.* Saint Pothin & S. Irenée successeurs des disciples des Apôtres, fonderent l'Eglise de Lyon. Le nombre des martyrs fut si grand dans cette ville, que les places publiques furent pleines de morts, & les deux rivieres teintes de sang.

Lieux où ne put voler leur Aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la Foi victorieuse.
(1) Au grand nom qui du Monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
(2) La Croix a tout conquis, & l'Eglise s'écrie :
(3) *Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie !*

Sur les rives du Tibre éclate sa splendeur;
Là de son régne saint s'éleve la grandeur,
Et dans Rome est fondé son trône inébranlable,
A tout ambitieux trône peu desirable.
Sur ses degrés sanglans je ne vois que des morts :
C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.
Dans ces tems où la Foi conduisoit aux supplices,
D'un troupeau condamné glorieuses prémices,
Les Pasteurs espéroient des supplices plus grands.
Tel fut chez les Chrétiens l'honneur des premiers rangs.

Quel spectacle en effet à mes yeux se présente !
Quels tourmens inconnus, que la fureur invente ?
De

(1) *Au grand nom, &c.* Ce n'étoit pas Jésus-Christ lui-même qui devoit convertir les Gentils; il n'étoit venu que pour les brebis d'Israël. Mais son nom publié par ses Apôtres, a converti les nations, comme Isaïe l'avoit prédit, C. LXVI. *mittam ex eis ad gentes, &c.*

(2) *La Croix, &c.* La Loi, les Prophétes, tout avoit disposé les Juifs à recevoir Jésus-Christ qu'ils attendoient. Ils l'ont vu, entendu, & rejetté. Rien n'avoit disposé les Gentils, qui n'avoient entendu parler ni de Moïse, ni des Prophétes; qui n'attendoient pas Jésus-Christ, qui ne l'ont ni vu ni entendu, & cependant ont embrassé sa Religion prêchée par ses Apôtres. Ce qui avoit été prédit a été accompli.

(3) *Comment à tant d'enfans, &c.* Quis genuit mihi istos... & isti ubi erant, *Isaïe* XLIX.

(1) De bitume couverts, ils servent de flambeaux:
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux.
Dans ces barbares jeux, théatres du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux! que de croix! que d'échaffauts dressés!
Combien de bourreaux las, de glaives émoussés!
Injuste contre eux seuls, le plus juste des Princes,
Par ce sang odieux contente ses Provinces.
Pour eux tout Empereur, Trajan même, est Néron.
Ils se nomment Chrétiens, & leur crime est leur nom.
(2) Ils demandent la mort, ils courent aux supplices:
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices:
Les rigueurs des tyrans leur semblent d'heureux dons:
Ils béniſſent la main qui détruit leurs prisons.
Qui peut leur inspirer la haine de la vie?
D'éterniser son nom la ridicule envie,
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.
(3) Lorsque sur un bucher Peregrin las du jour,
D'un

(1) *De bitume couverts, &c.* Ce supplice qu'on faisoit souffrir aux Chrétiens, est rapporté par Tacite. „ Pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut „ inflammandi, atque ubi defeciſſet dies, in usum nocturni luminis uterentur."

(2) *Ils demandent, &c.* On a voulu opposer l'exemple des *Fanatiques* à cette pensée de M. Pascal, *je crois des témoins qui se font égorger.* La comparaison ne peut être juste. Des Fanatiques soutiennent non un fait, mais des opinions dont ils sont follement entêtés. Des *témoins* déposent d'un fait qu'ils ont vu. Or on ne soutient pas un fait par entêtement ou par imagination; ainsi la pensée de M. Pascal est exactement vraie.

(3) *Lorsque sur un bucher, &c.* Peregrin, Philosophe Cynique, qui après avoir été quelque tems Chrétien, se brula par vanité aux Jeux Olympiques. De même Calanus, Philosophe Brachmane, s'étoit brulé du tems d'Alexandre. Ces Philosophes ont fait voir jusqu'où peut aller la vanité humaine.

D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un Cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
(1) Mais cet immenſe amas de femmes & d'enfans,
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Perſans,
Tant d'hommes dont les noms ſont reſtés ſans me-
moire,
Couroient-ils à la mort pour vivre dans l'Hiſtoire?

Plaignez, me dira-t-on, leur triſte aveuglement.
L'Erreur a ſes Martyrs: le Bonze follement
Oſe offrir à ſon Dieu, ſtérile ſacrifice,
Un corps qu'a déchiré ſon biſarre caprice.
(2) Victime d'un uſage antique & rigoureux,
La Veuve, ſans frémir, s'élance dans les feux,
Pour rejoindre un époux que ſouvent elle abhorre.
Chez un Peuple inſenſé cette loi vit encore.
Egarement cruel! Loi digne de nos pleurs!
Que la Religion enfante de malheurs!

Reſpectons des mortels que Dieu même autoriſe.
(3) Oui, de ſes plus grands dons le Ciel les favoriſe,
Et le Ciel n'a jamais favoriſé l'erreur.
Ils chaſſent cet Eſprit & de haine & d'horreur,
Cet

(1) *Mais cet immenſe amas de femmes & d'enfans.* D. Ruinard a ſavamment réfuté Dodwel, qui avoit avancé que les Martyrs n'avoient pas été en grand nombre, dans un Traité qu'il a intitulé, *De paucitate Martyrum.*

(2) *Victime d'un uſage, &c.* Bernier, très-fidèle Voyageur, aſſure avoir été ſpectateur d'une de ces affreuſes cérémonies.

(3) *Oui, de ſes plus grands dons, &c.* Je parlerai bientôt de leurs miracles. Je ne parle ici que de leurs dons ſurnaturels, & de leur pouvoir ſur les Demons. Ils ne ſont point dans l'erreur, puiſqu'ils chaſſent le Prince du menſonge. A l'égard des dons ſurnaturels, comme de parler diverſes langues, de les interpréter, de prophétiſer, &c. ils étoient ſi communs & ſi publics, que S. Paul 2 *Corinth.* XII. en fait un dénombrement. Eût-il écrit ainſi à toute une Egliſe, ſi ces faits n'avoient pas été certains?

Cet infernal Tyran, dont nos maux font la joie :
A la voix des Chrétiens abandonnant sa proie,
(1) Des corps qu'il tourmentoit il s'enfuit consterné.
Le Prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'Empire, & sans peine & sans gloire,
Lorsque l'homme emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût besoin d'éblouïr sa raison,
Au plus vil imposteur se livroit sans soupçon.
(2) Mais ces tems ne sont plus: la Grèce la premiere
A su du moins ouvrir la route à la lumiere.
On la cherche : Platon par ses fameux Ecrits
Des honteuses erreurs inspire le mépris.
Pleines de ses leçons, des Ecoles célébres,
De l'enfance du Monde écartent les ténébres.

Le

(1) *Des corps qu'il tourmentoit*, &c. A la vue même des Payens, comme leur dit Tertullien, *de corporibus nostro imperio excedunt inviti, & dolentes, & vobis præsentibus.* On ne parle pas en ces termes d'un fait rare ou douteux.

(2) *Mais ces tems ne sont plus*, &c. Le goût de la Philosophie s'étoit répandu par-tout : le Platonisme étoit le système dominant. On ne peut pas dire que le Christianisme se soit établi à la faveur de l'ignorance. Quoique les Apôtres nous paroissent simples & grossiers, ne nous imaginons pas qu'ils ayent persuadé des hommes simples & grossiers comme eux. Dieu a voulu confondre la sagesse humaine, par des hommes en qui cette sagesse ne brillât ni par l'esprit ni par la science. Mais après ce miracle accompli, combien d'illustres esprits soumis à la Religion Chrétienne, en deviennent les défenseurs ! On voit dans les trois premiers siécles des Cypriens, des Tertulliens, des Origénes, des Arnobes, & des Lactances : dans les deux siécles suivans, des Athanases, des Basiles, des Gregoires de Nazianze, des Chrysostomes, des Eusebes, des Jerômes, des Ambroises, des Cyrilles, & enfin un Augustin, l'un de ces rares & vastes génies, qui font l'admiration de tous les siécles.

Le grave Philoſophe eſt par-tout révéré:
Souvent même à la Cour il ſe voit honoré.
Son crédit peut nous perdre, & ſa haine y conſpire.
Mais envain cette haine arme Celſe & Porphyre.
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux?
Il falloit nous porter des coups plus ſérieux,
Approfondir des faits récens à la memoire,
Et ſur ſes fondemens renverſer notre Hiſtoire.
(1) Qui ne ſçait que railler, évite un vrai combat.
On traite les Chrétiens d'ennemis de l'Etat.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le Ciel prendre ſon origine.
Ainſi que dans leurs mœurs, tout eſt pur dans leurs loix.
C'eſt par eux qu'on apprend à reſpecter les Rois,
Et que même aux Nérons on doit l'obéïſſance.
„ *De Dieu*, nous diſent-ils, *deſcend toute Puiſſance*;
„ Le Prince ſon image, & maître des humains,
„ Tient du Maître des Cieux le glaive dans ſes mains.
„ Sujets, obéïſſez; le murmure eſt un crime."
Envain contre un pouvoir cruël, mais légitime,
Des Peuples révoltés s'arment de toutes parts:
Les Chrétiens ſont toujours fidéles aux Céſars.

Ont-ils donc par foibleſſe une âme ſi ſoumiſe?
Leur pouvoir éclatant redouble ma ſurpriſe.
La Nature obéït, & tremble devant eux.
Quel ſpectacle étonnant de miracles nombreux!
Que

(1) *Qui ne ſçait que railler, &c.* Il eſt aiſé de railler, ce qui, ſelon S. Paul, eſt folie aux yeux des hommes. Que ces prétendus beaux-eſprits qui croient porter coup à la Religion par une raillerie, *telum imbelle, ſine ictu*, faſſent réflexion qu'il eſt glorieux pour elle de n'avoir jamais été attaquée plus ſolidement. Celſe, Porphyre, & Julien l'apoſtat, malgré leur haine contre elle, malgré leur eſprit & leur ſavoir, n'ont pu l'attaquer avec de meilleures armes.

Que de triſtes mourans, qui fermoient leur paupiere,
Sont tout à coup rendus à la douce lumiere!
Et du fond des tombeaux que de morts rappellés!
(1) De deux camps ennemis par la ſoif déſolés,
Quand d'un Soleil brulant la chaleur les embraſe,
L'un périt, le Ciel tonne, & la foudre l'écraſe;
Et tandis que ſes feux écartent le Germain,
Un torrent ſalutaire abbreuve le Romain:
Le ſoldat demi-mort, dans une heureuſe pluie
Trouve tout à la fois la victoire & la vie.
De ce bienfait, le Prince admire les auteurs,
Et le Peuple obſtiné les appelle *Enchanteurs*.
Enchantement divin qui commande au tonnerre!
Le charme vient du Ciel quand il change la Terre.

Pro-

(1) *De deux camps ennemis par la ſoif déſolés.* Tertullien renvoie deux fois les Payens à la lettre de Marc Aurele ſur ce miracle, que Claudien attribue aux enchanteurs, *vis ubi nulla ducum*, &c. de 6. conſ. Hon. On peut objecter que toute Religion & toute Nation ſe vantent d'avoir des miracles, parce que, comme dit Tite-Live, *motis in religionem animis multa nuntiata, multa temerè credita.* Mais c'eſt ce qu'on ne peut appliquer à ceux des Chrétiens. Sans parler de celui de la Légion Fulminante, qui eſt également certain, quand même le ſurnom *fulminante*, donné à cette Légion, ſeroit antérieur; quelle longue ſuite de miracles atteſtés par des témoins oculaires & incapables de menſonge! D'ailleurs ces miracles ſont toujours des preuves de la bonté de Dieu pour les malheureux, comme des guériſons de maladies; au-lieu que ceux que rapportent les Hiſtoriens profanes, ou ſont ridiculement inutiles, ce qui en prouve la fauſſeté, comme lorſqu'ils racontent qu'un Devin coupa un caillou en deux avec un raſoir; qu'une Veſtale puiſa de l'eau avec un crible percé, &c. ou ne furent réputés prodiges que par l'ignorance des cauſes naturelles, comme les pluies de ſang dont nos Phyſiciens rendent aujourd'hui raiſon, & tous ces phenomenes dans le Ciel n'étoient autre choſe que des lumiéres boréales, très capables d'effrayer un peuple qui n'en a aucune connoiſſance.

Prodige inconcevable ! un instrument d'horreur,
La Croix est l'ornement du front d'un Empereur.
Constantin triomphant fait triompher la gloire
(1) Du signe lumineux qui promit sa victoire.
Les Temples sont déserts, & le Prêtre interdit
Renversant l'encensoir de son Dieu sans crédit,
Abandonne un autel toujours vuide d'offrandes.
Delphes jadis si prompt à répondre aux demandes,
D'un silence honteux subit les tristes loix.
(2) Enfin, comme Apollon, tous les Dieux sont sans voix.
Aux tombeaux des Martyrs fertiles en miracles,
(3) Les Peuples & les Rois cherchent de vrais oracles.

On

(1) *Du signe lumineux, &c.* La figure d'une Croix peut paroître dans le Ciel, comme d'autre figures, disent quelques Physiciens en parlant des Parélies. Mais peut-on regarder comme un météore les trois mots Grecs qui furent vus par Constantin & son armée ? Et pourquoi chicaner ce fait, quand la conversion de Constantin est un miracle plus admirable ? Comment un Empereur Romain, maître du Monde, a-t-il pu embrasser la Religion de l'humilité ?

(2) *Enfin, comme Apollon, &c.* Il est certain que tous les Oracles cessèrent quelque tems après J. C. & Plutarque en a cherché la cause. Mais doit-on dire que J. C. les a fait taire en naissant, puisque ce silence n'arriva pas tout-à-coup ? Pour accorder les deux sentimens, je crois qu'on peut dire que J. C. en effet fit taire les démons, mais que les Prêtres suppléerent à ce silence par leurs fourberies, & que se lassant à la fin d'un personnage qui perd tout crédit, quand il est découvert, les Oracles cessèrent entiérement.

(3) *Les Peuples & les Rois, &c.* Après quelque tems de cette paix, la Religion essuya une persécution plus dangereuse que celles des Empereurs Payens. Julien qui se vantoit de la connoître, & qui disoit : *J'ai vu, j'ai examiné, j'ai condamné*, prit contre elle, à dessein, une voie contraire à celle de la violence. Il rappella les exilés pour la cause de l'Arianisme, afin de la rendre méprisable en y fomentant les disputes. Il ôta aux

On implore un mortel qu'on avoit massacré,
Et l'on brise le Dieu qu'on avoit adoré.

(1) A ce torrent vainqueur Rome long-tems s'oppose,
Et de son Jupiter veut défendre la cause.
Mais contre elle il est tems de venger les Chrétiens:
Du sang de tes enfans, grand Dieu, tu te souviens:
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre,
Ont assez retenti dans son amphithéatre.
Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
O Dieu des conquérans, tes vengeurs sont tout prêts,
Et Rome va tomber d'une chute éternelle,
Ainsi que Babylone & ta ville infidelle.

Oui; c'est ce même Dieu qui sçait à ses desseins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes succombent,
Quand l'affreux contre-coup des Empires qui tombent
Dans le Monde ébranlé jette au loin la terreur;
Que sont tous ces héros qu'admire notre erreur?
Les

Chrétiens les biens de l'Eglise, disant que l'Evangile ordonnoit la pauvreté. Il leur défendit de plaider, & d'exercer les charges, disant que l'Evangile ordonnoit de souffrir les injures, & de fuir les honneurs. Il leur défendit d'enseigner les Belles-Lettres, disant que des Chrétiens ne devoient pas dire les Auteurs profanes. Enfin il écrivit contre eux ce Livre, tant estimé par Libanius, dans lequel en soutenant qu'on n'eût jamais songé à croire J. C. un Dieu, *si le bon homme Jean* ne s'étoit avisé de le dire; il avoue les miracles de J. C. La Religion a triomphé de cette persécution; & ce que saint Jean a écrit, a été cru.

(1) *A ce torrent, &c.* Ce n'est point l'autorité des Empereurs qui a fait tomber le Paganisme, comme Julien l'a prétendu. Rome soutint long-tems ses Dieux: mais sa chute de Rome entraîna celle du Paganisme.

Les miniſtres d'un Dieu qui punit des coupables,
Inſtrumens de colere, & verges mépriſables.
(1) Que prétend Attila? Que demande Alaric?
Où s'emporte Odoacre? où vole Genſeric?
Ils ſont, ſans le ſçavoir, armés pour la querelle
D'un Maître qui du Nord tour à tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur:
Rome antique eſt livrée au barbare en fureur:
De ſa cendre renaît une ville plus belle,
Et tout ſera ſoumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'auguſtes vieillards,
Héritiers d'un Apôtre, & vainqueurs des Céſars,
Souverains ſans armée, & conquérans ſans guerre,
A leur triple Couronne ont aſſervi la Terre.
Le fer n'eſt pas l'appui de leurs vaſtes Etats;
Leur Trône n'eſt jamais entouré de ſoldats.
Terrible par ſes clés, & ſon glaive inviſible,
Tranquillement aſſis dans un Palais paiſible,
Par l'anneau d'un pêcheur autoriſant ſes loix,
Au rang de ſes enfans un Prêtre met nos Rois.
Ils en ont le reſpect, & l'humble caractere.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de pere!

D'une Religion ſi prompte en ſes progrès
Si j'oſois juſqu'à nous compter tous les ſuccès,
Peindre les Souverains humiliant leur tête,
Et la ſuivre par-tout de conquête en conquête;
Quel champ je m'ouvrirois! quel récit glorieux!
Mais que pourrois-je apprendre à quiconque a des yeux?

L'arbre

(1) *Que prétend Attila? Que demande Alaric?* Alaric Roi des Gots ſaccagea Rome en 409. Genſeric Roi des Vandales la prit encore en 445. & la livra au pillage. Attila Roi des Huns, ſurnommé le fleau de Dieu, ravagea en 452. pluſieurs villes de l'Italie. Il alloit à Rome, mais les prieres du Pape ſaint Leon l'arrêterent. Odoacre Roi des Hérules acheva en 476. de détruire l'Empire Romain en Italie.

L'arbre couvre la Terre, & ſes branches s'étendent
Par-tout où du Soleil les rayons ſe répandent.
De l'Aurore au Couchant on adore aujourd'hui
Celui qui de ſa croix attira tout à lui.
Dans le tems que ce Dieu parmi nous daigna vivre,
L'aurois-je mieux connu, quand j'aurois pu le ſuivre
Des rives du Jourdain, (1) au ſommet du Thabor?
Non, maintenant ſa gloire éclate plus encor.

Je vois à ſes côtés Moïſe avec Elie.
Tout Prophéte l'annonce, & la Loi le publie.
(2) Ses Apôtres enfin ſont ſortis du ſommeil.
Que de nouveaux témoins m'a produit leur réveil!
C'eſt en mourant pour lui, qu'ils lui rendent hommage.
Ils ſont tous égorgés; voilà leur témoignage.
Je le vois: c'eſt lui-même, & je n'en puis douter.
Mais c'eſt peu de le voir, il le faut écouter:
La voix de tout ce ſang que l'amour fit répandre,
Me répéte la voix que le Ciel fit entendre,
Quand le Thabor brilla de l'un de ſes rayons,
Oui, *c'eſt ce Fils ſi cher*: écoutons, & croyons.

„ Le

(1) *Au ſommet du Thabor.* Je parle ſuivant l'opinion commune. Les Evangéliſtes ne nomment pas la montagne.

(2) *Ses Apôtres enfin ſont ſortis du ſommeil*, &c. „ Petrus verò, & qui cum illo erant, gravati erant ſomno, & evigilantes viderunt majeſtatem ejus. *Luc.* XIX.[32] Juſqu'à la mort de J. C. ſon Egliſe repréſentée par les Apôtres, eſt comme endormie. Les Apôtres, après la réſurrection de J. C. connurent toute la majeſté de leur Maître; & le réveil de leur foi a produit à la Religion le témoignage de tant de martyrs, dont la voix eſt conforme à celle qu'on entendit ſur le Thabor, *ipſum audite.* Mais pourquoi les Apôtres, après avoir entendu cette voix, après avoir vu la Transfiguration, & tant de miracles, ont-ils eu ſi long-tems une foi languiſſante? Dieu l'a permis pour aſſurer la nôtre. Ils ont été lents à croire, afin que nous ne le ſoyons pas.

„ Le joug qu'il nous impoſe eſt, dit-on, trop
pénible;
„ Ses dogmes ſont obſcurs; ſa morale eſt terrible:
„ Nos eſprits & nos cœurs ſont en captivité.
D'une nouvelle ardeur juſtement tranſporté,
De ces plaintes je veux repouſſer l'injuſtice.
Il n'eſt pas tems encor que ma courſe finiſſe:
Pourſuivons le Déïſte en ſes détours divers.
Quel ſujet fut plus grand, & plus digne des Vers?

CHANT CINQUIEME.

(1) LE Verbe égal à Dieu, ſplendeur de ſa lumiere,
Avant que les mortels ſortis de la pouſſiere,
Aux rayons du Soleil euſſent ouvert les yeux;
Avant la Terre, avant la naiſſance des Cieux,
Eternelle puiſſance, & ſageſſe ſuprême,
Le Verbe étoit en Dieu, Fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant Fils de l'Homme à la fois,
Peut-il toujours égal.... Je m'arrête, & je crois.
Foible & fiere Raiſon, dépouille ton audace.
(2) Le vent ſouffle : qui peut en découvrir la trace ?
Etonnés de ſon bruit, nous ſentons ſon pouvoir :
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.
Quel-

(1) *Le Verbe égal à Dieu, &c.* „ Dieu ne produit „ neceſſairement que ſon égal : il n'a créé tout le reſte „ que par bonté. S'il n'avoit rien créé, l'être manque- „ roit à tout ce qu'il n'auroit pas voulu faire. Mais rien „ ne lui manqueroit, parce qu'il eſt *celui qui eſt.* " *M. Boſſuet.*

(2) *Le vent ſouffle : qui peut en découvrir la trace ?* Spiritus ubi vult ſpirat, & vocem ejus audis ; ſed neſcis unde veniat, aut quò vadat. *Joan. III.*

Quelque trouble ici-bas que mon âme reſſente,
La Foi, fille du Ciel, devant moi ſe préſente.
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé;
Et m'éclairant du feu dont ſon cœur eſt brulé,
„ Viens, dit-elle, ſuis-moi. L'éclat que je fais luire,
„ Quand tu baiſſes les yeux, ſuffit pour te conduire.
„ Eſt-ce le tems de voir, que le tems de la nuit?
„ En attendant le jour, docile à qui t'inſtruit,
„ Tu dois à chaque pas, plus adorer qu'entendre,
„ Plus croire que ſçavoir, & plus aimer qu'apprendre.

(1) Faut-il, dit le Déiſte, enchaîner ſa Raiſon?
N'eſt-elle pas du Ciel le plus précieux don?
Et pouvons-nous penſer qu'en nous l'Etre Suprême
Veuille étouffer un feu, qu'il alluma lui-même?

Il l'alluma ſans doute, & cet heureux préſent
Par ſon premier éclat guidoit l'homme innocent.
Aujourd'hui preſque éteinte, une flamme ſi belle
(2) Ne prête qu'un jour ſombre à l'âme criminelle:
Mais

(1) *Faut-il, dit le Déiſte, &c.* Ceux qui oppoſent aux myſtéres la répugnance de la Raiſon, ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de ſa démonſtration, & non du conſentement de notre Raiſon. Or toute vérité révélée eſt démontrée: ſa révélation eſt ſa démonſtration: & toute vérité qui a une démonſtration, a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'eſt le principe que Locke établit dans ſa troiſiéme Replique à Stillingfleet. *La fidélité de Dieu eſt une démonſtration à tout ce qu'il révéle, & le manquement d'une autre démonſtration*, (ſçavoir celle que la Raiſon y pourroit ajoûter) *ne rend pas douteuſe une propoſition démontrée.*

(2) *Ne prête qu'un jour, &c.* Nous ne pouvons avoir que trois guides, les Sens, la Raiſon, la Révélation. Les Sens ne nous conduiſent qu'aux choſes matérielles, & encore avec incertitude. L'âme étant enveloppée dans le corps, la Raiſon, qui ne nous conduit aux choſes ſpirituelles qu'avec incertitude, ne peut être le ſeul fon-

Mais la Foi le ranime avec un feu plus pur.
Et d'indignes mortels l'osent trouver obscur,
Quand par bonté pour eux un Dieu se manifeste!
Il leur en dit assez: qu'ils ignorent le reste,
(1) Jusques au tems prescrit le grand Livre est scellé.

Pour nous confondre, hélas! que n'a-t-il pas voilé?
Pourrrons-nous pénétrer ses mysteres sublimes,
Quand ses moindres secrets sont pour nous des abîmes?
La Nature à nos yeux sans cesse vient s'offrir:
(2) Le Livre à tout moment semble prêt à s'ouvrir.
Que de siécles perdus sans que rien nous attire
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire!
Et lorsque nos besoins, le tems & le hazard
Nous contraignent enfin d'y jetter un regard,
(3) Instruits de quelques faits, en sçavons-nous les causes?
Attentif au spectacle, envain tu te proposes,
Philo-

fondement d'une Religion, comme les Déistes le prétendent. La diversité des systêmes de Métaphysique, prouve l'incertitude de la Raison. Il faut donc un autre flambeau à des âmes qui sont, comme dit Virgile, *clausa tenebris, & carcere cæco.*

(1) *Jusques au tems prescrit, &c.* „ Clausi sunt, signatique sermones usque ad præfinitum tempus. *Dan. XII.*"

(2) *Le livre à tout moment, &c.* Salomon qui avoit reçu des connoissances si admirables, & qui avoit tant écrit sur les animaux & sur les plantes, fait cet aveu: „ intelleri quòd omnium operum Dei, nullam possit „ homo invenire rationem eorum quæ fiunt sub sole, „ & quanto plus laboraverit ad quærendum, tanto minùs inveniat." Nous pouvons dire aujourd'hui, ce que Salomon disoit alors. Combien de secrets sont encore cachés dans la majesté de la Nature! Suivant l'expression de Pline: *Omnia in majestate Naturæ abdita.* Devons-nous donc être étonnés si les secrets divins sont cachés pour nous dans la majesté de la Religion?

(3) *Instruits de quelques faits, en sçavons-nous les causes?*

Philoſophe orgueilleux, d'en ſuivre le deſſein.
Envain tu veux chercher la Nature en ſon ſein:
Là tu trouves écrit, *Arrête, téméraire,*
(1) *Nul de vous n'entrera juſqu'en mon Sanctüaire.*
Oui, même en ces objets ſi préſens à nos yeux
Tout devient inviſible à l'œil trop curieux;
Et celui qui captive une mer furieuſe,
Borne auſſi des humains la vue ambitieuſe.
Pour ſonder la Nature ils font de vains efforts:
Ils en verront les jeux, & jamais les reſſorts.
Par-tout elle nous crie, *Adorez votre Maître:*
Contemplez, admirez, jouïſſez ſans connaître.
D'une attentive étude embraſſant le parti,
Du ſein de l'ignorance un mortel eſt parti.
A-t-il tout parcouru? pour fruit de tant de peine,
A l'ignorance encor ſon ſçavoir le ramene.
Tu rougis, fier mortel: prête à me démentir,
Ta vanité murmure: il faut l'anéantir.
De tes fameux progrès cherchons quelle eſt la gloire:
Faiſons de ton eſprit l'humiliante hiſtoire.

(2) L'intérêt nous donna nos premieres leçons:
L'amour de nos troupeaux, le ſoin de nos moiſſons
Nous

les? Les faits mêmes ne ſont pas toujours certains, lorſque pour être découverts ils demandent du tems, de la patience, & de la ſagacité. Les obſervateurs ne s'accordent pas toujours entre eux.

(1) *Nul de vous n'entrera, &c.* Les ſubſtances mêlangées auxquelles nous donnons le nom de *monſtrueuſes*, ne produiſent jamais. Voilà un fait que l'expérience rend certain, & dont la Phyſique n'explique point la cauſe. Pourquoi le mulet n'a-t-il jamais de poſtérité? Dieu ne le veut pas. Les ſubſtances mêlangées n'exiſtoient pas, quand Dieu benit toutes ſes créatures, & leur ordonna de multiplier.

(2) *L'intérêt nous donna, &c.* L'Aſtronomie, la Géométrie, l'Arithmétique, filles de l'intérêt, commencerent chez les Egyptiens. „ Comme leur Ciel „ étoit

Nous firent d'un tems cher devenir œconomes,
Et la néceſſité nous rendit Aſtronomes.
Pouvions-nous mieux régler nos travaux & nos jours,
Que ſur ces corps brillans, ſi réglés dans leur cours?
Le peuple qui du Nil cultivoit le rivage,
Les obſerva long-tems ſous un Ciel ſans nüage.
Pour mieux les contempler ſous différens cantons
Il les partage entr'eux, & leur cherche des noms.
Caſſini, Galilée, excuſez vos ancêtres:
Leurs yeux accoutumés à des objets champêtres,
Ne virent dans le Ciel que chiens, beliers, taureaux;
Vous y ſçaurez un jour porter des noms plus beaux.
(1) Saturne & Jupiter vanteront leur cortége.
Mais de l'Antiquité, quel eſt le privilége!
Les noms qu'auront forgés ces groſſiers laboureurs
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.
(2) O trop heureux l'enfant qui naît ſous la Balance!
De ſon cruel voiſin déteſtons la puiſſance.
(3) Horace frémira, s'il ſçait que le hazard
En naiſſant l'a frappé de ce triſte regard.

Sur

„ étoit pur & ſans nuage, *dit M. Boſſuet*, ils furent „ les premiers à obſerver les aſtres; & pour reconnoî„ tre leurs terres, couvertes tous les ans par les débor„ demens du Nil, ils furent obligés de recourir à l'ar„ pentage."

(1) *Saturne & Jupiter vanteront leur cortége.* Les Satellites de Jupiter furent appellés les *Mediciis* par Galilée, qui vivoit ſous les Médicis; & M. Caſſini appella *Bourbons*, les Satellites de Saturne qu'il découvrit ſous Louis XIV.

(2) *O trop heureux, &c.* Un Hiſtorien a prétendu que cette raiſon avoit fait donner le ſurnom de *Juſte* à Louis XIII. Nous avons vu M. le C. de Boulainvilliers ne pas regarder l'Aſtrologie Judiciaire comme une folie, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de ſcience & d'eſprit.

(3) Horace frémira, &c. *Seu Libra, ſeu me Scorpius aſpicit*, dit Horace. Et pourquoi cette différence ſi grande entre deux conſtellations ſi voiſines? la différence

Sur la voûte des Cieux notre hiſtoire eſt écrite.
Dans ce Livre fatal (1) plus d'un Cardan médite :
Achetons leur faveur. Richelieu, Mazarin,
(2) Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin :
Ses yeux liſent un chiffre impénétrable aux vôtres :
Qu'il vous faſſe trembler, faites trembler les autres.
(3) D'une éternelle nuit le peuple menacé
Rappelle par ſes cris le Soleil éclipſé.
(4) Mais quel corps menaçant vient troubler la Nature
Par ſon étincelante & longue chevelure ?

Qu'un

rence des noms. Les Laboureurs de l'Egypte ignoroient la conſéquence qu'auroient un jour tous ces noms bizarres, qu'ils donnerent ſans raiſon.

(1) *Plus d'un Cardan, &c.* Cardan, fameux Médecin & Aſtrologue, fut un de ces hommes qui en impoſent aux autres avec un peu de ſcience, & beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoſcope de J. C. Il avoit prédit une vie longue & brillante à ſon fils aîné, qui cependant, à l'âge d'environ trente ans, eut la tête coupée à Milan pour avoir empoiſonné ſa femme. Gaſſendi rapporte ce fait dans ſa Météorologie. On prétend que Cardan qui avoit prédit le tems de ſa mort, ſe laiſſa mourir de faim, quand le tems prédit arriva.

(2) *Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits, &c.* Aſtrologue qui eut accès auprès de ces deux Miniſtres, & une penſion du ſecond.

(3) *D'une éternelle nuit, &c.* Cette folie de vouloir délivrer le Soleil par de grands cris & des bruits de chaudron, ſe pratique encore en Egypte. Virgile prétend que le Soleil fut attriſté de la mort de Céſar, *caput obſcurâ nitidum ferrugine texit*, & que cet aſtre nous avertit des grands évenemens : *Ille etiam cæcos inſtare tumultus ſæpe monet.* Comme nos Aſtronomes ont enfin raſſuré les peuples contre les éclipſes, le Soleil a beaucoup perdu de ſon crédit : mais quel crédit ne conſerve pas encore la Lune !

(4) *Mais quel corps, &c.* Au rapport de Virgile, on ne vit jamais tant de Cometes qu'à la mort de Céſar, *nec diri toties arſere Cometæ.* N'étoit-il pas un homme aſſez important pour en mériter ? Cette ancienne opinion

Qu'un si grand appareil annonce de fureur!
Vil peuple, il ne doit point te causer de terreur:
D'un important courroux ces députés sinistres,
Si ce n'est pour des Rois, partent pour des Ministres.
Le Ciel a du loisir, ou nous fait trop d'honneur:
(1) Le seul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur.
De tes Astres, ô Ciel, n'éteins pas la lumiere:
(2) Verrons-nous sans pâlir tomber notre saliere?

Rassurion commence à se dissiper. Dans une compagnie cependant où l'on se moquoit d'une pareille crainte, un Prince répondit fort sérieusement aux railleurs: *Il est aisé pour vous de rire des Cometes, vous n'êtes pas Princes.* Les Cometes n'ont encore été fatales qu'aux Philosophes, par les folies qu'elles leur ont fait débiter. Whiston prétend que ce fut une Cométe, qui approchant la Terre de trop près, causa le Déluge universel, & que l'embrasement général du Monde arrivera par le même accident. De pareilles idées, quelque absurdes qu'elles soient, frappent plus certaines gens, que l'autorité de la Révélation.

(1) *Le seul cri*, &c. Funeste préfage pour Didon, comme le croit Virgile:

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpe queri, & longas in fletum ducere voces.

(2) *Verrons-nous sans pâlir tomber notre saliere?* Cette superstition qui passa des Grecs aux Romains, a passé des Romains jusqu'à nous. Ma note seroit longue, si à ce préfage j'ajoutois tous ceux qu'il a plû aux hommes d'appeller funestes, comme les tintemens d'oreilles, les éternuemens, la rencontre d'une chienne pleine, d'une louve rousse, & les autres dont parle Horace dans l'Ode *Impios parræ*, &c. Le Spectateur Anglois dit qu'il a vu un clou rouillé, une épingle crochue, faire pâlir des guerriers qui avoient plusieurs fois affronté le canon, & qu'un hibou pendant la nuit cause souvent plus d'allarmes qu'une troupe de voleurs. Dans tous les tems, dans tous les pays, la foiblesse de notre esprit nous a fait craindre.

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, &c.

HOR.

Raſſurez-nous, Devins, charmes, enchantemens,
(1) Amulettes, anneaux, baguettes, taliſmans,
Et tant d'autres ſecours qu'embraſſe une ignorance,
Si folle dans ſa crainte, & dans ſon eſpérance.

(2) De toutes nos erreurs quand le nombreux eſſain
Dans l'Egypte produit, s'échappa de ſon ſein,
L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Gréce,
Un peuple qu'endormoient dans une longue ivreſſe
La muſique, les vers, les danſes & les jeux,
D'Apelle, de Scopas, & d'Homere amoureux,
Conſacrant aux Beaux-Arts ſes yeux & ſes oreilles,
Du Ciel & de la Terre oublia les merveilles.
Leurs Sages rarement en parurent frappés:
Et jamais les Romains n'en furent occupés.

Tout

(1) *Amulettes, anneaux, &c.* Depuis que Dieu s'eſt retiré de l'homme pécheur, il ne lui a parlé que rarement, & toujours pour le rappeller à lui, & le rendre meilleur; cependant nous nous imaginons qu'il doit à tout moment ſatisfaire notre curioſité ſur ſes frivoles queſtions. Delà tous ces moyens ridicules, que nous avons inventés pour l'interroger; les oracles de l'Antiquité dont j'ai parlé au troiſiéme Chant, les entrailles des victimes, le vol des oiſeaux, les chênes de Dodone, &c. Delà les taliſmans, les amulettes, les anneaux, les bulles, &c. Delà le crédit dans lequel ſe ſont maintenus depuis ſi long-tems tous ceux qui ſe vantent de prédire l'avenir, ou d'avoir la propriété de la baguette: delà tous les myſteres des Cabaliſtes. J'ai vu des gens perſuadés de l'exiſtence d'un peuple élémentaire, & des ſubſtances aëriennes. Si le premier qui a avancé de pareilles chimeres, les a avancées ſérieuſement, il avoit un grand mépris pour le genre-humain. C'eſt la réflexion que fait Pline ſur une autre eſpéce d'impoſteurs. *Hac ſerio quemquam dixiſſe ſumma hominum contemptio eſt.*

(2) *De toutes nos erreurs, &c.* L'Egypte fut la Mere des Sciences & des Erreurs. Les unes & les autres paſſerent d'abord en Grece. Je ne ſçais pourquoi quelques-

uns

(1) Tout plein de ſon Héros, au-lieu de la Nature
Lucrèce leur chanta les rêves d'Epicure.
Ambitieux de vaincre, & non de diſcourir,
(2) L'art des enfans de Mars, fut l'art de conquérir.
L'étude a peu d'attraits pour les Maîtres du Monde.
(3) Le Soleil, diſoient-ils, va ſe coucher dans l'onde,
La voûte dont le cercle a pour baſe la mer,
Sous ſon dôme brillant couvre la Terre & l'Air,
Et le vieux Océan, pere de la Nature,
Etend autour de nous ſon humide ceinture.

Tels

uns de nos Savans ont prétendu trouver nos nouvelles découvertes dans la Phyſique chez les Grecs. Si l'on juge de la Phyſique des Grecs par le Traité de Plutarque *des Opinions des Philoſophes*; quel amas d'extravagances! Anaximenès diſoit que les étoient étoilent fichées dans le criſtal du Ciel, comme des têtes de clou. Anaxagore débitoit que le Ciel étoit de pierre, & le Soleil une pierre de feu auſſi grande que le Peloponneſe. Quand des Philoſophes fameux dans une nation avancent de pareilles opinions, la nation n'eſt pas ſavante. Les Sages de la Gréce occupés de la Morale, négligerent l'étude de la Nature. Thalès cependant ſe douta que le Soleil devoit être plus grand que le Peloponneſe, & entrevit la rondeur de la Terre.

(1) *Tout plein de ſon Héros, &c.* La Phyſique de Lucrece, la même que celle d'Epicure, eſt un amas d'erreurs groſſieres. Pluſieurs de ces erreurs ont été honorées des vers de Virgile, toujours très-grand Poëte dans ſes Georgiques, mais ſouvent mauvais Phyſicien.

(2) *L'art des enfans, &c.* Virgile abandonne aux autres nations la gloire de tous les Arts, même celle de l'Eloquence, *orabunt cauſas melius.*

(3) *Le Soleil, &c.* Quelques peuples s'imaginoient que la Terre étoit portée par des éléphans. Les Grecs & les Romains croyoient que la nuit les aſtres s'alloient rafraîchir dans la Mer; que le Ciel nous couvroit comme une voûte, & que l'Ocean environnoit la Terre. Coſme l'Egyptien débite comme l'opinion commune de ſon tems, que le Soleil ſe couchoit derriere une montagne. Déja l'inégalité des jours, ſuivant qu'il ſe couchoit au haut ou au bas de la montagne.

(1) Tels étoient leurs progrès, lorsque du vrai ſçavoir
La fureur des combats éteignit tout eſpoir.

Foible par ſa grandeur, ce n'étoit qu'avec peine
Que ſur la Terre encor Rome étendoit ſa chaîne.
D'eſclaves trop nombreux ſon empire accablé,
(2) Malgré ſon double appui ſe ſentit ébranlé;
Et lorſque par les mains du conquérant Hérule
Le Trône des Céſars tomba ſous Auguſtule,
Sa chute fit trembler celui des Conſtantins.
Le fameux Impoſteur ſuivi des Sarraſins,
(3) Jetta les fondemens d'un pouvoir formidable,
Que ſous un autre nom rendit plus redoutable
Le peuple que l'Euxin vomit de ſes marais,
Du jour que le ſecond de ſes fiers Mahomets,
La gloire du Croiſſant, & la terreur du Monde,
Eut enfin foudroyé Byzance & Trébiſonde.

Jour cruel! jour fatal! où ſur tant de tréſors,
Antiques monumens reſpectés juſqu'alors,
Par la deſtruction ſignalant ſa puiſſance,
Le Barbare étendit ſa ſtupide vengeance.
(4) Que nos plus beaux Palais de cendres ſoient couverts:
Mais pourquoi tant d'Ecrits à nos regrets ſi chers, Sont-

(1) *Tels étoient leurs progrès, &c.* Sénéque prévoyant que les ſiécles futurs feroient pluſieurs découvertes, diſoit que de ſon tems on n'étoit que dans le veſtibule de la Nature. Nous avons avancé dans ce veſtibule, mais nous y reſtons toujours, & nous pouvons dire comme Sénéque, Queſt. Nat. 7. *Natura ſacra ſua non ſimul tradit: initiatos nos eſſe credimus, in veſtibulo ejus hæremus.*

(2) *Malgré ſon double appui, &c.* L'Empire d'Orient & d'Occident.

(3) *Jetta les fondemens d'un pouvoir formidable, &c.* L'Empire des Califes dont Mahomet jetta les fondemens, devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs & des Sarraſins.

(4) *Que nos plus beaux, &c.* Quand Mahomet II. ſe ren-

Sont-ils brulés par toi, vainqueur impitoyable?
L'ignorance à tes vœux ſans doute eſt favorable.
Que crains-tu? Son empire eſt par-tout affermi,
Depuis que du bon-ſens un ſçavoir ennemi,
Trouvant l'art d'obſcurcir (1) le Maître des ténébres,
(2) Forme dans ſes Ecrits tous ces Docteurs célébres,
Qui le dilemme en main prétendent de l'*Abſtrait*
Catégoriquement diviſer le Concret.
Quand viendra ton vengeur, ô Raiſon qu'on outrage!

De tant de mots pompeux le ſuperbe étalage
Trou-

rendit maître de Conſtantinople, les Palais des Empereurs, les Statues, les Tableaux, & des Bibliothéques plus précieuſes encore que tant de rares monumens de l'Antiquité, furent brulés par un peuple ennemi des Arts & des Sciences. Les Muſulmans avoient déjà en 641. chauffé les bains d'Alexandrie avec les livres de cette fameuſe bibliothéque. Le Calife conſulté ſur ce qu'on devoit faire des livres, répondit: *S'ils ſont contraires à l'Alcoran, il faut les bruler; s'ils n'y ſont pas contraires, il faut les bruler encore, parce que l'Alcoran ſuffit.* Que de tréſors nous a enlevé cette déciſion!

(1) *Le Maître des ténébres, &c.* Ariſtote, dont la longue & étonnante fortune commença par l'amour que les Arabes prirent pour ſes écrits, qu'ils obſcurcirent encore par leurs commentaires. Ciceron dit qu'Ariſtote eſt inintelligible même aux Philoſophes. *Ariſtoteles ipſis Philoſophis ignotus.* Le P. Rapin, qui en a fait un pompeux éloge dans ſes Réflexions ſur la Philoſophie, avoue cependant qu'il ſemble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu, & pour donner de l'exercice aux ſiécles ſuivans. Pourquoi a-t-on voulu perdre ſon tems à un pareil exércice?

(2) *Forme dans ſes Ecrits tous ces Docteurs célébres.* Les anciens Philoſophes avoient négligé la Nature: ceux qui les ſuivirent la négligerent encore plus. Pendant pluſieurs ſiécles, on n'entendit parler que des inutiles ſubtilités des Scolaſtiques. La fameuſe guerre entre les Nominaux & les Réaliſtes, où l'on vit d'un

côté

Trouvoit de tous côtés d'ardens admirateurs,
Et la Nature entiere étoit ſans ſpectateurs.
L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
(1) Un Génois nous apprend, quelle étrange nouvelle!
Qu'au-delà de ce Monde il eſt un Monde encor,
Monde dont l'habitant abandonne tout l'or.
Nous volons. Quel que ſoit l'objet qui nous anime,
Comment de tant de mers franchiſſons-nous l'abîme?
Si long-tems ſur ſa feuille attaché dans un coin,
Par quel effort l'inſecte a-t-il rampé ſi loin?

(2) Un aiman (le hazard dans l'air le fit ſuſpendre)
En regardant le pole, aux yeux qu'il dut ſurprendre
Ré-

côté le Docteur ſubtil, de l'autre le Docteur invincible, ne put finir que par un Edit de Louis XI.

(1) *Un Génois, &c.* Les Anciens ayant toujours cru la Terre une ſuperficie platte, ne pouvoient ſoupçonner un autre hémiſphere ſous le nôtre. Il n'y a nulle apparence que Platon, par cette Ile Atlantique dont il parle, & ſur laquelle les Savans diſputent, ait entendu l'Amérique. Cependant par quelque tradition dont nous ignorons l'origine, Seneque le Tragique annonce avec un ton de Prophéte, qu'un jour on découvrira un nouveau Monde; mais que ce jour eſt très-éloigné. *Veniens annis ſæcula ſeris quibus Oceanus vincula rerum laxet, & ingens pateat tellus.* Sur quel fondement pouvoit-il prédire ce nouveau Monde, auquel on ne ſongeoit point quand Chriſtophe Colomb découvrit l'Amérique? Colomb lui-même la découvrit dans le tems qu'il croyoit aller à la Chine.

(2) *Un aiman, &c.* On ſçavoit ſeulement que l'aiman attiroit le fer; & juſqu'au douziéme ſiécle on a ignoré qu'étant ſuſpendu, il tourne toujours le même côté vers le même Pole du Monde. J'ai obſervé dans le troiſiéme Chant, que les Arts les plus utiles ont du leur naiſſance au hazard. Nos plus belles découvertes dans la Phyſique ont eu le même ſort. Où l'eſprit humain trouve de quoi s'élever, il trouve auſſi de quoi s'humilier; parce que tout lui rappelle ſa foibleſſe & ſa gran-

Révéla cet amour qu'on ne soupçonnoit pas:
(1) Amour heureux pour nous, & fatal aux Yncas.
Nos flottantes forêts couvrent le sein de l'onde.
La bousſole nous rend les citoyens du Monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports;
Et nous en rapportons par elle les trésors.
Tant d'objets différens, tant de fruits, tant de plantes,
(Que de l'esprit humain les conquêtes sont lentes!)
Donnent enfin naissance aux desirs curieux,
Et la Terre ramene à l'étude des Cieux.

Foibles amas du sable, ouvrages de la cendre,
(2) Deux verres, (le hazard vient encor nous l'apprendre)
L'un de l'autre distans, l'un à l'autre opposés,
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont placés,
Font crier en Zélande, ô surprise! ô merveille!
Et le Toscan fameux à ce bruit se réveille.

De

deur. Il semble même que pour mieux humilier ceux qui cultivent les Sciences, Dieu ait permis que les plus belles découvertes ayent été faites par hazard, & par ceux qui devoient moins les faire. La Bousſole n'a point été trouvée par un Marin, ni le Téleſcope par un Aſtronome, ni le Microſcope par un Phyſicien, ni l'Imprimerie par un homme de Lettres, ni la poudre à canon par un Militaire.

(1) *Amour heureux, &c.* Cette propriété de l'aiman découverte nous procura la Bouſſole, avec laquelle nous entreprîmes des voyages de long cours. On connut la Terre: on étudia la Nature, & l'Aſtronomie. Mais les Yncas qui étoient depuis ſix cens ans les Rois du Perou, lorſque les Eſpagnols y arriverent conduits par Piſare, eurent bien ſujet de déteſter la Bouſſole & les Eſpagnols.

(2) *Deux verres, &c.* Le Téleſcope trouvé dans la Zélande par les enfans d'un Lunetier, au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, fut cauſe des découvertes importantes que Galilée fit dans l'Aſtronomie. Ce fut alors qu'il vit, pour ainſi dire, un Ciel tout nouveau.

De Ptolomée alors, armé de meilleurs yeux,
Il briſe les criſtaux, les cercles, & les Cieux.
Tout change: par l'arrêt du hardi Galilée
La Terre loin du centre eſt enfin exilée.
Dans un brillant repos, le Soleil à ſon tour,
(1) Centre de l'Univers, Roi tranquille du jour,
Va voir tourner le Ciel, & la Terre elle-même.
Envain l'Inquiſiteur croit entendre un blaſphême:
(2) Et ſix ans de priſon forcent au repentir,
D'un ſyſtême effrayant l'infortuné martyr:
La Terre nuit & jour à ſa marche fidelle,
Emporte Galilée, & ſon Juge avec elle.

(3) D'un Monde encor nouveau, que d'habitans obſcurs
Vous tirez du néant, illuſtres Réaumurs!
Pourquoi ſans ſpectateur tout un peuple en ſilence
Veut-il nous dérober tant de magnificence?

Sans

(1) *Centre de l'Univers, &c.* Puiſqu'en Poëſie on appelle ſouvent *l'Univers* la Terre ſeule, on peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la Terre & les autres planetes.

(2) *Et ſix ans de priſon, &c.* Le malheureux Galilée, pour avoir dit que la Terre tournoit, & que le Soleil étoit immobile, fut mis dans les priſons de l'Inquiſition, & fut obligé de ſe retracter. On s'eſt enfin accoutumé à un ſyſtême, qui parut d'abord une héréſie.

(3) *D'un Monde encor nouveau que d'habitans obſcurs.* Le Microſcope a fait connoître aux Obſervateurs, & ſurtout à l'illuſtre M. Réaumur, un nombre infini de merveilles, que nos yeux ne pouvoient découvrir ſans ce ſecours. Nous pouvons encore dire comme Seneque: Combien d'animaux que nous ne connoiſſons que depuis un tems, & combien d'autres qui ne ſeront connus que dans les ſiécles futurs! *Quàm multa animalia hoc primum cognovimus ſæculo? & quidem multa venientis ævi populus, ignota nobis ſciet. Multa ſæculis futuris reſervantur.* Quæſt. Nat. 7.

Sans un verre nos yeux ne le connoîtroient pas.
Celui qui fit ces yeux pour veiller sur nos pas,
Ne nous en donne point pour voir tous ses ouvrages:
Et lorsque nous voulons percer jusqu'aux nüages
Où s'enferme ce Dieu, de ses secrets jaloux,
(1) Pour regarder si haut, quel yeux esperons-nous?
Vers de terre, à la Terre arrêtez votre vue.

A peine sa beauté jusqu'alors inconnue,
A plus d'une merveille eût sçu nous attacher,
Que l'on vit en tous lieux, du soin de les chercher
Naître l'heureux dégoût des questions si folles,
Dont l'antique Tyran des bruyantes Ecoles,
(2) Le Héros de Stagyre allumoit la fureur.
(3) Du vuide la Nature avoit encor horreur.
Rassurons-nous pourtant. Le jour commence à naître?
Nous allons tous penser, Descartes va paroître.

Il

(1) *Pour regarder si haut, quels yeux esperons-nous?* Nous ne sçavons pas ce qui est à nos pieds, *disoit Démocrite, au rapport de Ciceron;* & nous voulons parcourir les Cieux : *quod est ante pedes nemo videt, & cæli scrutamur plagas.*

(2) *Le Héros de Stagyre*, &c. Aristote dont le regne a été si long, que nous pouvons dire avoir été témoins de ses derniers soupirs.

(3) *Du vuide*, &c. Aristote l'avoit dit, & Galilée lui-même le croyoit. Les Fontainiers du Grand-Duc s'étant apperçus que dans de grands tuyaux qu'ils avoient faits, l'eau ne s'élevoit pas au-dessus de trente-deux pieds, on demanda à Galilée la raison de ce fait, que le hazard apprenoit. Il répondit gravement, que la Nature n'avoit horreur du Vuide que jusqu'à trente-deux pieds. Mais quand on vint à découvrir que le vif-argent ne s'élevoit que jusqu'à vingt-sept pouces, nouvel embarras. Les expériences faites par M. Pascal ont démontré la pesanteur de l'air, & on a compris enfin, qu'il valoit mieux étudier la nature dans la nature même, que dans Aristote. Ainsi jusqu'à ce hazard arrivé

au

(1) Il vit toujours caché : mais ſes brillans travaux
Forment ſes Sectateurs, ainſi que ſes rivaux.
Ils tiennent tous de lui leurs armes & leur gloire,
Et même ſes vainqueurs lui doivent leur victoire.
Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas.
(2) Nous courons ; mais ſans lui nous ne marcherions pas.
Si la France n'eût point produit cette lumiere,
Londres de ſon Newton ne ſeroit pas ſi fiere.
Par eux l'eſprit humain, qu'ils honorent tous deux,
Inſtruit de ſa grandeur la reconnoît en eux.
Mais ſitôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
L'eſprit humain par eux apprend ſon impuiſſance.
(3) Deſcartes le premier me conduit au conſeil
Où du Monde naiſſant Dieu régle l'appareil.

Là

au tems de Galilée, on a ignoré le fait de l'eau & du vif-argent remontant à une certaine hauteur. La cauſe de ce fait, ſçavoir, la peſanteur de l'air, n'a été connue que long-tems après, & la cauſe de cette peſanteur eſt toujours incomnue. Nous ſçavons quelques faits, jamais les cauſes primitives.

(1) *Il vit toujours caché : mais ſes brillans travaux.* Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suéde, où il eſt mort, que de contradictions il eſſuya ! & que d'ennemis eut à combattre parmi nous le Vengeur de la Raiſon ! Lorſque ſes os furent rapportés de Suéde à Paris en 1667. le P. l'Allemant qui avoit préparé une Oraiſon funébre pour le Service qui devoit ſe faire à ſainte Geneviéve, reçut ordre de ne la pas prononcer.

(2) *Nous courons, &c.* Nous ſerions encore égarés dans la nuit des *qualités occultes*, s'il ne nous avoit appris à chercher le mécaniſme de la Nature. On ne le connoît que par les expériences ; & ſi nous ſommes attachés avec raiſon à la Phyſique expérimentale, nous en avons l'obligation à Deſcartes.

(3) *Deſcartes, le premier me conduit, &c.* Il n'a donné lui-même ſon ſyſtême du Monde, que comme une hypothéſe.

(1) Là d'un cubique amas, berceau de la Nature,
Sortent trois élémens de diverſe figure :
Là ces angles qu'entre eux briſe leur frottement,
Quand Dieu, qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la premiere fois fait tourner la matiere,
Se changent en ſubtile & brillante pouſſiere.
Newton ne la voit pas ; mais il voit, ou croit voir
Dans un vuide étendu tous les corps ſe mouvoir.
(2) Exerçant l'un ſur l'autre un mutuel empire,
Par les mêmes liens l'un & l'autre s'attire,
Tandis qu'au même inſtant & par les mêmes loix
Vers un centre commun tous péſent à la fois.
(3) Qui peut entre ces corps de grandeur inégale
Décrire les combats de la force centrale ?
L'Algébre avec honneur débrouillant ce cahos,
De ſes hardis calculs hériſſe ſon héros.

(4) Vous que de l'Univers l'Architecte ſuprême
Eût pu charger du ſoin de l'éclairer lui-même ;
Des

(1) *Là d'un cubique amas*, &c. Cet amas de parties cubiques que Dieu, ſuivant Deſcartes, fit tourner ſur leur centre, d'où ſortit la matiere globuleuſe & la matiere ſtriée, & dont les angles en ſe briſant, formerent la matiere ſubtile, qui, pouſſée au centre, compoſa le corps du Soleil.

(2) *Exerçant l'un ſur l'autre*, &c. Suivant le ſyſtême de Newton, les corps mus dans le vuide s'attirent entre eux en raiſon directe de leurs maſſes, & inverſe du quarré de leurs diſtances, & par les mêmes loix de l'attraction ſont pouſſés vers le centre commun.

(3) *Qui peut entre ces corps*, &c. Qu'on ne m'accuſe point de manquer de reſpect ni pour Newton ni pour Deſcartes. Si je ne les admirois pas, je ne prouverois pas par eux l'impuiſſance de l'eſprit humain, quand il veut paſſer les bornes preſcrites à ſes connoiſſances.

(4) *Vous que*, &c. Que de Philoſophes on pourroit comparer à ce Roi de Caſtille, Alphonſe X. aſſez hardi pour prétendre, que ſi Dieu, à la création du Monde, l'eût appellé à ſon conſeil, il eût reçu de lui de bons avis !

Des travaux qu'avec vous je ne puis partager,
Si j'ose vous distraire, & vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la Terre rappelle
(1) Ce corps que dans les airs je lance si loin d'elle;
La Pesanteur... Déjà ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui se passe en vous.

(2) Au sortir d'un repas, dans votre sein paisible
Quel ordre renouvelle un combat invisible?
Et quel heureux vainqueur a pu si promptement
Chercher, saisir, dompter, broyer cet aliment,
Qui bientôt liqueur douce ira de veine en veine
Se confondre en son cours dans le sang qui l'entraîne?
(3) Dans un autre combat, non moins cher à nos vœux,
Comment peut une écorce, espoir d'un malheureux, Atta-

(1) *Ce corps, &c.* La progression de la vitesse d'un corps qui tombe nous est connue: nous calculons les vitesses qu'il doit avoir dans tous les instans de sa chute. Mais pourquoi tombe-t-il? Newton se contente de dire que la pesanteur est une premiere qualité que Dieu a imprimée à la matiere. Nous connoissons les faits, nous raisonnons sur les causes.

(2) *Au sortir, &c.* Est-ce la trituration, ou la fermentation, ou les deux ensemble? La différence des sentimens prouve l'incertitude de la cause.

(3) *Dans un autre combat, &c.* La partie de la Physique où nous devrions avoir fait le plus grand progrès pour notre intérêt, est la Médecine Pendant combien de siécles les Médecins n'ont-ils eu qu'une connoissance grossiere de l'Anatomie, de la Botanique, &c? Pendant combien de tems ont-ils ignoré la circulation du sang? On avoit soutenu jusqu'au 16 siécle, que quand le mal est du côté droit, il faut saigner du côté gauche. Brissot osa avancer le contraire, & alluma une guerre très-vive en Espagne. On eut recours aux Magistrats. Arrêt rendu portant défense de saigner contre l'ancienne opinion. Appel de cet Arrêt à l'Empereur Charles-Quint. Il alloit décider en faveur de l'ancienne pratique, lorsque le Duc de Savoye mourut, quoique saigné.

Attaquer, conquérir, enchaîner l'ennemie,
Qui tantôt en fureur, & tantôt endormie,
A fait tréve avec nous le jour de ſon ſommeil?
Mais au jour de colere, exacte à ſon réveil
Elle rallume un feu qui dans nos yeux petille.
Tous nos eſprits ſubtils, vagabonde famille,
S'égarent dans leur courſe: en deſordre comme eux
L'âme même s'oublie, & dans ce trouble affreux,
La mort prête à frapper, déjà léve ſa foudre.
Que d'allarmes, quels maux appaiſe un peu de poudre!

De ſyſtêmes ſçavans épargnez-vous les frais,
(1) Et ces brillans diſcours qui n'éclairent jamais.
Avouëz-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas: tout eſt myſtere en vous-même, à vous-même.
Et nous voulons encor qu'à d'indignes ſujets
Le Souverain du Monde explique ſes projets,
Quand

dans une pleuréſie, ſuivant cette pratique. Cette mort dérouta Charles-Quint, qui n'oſa prononcer, & le procès reſta indécis. Quelle guerre n'a point cauſé parmi nous l'Antimoine? Arrêts obtenus tantôt pour le défendre, tantôt pour le permettre. Le Quinquina qui guériſſoit ſi promptement la fiévre, eut parmi nos Médecins beaucoup d'ennemis. Ils s'oppoſoient à un remède ſi contraire aux maux dont *l'art fait ſon domaine*, dit la Fontaine dans ſon Poëme du Quinquina. L'animoſité de Moliere contre les Médecins vint de l'entêtement que pluſieurs conſervoient alors pour les anciennes erreurs. On ſçait le ſujet de l'Arrêt burleſque de Boileau. La plaiſanterie du Poëte ſauva l'honneur de plus d'un Philoſophe, & de plus d'un Magiſtrat.

(1) *Et ces brillans diſcours*, &c. Après nous être moqués des anciens Philoſophes, nous ſemblons y revenir: par ces mots d'attraction, gravitation, &c. nous rappellons les qualités occultes, les atômes indiviſibles, le vuide, &c. Nous circulons de ſyſtêmes en ſyſtêmes, & nous revenons toujours au même point, qui eſt l'ignorance.

Quand ce corps, de notre âme esclave méprisable,
Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable!
De la Religion si j'éteins le flambeau,
Je me creuse à moi-même un abîme nouveau.
Déiste, que pour toi la nuit devient obscure,
Et de quel voile encor tu couvres la Nature!
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeller
Celui qui pour un tems ne veut que m'exiler?
Si la Terre n'est point un séjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance?
(1) La Peste la ravage, & d'affreux tremblemens
Précédent la fureur de ses embrasemens.
Le froid la fait languir, la chaleur la dévore,
Et pour comble de maux son Roi la deshonore.
L'Être pensant, qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ses tristes Etats aveugle, & sans pouvoir,
Jouët infortuné de passions cruelles,
Est un Roi qui commande à des Sujets rebelles,
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.
Son Etat, tu le sçais, attend le même sort:
Tout périra, le feu réduira tout en cendre.
(2) Tu le sçais dès longs tems: mais sçauras-tu
m'apprendre

Par

(1) *La peste la ravage, &c.* L'origine du Mal Physique a toujours causé une grande difficulté. Maxime de Tyr, Platonicien, dans son Traité *d'où viennent les maux, puisque Dieu est l'auteur des biens*, dit que la peste, les incendies, &c. ne sont point dans l'intention de Dieu, mais une suite nécessaire à la conservation de son ouvrage, parce que la destruction des parties fait la conservation du tout. *Deus totum respicit, cujus causâ necesse est corrumpi partes.* Ce principe, devenu aujourd'hui si commun, borne d'une étrange façon la Puissance Divine. Tantôt nos raisonneurs en ont une foible idée; tantôt ils affectent d'en avoir une si grande, qu'ils n'osent décider si Dieu ne peut pas rendre la matiere pensante. Dans quel labyrinthe on s'égare, quand on perd le fil de la Religion!

(2) *Tu le sçais dès long-tems: mais sçauras-tu m'apprendre.* L'attente d'un embrasement général est tres-

Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait?
Que n'avoit-il du moins rendu le Tout parfait?
S'il ne l'a pu ce Dieu, qu'a-t-il donc d'admirable?
S'il ne l'a pas voulu, te semble-t-il aimable?
Tu t'efforces envain, toi qui prétens tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton déſeſpoir.
Pour moi j'attens qu'un jour Dieu lui-même l'enleve:
Il ſuffit qu'un inſtant la Foi me le ſouleve.
J'en vois aſſez, & vais t'apprendre ſa leçon,
Qui conſole à la fois le Cœur & la Raiſon.

Oui, le tout doit répondre à la gloire du Maître:
(1) L'Univers eſt ſon temple, & l'homme en eſt le prêtre:

Le

ancienne, & commune à preſque tous les peuples, au rapport des Voyageurs. Il arrivera, diſoit Seneque, *cùm Deo viſum ordiri meliora, vetera finiri.* Puiſque rien n'eſt éternel, dit Lucrece,

Fateare neceſſe eſt
Exitium quoque terrarum, cœlique futurum.

La Terre, ſuivant ſa conjecture, ayant par la ſuite des tems perdu toute ſon humidité, deviendra combuſtible par l'action du Soleil ſur elle.

Cùm ſol & vapor omnis,
Omnibus epotis humoribus, exuperarint. L. 7.

D'autres Philoſophes conjecturent que les Planetes trouvant une réſiſtance continuelle à traverſer l'Æther, leur force centrifuge s'affoiblit peu à peu, & cet affoibliſſement inſenſible, multiplié par la ſuite des ſiécles, ſera cauſe que la Terre & les autres Planetes ſe précipiteront enfin ſur le Soleil. Ne demandons point aux Philoſophes ſi leurs conjectures ſont vraiſemblables ou non: demandons-leur ſeulement pourquoi ils les font. Qui leur a dit que le Monde finiroit, & qu'il finiroit par le feu? La Phyſique n'a jamais annoncé cet événement. Je dirai à la fin du ſixiéme Chant, quelle a pu être l'origine de cette ancienne tradition.

(1) *L'Univers eſt ſon temple, & l'homme en eſt le prê-*

tre.

Le temple inanimé, ſans le prêtre eſt muët.
Cet immenſe Univers, de la main qui l'a fait,
Doit par la voix de l'homme adorer la puiſſance,
Et rendre le tribut de la reconnoiſſance.
Ce tribut dura peu: l'ordre fut renverſé,
Quand par le prêtre ingrat, le Dieu fut offenſé,
La Nature perdit toute ſon harmonie;
Avec le criminel la Terre fut punie.
De l'homme & de ſes fils le déplorable ſort
(1) Fut la pente au péché, l'ignorance & la mort.
Mais ces fils n'étoient pas; une race future....
Lorſque le Créateur frappe ſa créature,
(2) Eſt-ce à notre Juſtice à meſurer les coups?
Et ce qu'un Dieu ſe doit, mortels, le ſçavez-vous?

(3) La Terre ne fut plus un jardin de délices,
Miniſtre cependant de nos derniers ſupplices,
Et

tre. Montagne veut ſe moquer de ce privilége que l'homme s'attribue, d'être le ſeul dans l'Univers, qui en puiſſe connoître la beauté, & en rendre graces à l'Architecte. *Qui lui a ſcellé ce privilége*, dit-il? *Qu'il nous montre les lettres de cette belle & grande charge.* Il eſt le ſeul Etre penſant: voilà ſon privilége, & les lettres de ſa charge.

(1) *Fut la pente au péché, &c.* „ L'homme livré à „ la concupiſcence, *dit M. Boſſuet dans ſes Elévations*, „ la tranſmet à ſa poſtérité: ſitôt que tout naît dans la „ concupiſcence, tout naît dans le déſordre, tout naît „ odieux à Dieu. Quel crime a commis cet enfant? Il „ eſt enfant d'Adam; voilà ſon crime."

(2) *Eſt-ce à notre Juſtice, &c.* Nous ne devons pas juger de la Juſtice Divine par la nôtre. La nôtre eſt une juſtice d'égal à égal: la Divine eſt une juſtice de l'Infini au Fini, du Créateur à la Créature. Cependant notre juſtice même ne punit-elle pas quelquefois les enfans des crimes de leurs peres; & n'avons-nous pas des loix qui dégradent de nobleſſe non ſeulement le criminel, mais toute ſa poſtérité? Ces loix ne nous paroiſſent pas injuſtes.

(3) *La Terre ne fut plus, &c.* Milton qui ne croyoit pas qu'actuellement, *Tout eſt bien*, nous dépeint auſſi-

Et maintenant si prompte à les exécuter,
La Mort, sous un Ciel pur, sembloit nous respecter.
Hélas! cette lenteur à prendre ses victimes
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.
(1) Une seconde fois frappant notre séjour
Le Ciel défigura l'objet de notre amour.

La

tôt après la desobéissance d'Adam, le Péché & la Mort sortant de l'Enfer où ils avoient été enfermés jusqu'alors, & bâtissant un pont de communication avec notre Monde, ils affermissent avec des clous & des chaînes de diamant l'arcade de ce pont. En même tems les Anges, par l'ordre de Dieu, dérangent la situation de la Terre, du Soleil, des Astres, &c. Nous allons voir des Sçavans soutenir que ce dérangement que Milton décrit poëtiquement, arriva en effet après le Déluge. Comme je ne veux rien donner ni aux fictions poëtiques, ni aux conjectures les plus vraisemblables, je n'avance rien que de certain, & ce que j'avance suffit, à ce que je crois, pour expliquer l'origine du Mal Physique. Dieu maudit la Terre, & prédit qu'elle produiroit pour nous des ronces & des épines. Elle ne fut plus un jardin de délices: voilà son premier supplice.

(1) *Une seconde fois frappant notre séjour.* Voilà le second supplice de la Terre, le Déluge. On ne peut nier que ce bouleversement général n'ait flétri sa beauté, alteré la pureté de l'air, & n'ait été la cause que la vie de l'homme a été depuis si abregée. Mais Dieu dérangea-t-il l'axe de la Terre? Y avoit-il un Equinoxe perpétuel avant le Déluge? & le printems éternel dont les Poëtes ont parlé, *ver erat æternum*, a-t-il été véritable, comme Burnet l'a prétendu? On lit avec plaisir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la Nature, & dans la révision de l'Histoire du Ciel, pour appuyer cette conjecture; mais je me borne à dire que par ses sables, ses crevasses, ses exhalaisons funestes, la Terre nous présente en mille endroits les marques du grand coup dont elle a été frappée; que la Nature souffre & gémit, comme le dit S. Paul, Rom. VIII. *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est non volens... omnis creatura ingemiscit, & parturit...* L'origine du Mal Physique, ainsi que celle du Mal Moral, est donc la même, c'est-à-dire, le péché du premier homme.

La Terre par ce coup juſqu'au centre ébranlée,
Hideuſe en mille endroits, & par-tout déſolée,
(1) Vit ſur ſon ſein flétri les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les ſables la couvrir;
Et s'élever ſur elle en ténébreux nüages,
De funeſtes vapeurs, meres de tant d'orages.
Les ſaiſons en déſordre & les vents en courroux
Fourniſſent à la mort des armes contre nous;
Et toute la Nature, en ce tems de ſouffrance,
Captive, gémiſſante, attend ſa délivrance;
Au criminel ſoumiſe, obéït à regret,
Se cache à nos regards, & ſoupire en ſecret.
Oui, tout nous eſt voilé, juſqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu rendu viſible,
Précipitant du Ciel tous les aſtres éteints,
(2) Remplacera le jour, & ſera pour ſes Saints
Cette unique clarté ſi long-tems attendue.
Pour eux-mêmes ſévere, ici-bas à leur vue
Il ſe montre, il ſe cache; & par l'obſcurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi ſe plaindre? Il peut nous ravir ſa lumiere:
Par grace il ne veut pas la couvrir toute entiere.
Qui la cherche, eſt bientôt pénétré de ſes traits;
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais.

Ainſi

(1) *Vit ſur ſon ſein flétri, &c.* Je viens de parler des loix qui dégradent la poſtérité d'un criminel. Nous en avons auſſi qui dégradent ſa Terre, en ordonnant que la haute futaye ſera coupée juſqu'à une certaine hauteur, & les foſſés du château comblés, afin que ces châteaux ſoient comme punis du crime de leur Seigneur. Pourquoi donc ne voulons-nous pas que Dieu qui avoit donné à l'homme l'empire de la Terre, ait flétri la beauté de cet empire, lorſque l'homme par ſa deſobéiſſance ſe rendit indigne de le poſſeder?

(2) *Remplacera le jour, & ſera pour ſes Saints.* La Jéruſalem céleſte *non eget ſole, neque luna; nam claritas Dei illuminabit eam, & lucerna ejus eſt Agnus.* Apoc. XXI.

Ainſi de nos malheurs j'explique le myſtere.
Dans un Maître irrité j'admire un tendre pere:
Et je ne vois par-tout que rigueurs & bontés,
Châtimens & bienfaits, ténébres & clartés.
(1) Si ma Religion n'eſt qu'erreur & que fable,
Elle me tend, hélas! un piége inévitable.
Quel ordre! quel éclat! & quel enchaînement!
L'unité du deſſein fait mon étonnement.
Combien d'obſcurités tout à coup éclaircies!
Hiſtoriens, Martyrs, Figures, Prophéties,
Dogmes, Raiſonnemens, Ecrits, Tradition,
Tout s'accorde, ſe ſuit; & la ſéduction
A la vérité même en tout point eſt ſemblable.
Déiſtes, dites-nous quel génie admirable
Nous ſçait de toutes parts ſi bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper.
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,
Pourroit-il, oubliant ſa gloire qu'on offenſe,
Permettre à cette erreur, qu'il ſemble autoriſer,
D'abuſer de ſon nom pour nous tyranniſer?
(2) Par quel crédit encor, ſi loin de ſa naiſſance
(3) Ce menſonge en tous lieux a-t-il tant de puiſſance? De

(1) *Si ma Religion n'eſt qu'erreur & que fable.* Cette penſée de la Bruyere eſt fameuſe: „ Si ma Religion „ étoit fauſſe, voilà le piége le mieux dreſſé qu'il ſoit „ poſſible d'imaginer. Il étoit inévitable de ne pas „ donner tout au travers, &c. " Cette penſée eſt imitée de ces belles paroles de Richard de ſaint Victor: *Domine, ſi error eſt, quem credimus, à te decepti ſumus; quoniam iis ſignis prædita eſt Religio, quæ non niſi à te eſſe potuerunt.*

(2) *Par quel crédit encor, ſi loin de ſa naiſſance.* Si l'on veut oppoſer que les converſions ont été faites par violence en Amérique, on ne peut nier que toutes celles de l'Orient n'ayent été faites par voie de perſuaſion, & n'ayent été très-nombreuſes chez les Chinois ſi vantés pour leur eſprit. Il n'eſt pas néceſſaire que la Religion Chrétienne ſoit par-tout la Religion regnante, mais qu'il y ait des Chrétiens par toute la Terre.

(3) *Ce menſonge en tous lieux a-t-il tant de puiſſance?* Plu-

De l'Iſlande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Hottentot juſqu'au tranſi Lapon,
Nos prêtres de leur zéle ont allumé les flâmes;
Ils ont couru par-tout pour conquérir des âmes,
Des eſclaves par-tout ont chéri leurs vainqueurs:
Que leur fable eſt heureuſe à ſoumettre les cœurs!

(1) Si des rives du Gange aux rives de la Seine
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
(2) D'éloquens Talapoins, munis d'un long Sermon,
Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon,
Ou que, Prédicateurs au bon-ſens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des Derviches auſteres,

De

Pluſieurs Souverains, quoique barbares, reçurent favorablement les premiers Miſſionnaires. Ceux qu'en 697. ſaint Gregoire le Grand envoya en Angleterre, y trouverent un Roi fort doux, qui après les avoir entendu parler d'une félicité éternelle, leur répondit : *Voilà de belles promeſſes, mais nouvelles & incertaines. Je ne dois pas tout d'un coup renoncer à ce que j'ai cru juſqu'à préſent. Cependant puiſque votre zéle pour notre bonheur vous a fait venir ſi loin, je vous recevrai bien, & je ne vous empêche pas d'attirer à votre Religion ceux que vous pourrez perſuader.* M. Fleuri, L. 36.

(1) *Si des rives du Gange, &c.* Cette penſée eſt encore dans la Bruyere. „ Si l'on nous aſſuroit que le motif ſecret de l'Ambaſſade des Siamois a été d'exciter le Roi très-Chrétien à renoncer au Chriſtianiſme, à permettre l'entrée de ſon Royaume aux Talapoins, qui fuſſent entrés dans nos maiſons, pour perſuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans, à nous-mêmes; avec quelle riſée, & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choſes ſi extravagantes ? Nous faiſons cependant à tous ces peuples des propoſitions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules, & ils ſupportent nos Religieux & nos Prêtres... Qui fait cela en eux & en nous? ne ſeroit-ce pas la force de la vérité?"

(2) *D'éloquens Talapoins, &c.* Prêtres des Siamois, dont le Dieu qu'ils nomment *Sommonokodon*, eut une grande guerre à ſoutenir contre ſon frere Theratat, & parvint à la divinité par ſes grandes actions.

De par le grand Prophéte en termes foudroyans,
Vinſſent nous propoſer d'être de vrais croyans;
Quelle moiſſon de cœurs feroient de tels Apôtres?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres,
Un Dieu né dans le ſein de la Virginité,
(1) Un Dieu pauvre, ſouffrant, mort, & reſſuſcité,
Ne commande par eux que pleurs, & pénitence.
Eſt-ce de leurs diſcours la brillante éloquence,
Qui peut à ſa (2) pagode arracher un Chinois?
Quel champ pour l'Orateur que la Crêche & la Croix!

Celui qui l'a prédit opere ce miracle.
(3) Tout peuple, toute terre entendra ſon Oracle.
Sa Loi ſainte ſera publiée en tous lieux:
Je me ſoumets ſans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin la raiſon qui m'éclaire
N'y voit point de lumiere, à la ſienne contraire.
(4) Mais ſon flambeau s'unit au flambeau de la Foi,
Et toutes deux ne font qu'une clarté pour moi.

Le

(1) *Un Dieu pauvre*, &c. Fleuri, Hiſtoire Eccleſ. L. 41. rapporte que le Roi des Friſons prêt à recevoir le Baptême, entrant déja dans les Fonts, demanda s'il trouveroit dans le Paradis les Rois ſes aïeux? L'Evêque lui ayant répondu qu'ils étoient en Enfer, le Roi ſortit des Fonts, en diſant: *Je ne quitterai point la compagnie des Princes mes aïeux, pour aller dans votre Paradis chercher ces pauvres que je ne connois point; je ne puis croire des nouveautés.* Elevés dans les vérités de notre Religion, nous ne comprenons point aſſez la répugnance que doivent trouver à s'y ſoumettre, ceux qui en entendent parler pour la premiere fois.

(2) *Pagode*, &c. Nom qu'on donne aux Temples des Indiens, & aux Idoles adorées dans ces Temples. Le peuple de la Chine a auſſi ſes Pagodes.

(3) *Tout peuple*, &c. Il n'eſt pas néceſſaire que toute Terre ait été convertie; il ſuffit qu'elle ait entendu. Ce qui a été prédit, eſt accompli.

(4) *Mais ſon flambeau*, &c. *La Raiſon*, dit Locke, *eſt la Révélation naturelle, & la Révélation eſt la Raiſon natu-*

Le Verbe s'eſt fait chair; je l'adore & m'écrie:
Trois fois Saint eſt le Dieu qui m'a donné la vie.

De l'horreur du néant à ton ordre tout ſort:
En toi ſeul eſt la vie, & ſans toi tout eſt mort,
O Sageſſe, ô Pouvoir dont le Monde eſt l'ouvrage,
Du Très-haut, ton égal, la parole & l'image.
Quand ſous nos traits caché, tu parus ici-bas,
Les ténébres, grand Dieu, ne te comprirent pas.
Aujourd'huï que ta gloire éclate à notre vue;
Que ta Religion eſt par-tout répandue;
De ſuperbes eſprits, ivres d'un faux ſçavoir,
Quand tu brilles ſur eux, refuſent de te voir.
Leur déplorable ſort ne doit point nous ſurprendre;
Les ténébres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'aſtre qui nous luit,
Couvert de ſes rayons eſt toujours dans la nuit.

Envain

naturelle augmentée par un nouveau fonds de découvertes, émanées immédiatement de Dieu. Ces deux révélations nous apprennent ce que nous devons ſçavoir pour le bien préſent de nos corps, & le bien futur de nos âmes. Quand nous voulons pouſſer plus loin notre curioſité, & exercer ſur les ouvrages de Dieu un droit d'examen, la Nature même nous apprend que nous ne l'avons pas. J'ai fait voir dans le deuxiéme Chant & dans celui-ci, les erreurs de ceux qui ont voulu la connoître. Ce ne ſont que ſyſtêmes qui ſe détruiſent tour à tour. Les Philoſophes anciens ont voulu expliquer la Nature par le moyen de l'eau, de l'air, du feu, ou de quelque autre principe génératif; enſuite par les atômes, les quatre élémens, le ſec & l'humide. Nos Modernes ont eu recours, tantôt aux trois élémens ſortis de l'écornement des Cubes, tantôt à l'attraction, tantôt à des monades actives & paſſives, & capables de penſer. Quelle contrariété dans l'eſprit humain, qui ſans preuves croit ces choſes inintelligibles, & réſiſte à une Religion prouvée par une nuée de témoins? Les plus incrédules à la parole de Dieu, ſont ſouvent les plus crédules aux folles opinions des hommes.

Envain ces insensés parlent d'un premier Etre:
(1) Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître?
Ouvre leur cœur, mes Vers ne le pourront ouvrir.
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent, dont la bouche prophane
Aux

(1) *Sans toi, Verbe éternel, &c.* On ne peut connoître le Pere que par le Fils. Depuis le péché, Dieu s'étant retiré de nous, nous ne pouvons revenir à lui sans être rappellés. Un sujet disgracié & exilé pourra-t-il revoir son maître, si quelqu'un ne vient de sa part lui annoncer sa grace & son rappel? Le Déiste qui ne croit ni disgrace ni rappel, veut établir sa Religion sur la Raison seule, sans Révélation. La différence des Religions qui sont sur la Terre, le persuade qu'elles sont toutes fausses, parce que, dit-il, si Dieu en avoit établi une, elle seroit unique. Toutes ces Religions qui lui paroissent si différentes, se réduisent à trois, qui toutes trois s'accordent à déposer contre lui, qu'il y a eu une Révélation. Excepté un petit nombre d'Idolâtres qui reste encore, comme pour nous rappeller les anciennes extravagances du genre-humain sans Révélation; que nous offrira la Terre, si nous la parcourons? Ce que nous y trouverons d'hommes, seront tous ou Juifs, ou Chrétiens, ou Mahométans. Le Chrétien rappellé au Pere par le Fils, respecte les Prophétes qui annoncerent ce Fils aux Juifs; il regarde sa Religion comme l'accompliſſement de celle des Juifs, & toutes les deux n'en font qu'une. Le Mahometan respecte les Prophétes des Juifs, & le Messie des Chrétiens auquel il fait succeder un Prophéte imaginaire. Sa Religion qui n'est ni la Juive ni la Chrétienne, mais un mêlange bizarre de toutes les deux, avoue que l'une & l'autre l'a précédée, & se croit, comme elles, fondée sur la Révélation. Voilà donc les trois Religions d'accord entre elles pour confondre le Déiste: voilà tous les hommes réünis, pour lui dire, que toute Religion doit être fondée sur la Révélation, & qu'il y a eu une Révélation. Ainsi le Déiste qui ne reconnoît ni disgrace ni rappel, qui croit seul suivre la Raison, & honorer Dieu par elle, est encore plus éloigné de Dieu & de la Raison, que le Juif, & même que le Mahométan.

Aux hommes ſans ton ordre oſe annoncer ta Loi?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi?
L'impiété s'armoit d'une fureur nouvelle:
(1) L'Arche ſainte en péril m'a fait trembler pour elle;
Et j'ai cru que ma main la pourroit ſoutenir:
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir;
Et mon zéle peut-être irrite ta colere,
Quand je crains pour ta gloire & celle de ton pere.
O crainte, que la foi doit chaſſer de mon cœur!
Tu n'as point parmi nous beſoin d'un défenſeur.
Du Prince des Enfers que la rage frémiſſe;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguſte édifice:
Quand mes yeux le verroient tout prêt à ſuccomber,
L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

(1) *L'Arche ſainte en péril, &c.* Perſonne n'ignore la punition terrible d'Oſa, qui voyant l'Arche prête à tomber, courut pour la ſoutenir.

CHANT SIXIEME.

NON des myſteres ſaints l'auguſte obſcurité
Ne me fait point rougir de ma docilité.
Je ne diſpute point contre un Maître ſuprême.
Qui m'inſtruira de Dieu, ſi ce n'eſt Dieu lui-même?
Dans un ſombre nuage il veut s'envelopper:
Mais il eſt un rayon qu'il en laiſſe échapper.
Que me faut-il de plus? je marche avec courage,
Et content du rayon, j'adore le nüage.
Il a dit, & je crois. Aux pieds de ſon auteur
Ma raiſon peut ſans honte abaiſſer ſa hauteur.

Mais pourquoi non content de ce grand ſacrifice,
(1) Ce Dieu veut-il encor que l'homme ſe haïſſe?
Je m'aime: faut-il donc que m'armant de rigueur,
Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon cœur,

(Sa-

(1) *Ce Dieu veut-il encor que l'homme ſe haïſſe.* „Jéſus-Chriſt, *dit M. Boſſuet*, nous propoſe l'amour de „Dieu, juſqu'à nous haïr nous-mêmes. Il nous propoſe la modération des déſirs ſenſuels, juſqu'à retrancher tout à-fait nos propres membres... renoncer à tout plaiſir, vivre dans le corps comme ſi l'on étoit ſans corps, quitter tout, vivre de peu, preſque de rien, & attendre ce peu de la Providence..." *Hiſt. Univ.*

(Sacrifice sanglant! guerre longue & cruelle!)
Couper de cet amour la racine éternelle?
Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour lui,
De nos cœurs isolés être le seul appui.
Suis-je un objet si grand pour tant de jalousie?
De l'or, ni des honneurs l'indigne frénésie
Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.
(1) Faut-il à si bas prix sortir de son devoir?
Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une âme tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort?
(2) Et pour un peu de miel condamne-t-il à mort?
Je sçais qu'il nous demande un amour sans partage.
Mais enfin la Nature est aussi son ouvrage:
Et lorsqu'à tant du maux tu mêles quelques biens,
O Nature, tes dons ne sont-ils pas les siens?
Ce n'est pas qu'attendant de toi les biens solides,
Chez tes amis fameux je choisisse mes guides.
(3) L'arbitre renommé du plaisir élégant
M'étaleroit en vain tout son luxe sçavant.

L'art

(1) *Faut-il à si bas prix, &c. Il y a des gens*, dit M. Pascal, *qui se damnent si sottement.* Celui que je fais parler ici, est persuadé que les plaisirs imaginaires que notre seule vanité réalise, ne méritent pas notre attachement: il est persuadé aussi que les plaisirs des sens ne le méritent pas: mais comme la Nature nous y entraîne, il est effrayé d'une loi qui s'oppose toujours à la Nature. Ainsi, quoiqu'il ne soit ni avare, ni ambitieux, ni Epicurien, ni Pirrhonien, il a de la peine à être Chrétien sincerement.

(2) *Et pour un peu de miel, &c.* Allusion aux paroles de Jonathas, *gustans gustavi paululum mellis, & ecce morior.*

(3) *L'arbitre renommé, &c.* St. Evremont fameux par l'esprit & par la volupté, fut appellé le Pétrone de son siécle. Dans son Discours sur les plaisirs, il se vante de ne point se connoître. „ Je ne veux avoir sur rien un „ commerce trop long & trop sérieux avec moi-même.. „ Puisque la prudence a eu si peu de part aux actions „ de ma vie, il me fâcheroit qu'elle se mêlât d'en ré- „ gler la fin.

L'art de se rendre heureux ne s'apprend point d'un maître
Habile seulement à ne se point connaître,
Qui mettant de sang froid la prudence à l'écart,
Veut vivre à l'avanture, & mourir au hazard.
(1) Ce Rimeur enjoüé m'inspire la tristesse.
Et que m'importe à moi sa goutte & sa vieillesse?
L'ennui de ses malheurs dicta ses vers badins.
Il m'y dépeint sa joie, & j'y lis ses chagrins.
Il me chante l'amour d'une voix affligée;
Et suivant mollement sa Muse négligée,
Du mépris de la mort me parle à chaque pas.
Il m'en parleroit moins s'il ne la craignoit pas.
Illustres paresseux dont Pétrone est le maître,
O vous, mortels contens, puisque vous croyez l'être,
Vous me vantez envain vos jours délicieux:
Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
Hélas! dans ce tems même à vos cœurs favorable,
Regne affreux de Venus, quand l'homme déplorable
Consacra ses plaisirs sous des noms empruntés,
Et de ses passions fit ses Divinités;
Le Sage dut toujours, honteux de sa foiblesse,
Encenser à regret les Dieux de la molleſſe.
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner.
Malheureux, sous leur joug qui se laisse enchaîner.
Mais contre un ennemi qui souvent est aimable,
Faut-il faire à toute heure une guerre implacable?
Un seul moment de paix me rend-il criminel?
Et le Dieu des Chrétiens n'est-il pas trop cruel,
Quand il veut que pour lui renonçant à moi-même,
Pour lui, mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime,
J'é-

(1) *Ce Rimeur enjoüé, &c.* L'Abbé de Chaulieu, dans les Poësies qu'on a imprimées sous son nom, revient à tout moment à son âge, à la goutte, & à son mépris pour la mort.

J'étouffe la nature, & maître infortuné,
(1) Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné?
Dans sa morale enfin trouverai-je des charmes,
Quand il appelle heureux, ceux qui versent des larmes?

(2) Ainsi parle un mortel qui combat à regret
Une Religion qu'il admire en secret.
Frappé de sa grandeur, il la croit, il l'adore:
Troublé par sa morale, il veut douter encore.
Il repousse le Dieu dont il craint la rigueur.
Achevons le triomphe en parlant à son cœur,
Et cherchant un accès dans ce cœur indocile,
Chassons l'impiété de son dernier asyle.

A la Religion si j'ose résister,
(3) C'est la Raison du moins que je dois écouter.

A

(1) *Je gourmande en tyran, &c.* Les Philosophes Payens avoient raisonné de plusieurs façons différentes sur le souverain-bien. Jésus-Christ commence son Sermon sur la montagne, par décider cette grande question. *Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, &c.* Et le premier à qui il assure, suivant la réflexion de M. Bossuet, une place dans son Paradis, est un compagnon de sa croix, mourant sur elle à côté de lui.

(2) *Ainsi parle un mortel, &c.* „ Les hommes, *dit* „ *Abadie*, sont incrédules, parce qu'ils veulent l'être; „ & ils veulent l'être, parce que c'est l'intérêt de leurs „ passions."

(3) *C'est la Raison, &c. Ratio est vera lex*, disent les Spinosistes dans le *Pantheisticon* imprimé en Angleterre; livre, dont la morale, qui n'a pour but que la tranquillité de l'âme, est cependant très-sévere, puisqu'elle ordonne toujours la résistance aux passions. Bayle demande dans son Traité sur la Comete, si une société d'Athées se feroit des principes de morale & de probité. Ce livre en est la preuve; mais qui pratiqueroit sincerement cette morale, se laisseroit bientôt de n'en espérer d'autre récompense que la tranquillité de l'âme. L'honnête-homme est aisément Chrétien.

A la divine Loi quand je crains de ſouſcrire,
Celle de la Nature a ſur moi tout l'empire.
Je veux choiſir mon joug, & qu'entre ces deux loix,
Mon intérêt ſoit juge, & décide mon choix.
Sans doute qu'indulgente à nos âmes fragiles,
La Raiſon ne preſcrit que des vertus faciles.
(1) N'allons point toutefois les chercher dans Platon,
Et laiſſons déclamer Seneque & Ciceron.
Ces faſtueux Cenſeurs de l'humaine foibleſſe,
Inſpirés par l'orgueil plus que par la ſageſſe,
Peut-être en leurs Ecrits remplis d'auſtérité
Ont ſuivi la Raiſon moins que leur vanité.
Faiſons parler ici de plus docteurs moins rigides:
Que les Poëtes ſeuls ſoient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs, où tout doit nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive allarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous ſommes,
Nous attachent au Ciel, à nous, à tous les hommes.

„ (2) De Jupiter par-tout l'homme eſt environné.
„ Rendons tout à celui qui nous a tout donné.
„ Jettons-nous dans le ſein de ſa bonté ſuprême.
„ (3) Je ſuis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-même. „ No-

(1) *N'allons point toutefois*, &c. Dans la ſcience de la Nature, les anciens Philoſophes n'ont débité que des erreurs. Dans la ſcience de la Morale, ils ont débité les plus grandes vérités, parce que la loi naturelle grave ces vérités dans nos cœurs. Quel ſévere Cenſeur que Ciceron dans ſes Offices! Mais ces vérités ſe trouvent même chez les Poëtes, d'où l'on peut tirer un abregé de morale, & les grands principes ſur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes, & envers nous-mêmes.

(2) De Jupiter, partout, &c. *Jovis omnia plena.* Virg. *Hinc omne principium; huc refer exitum.* Hor.

(3) Je ſuis cher, &c. *Carior eſt illis homo quàm ſibi.* Juven.

„ Notre encens pourroit-il par ſa ſtérile odeur,
„ D'un Etre ſouverain contenter la grandeur?
„ (1) Du méchant qui le prie, il rejette l'offrande.
„ Un cœur juſte, un cœur ſaint, voilà ce qu'il demande.
„ (2) A l'un de ſes côtés la Juſtice debout,
„ Jette ſur nous ſans ceſſe un coup-d'œil qui voit tout,
„ Et le glaive à la main demandant ſes victimes
„ Préſente devant lui la liſte de nos crimes.
„ Mais de l'autre côté la Clémence à genoux,
„ Lui préſentant nos pleurs deſarme ſon courroux.

„ Quand pour moi ſi ſouvent j'implore la clémence,
„ N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offenſe?
„ Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
„ (3) Et j'abandonne au Ciel le ſoin de me venger.
„ Si je n'oſe haïr l'ennemi qui m'afflige,
„ Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige?
„ (4) Je donne à ſes défauts des noms officieux.
„ Mon cœur pour l'excuſer me rend ingénieux.
„ Il m'excuſe à ſon tour, & de mon indulgence
„ Celle qu'il a pour moi devient la récompenſe.
„ Ma charité s'étend ſur tous ceux que je voi.
„ (5) Je ſuis homme, tout homme eſt un ami pour moi.

„ Le

(1) Du méchant qui le prie, il rejette l'offrande. *Compoſitum jus, faſque animi, ſanctoſque receſſus mentis*, &c. Perſe.

(2) *A l'un de ſes côtés*, &c. Cette image de la Juſtice divine eſt dans Heſiode, & celle de la Clémence eſt dans Stace. *Theb.* XII.

(3) *Et j'abandonne au Ciel le ſoin de me venger.* La vengeance, dit Juvenal, eſt le partage d'un petit eſprit. *Infirmi eſt animi exiguique voluptas, ultio.*

(4) Je donne à ſes défauts, &c. *Ac pater ut nati, ſic nos debemus amici*, &c. Ce bel endroit d'Horace eſt ſçu de tout le monde.

(5) Je ſuis homme, &c. *Homo ſum, humani nil à me alienum puto.* Ter.

Satire 3e. V. 49. Book 1st

„ (1) Le Pauvre, & l'Etranger, le Ciel me les envoie,
„ Et mes mains avec eux partagent avec joie
„ Des biens qui pour moi seul n'étoient pas destinés.
„ (2) Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.
„ D'une âme généreuse ô volupté suprême!
„ (3) Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.
„ L'amour de ses pareils sera toujours en lui
„ Des humaines vertus l'inébranlable appui.
„ Voudroit-il, allarmant ma tendresse jalouse,
„ (4) Me faire soupçonner la foi de mon épouse?
„ O crime, qui des loix crains par-tout la rigueur,
„ A tes premiers attraits il a fermé son cœur.
„ (5) Qui nourrit en secret un desir téméraire,
„ Même dans un corps pur porte une âme adultere.

„ La

(1) *Le Pauvre*, &c. Les Pauvres, & les Etrangers, dit *Homere dans l'Odyssée*, nous viennent de la part des Dieux.

(2) *Les solides trésors*, &c. Fameuse Epigramme de Martial. *Solas, quas dederis, semper habebis opes.*

(3) *Un mortel bienfaisant*, &c. Rien, dit Ciceron, n'approche plus les hommes des Dieux, que de faire du bien. Ceux qui, *sui memores alios fecere merendo*, sont placés par Virgile dans les Champs Elisées.

(4) Me faire soupçonner, &c. *Hoc fonte derivata clades*, &c. Horace attribue à l'adultere tous les malheurs qui affligent les Romains. Tacite en décrivant les mœurs des Germains, peuples très-féroces, remarque que chez eux l'adultere étoit rare, & sévérement puni, ce qui lui fait dire ce beau mot: Chez eux on ne rit pas du crime, & la galanterie n'est pas appellée la mode du siécle. *Nemo illic vitia ridet, nec corrumpere aut corrumpi, seculum vocatur.*

(5) *Qui nourrit en secret*, &c. C'est Ovide qui parle ainsi de la pensée criminelle. *Quæ quia non licuit, non facit, illa facit;* & ailleurs: *Omnibus exclusis intus adulter erit.*

Odyssee Book 6th v 207.

„ (1) La pudeur eſt le don le plus rare des Cieux,
„ Fleur brillante, l'amour des hommes & des Dieux,
„ Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
„ (2) Tendre fleur que flétrit une indiſcrete haleine.
„ (3) L'amour, le tendre amour, flatte envain mes
deſirs.
„ L'hymen, le ſeul hymen en permet les plaiſirs.

„ Des paſſions ſur moi je reprime l'empire.
„ Le Monde à mes regards (4) n'offre rien que
j'admire.
„ (5) Libre d'ambition, de ſoins débarraſſé,
„ Je me plais dans le rang où le Ciel m'a placé,
„ (6) Et pauvre ſans regret, ou riche ſans attache,
„ L'avarice jamais au ſommeil ne m'arrache.
„ (7) Je ne vais point, des Grands eſclave faſtueux,
„ Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
„ Faux honneurs! vains travaux! Vrais enfans
que vous êtes,
„ (8) Que de vuide, ô mortels, dans tout ce que
vous faites!

„ Dé-

(1) *La pudeur eſt le don*, &c. Cette Sentence eſt dans Euripide.

(2) Tendre fleur, &c. *Ut flos in ſeptis ſecretus naſcitur hortis; Sic virgo dum intacta manet.* Catulle.

(3) *L'amour, le tendre amour*, &c. Catulle dit à l'Hymen, *Nil poteſt ſine te Venus, fama quod bona comprobet, commodi capere*, &c.

(4) N'offre rien que j'admire. *Nil admirari prope res eſt una*, &c. Hor.

(5) Libre d'ambition, &c. *Quod ſis eſſe velis, nihilque malis.* Mart.

(6) *Et pauvre ſans regret*, &c. C'eſt le ſage dont parle Virgile, *nec ille aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.*

(7) Je ne vais point des Grands, &c. *Dulcis inexpertis cultura potentis amici: expertus metuet*, &c. Hor.

(8) Que de vuide, ô mortels, &c. *O curas hominum, O quantum eſt in rebus inane!* Perſ.

» Dégoûté juſtement de tout ce que je voi,
» (1) Je me hâte de vivre, & de vivre avec moi.
» Je demande, & ſaiſis avec un cœur avide,
» Ces momens que m'éclaire un Soleil ſi rapide,
» Dons à peine obtenus qu'ils nous ſont emportés,
» Momens que nous perdons, & qui nous ſont comptés.
» L'eſtime des mortels flatte peu mon envie.
» J'évite leurs regards, (2) & leur cache ma vie.
» Que mes jours pleins de calme, & de ſérénité,
» Coulent dans le ſilence & dans l'obſcurité:
» (3) Ce jour même des miens eſt le dernier peut-être:
» (4) Trop connu de la Terre, on meurt ſans ſe connoître.
» Je l'attens cette mort ſans crainte ni deſir:
» Je ne puis l'avancer, je ne puis la choiſir.
» L'exemple des Catons eſt trop facile à ſuivre.
» (5) Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre.

Voilà

(1) Je me hâte de vivre, &c. *Sed neuter ſibi vivit heu! bonoſque ſoles effugere atque abire ſentit, qui nobis pereunt, & imputantur.* Mart.

(2) Et leur cache ma vie, &c. *Bene qui latuit, bene vixit.* Maxime d'Ovide.

(3) Ce jour, &c. *Omnem crede diem tibi diluxiſſe ſupremum. Grata ſuperveniet, &c.* Mart.

(4) Trop connu, &c. *Illi mors gravis incubat, qui nimis omnibus, ignotus moritur ſibi.* Sen. Trag.

(5) *Lâche qui veut mourir, &c.* C'eſt Martial qui l'a dit,

Rebus in anguſtis facile eſt contemnere vitam,
Fortius ille facit, qui miſer eſſe poteſt.

Platon & Ciceron, en diſant qu'il n'eſt pas permis à une ſentinelle de ſortir de ſon poſte, ſans l'ordre de celui qui l'y a placée, ont condamné l'homicide de ſoi-même par une meilleure raiſon. Il n'eſt pas étonnant que les Payens ayent condamné ce que rien ne peut juſtifier.

Voilà donc cette loi si pleine de douceurs,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs.
Quoi! je trouve par-tout la morale cruelle.
Catulle m'y raméne, Horace m'y rappelle.
Tibulle m'en réveille un triste souvenir,
Lorsque de sa Délie il croit m'entretenir.
La régle de mes mœurs, cette loi si rigide,
Est écrite par-tout, & même dans Ovide.
Oui, c'est dans ces Ecrits dont j'étois amoureux,
Que la Raison m'impose un joug si rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint si terrible?
Mon choix n'est plus douteux, je ne balance pas.

Eh quoi! de la Vertu respectant les appas,
L'amour de mon bonheur me pressoit de la suivre.
(1)Doux, chaste, bienfaisant, pour moi seul j'allois vivre.
O grand Dieu, sans changer j'obéïs à ta loi.
Doux, chaste, bienfaisant, je vais vivre pour toi.
Loin d'y perdre, Seigneur, j'y gagne l'assurance
De tant de biens promis à mon obéïssance.
Que dis-je? La Vertu qui m'avoit enchanté,
Sans toi que m'eût servi de chérir sa beauté?
De ses attraits, hélas! admirateur stérile,
J'aurois poussé vers elle un soupir inutile.

Qu'étoit l'homme en effet qu'erreur, illusion,
Avant le jour heureux de la Religion?

Les

(1) *Doux, chaste, bienfaisant, &c.* Ciceron dépeint dans ses Offices ce contentement secret d'une âme vertueuse. „ Si considerare volumus, quæ sit in natura ex- „ cellentia & dignitas, intelligemus quàm sit turpe dif- „ fluere luxuriâ & delicatè ac molliter vivere, quàmque „ honestum, parcè, continenter, severè, sobriè."

(1) Les Sages dans leurs mœurs démentoient leurs maximes.

Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes,
Législateur impur il en grossit le cours.
Ovide est quelquefois un Sénéque en discours:
(2) Sénéque dans ses mœurs est souvent un Ovide.
A l'amour qui ne prend que sa fureur pour guide,
Des mains de Solon même un Temple fut construit.
De tes loix, ô Solon, quel sera donc le fruit?
Et quel voluptueux rougira de ses vices
(3) Quand ses réformateurs deviennent ses complices?
Toute lumiere alors n'étoit qu'obscurité,
Et souvent la vertu n'étoit que vanité.

Je

(1) *Les Sages, &c.* On peut dire du plus sage des Payens, sans en excepter aucun, ce mot de Saint Augustin: *Agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat.* Les femmes furent communes par les loix de Lycurgue. Platon défendoit de s'enivrer, excepté aux fêtes de Bacchus. Aristote interdisoit les images deshonnêtes, excepté celles des Dieux. Solon établit à Athenes le temple de l'amour impudique. „ Toute la Grece, *dit M.* „ *Bossuet*, étoit pleine de temples consacrés à ce Dieu, „ & l'amour conjugal n'en avoit pas un."

(2) *Sénéque dans ses mœurs, &c.* Sénéque, aussi faux Philosophe que faux bel-esprit, rend sa morale haïssable par le ton fastueux avec lequel il la débite. Je pourrois citer des passages des Anciens peu favorables à ses mœurs, & parler de ses richesses immenses: mais il suffit, pour connoître ce Stoïcien si sévere en discours, de sçavoir qu'il étoit un servile adulateur du monstre dont il avoit été le précepteur, jusques-là qu'il fut capable de le justifier sur le meurtre de sa mere. *Tacit. Ann.* 13. J'ai rapporté au second Chant la parole superstitieuse de Socrate mourant. Que dire de Sénéque mourant qui prend de l'eau de son bain, & en arrose ceux qui l'environnent en disant: *Jovi liberatori*?

(3) *Quand ses réformateurs, &c.* Les Prédicateurs de la Raison humaine, les Platoniciens, les Stoïciens, ont précédé les Prédicateurs de l'Evangile. Les premiers n'ont rien changé; les seconds ont en un moment peu-

plé

(1) Je déteſte ces jeux d'où Caton ſe retire,
En mépriſant Caton qui veut que je l'admire.

De l'humaine Vertu reconnoiſſons l'écueil.
Quand l'homme n'eſt qu'à lui, tout l'homme eſt à l'orgueil.
Il n'aime que lui ſeul; dans ce deſordre extrême
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans ſon cœur?
(2) De la Religion le charme eſt ſon vainqueur.
Elle

plé la Terre de citoyens plus parfaits que ceux que Platon avoit en idée, & que le Sage des Stoïciens. Tous les efforts de la Raiſon pour réformer les hommes, ont ſervi de triomphe à la Grace.

(1) *Je déteſte ces jeux, &c.* Les jeux de Flore ſe repréſentoient avec des licences très-ſcandaleuſes. Caton qui y aſſiſtoit, s'appercevant que par reſpect pour ſa préſence, le peuple n'oſoit demander aux Acteurs leurs licences ordinaires, ſe retira pour laiſſer toute liberté; ce qui a fait dire à Martial: „ Puiſque tu ſçavois ce qui „ ſe paſſoit à ces jeux, pourquoi, ſévere Caton, y venois-tu? Tu n'y venois donc que pour en ſortir."

Noſſes jocoſæ dulce cùm ſacrum Floræ,
Feſtoſque luſus, & licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato ſevere, veniſti?
An ideo tantum veneras, ut exires?

La réflexion de Martial eſt juſte, mais elle ne va pas aſſez loin. Caton eſt condamnable de venir à des jeux où la pudeur défend d'aſſiſter. Caton n'eſt pas moins condamnable de s'en retirer, quand il voit que ſa préſence contient le peuple. Son indigne complaiſance eſt la preuve de ſa vanité.

(2) *De la Religion le charme eſt ſon vainqueur, &c.* Les hommes ſont faits pour vivre en ſociété: c'eſt ce que prouvent leurs beſoins mutuels, & le don de la parole, qui ſuppoſe des auditeurs. Ils ſont d'abord unis en ſociété par les liens naturels: la Religion qui perfectionne la Nature les réünit par des liens plus étroits, par le précepte de l'amour, les prieres, les Sacremens,

Elle seule a détruit le plus grand des obstacles :
Reconnoissons aussi le plus grand des miracles.

Le cœur n'est jamais vuide. Un amour effacé,
Par un nouvel amour est toujours remplacé,
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Si-tôt qu'il est chassé, nous paroît haïssable.
L'homme s'aimoit, Dieu vient, il nous dit, *Aimez-moi*,
Aimez-vous : l'amour seul comprend toute ma Loi.
(1) Nouveau commandement. Le Maître qui le donne
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent bruler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, aussi-tôt il se hait.
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable :
Tout en lui maintenant lui paroît mépriſable.
Il s'abaisse : du sein de son humilité
Sort un homme nouveau qu'a fait la charité,
Et ce n'est plus pour lui, mais pour son Dieu qu'il s'aime,
Il se réconcilie alors avec lui-même.

Si-tôt que par l'Amour l'ordre fut rétabli,
(2) Des plus grandes vertus l'Univers fut rempli.
Et

Et les Pasteurs. Les Chrétiens ne sont qu'une famille, sous un Chef qui est le centre de l'unité. La Raison seule ne peut donc, comme les Déïstes le prétendent, être le seul fondement d'une Religion, puisqu'elle ne peut même être le seul fondement de la Société. L'autorité des loix soutient les Etats.

(1) *Nouveau commandement*, &c. Le nouveau commandement de l'amour, quoique de la Loi naturelle, & renouvellé par le Décalogue, est appellé nouveau dans la Loi nouvelle, parce que J. C. qui en est venu donner l'exemple, l'a gravé dans les cœurs par sa grace, & en nous le faisant pratiquer nous a renouvellés nous-mêmes. *Ideo novum dicitur, quia innovat.* S. Aug.

(2) *Des plus grandes vertus l'Univers fut rempli.* Rien n'est

Et qu'eſt-ce que l'Amour trouveroit de pénible ?
Les ſupplices, la mort, n'ont rien qui ſoit terrible :
D'innombrables Martyrs ſe hâtent d'y courir.
(1) Dieu ne veut plus de ſang : amoureux de ſouffrir
Les Saints s'arment contre eux de rigueurs ſalutaires.
(2) Les déſerts ſont peuplés d'exilés volontaires,
Qui

n'eſt difficile à l'amour, dit S. Auguſtin. *Ubi amatur, non laboratur : aut ſi laboratur, labor certè amatur.* Nous apprenons par les Payens même, combien les mœurs des premiers Chrétiens étoient admirables. La fameuſe lettre de Pline à Trajan leur rend un témoignage non ſuſpect. Lucien qui n'épargne perſonne, a raillé les Chrétiens ; mais ſes railleries même leur font honneur. Il nous apprend dans la mort de Peregrinus, avec quel zéle les premiers Chrétiens ſe ſecouroient les uns les autres. „ Car, *dit-il*, leur Légiſlateur leur a „ fait accroire qu'ils ſont tous freres ; deſorte qu'ils croy„ ent que tout eſt commun ; ils mépriſent tout, & la „ mort même, ſur l'eſpérance de l'immortalité."

(1) *Dieu ne veut plus de ſang, &c.* Dans les trois premiers ſiécles de l'Egliſe, on ne voit que ſupplices : dans le ſiécle ſuivant, on ne voit qu'auſtérités. Aux victimes des tyrans ſuccédent les victimes de la pénitence, dont le nombre étonne. Que d'Anachorétes ou de Cenobites dans l'Orient ! L'Egypte en eſt remplie ; toute la Thebaïde n'eſt qu'un Monaſtere. Cette Egypte, autrefois le théatre d'une ſageſſe orgueilleuſe, où les Sçavans de la Gréce alloient chercher des lumieres, eſt peuplée d'hommes qui ne veulent que ſe cacher & s'anéantir, & qui ayant la ſeule ſcience néceſſaire, renoncent à toute autre ſcience. C'eſt parmi ces hommes ſi ſimples, que va paſſer 40. ans le célébre Arſene, tandis que les deux Princes dont il a été le Gouverneur & le Précepteur, ſont les Maîtres du Monde ; & lorſqu'on lui demande pourquoi dans ce déſert il va conſulter ſi ſouvent un vieux Solitaire fort ignorant : *Je ſuis habile*, répond Arſene, *dans les Lettres Grecques & Romaines, mais je ne ſais pas encore à l'alphabet de ce vieillard.*

(2) *Les déſerts, &c.* Après le ſpectacle des Martyrs, la Religion offre celui des Solitaires. Il ſemble que Dieu ait voulu les oppoſer à ces Philoſophes qui avoient prê-

(1) Qui toujours innocens ſe puniſſent toujours.
A la Virginité l'on conſacre ſes jours.
Le corps n'a plus d'empire, & l'âme toute pure
Impoſe pour jamais ſilence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
Goûtent dans leurs plaiſirs une innocente paix,
Et leur chaîne eſt pour eux auſſi ſainte que chere.
Le pauvre & l'orphelin dans le riche ont un pere.
Au plus juſte courroux qui peut s'abandonner,
Quand le Prince lui-même apprend à pardonner?
(2) Théodoſe eſt en pleurs, Ambroiſe en eſt la cauſe:
J'admire également Ambroiſe & Théodoſe.

A ces traits éclatans reconnoiſſons les fruits,
Que fertile en Héros l'Amour ſeul a produits.
Un culte ſans amour n'eſt qu'un ſtérile hommage;
L'honneur qu'on doit à Dieu, n'admet point de partage.

Ses

ché à leurs diſciples la retraite & le ſilence; mais ces diſciples de J. C. loin de chercher la ſcience dans leur retraite, ſouvent ne ſçavoient pas lire; ils ne cherchoient que les auſtérités, la priere, & l'oubli du Monde.

(1) *Qui toujours, &c.* „ Le miracle des miracles, „ *dit M. Boſſuet*, c'eſt qu'avec la foi, les vertus les plus „ éminentes. & les pratiques les plus pénibles ſe ſont „ répandues par toute la Terre... Les innocens même „ ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette „ peine prodigieuſe que nous avons au péché. Les „ déſerts ont été peuplés, & il y a eu tant de Solitaires, que des Solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des ſolitudes plus profondes."

(2) *Théodoſe eſt en pleurs, &c.* Saint Ambroiſe lui impoſa la pénitence publique, à cauſe du meurtre de Theſſalonique. Théodoſe s'y ſoumit, & n'ayant pas la permiſſion d'entrer dans le Sanctuaire, reſta proſterné devant la porte de l'Egliſe, dépouillé de ſes Ornemens Impériaux, arroſant le pavé de ſes larmes, & demandant miſéricorde. Que doit-on plus admirer, ou de l'humilité de l'Empereur, ou de la fermeté de l'Evêque?

Ses temples sont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous?
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le devore,
Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir?
(1) Le terme de l'amour est de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de (2) chimere mystique.
Comment faut-il aimer? La nature l'explique.
De toute autre leçon mépriſant la langueur
Ecoutons seulement le langage du cœur.

„ La grandeur, ô mon Dieu, n'est pas ce qui m'enchante,
„ Et jamais des trésors la soif ne me tourmente.
„ Ma seule ambition est d'être tout à toi:
„ Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi.
„ Je ne soupire point après la Renommée.
„ Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
„ Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
„ C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.
„ Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
„ Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde.
„ Les hommes vainement m'offriroient tous leurs biens:
„ Les hommes ne pourroient me séparer des tiens.

Que

(1) *Le terme de l'amour*, &c. C'est Saint Bernard qui parle ainsi. *Modus amandi Deum, est amare sine modo.*

(2) *Chimere mystique*, &c. Ces termes de *pur amour*, *amour desintéressé*, *déluge & bouillonnement d'amour*, *union*, *liquefaction*, *rien de l'âme abîmée dans le tout de Dieu*, *parfaite nudité*, & tant d'autres qu'ont inventé certains Mystiques.

„ (1) Que ta croix dans mes mains ſoit à ma der-
niere heure,
„ Et que les yeux ſur toi je t'embraſſe & je meure."
C'eſt dans ces vifs tranſports que s'exprime l'Amour.

Hélas! ce feu divin s'éteint de jour en jour:
A peine il jette encor de languiſſantes flâmes.
L'amour meurt dans les cœurs, & la foi dans les
âmes.
Qu'êtes-vous devenus, beaux ſiécles, jours naiſſans,
Tems heureux de l'Egliſe, ô jours ſi floriſſans?
Et vous, premiers Chrétiens, ô mortels admirables,
Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables?
Vous n'aviez qu'un tréſor & qu'un cœur entre
vous;
Et ſous la même loi nous nous haïſſons tous.
Haine

(1) *Que ta croix dans mes mains*, &c. Un homme plein de ces ſentimens eſt toujours heureux: ainſi la Religion ſeule procure cette paix de l'âme, à laquelle les Athées croient pouvoir parvenir par la Raiſon. L'Auteur du *Pantheiſticon* parle ainſi à celui qu'il veut rendre heureux par ſon ſyſtême. *Sortem tuam, quæcumque ſit, æquo animo feres: ſtultam ambitionem & rodentem invidiam procul fugabis: perituros contemnes honores, ipſe brevi periturus: jucundam ἀγεσ vitam, nihil admirans aut horreſcens: vitam hilarè, mortem tranquillè obeamus.* Voilà de belles maximes; mais la Raiſon ſeule les fera-t-elle pratiquer? écartera-t-elle de nous l'ennui, inſéparable de tous les plaiſirs & de toutes les conditions; tourment dont les voluptueux & les grands ſont les premiers martyrs? Pourra-t-elle nous faire ſurmonter l'horreur de la nature au moment de la mort? C'eſt ce moment que ſouhaite le vrai Chrétien: les maux qui lui arrivent pendant la vie, ſont des biens que Dieu lui envoie: les biens qui ne lui arrivent pas, ſont des maux que Dieu lui épargne: tout eſt faveur du Ciel pour lui. Qui peut rendre malheureux ſur la Terre celui qui ne veut que ſouffrir & mourir?

Haine affreuſe, ou plutôt impitoyable rage,
Quand par elle aveuglés, nous croyons rendre hommage
Au Dieu qui ne preſcrit qu'amour & que pardon.
(1) Dieu de paix, que de ſang a coulé ſous ton nom!
N'ont-ils jamais marché que ſous ton oriflâme?
Imprimoient-ils auſſi ton image en leur âme
(2) Tous ces Héros croiſés, qui d'infidelles mains
Ne vouloient, diſoient-ils, qu'arracher les lieux ſaints?

Leurs

(1) *Dieu de paix, que de ſang*, &c. M. Fléchier, dans la Vie de Théodoſe, en loüant la bonté de ce Prince qui tâchoit de ramener par douceur les Hérétiques, ne voulant point de converſions forcées, ajoute ces paroles: *Cette douceur fit ſouvent de la peine aux Catholiques, qui par un zéle précipité vouloient toujours qu'on exterminât leurs adverſaires.* Cet eſprit de violence qui eſt dans le parti même de la Vérité, que devient-il dans le parti de l'Erreur? J. C. en quittant ſes diſciples, leur diſoit qu'il leur laiſſoit la paix; cependant depuis que les Empereurs eurent donné la paix à l'Egliſe, que voit-on dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique? Avec quelques exemples de grandes vertus, un ſpectacle continuel des plus terribles paſſions. Quelles guerres plus furieuſes que celles où l'on peut, comme dit Boileau, *dans un ſein hérétique, enfoncer un poignard catholique!* Et ſans parler des guerres ſanglantes, quelle ſuite de querelles entre les Chrétiens? On voit Prêtres contre Prêtres, Moines contre Moines, Evêques contre Evêques, Conciles contre Conciles: on s'accuſe les uns les autres devant les Empereurs, on ſe déchire, on s'anathématiſe: de toute maniere s'accomplit la prophétie ſur J. C. *Poſitus eſt in ruinam & reſurrectionem*, &c. Ce ſigne tant contredit, ſera juſqu'à la fin du Monde cauſe de perte ou de ſalut, ruine, ou réſurrection.

(2) *Tous ces Héros croiſés, qui d'infidéles mains.* Les Croiſades furent appellées des guerres ſaintes, parce qu'elles avoient pour objet la délivrance des Lieux ſaints. C'eſt à cauſe de ce zéle que Godefroy de Bouillon eſt le Héros du Taſſe, qui chante, dit-il, des armes pieuſes,

Canto l'armi pietoſe, e l'Capitano
Ch'el gran Sepolcro liberò di Criſto.

Leurs crimes ont ſouvent fait gémir l'Infidéle.
En condamnant leurs mœurs, vantons du moins, leur zéle;
(1) Mais déteſtons toujours celui qui parmi nous
De tant d'affreux combats alluma le courroux.
Quels barbares Docteurs avoient pu nous apprendre,
Qu'en ſoutenant un dogme, il faut pour le défendre,
Armés du fer, ſaiſis d'un ſaint emportement,
Dans un cœur obſtiné plonger ſon argument?

A la fin de mes Chants je me hâte d'atteindre,
Et ſi je ne ſentois ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui de l'héréſie épouſant les fureurs,
Enfans du même Dieu, nés de la même mere,
Suivez un étendart au nôtre ſi contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qui l'a voulu? (2) C'eſt vous qui nous avez quittés.
Vos peres ont été les freres de nos peres,
Vous le ſçavez: pourquoi n'êtes-vous plus nos freres?

Avez-

(1) *Mais déteſtons toujours, &c.* Julien l'apoſtat diſoit des fureurs des Ariens contre les Catholiques, que les Chrétiens étoient entr'eux plus cruels que des tigres. Qu'eût-il dit des fureurs des Luthériens en Allemagne, & de celles des Calviniſtes en France?

(2) *C'eſt vous qui nous avez quittés, &c.* „ Il y a „ toujours, *dit M. Boſſuet*, ce fait malheureux contre „ les Hérétiques. Ils ſe ſont ſéparés du grand corps de „ l'Egliſe. Mais pour nous, quelle conſolation de pou„ voir depuis notre Souverain Pontife remonter ſans „ interruption juſqu'à S. Pierre, établi par J. C. d'où „ en reprenant les Pontifes de la Loi, on va juſqu'à „ Aaron & Moyſe, de-là juſqu'aux Patriarches & juſqu'à „ l'origine du Monde? Quelle ſuite! quelle tradition! „ quel enchaînement merveilleux!"

Avez-vous pour toujours rompu des nœuds ſi chers?
Accourez, accourez; nos bras vous ſont ouverts,
De coupables ayeux déplorables victimes,
Ils vous ont égarés; vos erreurs ſont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné.
Par le Pere commun tout ſera pardonné.
Songez, ſongez que même à nos aînés perfides,
Aux reſtes odieux de ſes fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour:
(1) Contre toute eſpérance, eſpérons leur retour.

Oui, le nom de Jacob réveillant ſa tendreſſe,
Il ſe rappellera ſon antique promeſſe.
Il n'a point épuiſé pour eux tout ſon tréſor:
L'arbre long-tems ſeché, doit refleurir encor.
Ils ſont prédits les jours, où par des pleurs ſinceres
L'enfant effacera l'opprobre de ſes peres.

Tremblons à notre tour; ils ſont auſſi prédits
Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis:
Ce tems fatal approche. O liens ſalutaires,
Vous captivez encor quelques âmes vulgaires:
Mais un ſublime eſprit vous brave hautement,
Et ſe vante aujourd'hui de penſer librement.
Il doute, il en fait gloire, & ſans inquiétude
(2) Porte juſqu'au tombeau ſa noble incertitude.
Tout

(1) *Contre toute eſpérance, &c.* „ Ils reviendront, „ *dit M. Boſſuet*, & ils reviendront pour ne s'égarer ja„ mais."

(2) *Porte juſqu'au tombeau, &c.* On rapporte qu'une Dame de Londres, après avoir lu un Ouvrage ſur l'Immortalité de l'Ame, ſe pendit dans ſa chambre, & écrivit auparavant ſur ſa cheminée ce Vers.

Je doute encore, & je vais m'éclaircir.

La Ducheſſe de Buckingham fait ainſi parler ſon mari dans l'Epitaphe qu'elle a fait graver ſur ſon Mauſolée à Weſtminſter.

Tout étoit adoré dans le ſiécle Payen :
Par un excès contraire on n'adore plus rien.
Il faut qu'en tous ſes points l'Oracle s'accompliſſe :
(1) Il faut que par degrés la Foi tombe & périſſe.

Juſ-

Pro Rege ſæpe, pro Republica ſemper.
Dubius ſed non improbus vixi.
Incertus morior, non perturbatus.

Quand on a vécu dans le doute, & qu'on meurt dans l'incertitude, peut-on ſe vanter de mourir ſans inquiétude? Si quelques perſonnes d'eſprit ont eu le malheur de s'égarer à ce point, ne croyons pas que leur exemple ait été généralement ſuivi. Dans une note du quatriéme Chant, j'ai nommé les grands-hommes qui avoient illuſtré les premiers ſiécles de l'Egliſe. On feroit une liſte nombreuſe de ceux qui dans ces derniers ſiécles ont édifié par une Foi ſincere. Je ne parle pas ſeulement de ces hommes rares, comme les Boſſuets & quelques autres qui ont été attachés à l'Egliſe par leur état & leurs travaux, ni de ces Sçavans fameux, comme les Mabillons, les Renaudots, les Nicoles, &c. Combien de génies illuſtres dans les Lettres, & même dans les Sciences profondes, la Métaphyſique, la Médecine, l'Aſtronomie, la Géométrie, (quoique Bayle, à l'article de M. Paſcal, trouve la choſe bien rare,) ont été remplis d'une piété humble? Le recueil des éloges des illuſtres membres de l'Académie des Sciences nous en fait connoître pluſieurs. Les deux plus grands philoſophes de l'Angleterre, Locke & Newton, ont montré par leurs écrits leur ſoumiſſion à la Révélation. Enfin je ne puis mieux finir cette note que par le nom de Paſcal, dont la vie, *qui eſt plus propre*, diſoit Bayle, *à déſarmer les impies que cent volumes de Sermons*, confirme ce qui a été dit de la Religion, qu'elle fait croire de grandes choſes aux eſprits les plus ſimples, & en fait pratiquer de petites aux eſprits les plus ſublimes.

(1) *Il faut que par degrés*, &c. Un Géométre Anglois, perſuadé de cette vérité, a voulu y appliquer les calculs géométriques dans ſon Livre intitulé : *Philoſophiæ Chriſtianæ Principia Mathematica.* Sur ce principe très-faux, Qu'un fait diminue par degrés de certitude, à meſure qu'il augmente en ancienneté, il a calculé quand la foi en J. C. qui doit toujours aller en diminuant, ſeroit nou-

Juſqu'au terrible jour tant de fois annoncé:
(1) Ce jour dont l'Univers fut toujours menacé:
Jour de miſéricorde, ainſi que de vengeance.

Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entens des Mers mugir les flots troublés:
Déjà je vois pâlir les aſtres ébranlés:
Le feu vengeur s'allume, & le ſon des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs ſombres retraites.
Ce jour eſt le dernier des jours de l'Univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en ſéparer les Saints, ſon héritage,
De ſa Religion vient conſommer l'ouvrage.

La

tout-à-fait éteinte, & a cru trouver par ce calcul, que le Jugement dernier arriveroit environ dans 1500. ans. Cette parole de J. C. *non eſt veſtrûm noſſe tempora*, dérange tous ces calculs de Géométrie.

(1) *Ce jour dont l'Univers*, &c. J'ai dit au cinquiéme Chant, que l'attente de l'embraſement général du Monde eſt preſque auſſi ancienne que le Monde. Les Philoſophes & les Poëtes Payens l'annoncent, Properce, Lucrece, Ovide.

Una dies dabit exitio, multoſque per annos
Suſtentata ruet moles, & machina mundi.
PROPERT.

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur affore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.
OVIDE.

L'attente d'un pareil événement, que la Phyſique n'a pu annoncer, doit néceſſairement prendre ſa ſource dans une ancienne tradition, dont il me paroit qu'on trouve un témoignage dans Joſephe. Il rapporte L. I. que les enfans d'Adam ayant été inſtruits que la Terre devoit ſouffrir deux Déluges, un d'eau, & l'autre de feu, pour conſerver cette tradition, la graverent ſur deux colomnes, dans l'eſpérance que ſi l'une périſſoit dans le premier Déluge, l'autre pourroit ſubſiſter. Si les enfans d'Adam ont eu cette connoiſſance, ils l'ont répandue, & elle s'eſt perpétuée.

La Terre, le Soleil, le Tems, tout va périr,
Et de l'Eternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent. Le Dieu si long-tems invisible,
S'avance, précédé de sa gloire terrible:
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'éleve dans les airs.
Le grand rideau se tire, & ce Dieu vient en maître.
Malheureux, qui pour lors commence à le connaître.
Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix.
(1) Et sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre-humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son Juge.
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repousser.
Il n'est plus tems. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme,

Lieu

(1) *Et sortant de la poudre, &c.* Loin que la Raison nous prouve l'impossibilité de la résurrection des corps, elle nous en assure la possibilité. La Nature semble elle-même nous en offrir une image, dans la brillante résurrection des plus vils insectes dont j'ai parlé au premier Chant: prodige que la Physique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon; celui qui a fait le corps-humain, ouvrage si admirable; celui qui a pu l'unir avec l'âme, a pu rendre cette union éternelle; & s'il veut la rompre pour un tems, il peut la rétablir ensuite. La Raison nous dit qu'aucune substance n'est anéantie. Dieu peut sans doute séparer celles qu'il a unies, & réunir celles qu'il a séparées. La Raison nous persuade qu'il le peut, & la Religion nous assure qu'il le veut. La société entre l'âme & le corps devoit d'abord être éternelle. La mort fut la peine du peché. Dieu ordonna que la société seroit rompue pour un tems, mais il a prédit qu'il la rétabliroit un jour. Nous avons vu dans le cours de cet Ouvrage, l'accomplissement de la plus grande partie des choses prédites. Soyons donc persuadés que tout le reste de ce qui a été prédit, sera également accompli.

Lieu de larmes, de cris, & de rugiſſemens.
Dans ce ſéjour affreux quels ſeront vos tourmens,
Infidéles Chrétiens, cœurs durs, âmes ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
(Hélas! jamais du Ciel ils n'ont connu les dons.)
Y ſont précipités ainſi que les Catons?
(1) Lorſque le Bonze étale envain ſa pénitence;
Quand le pâle Bramine, après tant d'abſtinence,
Apprend que contre ſoi biſarrement cruel
Il ne fit qu'avancer ſon ſupplice éternel?
De ſa chute ſurpris le Muſulman regrette
(2) Le Paradis charmant promis par ſon Prophéte,
Et loin des voluptés qu'attendoit ſon erreur,
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien lui ſeul, ne voit rien qui l'étonne,
Et ſur ce Tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru ſans le voir,
L'objet de ſon amour, la fin de ſon eſpoir.
Mais il n'a plus beſoin de foi ni d'eſpérance:
Un éternel amour en eſt la récompenſe.

SAINTE.

(1) *Lorſque le Bonze, &c.* Perſonne n'ignore les auſtérités preſque incroyables que pratiquent les Bonzes & les Bramines pour s'attirer la vénération & les aumônes des peuples. Ils ſont les martyrs de l'erreur, de l'intérêt & de la vanité.

(2) *Le Paradis charmant, &c.* La Religion Chrétienne qui ordonne une vie pénitente ſur la Terre, promet un Paradis tout ſpirituel: la Mahometane au contraire permet une vie ſenſuelle ſur la Terre, & promet un Paradis tout charnel. La peinture de ce Paradis eſt ſi groſſiere, qu'au rapport de Briot, *Empire Ottoman*, les Turcs éclairés n'oſent la croire véritable; mais la multitude n'en doute pas. Pluſieurs ſont aſſez ſimples pour conſerver un toupet de cheveux ſur leur tête, afin qu'au dernier jour Mahomet les enleve plus aiſément. Il doit les ſauver tous. *A la vérité*, dit-il dans l'Alcoran, *les grands pécheurs ſeront d'abord punis: mais par mon interceſſion ils ſeront enfin reçus dans le Paradis, n'étant pas poſſible que les vrais Croyans reſtent pour toujours dans les flâmes éternelles, avec les Infidelles.*

SAINTE RELIGION, qu'à ta grandeur offerts
(1) Juſqu'à ce dernier jour puiſſent durer mes vers!
D'une Muſe, toujours compagne de ta gloire,
Autant que tu vivras fais vivre la memoire.
La ſienne.... Qu'ai-je dit? où vai-je m'égarer?
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer?
Sois de tous mes deſirs la régle & l'interpréte:
Et que ta ſeule gloire occupe ton Poëte.

(1) *Juſqu'à ce dernier jour, &c.* Une Religion qui commence & finit avec le Monde, & rappelle toute l'hiſtoire du Monde à la ſienne, ſon empire ayant été établi par les révolutions des autres empires; une Religion qui rappelle tous les peuples, même les Mahometans par leur propre Religion, à cette premiere révélation, donnée au premier de tous les peuples ſubſiſtant toujours pour l'atteſter toujours; une Religion enfin, qui par tant de témoignages tirés de la Raiſon, de l'Hiſtoire, & de la Nature, développe l'origine des déſordres du Monde, & de nos malheurs, & qui, quoiqu'annonçant un Dieu caché, forme un corps de lumiere ſi éclatant, porte avec elle le caractere de la Divinité. Dieu ne ſe montre à l'homme pécheur que ſous un voile; mais les deux grands ouvrages, où brille l'unité d'un deſſein toujours ſuivi, le font particulièrement reconnoître. Ces deux ouvrages ſont la Nature & la Religion. Les Déiſtes qui ne s'arrêtent qu'au premier, ſont forcés d'avouër que l'homme doit adorer un Etre ſuprême, le Créateur du Monde; & comme ils ignorent ce qu'ils en doivent eſperer & craindre, ils l'adorent ſans le connoître, ou plutôt ils n'adorent rien, & l'on peut dire d'eux plus juſtement, qu'un ancien Poëte ne l'a dit des Juifs, *Nil præter nubes, & cœli numen adorant.* Ceux qui connoiſſent un Créateur dans ſon ouvrage de puiſſance, qui eſt la Nature, & un Réparateur dans ſon ouvrage de juſtice & d'amour, qui eſt la Religion, ſont les ſeuls qui connoiſſent & adorent l'Etre ſuprême, de la maniere dont doit être connu & adoré celui qui eſt Eſprit & Vérité.

F I N.

AVIS DES LIBRAIRES sur les Piéces ſuivantes.

LE Poëme de la Religion que M. Hardion avoit envoyé à feu M. Rouſſeau pour en examiner la verſification, ayant donné lieu à la Réponſe ſuivante, qu'il a bien voulu nous communiquer, auſſi-bien qu'à l'Epître X. que M. Rouſſeau rendit publique quelque tems après, nous avons cru néceſſaire d'imprimer ici ces deux Piéces. Elles font honneur à un Ouvrage que M. Rouſſeau paroît avoir examiné avec tant d'attention; & elles n'en font pas moins à la memoire de ce célébre Poëte, par les ſentimens de Religion dont elles ſont remplies.

JUGEMENT DE M. ROUSSEAU

SUR

LE POËME DE LA RELIGION.

QUELQUE recommandable que ſoit le Poëme de la Religion, par l'importance & par la grandeur de ſon ſujet, on peut dire qu'il n'eſt pas moins admirable par la maniere dont il eſt traité, ſoit qu'on y conſidere l'aſſemblage, le choix & la force des preuves; ſoit qu'on y regarde l'œconomie, & la judicieuſe diſtribution de ces mêmes preuves, qui ſe donnant du jour l'une à l'autre par l'art avec lequel l'Auteur les a placées, compoſent un corps de lumiere, & un tout de conviction auquel il eſt impoſſible que l'incrédulité la plus aveugle & la plus opiniâtre puiſſe réſiſter. C'eſt ce qui doit rendre cet Ouvrage auſſi immortel que la Religion qu'il défend.

Mais quelque ſolide qu'il ſoit, cette ſolidité même auroit pu lui nuire dans l'eſprit de la plupart des Lecteurs, à qui l'utile ne ſçauroit plaire, s'il n'eſt pas accompagné d'agrémens, & qui aiment mieux ſacrifier l'utilité à leur plaiſir, que leur plaiſir à l'utilité. C'eſt à quoi l'Auteur a bien pourvu par l'abondante & riche variété des peintures qu'il a ſemées dans tout ſon Ouvrage, & par la magnificence du ſtile dont il s'eſt ſervi pour les exprimer. Enſorte que ſi jamais la Poëſie a mérité d'être appellée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulièrement

lièrement d'être appellée le langage de Dieu, qui ſemble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a chargé de ſa cauſe. C'eſt un témoignage que je dois à ma propre conſcience, & à l'impreſſion que la lecture de ce Poëme a faite ſur mon cœur & ſur mon eſprit. J'en ai ſuivi la conduite avec une grande attention.

On ne ſauroit établir les preuves de la Religion, qu'en commençant par établir celles de l'exiſtence de Dieu. C'eſt ce que l'Auteur a fait dans le premier Chant, où tout ce que la Phyſique peut fournir à la Poëſie, & la Métaphyſique à la Raiſon, ſe trouve décrit & développé de la manière la plus noble & la plus diſtincte. Ces preuves amenent naturellement la diſtinction des deux ſubſtances, leur union pendant la vie, & leur ſéparation à la mort; d'où s'enſuit la preuve de l'immortalité de l'Ame. Les diverſes opinions & les contrariétés des Philoſophes ſur ce ſujet, conduiſent à la néceſſité d'une Révélation. Le troiſiéme Chant pourſuit la propoſition avancée à la fin du précédent, en faiſant voir par l'hiſtoire du Monde, & des Juifs en particulier, que ce n'eſt que dans leurs Livres que la Révélation ſe trouve, d'où réſulte par des conſéquences indiſputables, l'authenticité & la vérité d'une Religion annoncée par les Prophétes, confirmée par les Miracles, & avouée par Mahomet lui-même, ſon plus grand ennemi.

Le quatriéme Chant eſt parfaitement lié au troiſiéme, par l'expoſition admirable de la naiſſance de la Religion Chrétienne, des miracles de ſon Auteur, de l'accompliſſement des Prophéties, de la propagation ſi rapide de l'Evangile, & de ſon établiſſement au milieu des perſécutions & des ſupplices. On y voit les Nations ſoumiſes, la Raiſon humaine confondue, la folie de la Croix triomphante de la ſageſſe du

Monde,

Monde, & enfin Rome, le centre du Paganiſme, punie comme Jéruſalem l'avoit été, mais relevée pour devenir juſqu'à la fin des ſiécles le centre de la Religion Chrétienne. Après ces preuves tirées des faits, l'Auteur raſſure l'eſprit & le cœur de l'homme; l'un contre l'obſcurité des Myſteres, l'autre contre la ſévérité de la Morale. Il fait voir dans le cinquiéme Chant, juſqu'où va l'ignorance de l'homme, & les difficultés auxquelles le Déiſte ne peut répondre; au lieu que le Chrétien y trouve la réponſe dans la Révélation. A l'égard de la Morale, ce qui m'a le plus frappé, eſt le paralléle également docte, ſolide & ingénieux de la morale des Poëtes mêmes, & des Poëtes d'ailleurs les plus corrompus du Paganiſme, avec celle des Chrétiens.

Cette penſée, que la Religion n'exige de nous que ce que la droite Raiſon nous ordonne, & que l'Evangile, s'il eſt permis de parler ainſi, ne rend pas le chemin plus étroit que la ſimple Philoſophie, & les devoirs preſcrits à l'honnête-homme, eſt admirablement exprimée, & il falloit qu'elle le fût; mais il falloit auſſi montrer l'avantage que la morale du Chriſtianiſme a ſur toute autre morale. Cet avantage conſiſte dans le précepte de la Charité, le plus doux de tous les préceptes, tous les autres ne s'adreſſant qu'à la Raiſon, mais celui-ci s'adreſſant au Cœur, qui eſt ce que Dieu demande particuliérement; & comme cette vertu eſt le couronnement de toutes les vertus Chrétiennes, l'Auteur ne pouvoit mieux couronner ſon Ouvrage, qu'en nous en faiſant ſentir le prix & la néceſſité: & c'eſt ce qu'il a exécuté d'une maniere ſi touchante & ſi élevée, qu'il ſemble que ce ſoit Dieu lui-même qui ait choiſi le langage de l'homme, pour parler au cœur de l'homme.

A Bruxelles, le 30. *Août* 1737.

EPITRE

EPITRE

DE

M. ROUSSEAU

A

M. RACINE.

LE Poëme de la Religion, dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le Manuscrit, & qui a donné lieu à l'Epître suivante, m'a paru un chef-d'œuvre de Poësie, aussi-bien que de Piété, également admirable par la solidité des preuves qui y sont alléguées, & par l'abondante & riche variété des peintures dont il les a ornées. Ensorte que si jamais la Poësie a pu être nommée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particuliérement d'être appellée le langage de Dieu, qui semble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de sa cause. C'est ce qui m'a engagé à solliciter ici l'Auteur, si digne du nom qu'il porte, de donner incessamment son Ouvrage au Public, auquel il ne sauroit être trop-tôt présenté, pour le rassurer contre le progrès de l'Impiété, & de cette Secte d'hommes téméraires, qui avec beaucoup d'esprit, & encore plus de libertinage, semblent n'avoir en vue que d'établir sur les ruïnes de la Religion Chrétienne le système affreux du Spinosisme & du Matérialisme.

EPITRE.

DE nos erreurs, tu le ſçais, cher Racine,
La déplorable & funeſte origine
N'eſt pas toujours, comme on veut l'aſſurer,
Dans notre eſprit, facile à s'égarer;
Et ſa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la ſource primitive.
C'eſt le cœur ſeul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire, ou le ſéduit.
S'il prend ſon vol vers la Céleſte Voute,
L'eſprit docile y vole ſur ſa route.
Si de la Terre il ſuit les faux appas,
L'eſprit ſervile y rampe ſur ſes pas.
L'eſprit enfin, l'eſprit, je le répéte,
N'eſt que du cœur l'eſclave ou l'interpréte.
Et c'eſt pourquoi tes divins précurſeurs,
De nos autels antiques défenſeurs,
Sur lui toujours ſe ſont fait une gloire
De ſignaler leur premiere victoire.
Oui, cher Racine, & pour n'en point douter
Chacun en ſoi n'a qu'à ſe conſulter.
Celui qui veut de mon eſprit rebelle
Dompter, comme eux, la révolte infidelle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par ſoumettre mon cœur;
Et plein du feu de ton illuſtre pere,
Me préparer un chemin néceſſaire
Aux vérités qu'Eſther va me tracer,
Par les ſoupirs qu'elle me fait pouſſer.

C'eſt par cet art que l'Auteur de la Grace,
Verſant ſur toi ſa lumiere efficace,
Daigna d'abord, certain de ſon ſuccès,
Toucher mon cœur dans tes premiers eſſais;
Et qu'aujourd'hui conſommant ſon ouvrage,
Et ſecondant ta force & ton courage,
Il briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil,
Et grave en toi les derniers caracteres,
Qui de ma foi conſacrent les myſteres.
Quelle vertu! quels charmes tout-puiſſans
A ſon empire aſſerviſſent mes ſens!
Et quelle voix céleſte & triomphante
Parle à mon cœur, le pénétre, l'enchante!
C'eſt Dieu, c'eſt lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois: ma raiſon même
N'écoute plus que l'Oracle ſuprême.
Qu'attens-tu donc? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré;
Toi dont les chants non moins doux que ſublimes,
Se ſont ouvert tous les divins abîmes,
Où ſa grandeur ſe plaît à ſe voiler?
Qu'attens-tu, dis-je, à nous les révéler?
Ces vérités qui nous la font connaître?
Et que ſçais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ſes ſujets non ſoumis,
Ou conſoler du moins ſes vrais amis?
Dans quelle nuit, hélas! plus déplorable
Pourroit briller ſa lumiere adorable,
Que dans ces jours où l'Ange ténébreux
Offuſque tout de ſes brouillards affreux?
Où franchiſſant le ſtérile domaine
Donné pour borne à la ſageſſe humaine,
De vils mortels juſqu'au plus haut des Cieux
Oſent lever un front audacieux?
Où nous voyons enfin, l'oſé-je dire?
La Vérité ſoumiſe à leur empire,

Ses feux éteints dans leur ſombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal?
Car ce n'eſt plus le tems où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ſes excès monſtrueux
Sous un bandeau modeſte & vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art ſéducteur de l'infame hypocrite,
Toujours pourtant du ſcandale ennemi,
Dans ſes dehors il ſe montre affermi;
Et plus prudent que ſouvent nous ne ſommes,
S'il ne craint Dieu, reſpecte au moins les hommes.
Mais en ce ſiécle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert:
Rien ne l'étonne, & le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces Légions, ces bruyantes Armées
D'Eſprits ſubtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour, ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades;
Juſques au ſein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bientôt, ſans ſcrupule & ſans honte,
De ſes arrêts lui faire rendre compte;
Et déjà même, arbitres de ſa Loi,
Tiennent en main pour écraſer la Foi,
De leur Raiſon les foudres toutes prêtes.
Y ſongez-vous, inſenſés que vous êtes?
Votre Raiſon qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obſcurité,
Et qui rampant à peine ſur la terre,
Veut s'élever au-deſſus du tonnerre;
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas:

Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révéle?
Ceſſez, ceſſez, héritage des vers,
D'interroger l'Auteur de l'Univers:
Ne comptez plus avec ſes loix ſuprêmes;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes:
Interrogez vos mœurs, vos paſſions,
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour leur ſageſſe
Avons-nous vu briller votre jeuneſſe?
Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paiſible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices inſenſés,
A l'amour-propre, aux vœux intéreſſés,
Dompter l'orgueil, la colere, l'envie,
La volupté des repentirs ſuivie:
Vous a-t-on vus dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des loix
De vos tréſors meſurer la récolte,
Et de vos ſens appaiſer la révolte?
S'il eſt ainſi, parlez: je le veux bien.
Mais non. J'ai vu, ne diſſimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour expoſée,
Une conduite, hélas! bien oppoſée.
Une jeuneſſe en proie aux vains deſirs,
Aux vanités, aux coupables plaiſirs.
Un ſol eſſain de beautés effrénées,
A la molleſſe, au luxe abandonnées,
De faux amis, d'inſipides flatteurs,
Furent d'abord vos ſages précepteurs.
Bientôt après ſur leurs doctes maximes
En gentilleſſe érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel-air
Diviniſer des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles avantures
Sur leur pudeur vos victoires impures.

Je

Je vous ai vus, esclaves de vos sens,
Fouler aux piés les droits les plus puissans;
Compter pour rien toutes vos injustices;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin par vos desordres mêmes
Justifier vos desordres extrêmes;
Et sans rougir, enflés par le succès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un si gracieux songe,
Ce ver caché, ce remord qui vous ronge
Jusqu'au plus fort de vos déréglemens,
Vous exposoit à de trop durs tourmens.
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout sentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir;
Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'âme avec lui meurt ainsi qu'elle est née;
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur, au plein soulèvement
De votre esprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre: & son vrai personnage
Est de glisser par degré son poison,
Des sens au cœur, du cœur à la raison.
De-là sont nés, modernes Aristippes,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent aussi votre âme & ses efforts
A contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.
De-là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systêmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'hommie
Du Monde entier toute l'œconomie,
Vous ont appris que ce grand Univers
N'est composé que d'un concours divers

De corps muets, d'insensibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hazard,
Sans que le Ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc rassurés & paisibles:
Et desormais au trouble inaccessibles
Vos jours sereins, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer,
Mais c'est trop peu. De si belles lumieres
Luiroient envain pour vos seules paupieres;
Et vous devez, si ce n'est par bonté,
En faire part du moins par vanité,
A ces amis si zélés, si dociles,
A ces beautés si tendres, si faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
C'est devant eux que vos langues diſertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos esprits:
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces subtiles fadaises,
Ces argumens émaillés d'antithéses,
Ces riens pompeux avec art enchassés
Dans d'autres riens, fiérement énoncés,
Où la raison la plus spéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous? ces tendres nourriçons
Déjà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes,
Tous vos secrets, vos dogmes, vos problêmes;
Et comme vous, bientôt même affermis
Dans la carriere où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux prosélytes,
Leur enseigner que l'esprit & le corps,
Bien qu'agités par différens ressorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matiere éternelle, infinie,

Dont s'eſt formé ce merveilleux eſſain
D'êtres divers émanés de ſon ſein:
Que ces grands mots d'Ame, d'Intelligence,
D'Eſprit céleſte, & d'éternelle Eſſence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer;
Et qu'en un mot notre penſée altiere
N'eſt rien au fond que la ſeule matiere
Organiſée en nous pour concevoir,
Comme elle l'eſt pour ſentir & pour voir:
D'où nous pouvons conclure ſans rien craindre,
Qu'au préſent ſeul l'homme doit ſe reſtraindre;
Qu'il vit & meurt tout entier; & qu'enfin
Il eſt lui ſeul ſon principe & ſa fin.
Voilà le terme où ſur votre parole,
Et ſur la foi de votre illuſtre Ecole,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raiſonnement.
Car de vouloir combattre les myſtéres
Où notre foi puiſe ſes caracteres,
C'eſt, dites-vous, grêler ſur les roſeaux.
Eſt-il encor d'aſſez foibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du Monachiſme obſcurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un Myſtique entêté,
Pouvoient jadis abuſer des Cyrilles,
Des Auguſtins, des Leons, des Baſiles.
Mais quant à vous, grands hommes, grands eſprits,
C'eſt par un noble & généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimeres,
Épouvantail d'enfans & de grand'meres.
Car auſſi-bien, par où ſe figurer,
Pourſuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'eſt à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable?
Quel fil nouveau, quel jour fidéle & ſur
Nous guideroit dans ce dédale obſcur?

Suivre à tâtons une ſi ſombre route,
C'eſt s'égarer, c'eſt ſe perdre. Oui ſans doute;
C'eſt s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur diſſous
Dans le néant des vanités du Monde,
Dans les faux biens dont ſa miſére abonde,
Dans la molleſſe & la corruption,
Dans l'arrogance & la préſomption,
Vous élever aux vérités ſublimes
Qu'ont juſqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'eſt point dans ces obſcurités
Qu'on doit chercher les céleſtes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus ſures,
Vous élancer vers ces clartés ſi pures
Dont autrefois, dont encor aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d'une ſainte ardeur
Dans leurs Ecrits conſacrent la ſplendeur?
Faites comme eux: commencez votre courſe
Par les chercher dans leur premiere ſource:
C'eſt la Vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut ſeul indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs, briſez vos nœuds funeſtes:
Devenez doux, ſimples, chaſtes, modeſtes;
Approchez-vous avec humilité
Du Sanctuaire où gît la Vérité.
C'eſt le tréſor où votre eſpoir s'arrête.
Mais, croyez-moi, ſon heureuſe conquête
N'eſt point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un ſçavoir ſuperbe & pointilleux.
Pour le trouver ce tréſor adorable,
Du vrai bonheur principe inſéparable,
Il faut ſe mettre en regle, & commencer
Par aſſervir, détruire, terraſſer
Dans notre cœur nos panchans indociles:
Par écarter ces recherches ſutiles,

Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos desirs follement curieux:
Par fuir enfin ces amorces perverses;
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proscrit,
Charme du cœur, & poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zéle & la priere
Auront pour vous franchi cette barriere,
N'en doutez point, l'auguste Vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe Platonique.
Quoi! gourmander toutes nos voluptés?
Anéantir jusqu'à nos volontés?
Tyranniser des passions si belles?
Répudier des amis si fidelles?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'est abolir en lui tout sentiment;
C'est condamner son ame à la torture;
C'est en un mot révolter la nature,
Et nous prescrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.
Vous le croyez; mais malgré tant d'obstacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en buchers,
Briser la pierre & fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne,
N'écoute plus que sa voix souveraine,
Et de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien;
Qui comme vous commençant sa carriere,
Ferma long-tems les yeux à la lumiere,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de sa splendeur divine,
Toi, qui rival & fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans

Sa piété non moins que ſes talens,
Je l'avoûrai : quelques rayons de flâme
Que par avance eût verſé dans mon âme
La Vérité qui brille en tes Ecrits;
J'en euſſe été peut-être moins épris,
Si de tes Vers la chatouilleuſe amorce
N'eût ſecondé ta puiſſance & ta force;
Et ſi mon cœur attendri par tes ſons,
A mon eſprit n'eût dicté ſes leçons.

A Bruxelles le 1. *Septembre* 1737.

AVERTISSEMENT
sur l'Epître suivante.

LEs Amateurs de la Poëſie parurent contens de l'Epître de feu M. Rouſſeau; ils retrouverent tout le feu de ſa jeuneſſe dans pluſieurs endroits, & ſur-tout dans la peinture qu'il y fait des Eſprits-forts.

Sous ſes drapeaux, ſous ſes fiers étendarts,
L'œil aſſuré, courent de toutes parts
Ces Légions, ces bruyantes Armées
D'Eſprits ſubtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui ſur des monts d'argumens entaſſés,
Contre le Ciel burleſquement hauſſés,
De jour en jour ſuperbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles eſcalades, &c.

Cette même Epître ne fut pas reçue moins favorablement de ceux qui conſervent un véritable amour pour la Religion; ils virent avec joie un Poëte tel que celui-ci en prendre la défenſe, & ſe faire gloire non ſeulement de ſa ſoumiſſion, mais de l'aveu de ſon changement.

Dieu briſe enfin le funeſte cercueil
Où mon eſprit retranchoit ſon orgueil.
Je vois, j'entens, je crois, &c.

C'eſt le même aveu qu'il répéte à la fin.

Tel aujourd'hui dégagé de ſa chaine
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine,
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien;
Qui comme vous commençant ſa carriere,
Ferma long-tems les yeux à la lumiere;
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux,
Fut autrefois plus coupable que vous.

Des sentimens si louables m'engagerent à faire voir dans ma Réponse, que l'exemple qu'il donnoit, quelque rare qu'il soit aujourd'hui, ne doit point surprendre, puisque les grands-hommes sont ceux à qui l'humilité coute le moins, & que les Poëtes du siécle précédent, le siécle des grands-hommes, ont non seulement respecté toujours la Religion dans leurs Ecrits, mais ont prouvé par leurs mœurs la sincérité de leur respect pour elle. Je remonte ensuite à la source de ce libertinage d'esprit, qui fait tant de progrès : je la trouve dans les Ecrits de Bayle, qui n'ont fait que des demi-sçavans, & dans cette nouvelle Métaphysique, dont les étranges partisans, tantôt à l'exemple de Locke, n'osent décider si la matiere ne peut penser, & (1) tantôt avec M. Pope décident hardiment que tout est dans l'ordre, & que l'homme est aussi heureux & aussi parfait qu'il doit l'être, quoique rien n'en prouve mieux le desordre & la misere qu'une pareille Philosophie.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir lire dans l'original les Ouvrages de M. Pope, le plus célebre Poëte que l'Angleterre ait aujourd'hui, je ne prétens pas attaquer ici ses véritables sentimens, dont je ne puis être certain. Je ne prétens attaquer que ceux qui sont devenus si communs parmi nous depuis la lecture de son *Essai sur l'Homme*, dont les principes n'étant pas assez développés pour nous, sont cause que plusieurs personnes croyent y trouver un système, qui n'est peut-être pas celui de l'Auteur.

(1) *Tantôt avec M. Pope.* Quoique je me repente aujourd'hui des soupçons que j'avois eu sur les sentimens de M. Pope, je ne puis rien changer dans cette Edition à ce que j'en ai dit dans les précedentes ; parce que c'est la maniere dont j'en ai parlé d'abord qui a engagé cet illustre Poëte à m'écrire la Lettre qui se trouvera à la suite de cette Epitre.

EPITRE

A. M. ROUSSEAU.

Cette Epître eſt la Réponſe à celle qu'il m'a adreſſée, & dans laquelle il attaque les Eſprits-forts.

DE ton zéle contre eux, qu'ils feront étonnés
Ces Eſprits, par l'orgueil dans l'erreur obſtinés!
Eh! qui peut mieux que toi, CHER ROUSSEAU, les confondre!
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
Envain dans la révolte ils étoient affermis:
Qu'ils tombent tous aux piés du Dieu qui t'a ſoumis,
Et ne rougiſſent point d'avouër leur folie.
Quel eſprit ſera fier, quand le tien s'humilie?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu crois.

Ce n'étoit point aſſez d'adorer en ſilence
Celui que hautement brave leur inſolence:
Ce n'étoit point aſſez de renfermer en toi
Le reſpect que ce Dieu t'inſpire pour ſa Loi.

Tu lui devois encor cet éclatant hommage.
Puissent tes derniers Vers, fruit d'un noble courage,
Montrer aux ennemis de la Religion,
Et sa gloire, & la tienne, & leur confusion!

Elle n'est en effet que honte & que foiblesse,
Cette force d'esprit, qu'ils nous vantent sans cesse.
Un grand-homme, Rousseau, si l'homme est jamais grand,
Plus il est éclairé, plus il voit son néant.
Il sçait qu'il ne sçait rien; il l'avoue, & sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, & de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout son repos dans son humilité,
Exemple peu commun dans le siécle où nous sommes.
Seroit-il donc passé le siécle des grands-hommes?

Eh! quel tems, nous dit-on, de clarté plus rempli?
Du honteux Préjugé l'empire est aboli.
Nos ayeux sous son joug vieillissoient dans l'enfance;
Aujourd'hui rejettant toute aveugle puissance,
Nous ne faisons sur nous regner que la Raison.

Que béni soit le Ciel, qui sur notre horison
Fit lever tout-à coup ces astres salutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos Peres,
Goûtons notre avantage, & plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant! & quel tems fut le leur!
(1) J'y vois dans son midi le Soleil de la France.

Oui, ce même Soleil, si pâle en sa naissance,
De

(1) *J'y vois dans son midi le Soleil*, &c. Que de grands-hommes en tous les genres rassemble le siécle de Louis XIV! On peut bien dire que notre Soleil fut alors dans un brillant midi, quoique peu auparavant il eût encore été si pâle. Qu'étoit notre Poésie avant Corneille,

De ſes nombreux rayons raſſemblant la ſplendeur
Vient briller à mes yeux dans toute ſa grandeur.
Mabillon, Renaudot, Boſſuet, Bourdaloue,
Pour ſes Peres encor l'Egliſe vous avoue;
Tels furent de ſa foi les premiers protecteurs.
Ils revivent en vous ces illuſtres Docteurs,
Conſervant au milieu de vos graces aimables,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves Ecrits d'un ſaint zéle enflammés,
Je me tais, c'eſt aſſez de vous avoir nommés.
Et ſans peindre Paſcal, dont la plume & la vie
Sera dans tous les tems la terreur de l'Impie,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces Eſprits charmans,
Agréables Auteurs de nos amuſemens.

Que de héros! Je crois entendre dans Athénes
Diſcourir les Platons, tonner les Démoſthénes.
Par de nouveaux plaiſirs tour à tour enchanté,
Et loin de la tribune au théatre emporté,
Près de Socrate aſſis, je trouve Thucydide;
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les Chefs-d'œuvre naiſſoient:
Les Juges éclairés qui leur applaudiſſoient,
Aſſuroient d'une longue & brillante fortune
(1) Phédre, le Miſanthrope, Armide, Rodogune.
O Peres trop fameux, que vos noms triomphans
Sont peſans à porter par vos foibles enfans!
A la Religion ſoyons du moins fidéles:
Cet amour nous rendra dignes de nos modéles.
Chercheient-ils à briller par d'inſolens propos?
Le Ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons-mots?
A-t-on

le, & qu'étoit Corneille lui-même dans ſes premieres Piéces?

(1) *Phédre*, *le Miſanthrope*, *Armide*, *Rodogune*. Les trois Piéces que pluſieurs perſonnes regardent comme les chefs-d'œuvre de la Tragédie & de la Comédie. On regarde auſſi Armide comme le triomphe de notre ſpectacle Lyrique, & le chef-d'œuvre de Lulli.

A-t-on vu dans leurs Vers ces sublimes Génies,
Faire aux dépens de Dieu (1) rire leurs Uranies?
(2) Le Peintre dangereux, dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau,
A ses noires couleurs en oppose d'aimables,
Et peint la piété sous des traits véritables:
Peut-être que lui-même il l'admire en secret.
A des sujets honteux se livrant à regret
(3) La Fontaine en gémit: à ses remords rebelle
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle:
Vrai dans tous ses Ecrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice;
Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.
D'Arnaud l'ami constant, (4) le sage Desprèaux,
Lança ses premiers traits contre les Desbarreaux.
Cou-

(1) *Rire leurs Uranies, &c.* Epitre très-impie d'un Auteur inconnu. On ne peut accuser aucun Poëte fameux du siécle précédent, d'avoir fait des vers contre la Religion.

(2) *Le Peintre dangereux, &c* Puisque Moliere, tout criminel qu'il est, n'a rien écrit qui puisse le convaincre d'impiété, pensons de lui le plus favorablement qu'il est possible; & que le portrait qu'il a fait dans le Tartuffe, *Act.* 1. *Sc.* 5. de la vraie Piété, nous fasse croire qu'intérieurement il respectoit l'original.

(3) *La Fontaine en gémit, &c.* Lorsqu'il s'écrie: *O combien l'homme est inconstant, divers, foible, leger!* &c. Jamais on ne vit des mœurs plus simples, ni un cœur plus sincere. On lit le détail de sa conversion, dont le P. Pouget fut le ministre, dans l'Hist. de l'Acad. Franç. M. l'Abbé d'Olivet dit avoir vu le cilice qu'on trouva sur lui après sa mort, & fait de la Fontaine ce grand éloge, que *dans toute sa vie, il n'avoit jamais songé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommes.*

(4) *Le sage Desprèaux, &c.* M. Brossette dans ses notes sur la Satire premiere, dit que Boileau dans les derniers vers désigne Desbarreaux, & qu'il retrancha de ce portrait d'un libertin quelques vers qui parurent trop hardis à M. Arnaud.

Couronné par les mains d'Auguſte & d'Emilie,
A côté d'A Kempis (1) Corneille s'humilie.
Toi qui peignis Monime & ſes tendres douleurs,
(2) Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs.
Pour nous avoir couté tant de larmes aimables,
On t'en a vu ſur toi verſer de véritables.
Puiſſent ceux qu'au théatre entraîne un même attrait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret!

O France, riche alors en âmes ſi parfaites,
Oui la Religion captivoit tes Poëtes.
Faut-il s'en étonner? L'honneur, la bonne-foi,
L'auſtere probité fut leur premiere loi.
Dans leurs Ecrits charmans Auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours aimables,
Colbert, à double titre épuiſant ſes faveurs,
Récompenſoit en eux les talens & les mœurs.
Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des Muſes,
A des vices honteux pût fournir des excuſes.
Tous les dons de l'eſprit, quel que ſoit leur pouvoir,
N'affranchiſſent jamais le cœur de ſon devoir.
Vertueux Citoyens, amis tendres, leur zéle
Fit regner même entre eux une paix éternelle:

Leur

(1) *Corneille s'humilie*, &c. Il paroit lui-même avoir voulu s'humilier, puiſqu'il dit au Pape dans ſon Epître dédicatoire: „ La traduction que j'ai choiſie, par la „ ſimplicité de ſon ſtyle ferme la porte aux plus beaux „ ornemens de la Poëſie; & bien loin d'augmenter ma „ réputation, ſemble ſacrifier à la gloire du Souverain „ Auteur, tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre „ d'écrire."

(2) *Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs*, &c. „ Poſtquam profana tragœdiarum argumenta tractaſſet, „ muſas tandem ſuas uni Deo conſecravit, omnemque „ ingenii vim in eo laudando contulit, qui ſolus laude „ dignus eſt." Ces paroles de ſon épitaphe faite par Boileau, font connoître les ſentimens des deux Poëtes.

Leur eſtime ſincere en étoit le lien.
Qu'aiſément, cher Rouſſeau, l'honnête-homme eſt Chrétien!

Ranimez un moment votre illuſtre pouſſiere,
O Morts: ſi vous daignez revoir notre lumiere,
Sortez de vos tombeaux, & conſiderez-nous.
Morts fameux, dans nos traits vous reconnoiſſez-vous?
Vos fils... Vous retombez, vous ne pouvez le croire.
Qui nous a donc changés? Trop d'amour pour la gloire.
Loin de ſuivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paroiſſez ſans art: vos enfans plus habiles
Chercherent des beautés moins ſimples, moins faciles,
Et de toujours briller l'ambitieux eſpoir
Amena l'eſprit faux, ſuivi du faux ſçavoir.
L'amour d'un vain éclat, ſéduiſante parure,
Emporta notre eſprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'eſt beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux ſans elle ébloüit un inſtant:
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la ſimplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la Raiſon,
Qui laſſe de chérir ſon heureuſe priſon,
Pour vouloir tout apprendre, oſa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais
Elle eſpera, malgré tant de brouillards épais,
Etendre ſon empire en étendant ſa vue.
La nuit l'enveloppa: ſa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit ſon propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble uſurpant ſon nom & ſa puiſſance,
Compagne du Déïſme & de la Tolérance,

Par

Par l'orgueil soutenue & par la volupté,
Sur un Trône éclatant monta l'Impiété.

Un mortel préparoit la voie à ses conquêtes,
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable & propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés,
Disputeurs en déroute, & partis renversés.
Ainsi d'un œil content Marius dans sa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Détestable plaisir! cœur cruel! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux!
Notre fier conquérant, ravageur de systêmes,
Ne traînoit après lui que doutes, que problêmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre,
Infidelle aux drapeaux qu'il paroissoit défendre,
Adversaire du camp qu'il avoit protégé,
Et souvent déserteur aussi-tôt qu'engagé,
Forma plus d'un nüage à force de poussiere,
Qu'il fit presque voler jusques à la lumiere.
Combien de Raisonneurs, dont l'étonnant orgueil
(1) S'enfla dans son informe & critique recueil!

L'ar-

(1) *S'enfla dans son informe & critique recueil!* Bayle, qui de Protestant se fit Catholique, & retourna ensuite à la Religion Protestante, non seulement a sçu par sa maniere de raisonner, éblouïr les esprits superficiels; mais il a sçu paroître rempli d'une vaste érudition, à ceux qui n'approfondissent point. Lorsque son Dictionnaire parut, M. l'Abbé Renaudot, chargé d'en faire son rapport à M. le Chancelier, en donna son jugement par un Ecrit, dans lequel il avança sans crainte, que Bayle n'avoit lu les Anciens, que dans les citations des Modernes; & que dans les articles d'érudition un peu récherchée, il faisoit plus de fautes que le Moreri qu'il criti-

L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque legere écorce;
Mais l'étude est pénible, & le fruit en est lent.
Que Bayle fut commode au Lecteur indolent!
Tout s'y trouve: science, histoire, longs passages,
Grave Métaphysique, & galans badinages.
Bientôt à décider son disciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.
Enfin chez l'Imprimeur la gémissante presse
Vit sortir de son sein, las d'enfanter sans cesse,
D'innombrables Journaux, dont le fécond progrès
Changea les Ignorans en Sçavans par extraits.

Dès longtems la Tamise au trouble accoutumée
Fut par un nouveau trouble elle-même allarmée.
L'âme dès sa naissance en guerre avec le corps,
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,
Pensoit seule, & jamais n'avoit eu cette crainte
Qu'à son grand privilége on dût porter atteinte.
Son Rival lui prétend disputer ses honneurs,
Et fait parler pour lui de subtils chicaneurs.
L'âme dans ce procès ne craint point qu'on décide:
Son droit n'est point douteux, mais son Juge est timide.
(1) Locke pése, examine; & pour trop balancer
Trouve la cause obscure, & n'ose prononcer.

Cruelle

critiquoit. Quoiqu'un pareil reproche dût piquer un homme qui se donnoit pour savant Critique, Bayle dans une réponse à ce jugement, s'efforce de se justifier sur les Impiétés & les obscenités; mais à l'article de la science, il paroit baisser pavillon devant M. l'Abbé Renaudot: il avoue qu'il ne fournit aux vrais Savans que *des compilations indigestes, & assez crues.* Ce sont ses termes. Ce Dictionnaire où l'on trouve tant d'articles importans, peut bien être appellé un *recueil informe.*

(1) *Locke pése, &c.* Non seulement Locke a nié les idées innées, & a soutenu que toutes venoient des sens; non seulement il a soutenu que l'âme ne pensoit pas toujours, & que la pensée étoit à l'âme ce que le mouvement

Cruelle modeſtie! ô fatale lumiere!
O mer, entre elle & nous oppoſe ta barriere.
Vœux tardifs! à nos yeux elle vint ſe montrer.
Elle étoit étrangere, il fallut admirer.
Peu contens de nos biens, nous vantons ceux des autres.
Nos voiſins autrefois vantoient auſſi les nôtres.
Epriſe (1) du plus grand de nos méditatifs,
Londres applaudiſſoit à ces ſpéculatifs,
Qui dans le ſein de l'Etre en qui tout eſt viſible,
Contemploient l'étendue, immenſe, intelligible,
Archétype, en qui ſeul je vois, ſans le ſçavoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La Raiſon change auſſi de méthode.
Ecrits, habillemens, ſyſtêmes, tout eſt mode.

L'homme dans tous les tems déplora ſes malheurs.
Rouſſeau, tu l'appellois *un miroir de douleurs.*
Et quand pour ſon portrait tu peignis la ſouffrance,
Il n'y trouva que trop ſa triſte reſſemblance.
Il ſe trompoit lui-même, (2) & ſon peintre nouveau,
De cet objet de pleurs fait un riant tableau.

„ Eh!

vement étoit à la matiere; mais ſur la queſtion ſi la matiere peut penſer ou non, il eſt reſté indécis, par reſpect, a-t-il dit, pour la puiſſance de Dieu. *Que ſçavons-nous*, ſelon lui, *ſi Dieu ne peut pas la rendre penſante? Par conſéquent ſommes-nous capables de connoître ſi un Etre purement matériel penſe ou non?* Qu'une telle modeſtie peut mener loin!

(1) *Du plus grand de nos méditatifs*, &c. La métaphyſique du P. Mallebranche a été long-tems très en regne en Angleterre. Aujourd'hui Locke domine. Dans un Livre moderne qui a fait beaucoup de bruit, les raiſonnemens du P. Mallebranche ſont appellés des *illuſions ſublimes*. La mode change.

(2) *Et ſon peintre nouveau*, &c. J'ai parlé dans le Poëme de la Religion, Chant deuxiéme & Chant cinquiéme, des malheurs de l'homme, dont le péché originel eſt la cauſe. Je ne ſoupçonne pas M. Pope de ne pas admet-

„ Eh! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires,
„ Vous plaire à vous forger des maux imaginaires?
„ La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour vous?
„ Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre courroux;
„ Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un pere,
„ Où son amour éclate, y chercher sa colere?
„ Heureux membres d'un tout sagement ordonné,
„ Au bonheur général chaque être est destiné.
„ Il n'est point de desordre: & des mains de son Maître
„ L'homme est sorti parfait autant qu'il le doit être.
„ Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions
„ (1) Qu'élévent si souvent de folles passions.

„ Re-

admettre cette source du désordre; mais comme ses principes ne la supposent pas, on pourroit croire que, suivant son système, l'homme innocent seroit tel qu'il est aujourd'hui, sujet aux infirmités, à la mort, aux combats de la cupidité, à l'importunité des passions. *Certainement*, disoit Saint Augustin aux Pelagiens qui soutenoient cette erreur, *si un Peintre s'avisoit de faire un pareil tableau du Paradis terrestre, quand même il y mettroit une inscription, qui de nous croiroit voir un Paradis? Qui croiroit même que le Peintre s'est trompé? nous dirions tous qu'il a voulu se moquer* „ Certè si talis Paradisus pingeretur, nullus diceret esse paradisum, nec „ si suprà legisset hoc nomen inscriptum. Nec diceret „ errasse pictorem, sed plane agnosceret irrisorem." *Op. imp. l.* 3.

(1) *Qu'élevent*, &c. Si par ce mot on n'entend que nos inclinations, il est vrai qu'elles sont utiles, nécessaires & louables suivant leurs objets. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvemens violens qui emportent l'âme, & qu'elle a beaucoup de peine à retenir, l'homme n'est-il pas bien malheureux d'avoir à soutenir contre lui-même une guerre continuelle? Et doit-on s'étonner que la Morale Chrétienne nous ordonne toujours de résister à nos passions, puisque la Morale Payenne l'a ordonné tant de fois? Tout sage doit, comme dit Horace, *respuere cupidinibus*.

„ Reconnoiſſez, Ingrat, que leurs ſecrets ravages
„ Vous emportent au bien par d'utiles orages.
„ Tels, en ſe diſputant le Royaume des airs,
„ Par leurs affreux combats les vents ſervent les mers.

Philoſophes profonds, vos chimeres ſont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles?
Eh quoi! lorſque la paix dans le mien veut entrer,
Il ſe plaint, & c'eſt lui que j'entens ſoupirer.
Qu'il ſe taiſe à l'inſtant; votre honneur le demande;
Qu'il ſoit heureux enfin quand Pope le commande.
Malgré lui, malgré moi ſerois-je mécontent?
Pour ce cœur toutefois dans ſes plaintes conſtant,
J'appelle envain la joie: il la repouſſe encore.
Calmez ces paſſions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je ſuis las.
L'inſtant qui nous délivre, eſt l'inſtant du naufrage.
Je le ſçais; mais hélas! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort?
Sçavans navigateurs, (1) ſi c'eſt-là votre port.

L'aſyle

(1) *Si c'eſt-là votre port, &c.* Pline le Naturaliſte, qui ſeroit bien mieux ſurnommé le Miſanthrope, dit que le pouvoir de ſe donner la mort, eſt le plus grand préſent que la Nature nous ait fait, *quod homini dedit optimum, in tantis vitæ pœnis*; & il s'étonne qu'on ait donné l'épithete de *funeſtes* aux plantes qui empoiſonnent; „ parce que, dit-il, notre condition eſt telle, „ que pour les plus heureux même la mort eſt un „ port." *Quoniam ea vitæ conditio eſt, ut mori plerumque etiam optimi portus ſit.* L. 25. c. 3. Où conduit l'eſprit d'irreligion, qui étoit celui de Pline? Lucrece, le prédicateur de l'Impiété, ſe tua à quarante-quatre ans; & Creech, fameux en Angleterre par ſa traduction de Lucrece, ſe pendit à quarante ans.

L'asyle est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrece, s'il veut, à sa lugubre fête
Invite parmi vous son fameux Traducteur,
Qui d'un Maître si cher parfait imitateur,
Dans un lien tissu par la mélancolie,
Immole sa jeunesse au dégoût de la vie.
Pour moi peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos Sermons, Apôtres du Bonheur;
Et quand l'Impiété qui vante son breuvage,
Cher & dernier espoir des cœurs qu'elle encourage,
Distilleroit pour moi tout le suc des pavots,
Je laisse son nectar à ses tristes Héros.

Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumieres
Nous voulons dissiper ces vapeurs meurtrieres,
Que peuvent élever dans les foibles mortels
(1) Vos rigoureux Pascals, Misanthropes cruels,
Qui ne parlant jamais que de crime & de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris & que haine.
Eh! pourquoi dégoûter les humains de leur sort?
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment severes,
L'orgueil, & le mensonge, enchanteurs nécessaires.
„ (2) Oui, pour attacher l'homme à sa condition,
„ Sans cesse à ses côtés marche l'Opinion,
„ Dont

(1) *Vos rigoureux Pascals, &c.* Ce reproche de sévérité & de misanthrophie qu'on a fait particulierement à M. Pascal, & qu'on peut faire également à tant d'autres Ecrivains, est si injuste, qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des Esprits-forts contre M. Pascal? ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contre eux l'exemple d'un génie si superieur?

(2) *Oui, pour attacher l'homme, &c.* Ceci est encore tiré *de l'Essai sur l'Homme.* Qui auroit cru que nous eussions tant d'obligation à l'opinion, à la vanité, à l'erreur? Si notre bonheur consistoit à ignorer nos malheurs, le désordre en seroit encore plus grand, & nous n'en serions que plus à plaindre, suivant cette belle parole de

„ Dont l'art inépuisable en utiles merveilles
„ Sçait flatter le sçavant dans ses pénibles veilles,
„ Consoler l'ignorant dans son repos honteux,
„ Faire danser l'aveugle & chanter le boiteux.
„ Nous lui devons enfin ce nüage admirable,
„ Que souléve & grossit, complaisant charitable,
„ L'Orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
„ Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs.

De la félicité voilà donc nos seuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nüages.
Quoi! vous que la Raison éclaire de si près,
Vous pour qui la Nature a si peu de secrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres richesses!
De nos enfans plutôt reprenons les foiblesses.
Ne sont-ils pas heureux, lorsqu'une goute d'eau,
Que leur souffle pénétre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'une pâte à s'étendre docile,
Etale la grandeur de son globe fragile,
Vuide ouvrage du vent, que le vent va briser?
L'homme à tout âge enfant ne doit que s'amuser.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvu qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même?
Si telle est selon vous la route du bonheur,
Laissez-moi m'affliger: j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriste accoutumer ma vue;
Ou plutôt, j'aime mieux, plein d'un espoir flateur,
Me jetter dans le sein de mon Consolateur.

Oui, l'homme est malheureux: dès longtems tu l'éprouves:
Et son Consolateur, cher Rousseau, tu le trouves.

C'est

de S. Augustin: *Quid miserius misero non miserante seipsum?*

C'eſt celui qu'imploroit d'une mourante voix
(1) Ce ſaint Roi de Juda dont ta Lyre autrefois
Par des ſons ſi touchans accompagnoit les larmes:
C'eſt celui qui ſouvent prend contre nous les armes,
Et qui par ſes rigueurs préparant ſes bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre:
Contre ſes ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces Vers qui les ont terraſſés:
Puiſſent-ils par lui-même être récompenſés!
Que pour premier bienfait ſa clémence attendrie,
(2) Au gré de mes deſirs te rende à ta patrie.
D'un mortel courageux la patrie eſt par-tout;
Mais ton courage enfin n'eſt-il donc pas à bout?
Que tant d'amis pour toi qui ſoupirent ſans ceſſe,
Doivent de tes marais t'augmenter la triſteſſe!
Qui t'y retient encore, ô cher Infortuné?
Revien, c'eſt trop ſouffrir: quel couroux obſtiné
Tant de gloire & d'exil ne doit donc pas éteindre?
Et ſous tant de lauriers quel foudre peux-tu craindre?

(1) *Ce ſaint Roi, &c.* Le Cantique d'Ezechias, dont M. Rouſſeau a fait une belle traduction.

(2) *Au gré de mes deſirs te rende à ta patrie.* Lorſque j'achevai cette Epitre, le bruit couroit que Monſieur Rouſſeau étoit près de revenir dans ſa patrie; il fit en effet un voyage à Paris, où il ne ſe montra qu'à quelques amis. Ce fut alors que je le vis pour la premiere & la derniere fois.

FIN.

LETTRE

De Monsieur le Chevalier DE RAMSAY *à Monsieur* RACINE.

QUELQUE charmé que je sois, MONSIEUR, de votre Ouvrage que je viens de lire, il ne convient pas à un Etranger d'en faire l'éloge, & vous feriez peu de cas de l'encens que vous prodigueroit un inconnu.

Le principal dessein de cette Lettre est de rendre justice à mon ami, & à mon compatriote M. Pope. Il est très-bon Catholique, & a toujours conservé la Religion de ses ancêtres dans un Pays où il auroit pu trouver des tentations pour l'abandonner. La pureté de ses mœurs, la noblesse de ses sentimens, & son attachement à tous les grands principes du Christianisme, le rendent aussi respectable, que la supériorité de ses lumieres, la beauté de son génie, & l'universalité de ses talens le rendent admirable.

Il a été accusé en France de vouloir établir la Fatalité monstrueuse de Spinosa, & de nier la dégradation de la Nature humaine. Je le crois exempt de l'une & de l'autre de ces funestes erreurs, qui renversent toute Morale & toute Religion, soit naturelle, soit révélée. Voici comme j'entens les principes de son *Essai sur l'Homme*, & je pense qu'il ne me desavouera pas.

Il est bien éloigné de croire que l'état actuel de l'homme soit son état primitif & conforme à l'ordre. Son dessein est de montrer que *depuis*

la nature dégradée, tout eſt proportionné avec poids, meſure & harmonie, à l'état d'un être déchu, qui ſouffre, qui mérite de ſouffrir, & qui ne peut être rétabli que par les ſouffrances: Que les maux phyſiques ſont deſtinés à guérir le mal moral: Que les paſſions & les crimes des hommes les plus méchans ſont bornés, dirigés, & réglés de façon par une Sageſſe ſouveraine, qu'elle tire l'ordre de la confuſion, la lumiere des ténébres, & des biens innombrables des maux paſſagers de cette vie: Que cette Providence conduit tout à ſes fins, ſans jamais bleſſer la liberté des Etres intelligens, & ſans produire ni approuver les effets de leur malice délibérée; & que tout eſt réglé dans l'ordre phyſique, tandis que tout eſt libre dans l'ordre moral: Que ces deux ordres ſont enchaînés ſans fatalité, & ſans cette néceſſité qui nous rend *vertueux ſans mérite*, *& vitieux ſans crime*: Que nous ne voyons préſentement qu'une roue détachée de la vaſte machine, qu'un nœud très-petit de la grande chaîne, & qu'une foible partie du plan immenſe qui ſera dévoilé quelque jour. Alors Dieu fortifiera pleinement toutes les démarches incompréhenſibles de ſa ſageſſe & de ſa bonté, & s'abſoudra, comme dit Milton, du jugement téméraire des mortels.

Vous avez donné une preuve éclatante de la juſteſſe de votre eſprit, & de la juſtice de votre cœur, en avertiſſant le Lecteur que vous n'attaquez pas les véritables ſentimens de M. Pope, mais les fauſſes conſéquences qu'on a tirées en ce pays-ci de ſon Ouvrage, en confondant l'ordre paſſager de la Nature dégradée, avec l'ordre éternel, immuable & néceſſaire, auquel l'homme eſt deſtiné.

Je connois les coupables auteurs de ces calomnies répandues contre M. Pope, Spinoſiſtes, &

& incrédules eux-mêmes, ils ont cru qu'il leur reſſembloit, perſuadés qu'on ne peut avoir de l'eſprit ſans penſer comme eux.

Notre Homere Anglois, bien éloigné de l'erreur Pélagienne, dont Homere & Platon auroient eux-mêmes rougi, eſt perſuadé que non ſeulement l'homme eſt déchu & dépouillé, mais mortellement bleſſé; non ſeulement bleſſé, mais encore mort; non ſeulement mort, mais de plus enſeveli dans le péché: deſorte que ſans une force ſurnaturelle, ſans la δυναμις Θεια, reconnue des Payens même, il ne peut rien produire de lui-même qui ſoit conforme à l'ordre éternel, à l'amour du *Souverain Beau* pour lui-même, & de tous les Etres ſubalternes pour lui. Je me flatte qu'il juſtifiera un jour ſes vrais ſentimens, & qu'il imitera votre exemple, en nous donnant un Poëme ſur la Religion, fort ſupérieur *au Paradis perdu*, dont les images ſouvent rampantes, ſont peu dignes de la majeſté du ſujet; dont le plan philoſophique n'égale pas le génie ſublime du Poëte, ni l'ordonnance ſymétrique, l'eſprit créateur de Milton.

Milton écrivit ſon Poëme pour confondre l'incrédulité de ſon ſiécle; mais Calviniſte outré, il dégrada ſon Ouvrage par les injures puériles & inſenſées qu'il vomit contre l'Egliſe Romaine, auſſi-bien que par le plan borné & retreci qu'il nous donna de la Providence, & de l'amour univerſel de Dieu pour ſes créatures.

M. le Chevalier Newton, grand Géométre & nullement Métaphyſicien, étoit perſuadé de la vérité de la Religion; mais il voulut rafiner ſur d'anciennes erreurs Orientales, & renouvella l'Arianiſme par l'organe de ſon fameux diſciple & interprete M. Clarke, qui m'avoua quelque tems avant que de mourir, après pluſieurs conférences que j'avois eues avec lui, combien il

ſe repentoit d'avoir fait imprimer ſon Ouvrage: je fus témoin il y a douze ans à Londres, des derniers ſentimens de ce modeſte & vertueux Docteur.

M. Locke, génie ſuperficiel, qui a écrit les Elémens de la Philoſophie, plutôt que ſes principes approfondis, étoit, je crois, un Socinien décidé. Quand l'autorité ne guide plus un Philoſophe, & que les déciſions de l'Egliſe ne lui ſervent pas de bouſſole, il s'égare toujours.

Je m'étois égaré dès ma tendre jeuneſſe dans une incrédulité ſéduiſante, mais également éloignée des horreurs du Spinoſiſme impie, & des excès du Déiſme, qui ne cherche à ſecouer le joug de la Révélation que pour contenter les paſſions. Je fus ramené par le grand & ſublime Fenelon, Archevêque de Cambray, qui me fit comprendre non ſeulement la beauté de la Morale Chrétienne, mais qui me démontra que quoique nos Myſteres ſoient incompréhenſibles, ils ne ſont pourtant pas impoſſibles; qu'ils ont un côté obſcur qui humilie l'eſprit humain, & un côté lumineux qui l'éclaire & le conſole. En ſorte que je puis dire avec feu notre ami M. Rouſſeau

Tel aujourd'hui dégagé de ſa chaine
N'écoute plus que la voix ſouveraine,
..... qui commençant ſa carriere
Ferme long-tems les yeux à la lumiere.

Je ſuis, MONSIEUR, avec &c.

Le Chevalier de RAMSAY.

A Pontoiſe le 28. Avril 1742.

R L.

RÉPONSE

De Monsieur RACINE.

IL est vrai, MONSIEUR, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais si votre nom & vos Ouvrages m'étoient inconnus, je serois étranger dans la République des Lettres. La maniere dont vous expliquez le système de M. Pope est si lumineuse & si conforme à la Religion, que je vous demande la permission de rendre votre Lettre publique. Elle servira, en attendant que M. Pope s'explique lui-même, & parle aussi clairement que vous le faites parler, à éclairer ceux qui le font penser bien différemment.

Ce que vous m'écrivez sur Milton, Newton, Clarke & Locke, fait voir que l'amour de la vérité est plus fort sur vous, que l'amour pour vos compatriotes, puisque vous ne dissimulez pas leurs erreurs. Il faut avouer que les Géométres eux-mêmes, malgré cette science qui doit rendre l'esprit si juste, s'égarent souvent dans les vérités les plus importantes, lorsqu'ils ne veulent suivre que leurs lumieres; parce qu'en pareille matiere, la grande justesse d'esprit est la soumission à l'autorité.

Je suis, MONSIEUR, &c.

A Soissons le 15. Mai 1742.

SECONDE LETTRE

De Monſieur le Chevalier de RAMSAY *à Monſieur* RACINE.

JE ſuis content, MONSIEUR, & bien perſuadé que vous ſerez auſſi content que moi, en recevant la Lettre que M. Pope m'a adreſſée pour vous être remiſe.

Elle vous fera connoître que je ne m'étois pas engagé témérairement, lorſque dans la premiere Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, j'ai ſoutenu hardiment la pureté des ſentimens de mon illuſtre compatriote. Mais ce n'étoit pas aſſez qu'il fût juſtifié par moi: on eût pu croire que l'amitié ſeule m'avoit fait parler. Le voici qui ſe juſtifie lui-même. Sa Lettre, en vous prouvant ſon zéle pour la Religion, & ſa ſoumiſſion à l'autorité de l'Egliſe, fermera la bouche à ſes accuſateurs. Il y joint un Livre fait pour ſa défenſe par un célébre Docteur de l'Egliſe Angſicane nommé Warburton. En diſtribuant lui-même cet Ouvrage à ſes amis, il l'adopte, il l'approuve & le rend précieux.

Vos ſoupçons contre lui étoient pardonnables. Vous aviez été ébranlé par les faux rapports de ſes ennemis, il en a de pluſieurs eſpéces. Son rare talent lui fait des envieux. *Urit enim fulgore ſuo*, &c. Les liaiſons intimes qu'il a eues avec pluſieurs grands Seigneurs oppoſés, ou accrédités à la Cour, lui en ont fait d'autres. Du

reſte

reſte on a des preuves certaines de ſa probité & de ſa vertu incorruptible.

J'ai ouï dire qu'il a été ſucceſſivement, & quelquefois en même tems, ami & confident intime de pluſieurs Miniſtres. Il auroit pu faire une fortune immenſe en profitant de la diſgrace des uns, pour faire ſa cour aux autres; mais ſon cœur eſt incapable de ces baſſeſſes.

On m'aſſure auſſi qu'une Princeſſe, admiratrice de ſes Ouvrages, voulut dans le tems qu'elle gouvernoit l'Angleterre, engager ce Poëte, non pas à abandonner la Religion de ſes peres, mais à diſſimuler: elle vouloit lui procurer des places conſidérables, en lui promettant qu'il ſeroit diſpenſé des ſermens accoutumés. Il refuſa ces propoſitions avec une fermeté inébranlable. Un pareil ſacrifice n'eſt pas celui d'un Incrédule ni d'un Déïſte.

Ne croyez pas que les ſentimens d'une amitié réciproque m'engagent à parler ainſi en faveur de M. Pope, ni que j'aye envie de lui offrir un encens adulateur. Je ne ſonge qu'à rendre hommage à la Juſtice & à la Vérité.

Je ſuis, &c.

Le 10. *Septembre* 1742.

LETTRE

De M. POPE à M. RACINE.

J'AUROIS eu l'honneur, MONSIEUR, de répondre plutôt à votre Lettre, si je n'avois pas toujours attendu le beau présent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre Poëme sur la Religion. Le plaisir que me causa cette Lecture eût été sans mêlange, si je n'avois eu le chagrin de voir que vous m'imputiez des principes que j'abhorre. Je ne m'en suis consolé qu'en lisant l'endroit de votre Avertissement où vous déclarez que n'entendant pas l'original Anglois vous ne pouvez pas juger de l'*Essai sur l'Homme* par vous-même, & que vous n'attaquez pas mes principes, mais les fausses conséquences qu'on en a tirées, & les dangereuses maximes que quelques personnes ont cru y trouver. Cet aveu est une preuve éclatante de votre candeur, de votre prudence & de votre charité.

Je puis vous assurer, MONSIEUR, que votre entiere ignorance de notre Langue, m'a été beaucoup moins fatale que la connoissance imparfaite qu'en avoient mes Traducteurs, qui les a empêché de pénétrer mes véritables sentimens. Toutes les beautés de la versification de M. D. R. . . ont été moins honorables à mon Poëme, que ses mépriſes continuelles sur mes raisonnemens & sur ma Doctrine ne lui ont été préjudiciables. Vous verrez ces mépriſes relevées & réfutées dans l'Ouvrage Anglois que j'ai l'honneur de vous envoyer. Cet Ouvrage est un Commentaire critique & philosophique par le sçavant Auteur *de la divine Légation de Moïse*. Je me flatte que le Chevalier de Ramsay, rempli comme il l'est d'un zéle ardent pour la Vérité, voudra bien vous en expliquer le contenu.

Alors

Alors je m'en rapporterai à votre justice, & je me flatte que tous vos soupçons seront dissipés.

En attendant ces éclaircissemens, je ne sçaurois me refuser le plaisir de répondre nettement à ce que vous desirez sçavoir de moi.

Je déclare donc hautement & très-sincérement, que mes sentimens sont diamétralement opposés à ceux de Spinosa & même à ceux de Loibnitz, puisqu'ils sont parfaitement conformes à ceux de M. Pascal & de M. l'Archevêque de Fenelon; & que je ferois gloire d'imiter la docilité du dernier, en soumettant toutes mes opinions particulieres aux décisions de l'Eglise.

Je suis avec, &c.

A Londres le 1. Septembre 1742.

RÉPONSE

De M. RACINE à M. POPE.

QUELLE plus grande preuve de votre Religion, MONSIEUR, que la douceur & l'humilité avec laquelle vous vous justifiez devant un homme qui doit se justifier lui-même de vous avoir attaqué témérairement! Vous me pardonnez ma faute sans m'en faire le moindre reproche, & plus vous m'épargnez, moins je dois m'épargner & me pardonner.

Oui, MONSIEUR, j'avoue qu'un zele trop précipité m'a séduit. J'avois entendu plusieurs fois opposer à des vérités que vous respectez autant que je les respecte, des principes qu'on disoit être les vôtres, ou du moins des conséquences des vôtres. Je m'étois cru permis de m'élever contre vous. Il est vrai que dans l'Avertissement qui précéde mon

Epître, je fis un aveu que m'inspira le remords qui m'agitoit en vous attaquant. J'ai obligation de ce remords à la persuasion où j'ai toujours été, que les plus grands hommes sont ceux qui sont les plus dociles à la Révélation. J'avois peine à comprendre que vous fussiez du nombre des ennemis d'une Religion qui n'en a jamais eu que de mépriſables, & que dans un Ouvrage où vous entreprenez de nous montrer la route du bonheur, vous fussiez capable de prêter des armes à ceux qui veulent nous en écarter.

Quoique votre Lettre qui vous fait tant d'honneur, doive me faire rougir, puisqu'elle apprend combien j'ai eu tort de vous soupçonner, je me vois obligé de la rendre publique. L'offense l'a été, la réparation doit l'être. C'est ce que je dois & à vous, & à moi, parce que je le dois à la justice.

Quelque Apologie de vos sentimens que puisse contenir le Livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, il devient inutile après la déclaration que vous faites dans votre Lettre. Eh! quelle plus forte Apologie, que cette disposition où vous êtes de soumettre toujours vos opinions particulieres à l'autorité de l'Eglise! Ce respect que vous conservez pour elle, malgré tant de motifs qui auroient pu l'affoiblir en vous, est une grande leçon pour nous qui avons le bonheur de vivre dans son sein. Ceux qui parmi nous ont comme vous la louable ambition de mettre en Vers des vérités utiles aux hommes, doivent de toute façon vous prendre pour leur modéle, & n'oublier jamais que le plus grand Poëte de l'Angleterre est un des plus humbles Enfans de l'Eglise.

Je suis, MONSIEUR, &c.

A Paris ce 25. Octobre 1742.

FIN.

LA

LA GRACE,

POËME.

PREFACE.

JE puis à la tête de cet Ouvrage avouer mes craintes, ſans être ſoupçonné de cette fauſſe modeſtie ſi commune aux Auteurs, qui dans leurs Préfaces affectent un langage plein de timidité, lorſqu'ils ſont intérieurement pleins de confiance. Pour moi je n'ai aucun ſujet d'en avoir: je vais parler d'un myſtere qui révolte l'amour-propre, & qui ſera toujours l'écueil de notre raiſon. Je vais traiter une queſtion ſur laquelle on fuit différens ſiſtêmes; & comme chacun ſoutient avec chaleur le parti qu'il a embraſſé, je dois m'attendre à déplaire, malgré mes intentions, à ceux qui ont des ſentimens contraires aux miens. Enfin j'écris en Vers, & ceux qui ſans faire attention au Théologien, ne regarderont en moi que le Poëte, examineront mes Vers avec d'autant plus de ſévérité, que mon nom ſeul ſemble annoncer que je ne mérite point d'indulgence.

Ce nom, loin qu'il prévienne en ma faveur, ne ſert qu'à fournir des armes contre moi. La gloire des peres eſt un peſant fardeau pour les enfans, & l'on n'en a preſque point vu ſoutenir ce fardeau dignement. Ce n'eſt point à moi à citer les paſſages d'Homere & d'Euripide qui l'aſſu-

l'assurent, & je citerai encore moins un Proverbe très-commun chez les Grecs & les Latins. Il est vrai que ce Proverbe semble confirmé par l'Histoire: rarement a-t-on vu ceux qui se sont rendus illustres, soit par les Armes, soit par les Lettres, laisser des successeurs dignes d'eux. Les fils des grands-hommes ont presque tous dégénéré, peut-être parce qu'on les décourage pour trop en attendre. On leur redemande des talens qu'ils ne sont pas obligés d'avoir, & l'on s'imagine qu'ils doivent représenter un bien qu'on ne reçoit jamais par droit d'héritage.

J'ai donc sujet d'appréhender qu'on ne me traite avec la même rigueur. Je pourrois y opposer quelques raisons; mais comme les Lecteurs ne sont pas obligés d'écouter nos raisons, je n'alléguerai point la difficulté de la matiere que je traite, dans laquelle il est impossible de ne pas sacrifier quelquefois la richesse d'une rime, & la cadence d'un vers à l'exactitude du dogme. Je ne rapporterai pas non plus les motifs particuliers qui m'ont engagé à choisir une matiere si épineuse. Il me suffit de dire ici que la lecture de saint Prosper m'ayant inspiré l'envie de traiter comme lui en Vers une question agitée depuis si long-tems, la hardiesse de l'entreprise engagea quelques personnes fort éclairées à m'encourager, & à m'aider de leurs secours, qui m'étoient absolument nécessaires.

Né, pour ainsi dire, dans le sein des Muses, avec une grande inclination pour elles, & plus d'ardeur à les suivre que de talens, j'ai perdu dès la plus tendre enfance, celui qui pouvoit m'instruire le mieux à leur commerce, & par l'autorité qu'il avoit sur moi, & par la longue habitude qu'il avoit avec elles. Je puis dire de Boileau, ce qu'Ovide disoit en parlant de Virgile, *Virgilium vidi tantùm.* Je n'ai fait que le voir,

voir, & je n'étois pas en âge de mettre à profit la converſation d'un pareil maître. Ainſi lorſque j'ai eu l'ambition d'entrer dans la carriere poëtique, je me ſuis trouvé ſans guide, & je me ſerois ſouvent égaré, ſans les lumieres que m'ont bien voulu accorder ces perſonnes, auprès deſquelles ma Muſe a trouvé un accès auſſi utile pour elle qu'honorable. Mon amour-propre n'a rien ſouffert en ſe ſoumettant à de pareils Juges: j'ai corrigé avec docilité les fautes qu'ils ont repriſes; & s'il en reſte encore beaucoup, elles n'ont point échappé à leur vue, mais je n'ai pas toujours été capable de ſuivre leurs avis.

Ces fautes que je reconnois ſans peine, n'intéreſſent que la Poëſie: je ne me ſuis permis aucune négligence pour celles qui pourroient intéreſſer la doctrine. J'ai eu la précaution la plus ſcrupuleuſe pour ne rien laiſſer qui méritât une cenſure raiſonnable, & je me déclare toujours prêt à corriger ce qui pourra la mériter. Je parle d'une cenſure raiſonnable; car j'oſe dire auſſi qu'il ſeroit injuſte de faire le procès à un Poëte comme à un Théologien, & de vouloir rappeller tous ſes mots à la préciſion de l'Ecole. Ce n'eſt point ici un Traité Théologique, c'eſt un Poëme: ce n'eſt point aux Docteurs que je parle, c'eſt au commun du monde. Il me ſuffit d'expliquer ce que tout le monde doit entendre & doit ſçavoir. La Poëſie a cet avantage, qu'elle rend ſenſibles au peuple les vérités les plus abſtraites, par les images ſous leſquelles elle les préſente, & que par ſa meſure & ſon harmonie elle les imprime dans la mémoire. On lui raviroit un ſi beau privilége, ſi on la ſoumettoit à des loix rigoureuſes qui la rendiſſent ſéche & ſtérile.

J'ai ſouvent employé les termes de l'Ecriture Sainte

Sainte & des Peres, & c'eſt en cela que conſiſte le mérite de mon travail: je ne prétens pas non plus en tirer comme Poëte une grande gloire. Je n'ai preſque fait que traduire, & j'ai remarqué que les endroits qui ont été le mieux reçus, lorſque je les ai récités, étoient l'aſſemblage de pluſieurs penſées des Prophétes, rendues fidellement. Auſſi faut-il avouer que l'Ecriture Sainte nous fournit les idées les plus nobles & les plus magnifiques, & qu'on ne trouve point ailleurs ce véritable ſublime qui charme tous les hommes, cet enthouſiaſme divin qui ſaiſit l'âme, qui l'étonne & qui l'enléve.

Après avoir parlé de ce qui regarde le Poëte, venons au Théologien, ſi ce titre peut me convenir, & rendons compte de la Doctrine de ce Poëme.

Un Etre tout-puiſſant, qui a tout fait, qui conſerve tout, qui regne ſur les eſprits, comme ſur les corps, de qui viennent toutes les lumieres & toutes les vertus, & dont les decrets ſont la régle de l'avenir, eſt une vérité dont nous ſommes intérieurement convaincus, & qui eſt renfermée néceſſairement dans l'idée que nous avons d'un Etre infini. La liberté de notre âme eſt encore une vérité, qu'il n'eſt pas néceſſaire de prouver. Nous en trouvons la preuve en nous-mêmes, & nous ſentons que nous ſommes plus libres de vouloir telle ou telle choſe, que de remuer la main de tel ou de tel côté. Ces deux vérités inconteſtables ſemblent cependant ſe contredire: ce qui ne nous doit pas ſurprendre; puiſque même nous trouvons dans la Géométrie des propoſitions, leſquelles, quoique certaines, nous paroiſſent cependant s'oppoſer les unes aux autres. Comment ne trouverons-nous pas ces difficultés lorſque nous parlons de Dieu & de l'âme? Si nous ignorons ce que c'eſt que Dieu, ce que

c'eſt

c'eſt que notre âme, & comment elle agit ſur notre corps; pouvons-nous ſçavoir comment Dieu agit ſur elle? L'opération d'un Dieu nous eſt inconnue; celle de notre âme nous l'eſt auſſi: comment donc pourrons-nous comprendre l'accord de deux opérations inconnues? Lorſque dans la Géométrie deux propoſitions, qui ſemblent ſe contredire, ſont également démontrées, nous ne doutons ni de l'une ni de l'autre. Lors donc que dans la Religion deux vérités également certaines ſemblent ſe contredire, devons-nous pour cela héſiter! Si notre raiſon n'a pas aſſez de lumiere pour les accorder, qu'elle ait aſſez d'humilité pour les adorer toutes deux. *Il faut*, dit M. Boſſuet, *tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voye pas toujours le milieu par où l'enchaînement ſe continue.*

Puiſque nous avons tant de peine à concilier la puiſſance divine & la liberté humaine, nous ne devons pas nous étonner d'entendre ſur cette queſtion parler les Payens d'une façon ſouvent contraire. Homere qui répéte ſi ſouvent que rien n'arrive que par la volonté divine, fait dire à Achille: *Les Dieux donnent la victoire, mais c'eſt à vous à modérer votre fierté & votre colere.* Iliad. 10. Achille eſt donc le maître de ſon cœur? & le même Homere dit dans l'Odyſſée, Liv. XXIII. Qu'*il dépend des Dieux de rendre inſenſée la perſonne la plus ſage, & de rendre ſage la perſonne la plus inſenſée.* Horace demande aux Dieux de bonnes mœurs pour la jeuneſſe: *Di probos mores docili juventæ.* Et le même Horace prétend qu'il ne doit demander aux Dieux que les biens de la ſanté & de la fortune; que ceux de l'âme ſont en ſa diſpoſition.

Det vitam, det opes; animum mi æquum ipſe parabo.

Les

Les Payens ont été ſouvent juſqu'à faire les Dieux auteurs des crimes, pour excuſer leurs paſſions, dont ils prenoient la violence pour une force divine.

Sua cuique Deus fit dira libido.

Ils trouvoient fort commode, quand ils avoient commis quelque faute, de la rejetter ſur les Dieux.

Crimen erit Superis & me feciſſe nocentem,

dit Caton dans Lucain. Helene dans Homere reproche à Venus de l'avoir ſéduite; & dans Euripide, de l'aveu de Ménélas lui-même, elle ne lui a été infidelle que par obéïſſance aux Dieux. Malgré ce langage ſi commun chez les Payens, ils en tiennent un autre tout oppoſé, quand ils parlent en Philoſophes. Ils ſe laiſſoient tromper par ce faux raiſonnement de notre amour-propre, que nous n'aurions point de mérite, ſi notre vertu étoit un don du Ciel. C'eſt ce que Ciceron fait dire à un de ſes interlocuteurs dans le troiſiéme Livre de la nature des Dieux. *In virtute rectè gloriamur, quod non contingeret, ſi id donum à Deo, non à nobis haberemus.* Le même Ciceron prétend encore qu'on ne doit demander au Ciel que les dons de la fortune, mais que notre ſageſſe eſt en notre pouvoir: *fortunam à Deo petendam, à ſeipſo ſumendam eſſe ſapientiam.*

En effet, diſoit-il, quelqu'un s'eſt-il jamais aviſé de remercier les Dieux d'être honnête-homme? *Nam quis, quòd bonus vir eſſet, gratias Diis egit unquam?* Action de grace qu'un Chrétien fait tous les jours. Ces deux langages, ſi contraires & ſi communs chez les Payens, ont été bien rendus par Corneille dans ſon Oedipe. Il fait dire à Jocaſte:

C'étoit

C'étoit-là de mon fils la noire deſtinée:
Sa vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,
N'a pu ſe dégager de cet aſtre ennemi,
Ni de ſon aſcendant s'échapper à demi.

Et Théſée par ſa réponſe détruit cette abſurde opinion d'une force néceſſitante.

Quoi la néceſſité des vertus & des vices,
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus biſarre effet de ſes prédictions?
L'âme eſt donc toute eſclave; une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni deſir,
De cette liberté qui n'a rien à choiſir.
Attachés ſans relâche à cet ordre ſublime,
Vertueux ſans mérite, & vicieux ſans crime,
Qu'on maſſacre les Rois, qu'on briſe les autels,
C'eſt la faute des Dieux, & non pas des mortels.
De toute la vertu ſur la Terre épandue
Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire eſt due.
Ils agiſſent en nous quand nous penſons agir:
Alors qu'on délibere on ne fait qu'obéïr,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, n'évite,
Que ſuivant que d'en-haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me diſpenſer.
Le Ciel, juſte à punir, juſte à récompenſer,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur ſalaire,
Doit nous offrir ſon aide, & puis nous laiſſer faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

Ces Vers admirables ſont également vrais, excepté celui-ci, *Doit nous offrir ſon aide & puis nous laiſſer faire*, qu'un Payen pouvoit bien dire, mais qu'un Chrétien n'a jamais dû penſer.

Auſſi

Auſſi Corneille fait parler autrement un Chrétien dans Polieucte. C'eſt ainſi qu'il dépeint le pouvoir de Dieu ſur nous.

Il eſt toujours tout juſte & tout bon; mais ſa grace
Ne deſcend pas toujours avec même efficace:
Après certains momens que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénétrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repouſſe, l'égare:
Le bras qui la verſoit en devient plus avare,
Et cette ſainte ardeur qui nous portoit au bien
Tombe plus rarement, ou n'opere plus rien.

Sur cette importante queſtion les Chrétiens devroient toujours tenir le même langage, puiſqu'ils doivent s'accorder ſur les deux grandes vérités qu'on ne peut nier, ſans abandonner la Foi & la Raiſon, je veux dire ſur la puiſſance de Dieu, & la liberté de l'homme; car je ne parle point ici des Hérétiques, dont les uns, de peur de détruire la liberté, ont nié la grace, & les autres, de peur de détruire la grace, ont nié la liberté. L'Egliſe les condamne également, & reconnoît que nous faiſons le bien & le mal librement, & que néanmoins nous ne faiſons aucun bien que Dieu ne nous le faſſe faire. C'eſt ce que nous ſommes obligés de croire. Mais comme nous voulons auſſi tâcher de le comprendre, nous avons cherché les moyens d'accorder la grace & la liberté. De-là cette différence de langage entre nous, & cette contrariété de ſyſtêmes; contrariété qui devroit du moins ne point altérer l'union & la charité, puiſqu'on doit convenir des deux vérités les plus importantes.

Les Maîtres dont mon intention eſt de ſuivre la doctrine, ſont les deux grands Maîtres que l'Egliſe a particuliérement reconnus pour les Docteurs de la Grace, Saint Auguſtin & Saint Thomas,

Thomas, dont les principes ſont appellés par Alexandre VII. *tutiſſima certiſſimaque dogmata.*

Les diſciples de ces deux Docteurs, quoiqu'unis de cœur entre eux, & quoiqu'ils ne forment, pour ainſi dire, qu'une même Ecole, ne parlent pas toujours le même langage. Les uns s'expliquent par des termes qui nous ſemblent plus faciles à concevoir, & nous offrent des images plus ſenſibles. Les autres s'expliquent par des termes plus abſtraits; mais leur ſyſtême plus philoſophique, & ſoutenu par un Corps ſçavant, eſt aujourd'hui plus généralement ſuivi. Je me fais gloire d'y être attaché; mais il ne m'eſt pas poſſible de mettre en Vers ces termes philoſophiques qui expliquent l'opération de Dieu ſur ſa créature. Il me ſuffit d'établir la ſouveraineté de celui qui fait tout en nous; & ſi je la dépeins ſouvent par des images conformes à ce que les Auguſtiniens appellent *la délectation victorieuſe*, je me ſers ſouvent auſſi d'expreſſions qui répondent à ce que les Thomiſtes appellent *la Prémotion Phyſique*: ce qui ſe concilie aiſément, puiſque s'il eſt indubitable que Dieu nous conduit par amour, & remplace dans notre cœur par des attraits céleſtes les attraits des biens ſenſuels; il paroît également indubitable que celui qui nous donne l'être, nous donne auſſi la maniere d'être; qu'il eſt le ſouverain moteur des cœurs; qu'il fait & notre volonté & notre liberté.

Il eſt vrai que j'admets, comme Saint Auguſtin, une différence des deux états; mais je l'admets à l'exemple de M. Boſſuet, que les Thomiſtes ſe glorifient d'avoir de leur parti. Et qui ne ſe glorifieroit pas de penſer comme a penſé un Evêque qui a été en même tems l'un des plus ſublimes génies de la France, & l'une des plus grandes lumieres de toute l'Egliſe? Dans ſon Traité du Libre-Arbitre, où il explique avec

tant de clarté & de précision le système de la Prémotion Physique, qu'il paroît adopter, voici comme il explique aussi la différence des deux états, & l'attrait de la Grace. *L'état d'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme soit moins dépendante ; mais il faut considérer précisément les dispositions qui sont changées par la maladie, & juger par-là de la nature du remède que Dieu y apporte. Le changement le plus essentiel que le péché ait fait à notre ame, c'est qu'un attrait indélibéré du plaisir sensible prévient tous les actes de notre volonté : c'est en cela que consiste notre langueur & notre foiblesse, dont nous ne serons jamais guéris que Dieu ne nous ôte cet attrait sensible, ou du moins ne la modère par un autre acte indélibéré du plaisir intellectuel. Alors si par la douceur du premier attrait notre ame est portée au bien sensible, par le moyen du second, elle sera rappellée à son véritable bien, & disposée à se rendre à celui de ces deux attraits qui sera supérieur. Elle n'avoit pas besoin, quand elle étoit saine, de cet attrait prévenant, qui avant toute délibération de la volonté, l'incline au bien véritable, parce qu'elle ne sentoit pas cet autre attrait, qui avant toute délibération l'incline toujours au bien apparent. Elle étoit née maîtresse absolue, connoissant parfaitement son bien, qui est Dieu, l'aimant librement, & se plaisant d'autant plus dans cet amour, qu'il lui venoit de son propre choix : mais ce choix, pour lui être propre, n'en étoit pas moins de Dieu, de qui vient tout ce qui est propre à la créature.*

C'est ainsi que s'explique M. Bossuet dans cet excellent Traité, que je citerai quelquefois dans mes Notes ; de-même que je citerai aussi quelquefois le P. Bourdaloue, ce Héros des Orateurs Chrétiens, qui a fait l'admiration de la Ville & de la Cour, en prêchant l'Evangile dans toute son étendue, & dans toute sa sévérité. On verra

ra souvent ses principes conformes aux miens, parce que Théologiens, Philosophes, Orateurs & Poëtes, doivent parler de-même, quand ils parlent de la toute-puissance d'un Dieu sur sa créature. Le P. Mallebranche lui-même, quoiqu'opposé au système de la Prémotion Physique, ne peut s'empêcher de reconnoître dans son Traité de la Nature & de la Grace, *qu'il n'y a que Dieu qui agisse immédiatement sur nos esprits, & qui produise en eux toutes les modifications dont ils sont capables ; & que l'ame n'est volonté, que par le mouvement que Dieu lui imprime sans cesse.*

Ce fameux ennemi de l'imagination, si souvent abusé par elle, opposoit en même-tems aux Thomistes la comparaison d'une Pagode que son maître jette au feu, parce qu'elle n'a pas devant lui baissé la tête, qu'elle ne pouvoit baisser qu'au moyen du cordon que son maître devoit tirer : cette comparaison n'a aucune justesse. Les Thomistes, ni aucuns bons Théologiens, ne disent jamais qu'on soit damné pour avoir manqué de grace. On est puni de tel ou de tel péché : or ce n'est pas le défaut de grace qui est la cause immédiate du péché ; c'est notre volonté déréglée qui nous le fait commettre.

Soyons donc toujours fortement persuadés, & de la puissance de Dieu, & de notre liberté. Ces deux vérités doivent être le fondement de notre vigilance & de notre humilité. Agissons comme pouvant tout, prions comme ne pouvant rien : c'est la conclusion qu'il faut tirer de la Doctrine de Saint Augustin & de Saint Thomas, & que je souhaite qu'on tire de ce Poëme.

Quelque attaché que je sois à ces deux grands Docteurs, comme l'Eglise n'a point condamné tous ceux qui suivent d'autres maîtres, il ne nous est pas permis non plus de les condamner : aussi n'ai-je attaqué qu'un seul des Ecrivains mo-

dernes, mais ſans employer ces termes qui ne conviennent qu'aux erreurs condamnées. Je me contente de faire voir que ſon ſyſtême trop conforme à notre amour-propre, eſt dangereux & contraire à la Doctrine de l'Antiquité : mais en cela j'eſpere ne choquer perſonne, puiſque perſonne aujourd'hui ne ſoutient ſa Doctrine telle qu'il la publia d'abord.

Eloigné de toute paſſion pour la diſpute, à plus forte raiſon l'ai-je été de toute humeur ſatyrique. Quoique par la malignité des hommes, les traits de ſatyre contribuent infiniment au ſuccès des Ecrits, & que les Poëtes ſoient plus enclins que les autres à railler, je n'ai point eu la tentation de gagner quelques avantages par une voie ſi ſouvent criminelle, & toujours très-dangereuſe. Il eſt permis aux Gens de Lettres de s'attaquer les uns les autres; les guerres alors ſont innocentes & utiles, pourvu qu'elles ne ſe faſſent point avec animoſité : mais il n'eſt point permis dans les Ecrits de Religion de choquer ouvertement ceux qui ne penſent pas comme nous, lorſque ce qu'ils penſent n'a point été déclaré contraire à la Foi. La vérité doit toujours être défendue avec les armes de la charité, & l'on s'oppoſe ſoi-même au progrès qu'elle peut faire, quand on l'annonce avec un ton d'aigreur. J'avoue qu'il m'étoit échappé d'abord quelques traits un peu mordans, mais la réflexion me les a fait retrancher; & ſacrifiant ſans peine les intérêts de la Poëſie à ceux de la Religion, j'ai mieux aimé affoiblir quelques Vers, que d'y laiſſer des vivacités contraires à l'eſprit de paix.

Quoique le Dogme de la Grace ait cauſé tant de diſputes parmi les Chrétiens, je ne me ſuis appliqué qu'à celles que nous avons ſoutenues contre les Hérétiques. Je n'ai point voulu réveiller

veiller le triſte ſouvenir de nos troubles: pourquoi parler de ce qu'il faudroit même oublier, *ſi tam in noſtra poteſtate eſſet oblivisci, quàm tacere?*

Qu'on s'attende donc à ne trouver principalement ici que les vérités dont il eſt néceſſaire d'être inſtruit. Dans le I. Chant, pour conduire à la néceſſité de la Grace, je dépeins l'innocence de l'homme & ſa chute; l'état déplorable où il fut réduit, quand il fut abandonné à lui-même, l'impuiſſance de la Raiſon & de la Loi pour le guérir; enfin la venue de Jéſus-Chriſt, l'auteur & le diſpenſateur de la Grace. J'établis dans le II. Chant la puiſſance & l'efficacité de cette Grace, qui ne détruit point la liberté, puiſqu'on y peut toujours réſiſter. Dans le III. Chant j'étens la grande preuve de la puiſſance de cette Grace, qui eſt le changement du cœur, malgré tous les combats des pécheurs; & je fais voir que ces combats détruiſent le ſyſtême de la Grace verſatile & de l'équilibre. Enfin le IV. Chant renferme le myſtére de la Prédeſtination, qui nous apprend combien la Grace eſt gratuite.

Voilà ſans doute de grands & de nobles ſujets: ils paroîtront peut-être peu ſuſceptibles des ornemens de la Poëſie; cependant ſi j'ennuye en les traitant, la faute n'en doit être imputée qu'à moi ſeul. Plus les objets ſont grands, plus la Poëſie eſt digne de les décrire. Puiſqu'un de ſes avantages eſt de ſçavoir peindre noblement les plus petites choſes, que doit-elle donc faire, quand elle nous entretient des grandeurs de Dieu, & des vérités de la Religion? Virgile nous apprend la peine qu'il trouvoit à relever par des expreſſions nobles, la foibleſſe des ſujets de ſes Géorgiques.

Verbis ea vincere magnum
Quàm ſit, & anguſtis hunc addere rebus honorem.

Cependant puiſqu'il y a réüſſi, & que dans une matiere ſi peu agréable il ſçait toujours nous plaire, combien les hommes ſeroient-ils plus attentifs à un Poëte qui avec le génie de Virgile, chanteroit des ſujets plus nobles & plus intéreſſans, que ne le ſont les préceptes du Labourage, ceux de la culture des Arbres & du ſoin des Animaux?

LA GRACE,

POËME.

CHANT I.

ENNEMI du mensonge, & de ces fictions
Qui nourrissent des cœurs les folles passions,
Je veux prendre aujourd'hui la vérité pour guide,
Par elle encouragé dans un âge timide,
De l'illustre Prosper j'ose suivre les pas:
Puissé-je comme lui confondre les ingrats!

O vous qui ne cherchez que ces rimes impures,
Des plaisirs séduisans dangereuses peintures:
Sur mes chastes tableaux ne jettez pas les yeux:
Fuyez; mes vers pour vous sont des vers ennuyeux:
Des fons de la vertu votre oreille se lasse.
Profanes, loin d'ici, je vais chanter LA GRACE.

De l'humaine Raison cette Grace est l'écueil,
L'Homme qui pour appui ne veut que son orgueil,

OXFORD

Oſe oppoſer contre elle une audace inſolente.
Ses plus chers défenſeurs n'ont qu'une voix tremblante,
Et contens de gémir lorſque preſque en tous lieux,
Leurs cruels ennemis triomphent à leurs yeux,
Ils deplorent des jours où la Foi refroidie
Et de l'Amour Divin la chaleur attiedie,
Déjà des derniers tems annoncent les malheurs.
Pour de ſi grands perils c'eſt trop peu que des pleurs,
Si la timidité fait faire les Prophétes
La colere ouvrira la bouche des Poëtes.

Oui, Seigneur, j'entreprens de lui prêter ma voix:
Tout fidelle eſt ſoldat pour défendre tes droits.
Si par ta Grace ici je combats pour ta Grace,
Rien ne peut ébranler ma généreuſe audace,
Duſſent les libertins déchirer mes écrits:
Trop heureux ſi pour toi je ſouffre des mépris!
Que ta bonté, grand Dieu, veuille m'en rendre digne:
De tes riches faveurs, faveur la plus inſigne!
Pour en être honorés, tes Saints ont fait des vœux,
Et moi j'en fais pour vivre & pour mourir comme eux.
Daigne donc agréer & ſoutenir mon zéle:
Tout foible que je ſuis, j'embraſſe ta querelle.
La Grace que je chante, eſt l'ineffable prix
Du ſang que ſur la Terre a répandu ton Fils:
Ce Fils en qui tu mets toute ta complaiſance,
Ce Fils, l'unique eſpoir de l'humaine impuiſſance.
A défendre ſa cauſe approuve mon ardeur;
Mais animant ma langue, échauffe auſſi mon cœur.
Que je ſente ce feu qui par toi ſeul s'allume,
Et que j'éprouve en moi ce que décrit ma plume:
Non comme ces eſprits triſtement éclairés
Qui connoiſſent la route, & marchent égarés;
Toujours vuides d'amour, & remplis de lumiere,
Ardens pour la diſpute & froids pour la priere.

A la voix du Seigneur l'Univers enfanté,
Etaloit en tous lieux sa naissante beauté.
Le Soleil commençoit ses routes ordonnées;
Les ondes dans leur lit étoient emprisonnées;
Déjà le tendre oiseau s'élevant dans les airs,
Bénissoit son Auteur par ses nouveaux concerts:
Mais il manquoit encore un maître à tout l'ouvrage,
Faisons l'homme, dit Dieu: *faisons-le à notre image.*
Soudain pétri de boue, & d'un souffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut qu'un Dieu l'avoit formé.
(1) La Nature attentive aux besoins de son maître,
Lui présenta les fruits que son sein faisoit naître;
Et l'Univers soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son Roi.
La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie:
La mort même n'osoit déranger ces ressorts
Que le souffle divin animoit dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante:
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre regnoit alors, tout étoit dans son lieu;
(2) L'animal craignoit l'homme, & l'homme craignoit Dieu:
Et dans l'homme, le corps respectueux, docile,
A l'âme fournissoit un serviteur utile.
Charmé des saints attraits, de biens environné,
(3) Adam à son conseil vivoit abandonné.

Tout

(1) *La nature attentive.* „ L'homme né pour le commandement, dit M. Bossuet dans ses Elévations, „ commandoit aux animaux & à son corps, à ses sens „ intérieurs & extérieurs, & à son imagination. Telle „ étoit la puissance de l'âme créée à l'image de Dieu: „ elle tenoit tout dans la soumission & le respect."

(2) *L'animal craignoit l'homme.* „ Qu'est devenu cet „ empire que nous avions sur les animaux, ajoûte M. „ Bossuet? on n'en voit plus qu'un petit reste, comme „ un foible mémorial de notre ancienne puissance, & „ un débris malheureux de notre fortune passée."

(3) *Adam à son conseil.* Pour bien entendre cette différ-

Tout étoit juste en lui, sa force étoit entiere:
Il pouvoit sans tomber poursuivre sa carriere,
Soutenu cependant du céleste secours,
Qui pour aller à Dieu le conduisoit toujours.
Non qu'en tous ses desirs par la Grace entraînée
(1) L'âme alors dût par elle être déterminée;
(2) Ainsi sans le Soleil l'œil qui ne peut rien voir,
A cet astre pourtant ne doit point son pouvoir:
Mais au divin secours en tout tems nécessaire,
Adam étoit toujours maître de se soustraire.
Ainsi le Soleil brille, & par lui nous voyons;
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ses rayons.

Tel fut l'homme innocent: sa race fortunée
Des mêmes droits que lui devoit se voir ornée;
Et

férence des deux états, qu'admet S. Augustin, il faut lire le passage de M. Bossuet que j'ai rapporté dans ma Préface. Ce même M. Bossuet dans ses Elévations explique ainsi la maniere dont les Anges ont persévéré par leur libre-arbitre. „ Leur volonté dans un parfait équi-„ libre, donnoit seule, pour ainsi parler, le coup de „ l'élection; & leur choix que la Grace aidoit, mais „ qu'elle ne déterminoit pas, sortoit comme de lui-„ même, par sa propre & seule détermination. Tel „ étoit le libre-arbitre parfaitement saint."

(1) L'âme alors. *Tale erat adjutorium, quod deseret cùm vellet, & in quo permaneret si vellet, non quo faceret ut vellet.* Le secours de la Grace donné à Adam innocent, étoit tel qu'il pouvoit ne point s'en servir, lorsqu'il le vouloit, & s'en servir s'il le vouloit; mais il n'étoit pas tel qu'il le fît vouloir. *S. Aug. de Corr. & Grat. C. XI. n. 31.*

(2) Ainsi sans le Soleil. *Sicut oculus corporis etiam plenissimè sanus, nisi candore lucis non potest cernere; sic & homo etiam perfectissimè justificatus, nisi æternâ luce adjuvetur, non potest rectè vivere.* Comme les yeux du corps les plus sains & les mieux organisés ne peuvent voir qu'avec le secours de la lumiere créée, de-même l'homme le plus parfaitement justifié ne peut vivre dans la justice qu'avec le secours de la lumiere éternelle. *Id. de Nat. & Grat. n. 26.*

Et conçu chaſtement, enfanté ſans douleur,
L'enfant ne ſe fût point annoncé par ſes pleurs,
Nous n'euſſions vu jamais une mere tremblante
Soutenir de ſon fils la marche chancelante,
Rechauffer ſon corps froid dans la dure ſaiſon,
Ni par les châtimens appeller ſa raiſon.
Le Démon contre nous eût eu de foibles armes.
Hélas! ce ſouvenir produit de vaines larmes.
Que fert de regretter un état qui n'eſt plus,
Et de peindre un ſéjour dont nous fûmes exclus?
Pleurons notre diſgrace, & parlons des miſeres
Que ſur nous attira la chute de nos peres.

(1) Condamnés à la mort, deſtinés aux travaux,
Les travaux & la mort furent nos moindres maux.
Au corps, tyran cruel, notre âme aſſujettie
Vers les terreſtres biens languit appeſantie.
De menſonge & d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La Nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous eſt contraire.
(2) La Terre dans ſon ſein reſſerre ſes tréſors:
Il faut les arracher; il faut par nos efforts

Lui

(1) *Condamnés à la mort.* „ Enfans de la révolte, „ la révolte eſt la premiere choſe qui paſſe en nous avec „ le ſang: dès notre origine, nos ſens ſont rebelles. „ Toutes les paſſions nous dominent tour à tour, & „ ſouvent toutes enſemble & même les plus contraires. „ Tout le bien juſqu'au moindre nous eſt difficile: tout „ le mal, quelque grand qu'il ſoit, a des attraits pour „ nous. *M. Boſſuet, Elev.*

(2) *La Terre dans ſon ſein.* „ La Terre ſi féconde „ dans ſon origine, maintenant, ſi elle eſt laiſſée à „ ſon naturel, n'eſt fertile qu'en mauvaiſes herbes: elle „ ſe hériſſe d'épines, nous menace de tous côtés, & „ ſemble nous vouloir refuſer la liberté du paſſage. On „ ne peut marcher ſur elle ſans combat... Homme, „ voilà ta vie: éternellement tourmenter la Terre, ou „ plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant, juſ- „ qu'à ce que tu ailles toi-même pourrir dans ſon ſein.

Lui ravir de ſes biens la pénible récolte.
Contre ſon ſouverain l'animal ſe révolte:
Le maître de la Terre appréhende les vers:
L'inſecte ſe fait craindre au Roi de l'Univers.
L'homme à la femme uni, met au jour des coupables,
D'un pere malheureux héritiers déplorables.
Aux ſolides avis l'enfant toujours retif,
Par la ſeule menace y devient attentif.
De l'âge & des leçons ſa raiſon ſecondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas! à ces malheurs, par ſa femme ſéduit
(1) Adam, le foible Adam, avec nous s'eſt réduit.
Son crime fut le nôtre, & le pere infidelle
Rendit toute ſa race à jamais criminelle.
Ainſi le tronc qui meurt voit mourir ſes rameaux,
Et la ſource infectée infecte ſes ruiſſeaux.
L'homme depuis ce jour n'apporte à ſa naiſſance
Que la pente au péché, l'erreur & l'ignorance.
Par l'amour des faux biens il remplit dans ſon cœur
Le vuide qu'y laiſſa l'amour du Créateur.
(2) Dans ſon funeſte ſort d'autant plus déplorable,
Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable;
Qu'il

„ O repos affreux! O triſte fin d'un continuel travail! *Boſſuet, ibid.*

(1) Adam, le foible Adam.

Corruit, & cunctis ſimul in genitore cadente
Corruimus: tranſcurrit enim viroſa per omnes
Peccati ebrietas.

Adam notre premier pere eſt tombé, & nous a tous entraînés dans l'abîme où il s'eſt précipité: car depuis ſa chute le venin du péché & de la concupiſcence ſe communique à tous les hommes. *S. Proſp. 3. Part. c. 17.*

(2) *Dans ſon funeſte ſort.* „ Cet état malheureux de „ l'âme aſſervie ſous la peſanteur du corps, a fait pen„ ſer aux Philoſophes, que nos âmes étoient attachées „ à ce corps comme à un cadavre, & ils ne pouvoient

ne

Qu'il se plaît dans ses maux, & fuit la guérison;
Qu'il aime ses liens, & chérit sa prison.
A le voir, pourroit-on croire son origine?
Est-ce là, dites-vous, cette image divine?
Sans doute. Le portrait n'est pas tout effacé;
Quelque coup de pinceau demeure encor tracé.

Malgré l'épaisse nuit sur l'homme répandue,
On découvre un rayon de sa gloire perdue.
(1) C'est du haut de son Trône un Roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de majesté.
Une secrette voix à toute heure lui crie
Que la Terre n'est point son heureuse patrie;
Qu'au Ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui même ici-bas quand est-il satisfait?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens & d'honneurs, il reste toujours vuide.
Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir,
Il n'est jamais enfin qu'un éternel desir.

D'où lui vient sa grandeur? d'où lui vient sa bassesse?
Et pourquoi tant de force avec tant de foiblesse?
Réveillez-vous, mortels dans la nuit absorbés,
Et connoissez du moins d'où vous êtes tombés.
Non, je ne suis point fait pour posséder la Terre.
Quand ne serai-je plus avec moi-même en guerre?
Qui me délivrera de ce corps de péché?
Qui brisera la chaîne où je suis attaché?

Mon

„ concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un „ Monde gouverné par un Dieu juste, sans quelque „ péché précédent. De dures expériences firent con„ noître à ces Philosophes le joug pesant des enfans „ d'Adam: sans en sçavoir la cause, ils en sentoient les „ effets. *M. Bossuet, Elev.*

(1) *C'est du haut de son Trône.* L'homme est si grand, *dit M. Pascal*, que sa grandeur paroît mieux en ce qu'il se connoît misérable. Ce sont miseres de grand Seigneur, miseres d'une Roi dépossédé.

(1) Mon cœur toujours rebelle, & contraire à lui-même
Fait le mal qu'il déteste, & fuit le bien qu'il aime.
Je veux sortir du gouffre où je me vois jetté;
Je veux.... mais que me sert ma foible volonté?
Légere, irrésolue, incertaine, aveuglée,
Et malgré son néant d'un fol orgueil enflée,
Voulant tout entreprendre, & n'exécutant rien,
Capable de tout mal, impuissante à tout bien,
Compagne qui m'entraîne au vice que j'abhorre,
Et guide qui ne sert qu'à m'égarer encore.

Mais par ce guide seul autrefois éclairés,
Les superbes mortels se croyoient assurés.
Pour confondre à jamais cette altiere sagesse,
Le Ciel leur fit long-tems éprouver leur foiblesse.
A leurs sens il livra Rois & Peuples entiers,
Et les laissa marcher dans leurs propres sentiers.
La digue fut soudain rompue à tous les vices:
On ne vit plus par-tout, que meurtres, injustices,
Débordemens impurs, brigandages affreux,
Et du crime honoré le regne ténébreux.
A de frivoles biens créés pour son usage,
L'homme osa follement présenter son hommage,
La bête eut des autels, le bois fut adoré;
Et tout fut, hors Dieu seul, comme Dieu révéré,
En soi-même traitant son culte de chimere,
Le foible Philosophe imita le vulgaire.
Cependant, direz-vous, la Grece eut des Platons,
L'Asie eut des Thalès, & Rome eut des Catons.
Lucrece estime plus son honneur que sa vie:
Decius se dévoue au bien de sa patrie;

Victime

(1) Mon cœur toujours rebelle. *Non enim quod volo bonum hoc facio, sed quod nolo malum hoc ago.... infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Je ne fais pas le bien que je veux, & je fais au contraire le mal que je ne veux pas.... malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort! *S. Paul aux Rom.* VII. 19. 24.

Victime du ſerment aux ennemis juré,
Régulus va chercher un ſupplice aſſuré.
Rougis, lâche Chrétien: dans un ſiécle prophane,
(1) Plus vertueux que toi le Payen te condamne.

(2) Ah! du nom de *Vertu* gardons-nous d'honorer
Des actions que Dieu dédaigna d'épurer.
Rome n'eut des vertus que la fauſſe apparence,
Et vaine elle reçut ſa vaine récompenſe.

L'éclat

(1) *Plus vertueux que toi.* L'action d'un Payen, quoique bonne en ſoi, ne pouvoit être agréable à Dieu, puiſque n'ayant pas Dieu pour fin, elle étoit gâtée dans ſon origine. Un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. *Non poteſt arbor mala bonos fructus facere.* S. Matth. VII. 18.

(2) *Ah! du nom de vertu.* Les actions même qui ſont bonnes de leur nature, ſi elles ne naiſſent pas de la ſemence d'une foi véritable, ſont des péchés qui rendent coupables ceux qui les font.

Omne etenim probitatis opus, niſi ſemine vera
Exoritur fidei, peccatum eſt, inque reatum
Vertitur.

S. PROSPER. Part. II. c. 16.

S. Auguſtin dit que les Romains, pour récompenſe de leurs actions vertueuſes, reçurent leur grandeur humaine, l'empire du Monde, récompenſe auſſi vaine que leurs déſirs: *Receperunt mercedem vani vanam.*

Les deux motifs des actions d'un Romain étoient, ſuivant Virgile, l'amour de la Patrie, & la paſſion pour la Gloire. *Amor Patriæ, laudumque immenſa cupido.*

Le Pere Bourdaloue, dans ſon Sermon ſur l'état du péché, prouve admirablement, que quelque choſe que faſſe l'homme en cet état, ſon péché en détruit tout le mérite devant Dieu, qui rejette les plus belles actions quand elles ſont corrompues dans le motif. *Elles n'ont point*, dit-il, *le germe de vie qui les rend méritoires. Dieu eſt la vie de l'âme: ainſi l'âme ſéparée de Dieu, ne peut opérer que des actions de mort.*

L'éclat de ſes héros nous charme & nous ſéduit:
Mais d'un aride champ quel peut être le fruit?
Rien ne peut proſpérer ſur des terres ingrates.
Le deſir de la gloire enfante les Socrates.
Du moindre des Romains l'eſtime & les regards
Soutiennent les Catons ainſi que les Céſars.
Plaignons plutôt, plaignons ces peuples miſérables,
(1) Dont les *Juſtes* n'étoient que de moindres coupables.

(2) Socrate, du vrai Dieu s'approchant de plus près,
Sembla de ſa grandeur découvrir quelques traits.
Faut-il donc pour le voir, percer tant de nüages?
Ah! qui de la Nature admirant les ouvrages,
Frappé d'étonnement à ce premier regard,
Ira pour l'ouvrier ſoupçonner le hazard?
De ce vil vermiſſeau j'entens la voix qui crie,
Dieu m'a fait, Dieu m'a fait, Dieu m'a donné la vie.
Tout parle à la raiſon, mais rien ne parle au cœur.
Le jour au jour ſuivant annonce ſon Auteur.
(3) Mais ce n'eſt qu'en l'aimant que Dieu veut qu'on l'adore;
Et l'hommage du cœur eſt le ſeul qui l'honore.
Envain

(1) *Dont les Juſtes.* Le ſurnom de Juſte fut donné à Ariſtide.

(2) *Socrate, du vrai Dieu.* Les grandeurs viſibles de Dieu dans ſes créatures, ont fait connoître ſes grandeurs invisibles; mais tous les Philoſophes, comme dit S. Paul, *ont retenu le vérité dans l'injuſtice*, & ont refuſé à Dieu le culte qu'ils ſçavoient bien qu'on lui devoit. Toute leur ſageſſe s'eſt évanouie: ils n'avoient pas été choiſis pour être la lumiere du Monde. *Non hos elegit Dominus.*

(3) Mais ce n'eſt qu'en l'aimant. *Quis veraciter laudat, niſi qui ſinceriter amat? pietas cultus Dei eſt, nec colitur niſi amando.* Qui eſt-ce qui loue véritablement le Seigneur, ſi ce n'eſt celui qui l'aime ſincerement?... La piété n'eſt autre choſe que le culte de Dieu; & on ne lui rend ce culte qu'en l'aimant. *S. Aug. Ep.* 140.

Envain le Philosophe entrevoit la clarté:
Du chemin de la vie est-il moins écarté?
(1) Plus criminel encor que l'aveugle vulgaire,
Loin de rendre au Seigneur le culte nécessaire,
Il perd, vuide d'amour, tout le fruit de ses mœurs:
Son esprit s'évapore en de folles lueurs.
En différens sentiers les plus sages s'égarent;
Par des sectes sans nombre entr'eux ils se séparent.
La raison s'obscurcit: la simple vérité
Se perd dans les détours de la subtilité.

Oui, grand Dieu, c'est envain que l'humaine foiblesse
Sans toi veut se parer du nom de la sagesse:
Et quiconque usurpa ce titre audacieux
Fut de tant d'insensés le moins sage à tes yeux.
Pour guerir la nature infirme & languissante,
(2) Ainsi que la Raison la Loi fut impuissante:

La

(1) Plus criminel encor. *Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis . . . dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.* Ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu graces; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnemens . . . & ces hommes qui se disoient sages, sont devenus fous. *S. Paul Rom. I.*

(2) *Ainsi que la Raison.* Toutes les expressions dont je me sers, en parlant de Loi, sont prises de S. Paul. *Lex propter transgressiones posita . . . cùm venisset mandatum, peccatum revivixit . . . ministratio mortis . . . egena & infirma elementa.* L'Eglise chante ces paroles dans une Hymne de Sanctuil:

Insculpta saxo lex vetus
Præcepta non vires dabat:
Inscripta cordi lex nova
Quidquid jubet, dat exequi.

La Loi ancienne gravée sur la pierre donnoit les préceptes, sans donner la force de les accomplir: la Loi nouvelle gravée dans le cœur, fait exécuter tout ce qu'elle commande.

La Loi qui ne devant jamais briſer les cœurs,
Sans la Grace formoit des prévaricateurs;
La Loi qui du péché reſſerrant les entraves,
Au-lieu de vrais enfans fit de lâches eſclaves;
La Loi, joug importun, de la crainte inſtrument,
Miniſtere de mort, vain & foible élément.
(1) Ainſi ne put jadis le bâton d'Eliſée
Reſſuſciter l'enfant de la mere affligée:
Le Prophéte lui ſeul touché de ſon malheur,
Pouvoit dans ce corps froid rappeller la chaleur.
(2) Le Juif portant toujours l'eſprit de ſervitude,
A ſes égaremens joignit l'ingratitude.
La race de Jacob, le peuple ſi cheri,
Engraiſſé de bienfaits n'en fut point attendri.

Cependant Dieu voulut dans ces tems déplorables
Se former quelquefois des enfans véritables.
On vit avant Moïſe, ainſi que ſous la Loi,
Des juſtes pleins d'amour & vivans de la Foi.
La

(1) **Ainſi ne put jadis.** *Venit ipſe Eliſæus, jam figuram portans Domini, qui ſervum ſuum cum baculo, tanquam cum lege præmiſerat . . . fecit Dominus quod non fecit baculus: fecit gratia quod non fecit littera.* Eliſée vint lui-même figurant Jéſus-Chriſt: il avoit envoyé devant lui ſon ſerviteur avec un bâton, qui étoit l'image de la Loi . . . le Maître fit ce que le ſerviteur n'avoit pu faire; la Grace fit ce que la Lettre n'avoit pas fait. *S. Aug. Serm. 1. in Pſ. 70.*

(2) **Le Juif portant toujours.** *Vetus homo in timore eſt; novus in amore. Ita etiam duo Teſtamenta diſcernimus, vetus & novum, quæ in allegoria dicit Apoſtolus in Abrahæ filiis figurari, uno de ancilla, altero de libera; quæ ſunt, inquit, duo Teſtamenta. Servitus enim pertinet ad timorem, libertas ad amorem.* Le caractere du vieil-homme eſt la crainte, & celui de l'homme nouveau eſt le ſaint amour. Ce ſont là les caracteres des deux Teſtamens, l'ancien & le nouveau, figurés, ſelon ſaint Paul, par les deux enfans qu'eut Abraham, l'un de l'eſclave, & l'autre de la femme libre. Car la crainte eſt l'appanage

(1) La Grace dont le jour ne brilloit pas encore,
Sur leur tête déjà répandoit son aurore.
L'arrêt de leur trépas fut dès-lors effacé
Dans le sang qui pour eux devoit être versé,
Et des fruits de ce sang ils furent les prémices.
Mais lorsque le Seigneur avec des yeux propices
Regardoit quelques-uns des neveux d'Israël,
Le reste abandonné fut toujours criminel.
(2) Les Prophétes envain annonçoient leurs oracles,
Supplioient, menaçoient, prodiguoient les miracles.
Ce peuple, dont un voile obscurcissoit les yeux,
Murmurateur, volage, amateur des faux Dieux,
A ses Prophétes sourd, à ses Rois infidelle,
Porta toujours un cœur incirconcis, rebelle.

Dans son Temple, il est vrai, l'encens se consumoit;
Le sang des animaux à toute heure fumoit.
Vain encens, vœux perdus! les taureaux, les genisses
Etoient pour les péchés d'impuissans sacrifices.
Dieu rejettant l'autel & le Prêtre odieux,
Attendoit une hostie agréable à ses yeux.

Il

nage de l'esclavage, & l'amour est celui de la liberté. *S. Aug. Tom.* 10. *pag.* 157.

(1) La Grace dont le jour. *Eadem namque fides & nostra, & illorum; quoniam hoc illi credidérunt futurum, quod & nos credimus factum . . . nondum nomine, rei-ipsa fuerunt Christiani.* La foi des Justes de l'ancien Testament, est la même foi que la nôtre, puisque ce qu'ils ont cru comme devant se faire, nous le croyons comme déjà fait . . . s'ils n'ont pas été Chrétiens de nom, ils l'ont été en effet. *S. Aug. T.* 11. *Epist.* etc.

(2) *Les Prophétes envain.* Tant de promesses, de menaces, de châtimens, de récompenses, de miracles, de prophéties: enfin tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, nous prouvent l'insuffisance des remédes extérieurs, & la nécessité de la Grace.

Il falloit que la Loi sur la pierre tracée
Fût par une autre Loi dans les cœurs remplacée.
Il falloit que sur lui détournant tous les coups,
Le Fils vînt se jetter entre son Pere & nous.
Sans lui nous périssions. Qu'une telle victime
Oblige le coupable à juger de son crime.
Quel énorme forfait, qui pour être expié,
Demandoit tout le sang d'un Dieu sacrifié!

Oui, l'homme après sa chute, au voyageur semblable,
Qu'attaqua des voleurs la rage impitoyable,
Percé de coups, laissé pour mort sur le chemin,
Et baigné dans son sang, n'attendoit que sa fin.
Les Prêtres de la Loi, témoins de sa misere,
Ne lui pouvoient offrir une main salutaire.
Enfin dans nos malheurs un Dieu nous secourut:
Le Ciel fondit en pluie, & le Juste parut.

O filles de Sion, tressaillez d'allegresse:
Du Roi qui vient à vous célébrez la tendresse:
Il vient sécher vos pleurs & calmer vos soupirs:
Les justes de la Loi, ces hommes de desirs,
De leur foi toujours vive auront la récompense.
Il vient, tout l'Univers se léve à sa présence:
L'Agneau saint de son sang va sceller le traité
Qui nous réconcilie à son Pere irrité.
Chargé de nos forfaits, sur la croix il expire,
Et du Temple aussi-tôt le voile se déchire.
Aux prophanes regards le lieu saint fut livré:
Le Dieu qui l'habitoit s'en étoit retiré.
De ce Temple fameux la gloire étoit passée;
La vile Synagogue alloit être chassée:
(1) Les tems étoient venus, où regnant dans les cœurs
Dieu vouloit se former de vrais adorateurs,

Et

(1) Les tems étoient venus. *Reliquis prîtis Deus hominum*

Et donnant à ſon Fils une épouſe plus ſainte,
Devoit répudier l'eſclave de la crainte.

Mortels, qui juſqu'ici répandiez tant de pleurs,
Triſtes enfans d'Adam, banniſſez vos douleurs.
Du ſang de Jéſus-Chriſt l'Egliſe vient de naître,
La nuit eſt diſſipée, & le jour va paroître.
Il arrive ce jour ſi long-tems attendu,
Ce jour que de ſi loin Abraham avoit vu:
Le Saint tant deſiré, tant prédit par vos peres,
Vous annonce aujourd'hui la fin de vos miſeres.
Sortez, humains, ſortez de la captivité:
Ce Dieu qui pour toujours vous rend la liberté,
Ne veut plus que ſon peuple en eſclave le craigne:
Sa Grace & ſon amour vont commencer leur regne.

minem in libertate arbitrii, in lege naturali, ut ſic vires naturæ ſuæ cogneſceret: ubi cùm deficeret, legem accepit, quâ datâ morbus invaluit, non legis ſed naturæ vitio; ut ita cognitâ ſuâ infirmitate, clamaret ad medicum, & gratiæ quæreret auxilium. Dieu d'abord abandonna l'homme à ſon libre-arbitre ſous la Loi de Nature, afin qu'en cet état il fît comme l'eſſai de ſes forces. L'homme s'étant trouvé trop foible, reçut la Loi: alors ſa maladie augmenta, non par la faute de la Loi, mais par la corruption de la nature humaine: & par une triſte expérience de ſa foibleſſe, il apprit à recourir au médecin, & à chercher le ſecours de la Grace. *S. Thom. 3. Part. qu. 1. art. 5.*

CHANT II.

VOus que la vérité remplit d'un chaſte amour,
N'eſpérez point encor dans ce triſte ſéjour,
Paiſibles poſſeſſeurs, la goûter ſans allarmes:
Chrétiens, ſouffrez pour elle, & prêtez-lui vos armes.

(1) L'Egliſe à la douleur deſtinée ici-bas,
Prit naiſſance à la Croix, & vit dans les combats.
Il faut que tout entier ſur elle s'accompliſſe
(2) De ſon époux mourant le ſanglant ſacrifice.

Contr'elle le démon arma les Empereurs;
Le fer brilla d'abord. Inutiles fureurs!
Envain on la déchire, envain le ſang l'inonde;
De ce ſang humectée elle en devient féconde.
L'Em-

(1) L'Egliſe à la douleur. *Ab ipſo Abel, quem primum juſtum ipſius frater occidit, & deinceps, uſque ad finem hujus ſæculi, inter perſecutiones mundi, & conſolationes Dei, peregrinando procurrit Eccleſia.* Depuis Abel, le premier juſte égorgé par ſon frere, juſqu'à la fin des ſiécles, l'Egliſe s'avance vers la patrie céleſte parmi les perſécutions du Monde, & les conſolations de Dieu. *S. Aug. de Civ. Dei, Liv.* XVIII. *c.* 51.

(2) De ſon époux. *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne mea, pro corpore ejus, quod eſt Eccleſia.* J'accomplis dans ma chair ce qui reſte à ſouffrir à Jéſus-Chriſt, en ſouffrant pour ſon corps, qui eſt l'Egliſe. *S. Paul. ad Col. I.* 24.

L'Empereur à la Croix soumit son front payen;
Montra qu'on pouvoit être & César & Chrétien.
Le Prêtre d'Apollon renversa son Idole,
Et Jupiter vaincu tomba du Capitole.
L'Eglise dans son sein voyoit naître la paix,
Quand la fiere Hérésie envenimant ses traits,
Aux enfans de la Foi vint déclarer la guerre.
Plus d'une fois vaincue, enfin dans l'Angleterre
Elle appelle un vengeur; & fidelle à sa voix
(1) Pélage de la Grace ose attaquer les loix.
De notre liberté défenseur téméraire
Au céleste pouvoir il prétend nous soustraire.
Hélas! que des humains les dehors sont trompeurs!
De Pélage long-tems on admira les mœurs.
Mais que sert qu'en public la vertu nous honore,
Si le ver de l'orgueil en secret nous dévore?
Pélage se démasque à l'Univers surpris,
Et vient à Rome même infecter les esprits.
(2) Le Docteur pénitent, l'austere Anachoréte,
Qui croit toujours du Ciel entendre la trompette,
Ce Sçavant, si fameux par tant d'Ecrits divers,
Qui du fond de sa grote éclaire l'Univers,
Jérôme vieux alors, ranime son courage;
Mais le seul Augustin devoit vaincre Pélage.

De

(1) *Pélage de la Grace.* Pélage, né en Angleterre, étoit Moine: il vint à Rome sur la fin du quatriéme siécle, & il y eut long-tems la réputation d'un homme de vertu & de piété. Il commença en 400. à débiter ses erreurs, qui consistent en trois points principaux. 1. Qu'il n'y a point de péché originel. 2. Que l'homme peut se porter au bien sans le secours de la Grace, qui est donnée à proportion qu'on la mérite. 3. Que l'homme peut parvenir à un état de perfection dans lequel il n'est plus sujet aux passions, ni au péché. Par une profession de foi captieuse il surprit le Pape Zosime, qui depuis reconnut qu'il avoit été trompé, & condamna Pélage.

(2) *Le Docteur pénitent.* S. Jerôme, fameux par sa vaste érudition, & par sa vie austere, écrivit contre Pélage, & mourut peu de tems après.

(1) De ce grand défenſeur le Ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ſes droits.
Auguſtin tonne, frappe & confond les rebelles.
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les fidelles:
Rome, tout l'Univers admire ſes Ecrits,
Et M..... lui ſeul en ignore le prix.
Diſciple d'Auguſtin, & marchant ſur ſa trace,
(2) Proſper s'unit à lui pour défendre la Grace.
Il pourſuivit l'erreur dans ſes derniers détours,
Et contr'elle des Vers emprunta le ſecours.
Les Vers ſervent aux Saints: la vive Poëſie
Fait triompher la Foi, fait trembler l'Héréſie.
Admirateur zélé de ces Maîtres fameux,
Je mets toute ma gloire à marcher après eux.
Formé dans leurs Ecrits, & plein de leurs maximes
Je les vais annoncer, n'y prêtant que mes rimes:
Auguſtin dans mes Vers donne encor ſes leçons.
Seigneur, c'eſt à tes Saints à parler de tes dons!

(3) Aux forces que la Grace inſpire à la nature
Des foibleſſes de l'homme oppoſons la peinture.
Con-

(1) *De ce grand défenſeur.* L'Egliſe a eu toujours une ſinguliere vénération pour S. Auguſtin, qu'elle a regardé comme le Docteur de la Grace. Les Conciles & les Papes ſe ſont ſouvent ſervis de ſes termes pour former leurs déciſions.

(2) *Proſper s'unit à lui.* S. Proſper, qui ſelon toutes les apparences n'a jamais été que ſimple Laïque, étoit d'Aquitaine. Il s'eſt acquis une grande réputation par ſon Poëme contre les *Ingrats*, c'eſt-à-dire, contre les ennemis de la Grace. „ On s'étonne que ce Saint ait „ pu accorder la beauté de la verſification avec les épi„ nes de ſa matiere, & que l'exactitude pour les Dog„ mes de la Foi y ſoit ſi régulierement obſervée, mal„ gré la contrainte des Vers & la liberté de l'Eſprit Poëti„ que. Les vérités ſont repréſentées avec les ornemens „ naturels de la Poëſie, c'eſt-à-dire, avec une hardieſſe „ également agréable & ingénieuſe. " Cet éloge du Poëme de ſaint Proſper eſt dans le Jugement des Sçavans, par M. Baillet.

(3) Aux forces que la Grace. *Subintravit ignorantia*

(1) Connoissons par nos maux la main qui nous guérit.

L'erreur & le mensonge assiégent notre esprit,
Et la nuit du péché nous couvrant de ses ombres,
Entre nous & le jour jette ses voiles sombres.
Notre cœur corrompu, plein de honteux desirs,
Ne reconnoit de loix que celles des plaisirs.
Le plaisir, il est vrai, juste dans sa naissance,
Par de sages transports servoit à l'innocence;
Nos corps par cet attrait devoient se conserver,
Et nos âmes vers Dieu se devoient élever.
Mais notre âme aujourd'hui n'étant plus souveraine,
Aux seuls plaisirs des sens notre corps nous entraîne.
Des saintes voluptés le chaste sentiment
Se réveille avec peine, & s'éteint aisément.

(2) A croître nos malheurs le démon met sa joie:
Lion terrible, il cherche à dévorer sa proie;
Et transformant sa rage en funestes douceurs,
Souvent serpent subtil il coule sous les fleurs.

Ce

rerum agendarum, & concupiscentia noxiarum, quibus comites subinferuntur error & dolor. Nous naissons avec l'ignorance de ce que nous devons faire, & le desir de ce qui nous est nuisible: à leur suite viennent l'erreur & la douleur. S. *Aug. Ench. c.* 13.

(1) Connoissons par nos maux. *Omne malum hominis error, & infirmitas: aut nescis quid agas, & errando laberis; aut scis quid agi debeat, & infirmitate superaris.* Ce qui fait toute la maladie de l'homme, c'est l'erreur & la foiblesse: ou il ne sçait ce qu'il doit faire, & il péche par erreur; ou il sçait ce qu'il doit faire, & la foiblesse le fait succomber. *Idem.*

(2) *A croître nos malheurs.* Les démons, dit M. Bossuet, au-lieu de la félicité dont ils joniissoient dans leur origine, n'ont plus que le plaisir obscur & malin que peuvent trouver des coupables à se faire des complices, & des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrace.

Ce tyran ténébreux de l'infernal abîme
Jouïssoit autrefois de la clarté sublime.
L'orgueil le fit tomber dans l'éternelle nuit,
Et par ce même orgueil l'homme encor fut séduit,
Quand nos Peres, à Dieu voulant être semblables,
Oserent sur un fruit porter leurs mains coupables.

L'orgueil depuis ce jour entra dans tous les cœurs:
Là de nos passions il nourrit les fureurs;
(1) Souvent il les étouffe, & pour mieux nous surprendre,
Il se détruit lui-même, & renaît de sa cendre.
Toujours contre la Grace il veut nous révolter.
Pour mieux regner sur nous, cherchant à nous flatter,
Il releve nos droits, & notre indépendance;
Et de nos intérêts embrassant la défense,
Nous répond follement que notre volonté
Peut rendre tout facile à notre liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adresses
Ce monstre sçait de l'homme épier les foiblesses!
Sans cesse parcourant toute condition,
Il répand en secret sa douce illusion.
Il console le Roi que le Trône empriſonne,
Et lui rend plus léger le poids de la Couronne.
Aux yeux des conquérans de la gloire enivrés
Il cache les périls dont ils sont entourés.

Par

(1) *Souvent il les étouffe.* Rien n'est si beau que la peinture que M. de la Rochefoucaut, dans ses Maximes, fait de l'amour-propre. „ Il est, dit-il, dans tous les „ états de la vie, & dans toutes les conditions: il vit „ par-tout, il vit de tout, il vit de rien, il s'accom„ mode des choses & de leur privation: il passe même „ dans le parti des gens qui lui font la guerre: il en„ tre dans leurs desseins; & ce qui est admirable, il se „ hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il tra„ vaille même à sa ruine. Enfin il ne se soucie que d'ê„ tre; & pourvu qu'il soit, il veut bien être son en„ nemi. ".

Par lui le courtisan, du maître qu'il ennuie
Soutient, lâche flatteur, les dédains qu'il essuie.
C'est lui qui d'un Prélat épris de la grandeur
Ecarte les remords voltigeans sur son cœur.
C'est lui qui fait pâlir un Sçavant sur un livre,
L'arrache aux voluptés où le monde se livre,
D'un esprit libertin lui souffle le poison,
Et plus haut que la Foi fait parler la Raison.
C'est lui qui des Palais descend dans les chaumieres,
Donne à la pauvreté des démarches altieres.
Lui seul nourrit un corps par le jeûne abattu:
(1) Il suit toujours le crime, & souvent la vertu.

Parmi tant de périls, & contre tant d'allarmes
La Grace seule a droit de nous donner des armes.
Du démon rugissant elle écarte les coups,
Contre nos passions elle combat pour nous,
Grace que suit toujours une prompte victoire,
Grace, céleste don, notre appui, notre gloire,
Grace, qui pour charmer, a de si doux attraits,
Que notre liberté n'y résiste jamais:

Souf-

(1) *Il suit toujours le crime.* Il a presque toujours quelque part à nos meilleures actions. Ce qui fait dire à S. Augustin: *Superbia & in rectè factis animo insidiatur humano . . . Ubi lætatus homo fuerit in aliquo bono opere se etiam superasse superbiam, ex ipsa lætitia caput erigit & dicit: Ecce ego vivo; quid triumphas? & ideo vivo, quia triumphas.* L'orgueil est comme en embuscade pour corrompre le cœur de l'homme dans le bien même qu'il fait . . . Si l'on s'applaudit d'avoir vaincu l'orgueil, il se prévaut de cette joie même, & s'écrie: Je vis dans ton cœur, pourquoi triomphes-tu? & j'y vis, parce que tu triomphes. *De Nat. & Grat. C. xxx.*

C'est encore ce qui fait dire à M. Pascal: „Ceux qui „écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'a„voir bien écrit: ceux qui le lisent veulent avoir la „gloire de l'avoir lu; & moi qui écris ceci, j'ai peut„être cette envie, & peut-être que ceux qui le liront „l'auront aussi.

(1) Souffle du saint amour, par qui l'âme embrasée
Suit & chérit la loi qui lui devient aisée.
Si cette voix n'appelle, envain l'on veut marcher:
On s'éloigne du but dont on veut s'approcher.
Sans elle tout effort est un effort stérile,
(2) Tout travail est oisif, toute course inutile.
Sans elle l'homme est mort: mais dès qu'elle a parlé,
Dans la nuit du tombeau le mort est réveillé,
Et ses liens rompus ne forment plus d'obstacle.
Par quel charme suprême arrive ce miracle?

(3) Dans le même moment, ô moment précieux!
La Grace ouvre le cœur, & dessille les yeux.
L'hom-

(1) Souffle du saint amour. *Inspiratio dilectionis, ut cognita sancto amore faciamus.* La Grace est une inspiration de l'amour divin, pour nous faire pratiquer par ce saint amour le bien que nous connoissons. *S. Aug. Ep. ad Bonif.*

„ C'est cette Grace, dit le P. Bourdaloue, qui opere „ en nous & avec nous, tout ce que nous faisons pour „ Dieu, & qui nous donne par son efficace non seule- „ ment le pouvoir, mais la volonté & l'action.... „ Son caractere est d'unir ensemble l'onction & la force, „ & de conduire les œuvres de Dieu avec autant de „ douceur que d'efficacité.

(2) Tout travail est oisif .....

Et nisi donet
Quæ bona sunt, nihil efficiet bene cæca voluntas.
Hæc ut cujusquam studia affectusque petatur
Ipsa agit, & cunctis dux est venientibus ad se:
Perque ipsam nisi curratur, non itur ad ipsam.

Le libre-arbitre qui est aveugle, ne fera aucun bien, si la Grace ne le lui fait faire, *dit S. Prosper.* Nul ne la desire & ne la cherche que par le desir & l'action qu'elle inspire elle-même C'est la Grace qui conduit tous ceux qui la trouvent; & si on ne marche par sa puissance, on ne va point vers elle.

(3) Dans le même moment. *Gratia quæ occulte humanis cordibus divinâ largitate tribuitur, à nullo duro corde*

L'homme apperçoit son bien, & sent qu'il est aimable.
Dieu se montre: le reste est pour lui mépriſable.
Plaiſir, bien, dignité, grandeur, tout lui déplaît:
Il voit à découvert le Monde tel qu'il eſt,
Plein de peines, d'ennuis, de miſeres, de craintes,
Théatre de douleurs, de remords, & de plaintes.
Plus de repos pour lui dans cet horrible lieu,
Il le fuit, il l'abhorre, il vole vers son Dieu.
Pour ébranler sa foi le démon n'a plus d'armes,
La gloire eſt ſans attraits, la volupté ſans charmes.

Mais de tant d'ennemis quoiqu'il ſoit le vainqueur,
(1) Si la Grace un moment abandonne ſon cœur,
Le triomphe ſera d'une courte durée.
Des dons qu'on a reçus la perte eſt aſſurée,
Si la Grace à toute heure accordant ſon ſecours,
De ſes premiers bienfaits ne prolonge le cours.
Sans ceſſe vit en nous l'ennemi domeſtique,
Ou captif indocile, ou vainqueur tyrannique.
Guerre continuelle: un vice terraſſé
Par un vice plus fort eſt bientôt remplacé.
Au dehors tout irrite, & tout allume encore
Ce feu, qui ſans s'éteindre, au-dedans nous dévore.
Le Monde qui l'attiſe, en tout lieu nous pourſuit;
Son commerce corrompt, ſa morale ſéduit.

Il

corde reſpuitur: ideo quippe tribuitur, ut cordis duritia primitus auferatur. Il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il ſoit, qui rejette cette grace, que Dieu par ſa pure libéralité répand dans les âmes; parce que ſon premier effet, & pour lequel Dieu la donne, eſt d'ôter la dureté du cœur. *S. Aug. de Prædeſt. Sanct. C.* VIII.

(1) *Si la Grace un moment.* Une doctrine qui nous enſeigne l'empire ſouverain de Dieu ſur notre volonté, & qui nous apprend à tout attendre de ſa miſéricorde, fonde dans nos cœurs l'amour, l'humilité, & la reconnoiſſance.

Il applaudit, il loue, & ſa loüange charme :
Il reprend, il condamne, & ſa cenſure allarme.

Parmi tant de dangers la Grace eſt mon recours.
Amoureux de ſes biens, je les cherche, j'y cours :
Par des vœux enflammés mon âme les implore,
Et quand je les reçois, je les demande encore.
Dieu, riche dans ſes dons, peut toujours accorder :
L'homme plein de beſoins, doit toujours demander.
J'avance en ſureté quand Dieu me veut conduire,
Et je tombe auſſi-tôt que ſa main ſe retire ;
Tel que le foible enfant qui ne ſe ſoutient pas,
Si ſa mere n'eſt plus attentive à ſes pas,
Par ce triſte abandon la ſuprême Sageſſe
Fait aux Saints quelquefois éprouver leur foibleſſe.
(1) David, l'heureux David, ſi chéri du Seigneur,
Ce Prophéte éclairé, ce Roi ſelon ſon cœur,
Vaincu par une femme eſt en paix dans le crime,
Et ne ſeroit jamais ſorti de cet abîme,
Si le Ciel n'eût pour lui rappellé ſa bonté.
Au tranquille pécheur Nathan eſt député :
Si-tôt que cette voix a frappé ſon oreille,
David ſe reconnoît : ſon œil s'ouvre, il s'éveille.
De ſon trône à l'inſtant, d'un ſaint regret touché,
Il ſe léve, & s'écrie : *Il eſt vrai, j'ai péché.*
Ainſi tombe, malgré ſes ſermens téméraires,
L'Apôtre qui ſe croit plus ferme que ſes freres :
Prêt à ſuivre ſon maître en priſon, à la mort,
Nul obſtacle à ſes yeux ne paroît aſſez fort.

Il

(1) David, l'heureux David. *Per medicinalem providentiam David paulalum deſertus eſt à rectore, ne per exitialem ſuperbiam deſereret ipſe rectorem.* Ce fut par une providence médicinale que le Seigneur abandonna David pour un peu de tems, de peur que par un funeſte orgueil il n'abandonnât lui-même ſon divin Conducteur. *S. Aug. de Cont.* C. XIV.

Il le croit, il le jure, & l'ardeur qui l'enflamme
Tout à coup va s'éteindre à la voix d'une femme :
Et même s'il gémit du plus grand des malheurs,
(1) C'eſt au regard divin qu'il doit ſes juſtes pleurs.
Mais Pierre abandonné, qui renonce ſon maître,
Et devient à la fois ingrat, parjure, traître,
Ranimé de la Grace ira devant les Rois
Braver les chevalets, les flammes & les croix.
(2) Que le juſte à toute heure appréhende la chute :
S'il tombe cependant, qu'à lui ſeul il l'impute.
Oui, l'homme qu'une fois la Grace a prévenu,
S'il n'eſt par elle encor conduit & ſoutenu,
Ne peut, à quelque bien que ſon âme s'applique...
Mais à ce mot j'entends crier à l'hérétique.
Ne peut, c'eſt-là, dit-on, le Janſéniſme pur.
Dans ſes expreſſions Luther eſt-il plus dur ?
Ainſi la Loi divine, à l'homme impratiquable,
Impoſe ſans la Grace un joug inſurmontable.
Ah ! c'eſt-là le premier des dogmes monſtrueux,
Juſte objet de l'horreur d'un Chrétien vertueux.

Mais vous qui tranſporté d'un zéle charitable
Voulez me mettre au rang des noirs enfans du diable;
Signalez par vos cris votre ſainte douleur :
Telle eſt de vos pareils la chrétienne chaleur :
Tout ce qui leur déplaît leur devient héréſie;
Répondez-moi pourtant. Le Sauveur qui nous crie :

O vous

(1) C'eſt au regard divin. *Niſi deſertus non negaret : niſi reſpectus non fleret.* Pierre n'auroit pas renoncé Jéſus-Chriſt, s'il n'eût été abandonné : & il n'auroit pas pleuré ſon péché, ſi Jéſus-Chriſt n'avoit jetté ſur lui un regard de miſéricorde. *S. Aug. Serm.* 285

(2) Que le juſte à toute heure. *Gratia nolentem prævenit, ut velit : volentem ſubſequitur, ne fruſtra velit.* La Grace prévient celui qui ne veut pas, afin qu'il veuille : elle accompagne & ſuit celui qui veut, afin qu'il ne veuille pas envain. *Idem.*

O vous qui gémissez sous le faix des travaux,
Accourez tous à moi, je finirai vos maux;
(1) Ne dit-il pas : *Sans moi vous ne pouvez rien faire ;*
Vous ne pouvez venir qu'attirés par mon Pere?
Vous allez, je le vois, avec subtilité
Eluder de ces mots la sainte autorité.
Toutefois épargnez votre soin téméraire.
(2) Je conviens avec vous que l'homme peut tout faire :
(3) Oui, qu'il peut à toute heure obéir à la loi,
Mais vous devez aussi convenir avec moi,
Que nous ne mettrons pas ce pouvoir en usage
Si notre volonté n'y joint point son suffrage,
Elle qui pour le bien le refuse toujours,
Si Dieu pour la fléchir n'accorde son secours.
Non, malgré ses efforts, la brebis égarée
Ne retrouvera point la demeure sacrée,
Si le tendre Pasteur ne la prend dans ses bras,
Et jusqu'à son troupeau ne la rapporte pas.
Quand je sens pour le bien un desir véritable,
N'est-ce donc pas alors Dieu qui m'en rend capable?

Dieu

(1) Ne dit-il pas: Sans moi. *Sine me nihil poteſtis facere. . . nemo poteſt venire ad me, niſi qui miſit me, traxerit eum.* Sans moi vous ne pouvez rien faire.... personne ne peut venir à moi, si mon Pere qui m'a envoyé, ne l'attire. *Joan. XVIII.*

(2) Je conviens avec vous. *Deus impoſſibilia non jubet; ſed jubendo monet, & facere quod poſſis, & petere quod non poſſis; & adjuvat ut poſſis.* Dieu ne commande pas des choses impossibles, mais en commandant, il avertit, & de faire ce que l'on peut, & de demander ce que l'on ne peut pas; & il aide afin qu'on puisse. *Concil. Trid. Seſſ.* VI. *c.* 11.

(3) Oui, qu'il peut. *Certum eſt nos mandata ſervare ſi volumus; ſed quia præparatur voluntas à Domino, ab illo petendum eſt, ut tantum velimus, quantum ſufficit.* Il est certain que nous observons les préceptes, si nous voulons. Mais comme c'est le Seigneur qui prépare la volonté, il faut lui demander que nous voulions,

Dieu seul fait tout en nous : c'est lui dont la bonté
Y forme tout désir & toute volonté.
La créature entiere est soumise à son Maître :
Nous devons la pensée à qui nous devons l'être.
(1) Envain nous lui voudrons disputer notre cœur,
Il en sera toujours le souverain moteur.
Dieu commande, & dans l'homme il fait ce qu'il commande :
Il donne le premier ce qu'il veut qu'on lui rende.
D'où vient donc cet orgueil si follement conçu ?
Quel bien possédons-nous que nous n'ayons reçu ?
Mere des bons desseins, principe de lumiere,
La Grace produit tout, & même la priere.
(2) Quand nous courons vers elle, elle nous fait courir :
Quand pour elle un cœur s'ouvre, elle le vient ouvrir.

Elle

lions autant qu'il faut pour faire ce que nous voulons. *S. Aug. de Grat. & lib. Arb.* C. XVI.

(1) *Envain nous lui voudrons.* „ Dieu est la cause universelle de tout ce qui est. Les façons d'être doivent „ venir nécessairement du premier Etre..... Si le bon „ usage du libre-arbitre ne venoit pas de lui, nous pourrions dire que nous nous fetions meilleurs que Dieu „ ne nous a faits, & que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque chose qui vaut mieux que l'être ; parce qu'il vaut mieux n'être point, que de ne pas user „ de son libre-arbitre selon la loi de Dieu.

„ A la réserve du péché, qui ne peut être attribué „ qu'à la créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son „ fonds, dans sa liberté, & dans ses actions, doit être „ attribué à Dieu. Et la volonté de Dieu qui fait tout, „ bien loin de rendre tout nécessaire, fait au contraire „ dans le nécessaire aussi bien que dans le libre, ce qui „ fait la différence de l'un & de l'autre." *M. Bossuet, Traité du Libre-Arbitre.*

(2) Quand nous courons vers elle *Da quod jubes, & jube quod vis.* S. Aug. Confess. *Certum est nos facere tum facimus ; sed ille facit ut faciamus, præbendo vires efficacissimas voluntati, qui dixit : Faciam ut in justificationibus meis ambuletis.* Donnez ce que vous commandez, & com-

(1) Elle forme nos vœux, & dans l'âme qui prie,
Par d'ineffables ſons c'eſt l'Eſprit ſaint qui crie.
L'homme, quand ſur lui ſeul il oſe s'appuyer,
Eſt ſemblable au roſeau qu'un ſouffle fait plier.
Tout croît, & vit en Dieu: la foible créature
De ſa main libérale attend la nourriture.
Aux pâturages gras il mene ſes troupeaux:
Il les conduit lui-même à la ſource des eaux.
Paſteur rempli d'amour il adoucit leurs peines:
Il porte dans ſon ſein les brebis qui ſont pleines.
Soumettons-nous ſans crainte à cette vérité:
La Grace eſt le ſoutien de notre humilité.
Au Dieu qui vous conduit, mortels, rendez hommage.

N'allez pas toutefois, en déteſtant Pélage,
Dans un aveugle excès follement entraînés,
Vous croire des captifs malgré vous enchaînés;
Et du Ciel oubliant la douceur infinie,
Changer ſon regne aimable en dure tyrannie.

(2) L'impétueux Luther, qu'emportoient ſes fureurs,
Joignit ce dogme impie à tant d'autres erreurs:
Af-

commandez ce que vous voulez.... Il eſt certain que nous agiſſons quand nous agiſſons; mais celui qui fait que nous agiſſons, parce qu'il donne des forces très-efficaces à notre volonté, c'eſt celui dont il eſt dit: Je vous ferai marcher dans la voie de mes préceptes. *Id. de Grat. & lib. Arb. C.* XVI.

(1) *Elle forme nos vœux.* „ Dans la loi de Grace, „ dit le P. Bourdaloue, Dieu nous donne dequoi ac„ complir ce qu'il nous commande: diſons mieux, Dieu „ lui-même accomplit en nous ce qu'il exige de nous.

(2) *L'impétueux Luther.* „ Le Pélagianiſme, dit en„ core le P. Bourdaloue, attribuant des forces à l'homme „ pour agir indépendamment de Dieu, ſembloit rendre l'homme fervent. Le Calviniſme, pour élever „ la prédeſtination de Dieu, anéantiſſant le libre-ar-

„ bitre,

Affectant d'élever la Grace & sa puissance,
Il voulut nous ravir la libre obéïssance;
Prétendit que contraint par les suprêmes loix,
L'homme marche toujours sans volonté, sans choix,
Vil esclave, chargé de chaînes invisibles.
Prêchant après Luther ces maximes horribles,
Calvin mit tout en feu: le fidelle trembla,
Et sur ses fondemens l'Eglise s'ébranla.
Pour rassurer alors la vérité troublée,
La sage & sainte Eglise à Trente rassemblée,
Sans que jamais l'erreur y pût mêler son fiel,
Reçut, & nous rendit les réponses du Ciel.
Défendons, en suivant ses dogmes respectables,
De notre liberté les droits inaltérables.

(1) Notre cœur n'est qu'amour: il ne cherche,
il ne fuit,
Qu'emporté par l'amour dont la loi le conduit.
(2) Le plaisir est son maître: il suit sa douce pente,
Soit que le mal l'entraîne, ou que le bien l'enchante.

Il

» bitre, humilioit l'homme en apparence, mais lui ôtoit » la pratique des bonnes œuvres. L'Eglise tient le mi» lieu entre ces deux extrémités: elle nous maintient » dans l'humilité sans préjudice de la ferveur, & exci» te en nous la ferveur sans intéresser l'humilité.

(1) *Notre cœur n'est qu'amour.* Les passions sont les mouvemens de l'âme pour s'unir aux objets qu'elle aime, ou se séparer de ceux qu'elle hait. Ainsi toutes les passions, quoiqu'elles ayent des noms différens, se réduisent à une seule qui est l'amour. La haine pour un objet vient de l'amour qu'on a pour un autre. Le désir est l'amour d'un bien qu'on n'a pas, la joie est le plaisir que cause un bien qu'on possède. Ainsi *notre cœur n'est qu'amour.* Et la Grace étant le souffle du saint amour, fait que toutes nos passions, c'est-à-dire, tous les mouvemens de notre âme, ne tendent plus qu'à s'unir à l'objet qu'elle aime, c'est-à-dire, à Dieu.

(2) Le plaisir. *Quod amplius nos delectat, secundùm id operamur necesse est.* Nous ne pouvons manquer d'agir selon ce qui nous plaît davantage. *S. Aug. in Epist. ad Gal. C.* XLIX.

Il ne change de fin, que lorſqu'un autre objet
Efface le premier par un plus doux attrait.
La Grace qui l'arrache aux voluptés funeſtes
Lui donne l'avant goût des voluptés céleſtes,
Le fait courir au bien qu'en elle il apperçoit,
Voir ce qu'il doit chérir, & chérir ce qu'il voit.
C'eſt par-là que la Grace exerce ſon empire:
Elle-même eſt amour, par amour elle attire;
Commandement toujours avec joie accepté;
Ordre du Souverain, qui rend la liberté;
Charme qui ſans effort briſe tout autre charme;
Vainqueur qui plaît encore au vaincu qu'il déſarme.

Non que le Dieu puiſſant, qui ſçait nous enflammer,
Malgré nous toutefois nous force de l'aimer,
Ni qu'à ſuivre ſon ordre il veuille nous contraindre:
En cela pour nos droits nous n'avons rien à craindre.
La Grace ſe plaît-elle à la gêne du cœur?
Non, ſes heureuſes loix ſont des loix de douceur.
Il eſt vrai qu'auſſi-tôt qu'elle ſe fait entendre,
Un infaillible aveu ſe hâte de s'y rendre.
(1) Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur
Diſſipe en un moment la plus longue froideur?
Que du Céleſte feu cette vive étincelle
Embraſe tous les cœurs, n'en trouve aucun rebelle?
Que cette douce chaîne enchaîne librement?
Que cette voix obtienne un ſûr conſentement,
Sans qu'en elle jamais la moindre violence
Arrache cette entiere & prompte obéïſſance?

Le

(1) Mais faut-il s'étonner. *Non arbitreris iſtam aſperam molèſtamque violentiam. Dulcis eſt, ſuavis eſt: ipſa ſuavitas te trahit.* Ne vous figurez rien de dur ni de fâcheux dans la ſainte violence par laquelle Dieu nous attire à lui. Elle n'a rien que de doux, rien qui ne faſſe plaiſir; & c'eſt le plaiſir même qui nous attire. *S. Aug. Serm. CXXXI. c. 2.*

Le malade qui souffre & sent qu'il va mourir,
Repousse-t-il celui qui vient pour le guérir?
Libre de rejetter un pain qu'on lui présente,
Le pauvre le ravit quand la faim le tourmente.
Et maître de rester dans la captivité,
Toujours un malheureux court à la liberté.

Oui, j'y cours plein d'horreur pour ma première chaîne:
Mais celui qui la rompt m'en inspire la haine.
Oui, j'y cours; mais celui qui daigne me l'offrir,
Lui seul a mis en moi la force d'y courir.
Dans cet heureux moment qu'au Dieu qui l'environne,
Pleine de ses attraits mon âme s'abandonne,
Et que par son amour, assiégé tant de fois,
A s'y rendre mon cœur détermine son choix;
De tout ce que je fais je lui dois tout l'hommage.
Quand je choisis, mon choix est encor son ouvrage,
Et par un dernier coup intimement porté,
Dans l'instant que je veux il fait ma volonté,
Sans qu'à mon choix réël ce grand coup puisse nuire.
(1) Dieu m'a fait libre: un Dieu peut-il faire & détruire?
Non, Luther & Calvin assurent follement
Que la Grace asservit à son commandement.
J'abhorre, je proscris cet horrible blasphême:
De mon sang, s'il le faut, j'en signe l'anathême.
Maître de tous ses pas, arbitre de son sort,
L'homme a devant ses yeux, & la vie & la mort.
C'est

(1) Dieu m'a fait libre. *Tunc efficimur verè liberi, cùm Deus nos fingit, id est, format & creat; non ut homines, quod jam fecit, sed ut boni homines simus, quod Gratiæ suæ facit.* Nous devenons véritablement libres, lorsque Dieu nous forme & nous crée, non afin que nous soyons hommes, puisque nous le sommes déjà; mais afin que nous soyons des hommes justes, ce qui est l'ouvrage de sa Grace. *S. Aug. Enchir. C. XXX.*

C'eſt toujours librement que la Grace l'entraîne:
Il peut lui réſiſter, il peut briſer ſa chaîne.

(1) Oui, je ſens que je l'ai ce malheureux pouvoir,
Et loin de m'en vanter, je gémis de l'avoir.
Avec un tel appui qu'aiſément on ſuccombe!
Ah, qui me donnera l'aîle de la colombe!
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux,
J'irois, je volerois dans le ſein du repos.
C'eſt-là qu'une éternelle & douce violence
Néceſſite des Saints l'heureuſe obéïſſance.
C'eſt là que de ſon joug le cœur eſt enchanté:
C'eſt-là que ſans regret l'on perd ſa liberté.
Là de ce corps impur les âmes délivrées,
De la joie ineffable à ſa ſource enivrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne ſçauroit voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce Royaume heureux Dieu bannit les allarmes,
Et des yeux de ſes Saints daigne eſſuyer les larmes.
C'eſt là qu'on n'entend plus ni plaintes ni ſoupirs:
Le cœur n'a plus alors ni crainte, ni deſirs.
L'Egliſe enfin triomphe; & brillante de gloire
Fait retentir le Ciel des chants de ſa victoire.
Elle chante, tandis qu'eſclaves, déſolés,
Nous gémiſſons encor ſur la Terre exilés.
Près de l'Euphrate aſſis nous pleurons ſur ſes rives:
Une juſte douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous au milieu des méchans,
O céleſte Sion, faire entendre tes chants!
Hélas! nous nous taiſons: nos Lyres détendues
Languiſſent en ſilence aux faules ſuſpendues.

Que

(1) *Oui, je ſens que je l'ai.* „ Voilà, dit M. Boſſuet „ dans ſes Elévations, un trait défectueux dans ma li„berté, qui eſt de pouvoir mal faire. Ce trait ne vient „ pas de Dieu, mais du néant dont je ſuis tiré.

Que mon exil eſt long! O tranquille cité!
Sainte Jéruſalem, ô chere éternité!
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure!
Quand irai-je goûter ton adorable paix!
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais?

CHANT III.

TEL que brille l'éclair, qui touche au même instant,
Des portes de l'Aurore aux bornes du Couchant;
Tel que le trait fend l'air sans y marquer sa trace,
Tel & plus prompt encor part le coup de la Grace.
Il renverse un rebelle aussi tôt qu'il l'atteint;
D'un scélérat affreux un moment fait un Saint.
Ce foudre inopiné, cette invisible flâme
Frappe, éclaire, saisit, embrase toute l'âme:
(1) Saintement pénétré d'un spectacle effrayant
Rancé de ses plaisirs reconnoît le néant:
D'esclave il devient libre, à la Cour il échappe,
Et fuit dans les deserts pour enfanter la Trappe.
Ainsi prompt à courir, lorsque nous nous perdons,
La Grace quelquefois précipite ses dons.
Souvent à nous chercher moins ardente & moins vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive.
Elle n'est pas toujours ce tonnerre perçant
Qui fend un cœur de pierre, & par un coup puissant
Abbat Saul qu'emportoit une rage homicide,
Fait d'un persécuteur un Apôtre intrépide,
Arrache

(1) *Saintement pénétré.* On attribue l'éclatante conversion de M. l'Abbé de la Trappe à la vue du cercueil d'une Dame qu'il aimoit. Allant voir cette Dame, sans sçavoir qu'elle étoit morte subitement, il trouva son cercueil à la porte.

(1) Arrache Magdelaine à ſes honteux objets,
Zachée à ſes tréſors, & Pierre à ſes filets.
Quelquefois doux rayon, lumiere tempérée,
Elle approche, & le cœur lui diſpute l'entrée.
L'eſclave dans ſes fers quelque tems ſe débat,
Repouſſe quelques coups, prolonge le combat.
Oui, l'homme oſe ſouvent, triſte & funeſte gloire,
Entre ſon Maître & lui balancer la victoire;
Mais le Maître pourſuit ſon ſujet obſtiné,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite & le trouble:
Tantôt par des attraits que ſa bonté redouble
Il amollit enfin cette longue rigueur,
Et le vaincu ſe jette aux pieds de ſon vainqueur.

De la Grace tel eſt l'aimable & ſaint empire;
Elle entraîne le cœur, & le cœur y conſpire.
Nous marchons avec elle: ainſi nous méritons,
(2) Et nous devons nommer nos mérites des dons.
Ainſi Dieu toujours maître, inſpire, touche, éclaire,
Et l'homme toujours libre, agit & coöpere.

Auguſtin, de l'Egliſe & l'organe & la voix,
De la céleſte Grace explique ainſi les loix.
Téméraire Docteur, eſt-ce-là ton langage?
Honteux de reconnoître un ſi libre eſclavage,
Par tes détours ſubtils, par tes ſyſtêmes vains
Tu prétends éluder les paroles des Saints.
Hélas! de notre orgueil telle eſt l'horrible plaie:
Nous craignons d'obéïr, & le joug nous effraie.
Vou-

(1) *Arrache Magdelaine.* Quoique les Sçavans diſtinguent Marie Magdelaine de la femme pécherelle, il eſt permis de parler en vers ſuivant l'opinion commune.

(2) *Et nous devons nommer.* „ On a des mérites quand „ on eſt Saint; mais la Grace qui nous les donne, nous „ eſt donnée ſans mérite. La récompenſe eſt due après „ la promeſſe, mais la promeſſe a été faite par pure „ bonté. La récompenſe eſt due aux bonnes œuvres; „ mais

Voulant trop raisonner, nous nous égarons tous:
Et de notre pouvoir défenseurs trop jaloux,
Nous usurpons du Ciel les droits les plus augustes:
Nous fixons son empire à des bornes injustes.
Mais que Dieu confondroit une telle fierté
S'il nous abandonnoit à notre liberté!
(1) La Grace, dites-vous, vous paroît la contraindre.
Agréable péril! ah! risquons, sans rien craindre,
De trop donner à Dieu, de trop compter sur lui.
Quel espoir, quel honneur de l'avoir pour appui!
Laissons, laissons tout faire à celui qui nous aime.
Il sçait mes intérêts beaucoup plus que moi-même.
Contre lui pour nos droits nous disputons en vain,
Trop heureux de pouvoir les remettre en sa main.
Eh! comment résister à cette main-puissante?
(2) La molle & souple argile est moins obéissante,
Moins docile au potier qui la tourne à son gré,
Qu'un cœur au souffle heureux, dont il est pénétré.
Oui,

„ mais la Grace qui n'est point due précéde, afin qu'on „ les fasse. *M. Bossuet, Elev.*

(1) La Grace, dites-vous. *Tutiores vivimus si totum Deo damus, non autem nos illi ex parte, & nobis ex parte committimus.* Il est plus sûr pour nous de donner tout à Dieu que de dépendre en partie de lui, & en partie de nous. S *Aug. de dono Persev. C* VI.

(2) La molle & souple. *Ille qui in cœlo & in terra, omnia quæcumque voluit, fecit, etiam in cordibus hominum operatur.* Celui qui a fait dans le Ciel & sur la Terre tout ce qu'il a voulu, opére aussi tout ce qu'il veut dans le cœur des hommes. S. *Aug. de Grat. & Lib. Arb. C.* XXI.

Mutans mentem atque reformans,
Vasque novum ex fracto fingens virtute creandi.

Quelquefois, dit S. Prosper, Dieu attire à soi les nations les plus farouches & les plus opposées à l'Evangile, en changeant le fond du cœur, en rétablissant l'âme & la renouvellant, & *en formant par une puissance de Créa-*

Oui, c'eſt de ta bonté que je dois tout attendre.
(1) J'en dépends : mais, Seigneur, ma gloire eſt
d'en dépendre.
Tu me menes, je vais; tu parles, j'obéis;
Tu te caches, je meurs; tu parois, je revis.
A moi-même livré, conduit par mon caprice
Je m'égare en aveugle, & cours au précipice.
(2) Mes vices que je hais, je les tiens tous de moi;
Ce que j'ai de vertus, je l'ai reçu de toi.
De mes égaremens moi ſeul je ſuis coupable:
De mes heureux retours je te ſuis redevable.
Les crimes que j'ai faits tu me les a remis;
Et je te dois tous ceux que je n'ai point commis.

Qu'une telle doctrine eſt douce & conſolante!
Elle remet la paix dans mon âme tremblante.
La Foi m'apprend d'abord à tout craindre de moi:
L'eſpérance bientôt vient ranimer ma foi.
„ Par vos foibles efforts, il eſt vrai, me dit-elle,
„ Vous ne ſuivez jamais la voix qui vous appelle.

„ De

Créateur & de Souverain un vaſe nouveau, de ce vaſe qui étoit briſé. S. Proſper, Part. II.

(1) *J'en dépens : mais Seigneur.* „ L'état de notre être „ eſt d'être tout ce que Dieu veut que nous ſoyons. Il „ fait être homme, ce qui eſt homme, corps ce qui „ eſt corps, penſée ce qui eſt penſée, paſſion ce qui eſt „ paſſion, action ce qui eſt action, néceſſaire ce qui „ eſt néceſſaire, & libre ce qui eſt libre. *M. Boſſuet, Traité du Lib. Arb.*

(2) Mes vices que je hais. *Mea ſola, non ſunt niſi peccata.* Je n'ai de moi que le péché, dit S. Aug. Serm. ſur le Pſeau. LXX. Et dans ſes Confeſſ. *Lib.* II. *C.* VII. *Gratiæ tuæ deputo & quæcumque non feci mala... & omnia mihi dimiſſa eſſe fateor, & quæ mea ſponte feci mala, & quæ te duce non feci.* Je reconnois que c'eſt votre grace, ô mon Dieu, qui m'a préſervé de tout le mal que je n'ai point fait..... Je vous ſuis redevable, & du pardon que vous m'avez accordé pour les péchés que j'ai commis, & de la protection par laquelle vous m'avez garanti de ceux que j'aurois encore pu commettre.

„ De cruels ennemis, hélas! environné,
„ Vous êtes à leurs traits sans cesse abandonné.
„ Mais vous avez au Ciel un Pere qui vous aime,
„ Un Pere, c'est le nom qu'il s'est donné lui-même;
„ Rassurez-vous, son fils lui sera toujours cher.
„ Périsse l'insensé qui prend un bras de chair.
„ L'âme sage & fidelle à son Dieu se confie,
„ Et peut tout en celui qui seul la fortifie.

Le M.... aidé par un autre secours
Ne sera point ému d'un semblable discours.
A ses ordres soumise, à ses desirs présente,
Et compagne assidue, ainsi qu'obéissante
(1) La Grace, nous dit-il, vient offrir son appui,
Quand il veut, il s'en sert, l'usage en est à lui.
Dieu fournit l'instrument qui gagne la victoire;
Mais de s'en bien servir l'homme seul a la gloire.
Dogmes cachés long-tems aux humains aveuglés,
Et qui par M..... sont enfin dévoilés;
M..... qui pour nous plein d'un amour de pere
Adoucit d'Augustin le dogme trop severe,
Rend un calme flatteur à notre esprit troublé;
Décide, & parle en maître, où Paul avoit tremblé.
„ (2) Il n'est point, nous dit-il, de race favorite:
„ Dieu sçait de cet enfant quel sera le mérite;
„ Dieu lit dans l'avenir ce qu'il doit être un jour,
„ Et s'il se rendra digne ou de haine ou d'amour.

„ La

(1) *La Grace, nous dit-il.* La Grace, suivant ce système, ne change pas le cœur, elle met seulement la volonté dans l'équilibre. Ce n'est pas Dieu qui donne l'inclination à la volonté, c'est l'homme. Suivant le système des Congruistes, Dieu épie le tems, le lieu, les circonstances où la volonté fera un bon usage de la Grace.

(2) *Il n'est point* Il admet une science moyenne par laquelle Dieu prévoit, avant aucun decret de sa volonté, le bon usage que nous ferons de notre liberté dans telles & telles circonstances.

„ La Grace eſt une ſource en public expoſée,
„ Dont l'onde eſt en tout tems par toute main puiſée;
„ Et lorſque pour agir nous faiſons nos efforts,
„ Dieu nous doit auſſi-tôt ouvrir tous ſes tréſors.

Dans l'Eſpagne où d'abord ces maximes parurent,
La vérité trembla, les écoles s'émurent,
Et du Saint ſi fameux par ſes rares écrits
Les diſciples ſçavans éleverent leurs cris.
Pour ramener la paix dans l'Egliſe troublée,
(1) Le Pontife appella la fameuſe aſſemblée,
Où Lemos défenſeur des céleſtes ſecours,
Du menſonge hardi perçant tous les détours,
Débrouilla, confondit la doctrine nouvelle.
Clément alloit lancer ſon tonnerre ſur elle.
Il vous rendoit vainqueurs, diſciples d'Auguſtin,
Mais ſa mort vous priva d'un triomphe certain.
Aſſis au même trône, & plein d'un même zéle,
Paul fit dreſſer l'arrêt qu'attendoit tout fidelle.
L'humble école eſpéra, ſa rivale craignit;
Mais dans le Vatican le foudre s'éteignit.

De M..... qu'alors épargna l'anathême,
(2) Ne rejettons pas moins le dangereux ſyſtême.
L'or-

(1) *Le Pontife appella.* Les Dominiquains attaquerent vivement le Livre *de Concordia Gratiæ & Liberi Arbitrii*, dès qu'il parut, & le déférerent à l'Inquiſition de Caſtille. La cauſe fut portée à Rome. Clément VIII. établit la Congregation, qui eut pour cette raiſon le titre *de Auxiliis*. Lemos, célébre Dominiquain, s'y diſtingua. Aprés 68. Congregations où Clément VIII. préſida, ce Pape mourut. Léon XI. lui ſuccéda, & mourut peu de jours après. Paul V. reprit l'examen de ces diſputes, & après 17. Congregations fit dreſſer ſa Bulle, mais des raiſons particulieres l'empêcherent de la publier.

(2) *Ne rejettons pas moins.* Suivant ce ſyſtême, la Grace

L'orgueil ſera toujours prompt à le recevoir:
Il flatte la Raiſon qui veut tout concevoir.
Le Ciel à nos regards n'a plus rien d'inviſible:
On perce de la Foi le nuage terrible:
Des myſteres divins le voile eſt écarté.
Mais pour moi qui chéris leur ſainte obſcurité,
Je raméne le voile, & ne veux pas comprendre
Ce que l'homme doit croire, & ne doit point entendre.
Une mortelle main pourroit-elle arracher
Les ſceaux qu'au livre ſaint Dieu voulut attacher?
Toi ſeul, Agneau puiſſant, ô victime adorable,
Toi ſeul, tu peux ouvrir le Livre reſpectable.

Hélas! s'il étoit vrai qu'un ſerviteur heureux,
Miniſtre obéiſſant, vînt remplir tous mes vœux:
Si je trouvois pour moi la Grace toujours prête;
Que du Ciel aiſément je ferois la conquête!
Mais l'homme toutefois, chancelant, inégal,
Rencontre à tous ſes pas quelque obſtacle fatal.
A la plus douce paix un trouble affreux ſuccéde.
Il aimoit, il languit; il bruloit, il eſt tiéde.
La joie & le chagrin, la froideur & l'amour
De ſon cœur inconſtant s'emparent tour à tour.
Après avoir long-tems couru dans la carriere,
Tout à coup il s'arrête & recule en arriere.
Toi donc, heureux mortel, arbitre ſouverain:
Toi qui trouves toujours la Grace ſous ta main,
Contre tant de malheurs montre ton privilége:
(1) Fai connoître tes droits au démon qui t'aſſiége.

Le

Grace qui n'eſt pas efficace par elle-même, tire ſon efficacité des circonſtances Saul n'eût pas été converti, ſi Dieu ne l'eût renverſé dans le moment où il ſçavoit que le cœur du perſécuteur de ſon Egliſe ſeroit diſpoſé à ſe rendre.

(1) *Fai connoître tes droits.* Selon M... Dieu a fait un pacte avec Jéſus-Chriſt, par lequel il s'engage à donner ſa Grace à tous les hommes qui feront ce qui ſera

Le chagrin te saisit, tu te sens agité;
Vien te rendre la joie & la tranquillité:
Etouffe ces dégoûts qui commencent à naître.
Il est tems, qu'attends-tu? commande, parle en maître.
Mais quoi! desir, effort, menace, tout est vain;
Et tu veux sans succès trancher du Souverain.
Misérable, du moins reconnois ta misere,
L'orgueil t'avoit séduit: fais-en l'aveu sincere,
Et ressens le besoin d'un plus puissant secours:
Au Seigneur, sans rougir, tu peux avoir recours.
Va pleurer à ses pieds; implore, presse, crie,
Il se plaît à donner, mais il veut qu'on le prie.
Il faut ravir ses biens; & pour être accordé,
Sans cesse son appui doit être demandé.
Nous ne pouvons jamais lasser sa patience,
Il aime que nos cris lui fassent violence.

Si la Grace à toute heure obéït à nos loix,
Faut-il pour l'obtenir l'appeller tant de fois?
Et si nous avons tous la force salutaire,
(1) Que sert-il de prier? nous devons tous nous taire.

Ten-

en eux par les forces de la nature. Combien l'homme s'égare quand il veut expliquer par sa raison seule, ce que notre raison ne peut comprendre! Suivant le système du P. Mallebranche, il est indigne de Dieu d'agir par des volontés particulieres. Les Anges ont été la cause occasionnelle des miracles de l'ancienne Loi, & l'âme de Jésus-Christ est la cause occasionnelle de la distribution de la Grace. Cette âme, quoiqu'unie au Verbe, a des volontés que le Verbe ne lui fait point avoir, & elle ne connoit point le fonds des cœurs: d'où il arrive qu'elle fait donner des graces sans sçavoir quels effets elles auront; & de même que la pluie, qui en conséquence des loix générales, tombe sur des terres ensemencées où elle fait germer les fruits, tombe aussi sur des rochers stériles: la Grace tombe sur des cœurs disposés à la recevoir, & sur d'autres où elle ne peut produire aucun effet. Exposer un pareil système, c'est le réfuter.

(1) Que sert-il de prier. *Quid stultius quàm orare ut facias*,

Tendre Eglise, sur nous vous pleurez vainement;
Colombe, finissez ce long gémissement.
Ministres, essuyez vos larmes assidues;
Et retirez vos mains vers le Ciel étendues.
Vous qui poussez vers Dieu des soupirs éternels,
Fidelles prosternés aux pieds de ses autels,
Pourquoi répandre ainsi des prieres stériles?
C'est à vous d'ordonner, vos cœurs vous sont dociles:
Vous-mêmes à vos maux donnez un prompt secours:
Vous pouvez tout. Mais quoi! vous soupirez toujours.
Et de tous vos efforts vous sentez l'impuissance!
Hélas, qui n'en a point la triste connoissance!
(1) Quel mortel à son gré dispose de son cœur!

Si l'on en croit pourtant un système flatteur,
Pour

faciat, quod in potestate habeas? Qui orat non orat ut homo sit, quod est naturâ; neque orat ut habeat libèrum arbitrium, quod jam accepit, cùm crearetur ipsa natura; neque orat ut accipiat mandatum, sed plane orat ut faciat mandatum.... Ipsa igitur oratio, clarissima est Gratiæ testificatio. Quoi de plus insensé que d'avoir recours à la priere pour faire ce qui dépend de nous!... Quand nous prions, nous ne prions point Dieu de nous faire hommes, puisque nous le sommes par la nature; ni de nous donner le libre-arbitre, puisque nous l'avons reçu dès le premier moment de notre être; ni de nous donner la loi, mais de nous la faire accomplir... La priere même est donc une preuve très-authentique de la Grace. *S. Aug. Epist.* 177.

(1) *Quel mortel à son gré.* L'unique moyen d'accorder cette contrariété apparente, qui attribue tantôt à nous, tantôt à Dieu, nos bonnes actions, est de reconnoître qu'elles sont de nous, à cause de notre libre-arbitre qui les produit; & qu'elles sont de Dieu, à cause de sa Grace, qui fait que notre libre-arbitre les produit. Dieu, *dit S. Augustin*, nous fait vouloir ce que nous aurions pu ne point vouloir. *A Deo factum est ut vellent quod & nolle potuissent.*...

Pour le bien & le mal l'homme également libre
Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre :
Lorsque pour l'écarter des loix de son devoir
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
Aussi-tôt balançant le poids de la Nature,
La Grace de ces dons redouble la mesure.
L'homme les perd encor, & toujours libéral
Le Ciel de nouveaux dons lui rend un nombre égal.
Dieu pour le criminel qui brave sa colere
Doit payer de ses biens un tribut nécessaire.
Mais en les dissipant on s'enrichit encor,
Et de graces sans nombre on amasse un trésor.
(1) Pourquoi donc les pécheurs qui détestent leurs chaînes,
Pour s'en débarrasser trouvent-ils tant de peines ?
Ces plaisirs qu'avec joie ils ont long-tems suivis,
Sous leur regne cruel les tiennent asservis.
Ils voudroient s'affranchir d'un joug dont ils gémissent;
Mais hélas ! chaque jour leurs forces s'affoiblissent.
Leurs fers se resserrant deviennent plus affreux,
Et toujours leur fardeau s'appesantit sur eux.

Oui, de nos passions la trop longue habitude,
Malgré nous à la fin se change en servitude.
Pour connoître à quels maux ce mortel est livré,
Qui veut chasser l'amour de son cœur ulcéré,
Faisons taire un moment les Saints dans cet ouvrage,
Et d'un voluptueux écoutons le langage.

„ In-

(1) Pourquoi donc les pécheurs. *Ex voluntate perversa facta est libido ; & dum servitur libidini, facta est consuetudo ; & dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.* Ma volonté, en se déréglant, est devenue *passion :* à force de suivre cette passion, elle s'est tournée en *habitude ;* & faute de résister à cette habitude, elle est devenue *nécessité.* *S. Aug. Confess. l. 8. c. 5.*

„ (1) Infortuné captif, ceſſe donc de ſouffrir:
„ Sauve-toi, guéris toi. Mais comment te guérir?
„ Comment ſortir ſi-tôt d'un ſi rude eſclavage?
„ O Dieux! ſi la clémence eſt votre heureux partage,
„ Si vous jettez les yeux ſur ceux qui vont mourir,
„ Mes ſupplices cruels vous doivent attendrir.
„ Grands Dieux! regardez-moi; détournez cette flâme,
„ Qui défend à la paix toute entrée en mon âme,
„ Et conſume mon corps par un cruel poiſon.
„ Je ne t'implore, ô Ciel! que pour ma guériſon:
„ Je ne demande pas que de celle que j'aime
„ L'amour puiſſe répondre à mon amour extrême;
„ Mais ſi j'ai mérité quelque choſe de toi,
„ O Ciel! rends-moi la vie: ô Dieux! guériſſez-moi.

Ovide en criminel avoüant tous ſes crimes,
Nous en avoue auſſi les peines légitimes.

„ Je hais ce que je ſuis: je ne m'aimai jamais,
„ Cependant malgré moi je ſuis ce que je hais.
„ Non, je ne puis ſortir de mon état funeſte.
„ Qu'il eſt dur de porter un fardeau qu'on déteſte!

Médée en ſuccombant regrete ſa pudeur,
Et ſe livre au tranſport que condamne ſon cœur.
Pour ſauver les débris de ſa vertu fragile,
Dans les bras de la mort Phédre cherche un aſyle.
Mais

(1) *Infortuné captif.* Ceci eſt imité de la 77. Epigramme de Catulle.

Difficile eſt longum ſubito deponere amorem:
Difficile eſt, &c.
O Di, ſi veſtrum eſt miſereri, aut ſi quibus unquam
Extrema jam ipſa in morte tuliſtis opem,
Me miſerum aſpicite: & ſi vitam puriter egi,
Eripite hanc peſtem, & pernicieſque mihi:
Quæ mihi ſubrepens imos ut torpor in artus,
Expulit ex omni pectore lætitias.

Mais détournons nos yeux de ces triſtes objets,
Et laiſſons les Payens en proie à leurs regrets.
Regardons un mortel que la Grace divine
Fait ſortir triomphant d'une guerre inteſtine:
Et du grand Auguſtin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme eſt ſans Dieu, ce que Dieu peut ſur lui.

„ (1) Ma fougueuſe jeuneſſe, ardente pour les crimes,
„ Me fit courir d'abord de abîmes en abîmes.
„ Je vous fuyois, Seigneur, vous ne me quittiez pas;
„ Et la verge à la main me ſuivant pas à pas,
„ Par d'utiles dégoûts vous me rendiez ameres
„ Ces mêmes voluptés à tant d'autres ſi cheres.
„ Vous tonniez ſur ma tête: à vos preſſans avis
„ Ma mere s'uniſſoit en pleurant ſur ſon fils.
„ Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne,
„ Chaîne de paſſions qu'un miſérable traîne.
„ Ma mere par ſes pleurs ne pouvoit m'ébranler,
„ Et vous tonniez, grand Dieu, ſans me faire trembler.
„ Enfin de mes plaiſirs l'ardeur fut amortie:
„ Je revins à moi-même, & déteſtai ma vie.
„ Je voyois le chemin, j'y voulois avancer;
„ Mais un funeſte poids me faiſoit balancer.
„ J'avois trouvé, j'aimois cette perle ſi belle,
„ Sans pouvoir me réſoudre à tout vendre pour elle.
„ Par deux puiſſans rivaux tour à tour attiré,
„ J'étois de leurs combats au-dedans déchiré.

„ Mon

(1) Ma fougueuſe jeuneſſe. *Efferbui miſer, ſequens impetum fluxûs mei, relicto te... Tu ſemper aderas, miſericorditer ſæviens, & amariſſimis aſpergens offenſionibus omnes illicitas jucunditates meas; ut ita quærerem ſine offenſione jucundari.* S. Aug. Confeſſ. Lib. II. c. 2. n. 4.

„ Mon Dieu m'aimoit encor, & ſa bonté ſuprême
„ (1) A mes triſtes regards me préſentoit moi-même.
„ Hélas, qu'en ce moment je me trouvois affreux!
„ Mais j'oubliois bientôt mon état malheureux:
„ Un ſommeil léthargique accabloit ma paupiere.
„ M'éveillant quelquefois je cherchois la lumiere;
„ Et dès qu'un foible jour paroiſſoit ſe lever,
„ Je refermois les yeux de peur de le trouver.
„ Une voix me crioit, *Sors de cette demeure.*
„ (2) Et moi, je répondois, *Un moment, tout à l'heure*:
„ Mais ce fatal moment ne pouvoit point finir,
„ Et cette heure toujours différoit à venir.
„ (3) De mes premiers plaiſirs la troupe enchantereſſe
„ Voltigeant près de moi, me répétoit ſans ceſſe:
„ *Nous t'offrons tous nos biens, & tu veux nous quitter?*
„ *Sans nous, ſans nos douceurs, qui peut ſe contenter?*
„ *Le ſage en nous cherchant trouve un bonheur facile;*
„ *Son corps eſt ſatisfait, & ſon âme eſt tranquille.*
„ *Mortels, vivez heureux & profitez du tems;*
„ *Du torrent de la joie enivrez tous vos ſens.*
„ *Fuyez*

(1) A mes triſtes regards. *Conſtituebas me ante faciem meam, ut viderem quàm turpis eſſem, quàm diſtortus & ſordidus, maculoſus, & ulceroſus. Et videbam & horrebam, & quò à me fugerem non erat.... ſed diſſimulabam & connivebam, & obliviſcebar.* Confeſſ. Lib. VIII. c. 7.

(2) Et moi, je répondois. *Modo, ecce modo, ſine paululum. Sed modo & modo non habebant modum, &, ſine paululum, in longum ibat.* Confeſſ. Lib. VIII.

(3) De mes premiers plaiſirs. *Retinebant nuga nugarum, & vanitates vanitatum antiqua amica mea, & ſuccutiebant veſtem meam carneam & ſubmurmurabant, Dimittis nos? & à momento iſto non erimus tecum in æternum, &c.* Idem ibid. n. 26.

„ *Fuyez de la vertu l'importune triſteſſe ;*
„ *Couchez-vous ſur les fleurs, dormez dans la mol-*
leſſe.
„ *Et toi que dès long-tems nos bienfaits ont charmé,*
„ *Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé*
„ *Puiſſe ainſi s'arracher aux délices qu'il aime?*
„ *Hélas! en nous perdant tu te perdras toi-même.*
„ (1) Mais devant moi l'aimable & douce chaſteté
„ D'un air pur & ſerein, pleine de majeſté,
„ Me montrant ſes amis de tout ſexe, & tout âge,
„ Avec un ris moqueur me tenoit ce langage :
„ *Tu m'aimes, je t'appelle, & tu n'oſes venir.*
„ *Foible & lâche Auguſtin, qui peut te retenir?*
„ *Ce que d'autres ont fait ne le pourras-tu faire?*
„ *Incertain, chancelant, à toi-même contraire,*
„ *Tu veux rompre tes fers, tu veux & ne veux plus.*
„ *Ne fixèras-tu point tes pas irréſolus?*
„ *Regarde à mes côtés ces colombes fidelles :*
„ *Pour voler juſqu'à moi Dieu leur donna des ailes :*
„ *Ce Dieu s'ouvre ſon ſein, jette-toi dans ſes bras.*
„ Hélas! je le ſçavois, mais je n'y courois pas.
„ Un jour enfin laſſé de cette vive guerre
„ Je pleurois, je criois, je m'agitois par terre,
„ Quand tout à coup frappé d'un ſon venu des
Cieux,
„ Et des mots du ſaint Livre où je jettai les yeux,
„ L'orage ſe calma, mes troubles s'appaiſerent.
„ Par votre main, Seigneur, mes chaînes ſe bri-
ſerent.
„ Mon eſprit ne fut plus vers la Terre courbé :
„ Je ſortis de la fange où j'étois embourbé.
„ Ma volonté changea : ce qui vous eſt contraire
„ Me déplût, & j'aimai tout ce qui peut vous plaî-
re.

„ Ma

(1) Mais devant moi l'aimable. *Caſta dignitas continentiæ, ſerena & non diſſolutè hilaris, honeſtè blandiens.* Confeſſ. C. XI. n. 27.

„ Ma mere qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
„ Pleurer ſur un ingrat, rebelle à votre voix,
„ Ma tendre mere enfin ſortit de ſes allarmes,
„ Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
„ Je connus bien alors que votre joug eſt doux:
„ Non, Seigneur, il n'eſt rien qui ſoit ſemblable à vous.
„ Dès ici-bas ma bouche unie avec les Anges
„ Ne ſe laſſera point de chanter vos loüanges.
„ Je n'aimerai que vous: vous ferez deſormais
„ Ma gloire, mon ſalut, mon aſyle, ma paix.
„ O loi ſainte! ô loi chere! ô douceur éternelle!
„ Ineffable grandeur! beauté toujours nouvelle!
„ (1) Vérité qui trop tard avez ſçu me charmer,
„ Hélas! que j'ai perdu de tems ſans vous aimer!

(1) Vérité qui trop tard. *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua, & tam nova, ſero te amavi.* Confeſſ. Lib. X. c. 27.

CHANT

CHANT IV.

REDOUBLONS, s'il se peut, l'ardeur qui nous anime:
Elevons notre voix sur un ton plus sublime:
Osons du Dieu vivant célébrer la grandeur:
Osons de ses desseins montrer la profondeur:
Desseins toujours cachés, secrets impénétrables,
(1) Jugemens éternels, & loix irrévocables,
Loix terribles d'un Dieu qui voit dans l'avenir
Ceux qu'il veut couronner, & ceux qu'il veut punir.
Des siécles à ses yeux qu'est-ce que l'étendue?
Tous les siécles entiers sont un jour à sa vue:
L'avenir est pour lui l'ordre de ses arrêts:
Il lit nos volontés dans ses propres decrets.
(2) Mystere ténébreux, qui pourra le comprendre?
Mais, Seigneur, devant toi tout l'homme n'est que cendre.

Sans

(1) *Jugemens éternels.* L'ordre des choses humaines, dit *M. Bossuet*, *Traité du Libre-Arbitre*, est l'ordre des decrets divins. Dieu voit tout ou dans son essence, ou dans ses decrets: il ne peut connoître que ce qu'il est, ou ce qu'il opere.

(2) *Mystere ténébreux.* On objectoit à S. Augustin qu'il étoit dangereux de parler de la prédestination gratuite. C'est-à-dire, *répondoit-il*, que nous craignons

Sans les examiner, qu'il reçoive tes loix.
O Dieu de vérité, quand tu parles, je crois:
De ma fiere raison j'arrête l'insolence;
Loin de t'interroger, je t'adore en silence.
Je crois tes dogmes saints, quoiqu'ils me soient voilés:
Je les chante: mortels, écoutez, & tremblez.

De nos fragiles corps Dieu conserve la vie:
Lui seul répand le jour dans notre âme obscurcie:
Par lui nos cœurs glacés s'enflamment pour le bien.
Mortels, vous devez tout à qui ne vous doit rien.
Vous ne tenez jamais que de sa bonté pure,
Et les dons de la Grace, & ceux de la Nature.
A ses moindres faveurs quel droit prétendez-vous?
Du Livre des Vivans il peut vous rayer tous.
Fils ingrats, fils pécheurs, victimes du supplice,
Nous naissons tous marqués au sceau de sa justice.
Depuis le jour qu'Adam mérita son courroux,
Les feux toujours brulans sont allumés pour nous.
Sous lui, sous ses enfans héritiers de son crime,
(1) La même chute, hélas! ouvrit le même abîme.

Pour

d'offenser par nos paroles, ceux qui ne sont pas en état d'entendre la vérité; & nous ne craignons pas que ceux qui sont en état de l'entendre, soient trompés par notre silence. *Timemus ne loquentibus nobis offendatur qui veritatem non potest capere; & non timemus, ne tacentibus nobis, qui veritatem potest capere, falsitate capiatur.*

(1) La même chute. *Universa massa pœnas debet, & si omnibus debitum damnationis supplicium redderetur, non injustè redderetur.* La masse entiere du genre-humain mérite la punition; & quand Dieu livreroit tous les hommes au supplice de la damnation, ce seroit sans injustice de sa part. *De Nat. & Grat. c. 7.* C'est suivant Saint Augustin dans le Livre de la Prédestination, ce qui ne doit pas révolter un Chrétien, persuadé que tous les hommes sont tombés par le péché d'un seul, dans une condamnation si juste, que quand Dieu n'en déli-

Pour un crime pareil ſi l'Ange eſt condamné,
(1) Pourquoi l'homme après lui ſera-t-il épargné?
Tous deux de la révolte également coupables
Devoient tous deux s'attendre à des peines ſemblables.
Sans eſpoir de retour les Anges rejettés
Dans les feux éternels ſont tous précipités.
Des humains en deux parts Dieu ſépare la maſſe:
Il choiſit, il rejette, il fait juſtice & grace.
Qui ſe plaindra, quand tous méritent l'abandon?
Tous coupables, qui peut eſpérer le pardon?
Qui lui plût fut choiſi: de la maſſe proſcrite
Sa bonté ſépara la race favorite.
Et pour ce petit nombre agréable à ſes yeux,
Il ouvrit de ſes dons les tréſors précieux.
C'eſt ce nombre ſi cher, ce céleſte héritage
Qu'il réſerve à ſon Fils pour auguſte appanage.
(2) Chef de tous les élus, Jeſus-Chriſt par ſon ſang,
Lui-même élu par Grace a mérité ce rang.
(3) *Cher & petit troupeau que m'a donné mon Pere,*
Banni toute frayeur, dit ce Dieu tutélaire:

Je

délivreroit aucun, on n'auroit aucun ſujet de ſe plaindre de lui. *Omnes eſſe in condamnationem juſtiſſimam: ita ut nulla Dei eſſet juſta reprehenſio, etiamſi nullus inde liberaretur.* De Prædeſt. C. VIII.

(1) Pourquoi l'homme. *Elegit nos Deus, non quia per nos ſancti futuri eramus; ſed elegit, prædeſtinavitque, ut eſſemus.* Dieu ne nous a pas choiſis, parce que nous devions être Saints; mais il nous a choiſis & prédeſtinés, afin que nous fuſſions Saints. *De la Prédeſt.* C. XVIII

(2) Chef de tous les élus. *Sicut prædeſtinatus eſt ille unus, ut caput noſtrum eſſet; ita multi prædeſtinati ſumus, ut membra ejus eſſemus.* Comme Jeſus-Chriſt a été prédeſtiné ſeul pour être notre chef, de-même pluſieurs d'entre les hommes ont été prédeſtinés pour être ſes membres.

(3) Cher & petit troupeau. *Nolite timere, puſillus grex, quia complacuit Patri veſtro dare vobis regnum.* Ne craignez point, petit troupeau; car il a plû à vo-

Je connois mes brebis, je suis toujours leurs pas:
Et l'ennemi cruel ne les ravira pas:
Sur les tendres agneaux que le Ciel me confie,
Sans relâche attentif, je réponds de leur vie.

Les hommes par ce choix qui partage leur sort,
Sont tous devant celui qui ne fait aucun tort,
(1) Les uns vases d'honneur, objets de la tendresse,
Connus, prédestinés, enfans de la promesse:
Les autres malheureux, inconnus, reprouvés,
Vases d'ignominies, aux flammes réservés.

(2) Qu'ici sans murmurer la raison s'humilie.
Dieu permet notre mort, ou nous donne la vie:
Ne lui demandons point compte de ses decrets.
Qui pourra d'injustice accuser ses arrêts?
L'homme, ce vil amas de boue & de poussiere,
Soutiendroit-il jamais l'éclat de sa lumiere?
Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur;
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.

Profter-

re Pere de vous donner son Royaume. *S. Luc. XII.* 32.
Oves meæ non peribunt in æternum, & non rapiet eas quisquam de manu mea. Mes brebis ne périront point à jamais, & nul ne me les arrachera d'entre les mains. *S. Jean* 5. 28.

(1) *Les uns vases d'honneur.* „ Qui peut se plaindre „ de Dieu, *dit l'Apôtre*, si voulant montrer sa colere, „ & faire connoître sa puissance, il supporte avec une „ patience extrême les vases de colere destinés à périr; „ afin de faire paroître les richesses de sa gloire sur les „ vases de miséricorde, qu'il a préparés pour la gloire.

(2 Qu'ici sans murmurer. *Suffiseit scire homini quòd non sit iniquitas apud Deum. Jam quomodo ista dispenset, faciens alios secundùm meritum vasa iræ, alios secundùm gratiam vasa misericordiæ, quis cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit?* Il suffit à l'homme de sçavoir qu'il n'y a point d'iniquité en Dieu: & si vous demandez pourquoi il fait les uns des vases de colere selon qu'ils le méritent, & les autres des vases

de

Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le Chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux.
Il vole sur les vents, il s'assied sur les Cieux.
Il a dit à la mer, *Brise-toi sur ta rive*;
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés,
Et les nüages sont la poudre de ses pieds.
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes;
Qui pese l'Univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, & de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux & nos encens sont dus à son pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir?
Quel bien lui revient-il de nos foibles hommages?
Lui seul il est sa fin, il s'aime en ses ouvrages.
Qu'a-t-il besoin de nous? D'un œil indifférent,
(1) Il regarde tranquille & l'être & le néant.
Il touche, il endurcit, il punit, il pardonne:
Il éclaire, il aveugle: il condamne, il couronne.
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris:
S'il veut m'aimer encor, je respire, je vis.
Ce qu'il veut il l'ordonne, & son ordre suprême
N'a pour toute raison que sa volonté même.
Qui suis-je pour oser murmurer de mon sort,
Moi conçu dans le crime, esclave de la mort?

Quoi!

de miséricorde par sa Grace; Saint Paul vous répondra: Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils? *S. Aug. contra duas Epist. Pelagii, l.* 1. *c.* 20

(1) *Il regarde tranquille.* Comme Dieu, *dit M. Bossuet, Traité du Libre Arbitre*, possede lui-même tout son bien, & qu'il n'a besoin d'aucun des êtres qu'il a faits: il n'est porté à les faire, ni à faire qu'ils soient de telle façon, que par sa seule volonté indépendante.

Quoi! le vase pétri d'une matière vile
Dira-t-il au potier, *Pourquoi fuis-je d'argile?*
(1) Des salutaires eaux un enfant est lavé.
Par une prompte mort un autre en est privé.
Dieu rejette Esaü, dont il aime le frere.
Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire?
(2) O sage profondeur! ô sublimes secrets!
J'adore un Dieu caché: je tremble, & je me tais.

Ce Dieu, dans ses desseins terrible & toujours sage,
Qui ne changeant jamais, change tout son ouvrage,
Pour ceux mêmes souvent qu'il avoit rendus bons,
Arrête tout à coup la source de ses dons.

Dans

(1) Des salutaires eaux.

Sed qui judicium arbitrii meritumque tueris.....
Infantum discerne animos, & ajjere quales
Affectus, qualesque habeant hæc pectora motus.....
..... Pariter nequeunt bona vel mala velle,
Et tamen ex illis miseratrix Gratia quosdam
Eligit, & rursum genitos baptismate transfert
In regnum æternum; multis in morte relictis.

Vous qui faites dépendre les dons de Dieu des mérites de l'homme, de son choix & de son libre-arbitre, dit S. *Prosper*, faites-nous voir ce choix & ces mérites dans les enfans, & dites-nous quels sont les mouvemens de leur volonté.... Tous également ne peuvent vouloir ni le bien ni le mal; & cependant Dieu par sa miséricorde & par sa grace en choisit quelques-uns qu'il fait renaître dans le saint Baptême pour les placer dans sa gloire, pendant qu'il en laisse un grand nombre dans la mort. *S. Prosper, Pœt. III. c.* 10. 30

(2) O sage profondeur! *O altitudo!* Tous les Chrétiens, dit *Bayle*, *Art. Arminius*, doivent trouver dans ce mot de Saint Paul un arrêt définitif, prononcé en dernier ressort & sans appel, touchant les disputes de la Grace, & opposer cette sorte digue aux inondations des raisonnemens.

Dans cette obscure nuit l'astre si nécessaire,
La foi, quand il le veut, s'éteint ou nous éclaire.
(1) Ce premier des présens qu'il fait aux malheureux,
Leur ouvre le chemin quand il a pitié d'eux.
Que de peuples, hélas! que de vastes contrées
A leur aveuglement sont encore livrées,
Assises loin du jour dans l'ombre de la mort!
Nous plus heureux, craignons leur déplorable sort:
(2) Le précieux flambeau qui s'allume par grace,
Aux ingrats enlevé, souvent change de place.
Par le sang des Martyrs autrefois humecté,
L'Orient, du mensonge est par-tout infecté.
Cette Ile, de Chrétiens féconde pépiniere,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumiere,
Recevant aujourd'hui toutes Religions,
(3) N'est plus qu'un triste amas de folles visions.
Hélas!

(1) *Ce premier des présens.* Dans tous les principes de la Théologie, *dit le P. Bourdaloue*, la premiere grace du salut est la lumiere qui nous découvre les voies de Dieu, parce que pour agir il faut connoître, & pour connoître il faut être éclairé de Dieu.

(2) *Le précieux flambeau qui s'allume.* „ Il y a de „ la part de Dieu, *dit le P. Bourdaloue*, des substitutions terribles: il abandonne les uns, il appelle les „ autres. " Il dépouille les uns, il enrichit les autres. „ Mystere de prédestination certain & incontestable, „ Mystere qui, tout rigoureux qu'il est, ne s'accomplit que selon les loix de la plus droite justice, & „ dans lequel Dieu découvre aussi tous les trésors de „ sa miséricorde... C'est ainsi que les Anges rebelles „ ayant laissé par leur chute un grand vuide dans le „ Ciel, Dieu leur a substitué les hommes . . . il substitue aussi un peuple à un autre peuple; & plaise „ au Ciel que nous ne servions pas d'exemple à ceux „ qui viendront après nous, comme nous en servent „ ceux qui nous ont précédés! *Pensées du P. Bourdaloue, au titre* Substitutions.

(3) *N'est plus qu'un triste amas.* Les Anabaptistes, les Trembleurs, les Indépendans, les Puritains, &c.

Hélas! tous nos voiſins plongés dans la diſgrace
Semblent nous préparer au coup qui nous menace.
Par-tout autour de moi quand je tourne les yeux,
Je pâlis & n'y vois que le courroux des Cieux.
Dans les glaces du Nord l'héréſie allumée
Y répand en fureur ſon épaiſſe fumée.
Là domine Luther, ici regne Calvin:
Et ſouvent où la Foi répand ſon jour divin,
La ſuperſtition, fille de l'ignorance,
Prend de la piété la trompeuſe apparence.
Oui, nous ſommes, Seigneur, tes peuples les plus chers:
Tu fais luire ſur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle,
La France eſt aujourd'hui ton Royaume fidelle.
Ah! nos crimes enfin à leur comble montés,
(1) Du Ciel lent à punir laſſeront les bontés.
Puiſſe-t il être faux ce funeſte préſage!
Mais, hélas! de nos mœurs l'affreux libertinage
A celui de l'eſprit pourra nous attirer.
Déjà notre raiſon oſe tout pénétrer.
Celui dont les bienfaits préviennent nos prieres,
Du ſalut à ſon gré diſpenſe les lumieres.
Il confond l'orgueilleux qui cherche à tout ſçavoir:
(2) Il aveugle celui qui demande à tout voir.

Pour

(1) *Du Ciel lent à punir.* Plus on eſt environné de lumieres, plus on eſt ſouvent près de tomber dans les ténébres; parce que Dieu nous punit de l'abus de ſes graces. Jamais l'Afrique ne fut plus éclairée que du tems de S. Auguſtin, & cependant la Religion y fut preſque éteinte par les Vandales. L'Egypte, la Paleſtine, la Syrie, malgré cette foule de ſaints Anachorétes, furent ravagées par l'Arianiſme, le Neſtorianiſme, l'Eutychianiſme, &c.

(2) *Il aveugle celui.* C'eſt une vérité inconteſtable, *dit le P Pourdaloue*, que Dieu aveugle quelquefois les hommes. De quelle maniere s'accomplit une punition, en apparence ſi contraire à la ſainteté de Dieu? C'eſt

un

Pour les ſages du Monde il voile ſes myſteres:
Il refuſe à leurs yeux les clartés ſalutaires,
Tandis qu'il les révéle à ces humbles eſprits,
A ces timides cœurs, de ſon amour nourris,
Qui mépriſent l'amas des ſciences frivoles,
Et tremblent de frayeur à ſes moindres paroles.
(1) Un mot eût pu changer les ſages Antonins;
Mais ce mot n'eſt donné qu'aux heureux Conſtantins.
Dieu laiſſe ſans pitié Caton dans la nuit ſombre,
Qui cherchant la vertu n'en embraſſe que l'ombre.

Mais plus terrible encore il prévoit tous nos pas,
Et vient frapper des cœurs qui ne s'ouvriront pas.
(2) Il verſe ſes faveurs ſur une âme infidelle,
Que l'abus de ſes dons rendra plus criminelle.
Jéruſalem le chaſſe, & rejette ſa paix:
Son ingrate Sion refuſe ſes bienfaits,
Et l'on eût vu par lui Tyr & Sidon touchées
Pleurer ſur le cilice & la cendre couchées.

Au

un ſecret de la prédeſtination, & de la reprobation des hommes, que nous devons révérer, mais qu'il ne nous appartient pas de pénétrer.

(1) Un mot eût pu. *Non volentis, neque currentis, ſed miſerentis eſt Dei, qui & parvulis quibus vult, etiam non volentibus neque currentibus ſubvenit* Tout dépend, *dit S. Paul*, non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miſéricorde, & qui l'accorde à qui il lui plaît d'entre les enfans, quoiqu'ils ne veuillent ni ne courent. S. *Aug. de dono Perſev. c* 1

(2) *Il verſe ſes faveurs* N'y auroit-il pas plus de bonté, nous dit notre raiſon, à ne point donner des graces, dont on doit abuſer? Elle peut dire de-même: N'y auroit-il pas eu plus de bonté à ne pas permettre la chute du premier homme? Puiſque Dieu a jugé à propos de tirer le bien du mal, plutôt que de ne permettre aucun mal, réformons les idées de notre raiſon ſur celles de la Foi. En Dieu tout eſt incompréhenſible pour nous: ſa bonté, comme ſa puiſſance.

Au grand jour, il eſt vrai, jour terrible & vengeur,
Sidon ſera traitée avec moins de rigueur.
Le ſerviteur rebellé aux ordres de ſon Maître,
Plus puni que celui qui meurt ſans le connaître,
De tous les biens reçus rend compte au Dieu jaloux;
Mais l'arrêt de Sidon en devient-il plus doux?
Tremblons juſqu'à la fin. Si l'on ne perſévere,
Jamais de ſes travaux on n'obtient le ſalaire:
Juſqu'au dernier inſtant il faut toujours courir.
Près d'atteindre le terme on peut encor périr.
L'auſtere Pénitent, le pâle Solitaire,
Couché ſur le cilice, & blanchi ſous la haire,
Par un ſouffle d'orgueil, un impur mouvement,
Un deſir avoüé, perd tout en un moment:
Tandis que pénétré d'un remord efficace,
Vieilli dans les forfaits un Brigand prend ſa place.
A la vigne du Maître appellé le dernier,
Il n'arrive qu'au ſoir, & reçoit le denier.
Quelquefois par l'effet d'une bonté profonde,
Où le vice abonda, la Grace ſurabonde;
Mais quelquefois auſſi par un triſte retour
Un cœur où la vertu fit long-tems ſon ſéjour,
Las de ſa liberté rentre dans l'eſclavage,
Et dans l'abîme affreux plus avant ſe rengage.
Le dernier coup porté rend le combat certain,
Et pour être vainqueur tout dépend de la fin.
La couronne eſt placée au bout de la carriere;
(1) Il faut pour la ravir fournir la courſe entiere.
De l'Egliſe au berceau l'illuſtre défenſeur,
Et des foibles Chrétiens le ſévere cenſeur,
Le ſoutien de la Foi, la gloire de l'Afrique,
(2) Tertulien s'égare & périt hérétique.

Pour

(1) Il faut pour la ravir. *Aſſerimus donum Dei eſſe perſeverantiæ, quâ uſque in finem perſeveratur in Chriſto.* Nous diſons que la perſévérance par laquelle nous demeurons unis à Jéſus-Chriſt juſqu'à la fin, eſt un don de Dieu. *S. Aug. du don de la Perſév. c* 1.

(2) *Tertullien s'égare.* Après avoir été le défenſeur de

Pour les enfans ingrats quels regrets superflus
Lorsque de ton festin, grand Dieu, tu les exclus!
Quel désespoir pour eux quand ta voix qui les chasse,
Appelle l'étranger pour s'asseoir à leur place!
Souvent il est fatal de vivre trop long-tems.
(1) Osius sur la Terre avoit brillé cent ans,
Fléau des Ariens en détours si fertiles,
Le Pere des Pasteurs, le Maître des Conciles.
La mort à ses travaux alloit rendre le prix,
Lorsque las d'un exil où sa foi l'avoit mis,
Il ranime une main par vingt lustres glacée,
Pour signer de Sirmich la formule insensée.
A tout craindre de nous sa chute nous instruit.
Redoublons notre course, & prévenant la nuit,
Hâtons-nous de jouïr du jour qui nous éclaire.

(2) Mais que sert de courir, répond un téméraire,

Qui

de la Religion contre les Payens & contre les Hérétiques, Tertullien se sépara de l'Eglise, & embrassa la Secte des Montanistes.

(1) *Osius sur la Terre.* Osius, Evêque de Cordoue, que S. Athanase appelle *le Pere des Evêques, le Maître des Conciles, le grand Confesseur de Jésus-Christ*, ne voulant pas favoriser les Ariens fut exilé par Constantius. Il avoit alors plus de cent ans. Après avoir souffert pendant une année d'exil beaucoup de mauvais traitemens, il succomba, & signa la formule de Sirmich, dressée par les Ariens. Il mourut peu de tems après.

(2) Mais que sert de courir. *Sunt qui propterea vel non orant, vel frigidè orant. Num propter tales, hujus sententiæ veritas deferenda, aut ex Evangelio delenda putabitur?* Il y en a qui frappés de cette parole de Jésus-Christ, que Dieu sçait ce qu'il nous faut avant que nous le lui demandions, ou negligent de prier, ou ne prient qu'avec tiédeur. Faut-il, à cause de ces gens-là, renoncer à la vérité de la préscience de Dieu, ou l'effacer

Qui m'oppoſe un diſcours tant de fois répété?
Dans le Ciel, me dit-il, mon ſort eſt arrêté:
Pourquoi venez-vous donc, diſcoureur inutile,
M'animer aux travaux d'une courſe ſtérile?
Au Livre des Elus ſi mon nom eſt gravé,
Tout crime par la Grace en moi ſera lavé.
Si le Ciel en courroux me deſtine à la peine,
Pour chercher la vertu ma diligence eſt vaine.
C'en eſt fait, je veux vivre au gré de mes deſirs,
J'attendrai mon arrêt dans le ſein des plaiſirs.

(1) Déteſtable penſée! affreuſe conſéquence!
Ainſi vous vous jugez vous-même par avance.
Dans

l'effacer de l'Evangile? S. *Aug. du don de la Perſév. C.* XVI. Et dans le C. XIX. le même Docteur ajoûte: „ S. „ Cyprien & S. Ambroiſe, qui ont relevé le prix & la „ force de la Grace juſqu'à dire, l'un, qu'*il n'y a rien* „ *dont nous puiſſions nous glorifier, parce qu'il n'y a rien* „ *qui vienne de nous*; & l'autre que *notre cœur & nos* „ *penſées ne ſont point en notre pouvoir*; n'ont pas ceſſé „ pour cela d'employer les exhortations & les correc- „ tions pour porter les hommes à l'obſervation des com- „ mandemens de Dieu. Et ils ne craignoient pas qu'on „ leur dit: Pourquoi nous exhorter & nous reprendre, „ s'il eſt vrai que nous n'ayons rien de bon qui vienne „ de nous; & ſi notre cœur & nos penſées ne ſont „ point en notre pouvoir? *Cyprianus & Ambroſius, cùm ſic prædicarent Dei Gratiam, ut unus eorum diceret*, In nullo gloriandum, quoniam noſtrum nihil eſt, *alter autem*, Non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum & noſtræ cogitationes; *non tamen hortari & corripere deſiterunt ut fierent præcepta divina. Nec timuerunt ne diceretur eis: Quid nos hortamini; quid & corripitis ſi nihil boni habeamus quod ſit noſtrum, & ſi non eſt in poteſtate noſtra cor noſtrum?*

(1) *Déteſtable penſée.* L'eſpérance & la crainte ſont deux contrepoids qui ſoutiennent l'homme entre deux précipices, la préſomption & le déſeſpoir. Il ſuffit pour eſpérer, de ſçavoir que la miſéricorde de Dieu eſt infinie: il ſuffit pour craindre, de ſçavoir que la perſévérance eſt un don qu'il ne doit à perſonne.

Dans le trouble où vous jette un douteux avenir,
Ignorant votre arrêt vous l'osez prévenir.
La porte du bonheur envain vous est ouverte,
Vous-même vous voulez assurer votre perte.
Le suivez-vous en tout, ce vain raisonnement?
Sans doute Dieu connoît votre dernier moment,
Et votre heure fatale au Ciel déjà réglée
Jamais par vos efforts ne sera reculée.
Pourquoi donc dans les maux qui menacent vos jours,
De l'art des Médecins cherchez-vous le secours?
De leurs soins assidus que devez-vous attendre?
Votre course est fixée, ils ne peuvent l'étendre.
Ah! malgré ces raisons, la crainte de mourir
A des secours douteux vous force de courir.
Où sont donc pour le Ciel les efforts que vous faites?
(1) Pourquoi n'y point courir, insensés que vous êtes?
(2) J'ignore comme vous quel sort m'est réservé:
Mais pour me consoler vivrai-je reprouvé?
Non, pour mourir en Saint, c'est en Saint qu'il faut vivre;
Je me crois des Elus, je m'anime à les suivre;
Si mon sort est douteux, je le rendrai certain.
(3) Je travaille, je cours, & ne cours pas envain.

Des

(1) Pourquoi n'y point courir. *Quid metuis, si in via ambulas? tunc time, si deseris viam.* „ Que craignez-vous si vous marchez dans le chemin? vous n'avez à craindre qu'en abandonnant la voie qui méne à „ Dieu. *S. Aug. Serm.* 142.

(2) *J'ignore comme vous.* Dieu nous a prédestinés, *dit le P. Bourdaloue*, comme des créatures raisonnables, libres, capables de mériter, & qui doivent gagner le Ciel par titre de conquête ou de récompense.

(3) *Je travaille, je cours.* M. de Nointel, Ambassadeur

Des maîtres le plus doux, des peres le plus tendre
Dieu m'appelle, & me dit qu'à lui je puis prétendre;
Que je ſuis ſon enfant; qu'il veut me rendre heureux.
De mon eſprit j'écarte un trouble dangereux,
Et loin que mon arrêt m'inquiette & m'allarme,
J'eſpere tout d'un Dieu dont la bonté me charme.
J'enviſage les biens que m'a fait ſon amour
Comme un gage de ceux qu'il veut me faire un jour.
Pourquoi de ſes faveurs comblé dès ma naiſſance,
Former pour l'avenir un ſoupçon qui l'offenſe?
Non, j'y conſens, qu'il ſoit ſeul maître de mon ſort.
(1) Il m'aime: du pécheur il ne veut point la mort,
Il

ſadeus à la Porte, avoit écrit à M. Arnaud touchant la maniere dont les Turcs raiſonnent ſur la prédeſtination. M. Arnaud lui répond, Lettre 147. „ Le meilleur eſt „ de ne ſe point enfoncer ſur ces matieres qui ſont „ impénétrables. Il eſt certain que tout ce qui arrive „ dans le Monde eſt réglé par la providence de Dieu, „ & que le péché même, dont il n'eſt pas l'auteur, „ entre dans cet ordre; parce qu'il n'arrive point qu'il „ ne le permette, & qu'il ne le permet que pour en „ tirer du bien .. Mais l'erreur des Turcs eſt qu'ils ſé„ parent les moyens par leſquels les événemens arri„ vent, des événemens même ordonnés de Dieu: ce „ qui fait qu'ils croient qu'il ne ſert de rien d'éviter les „ périls; parce que Dieu ayant réglé ce qui devoit arri„ ver, il n'eſt pas en notre pouvoir de l'éviter. Mais „ Dieu ne l'ayant réglé qu'en attachant la cauſe „ aux effets, je fais bien de ne me pas expoſer à la „ peſte ſans néceſſité; parce que ne m'y expoſant pas, „ je ne la gagnerai pas: & ne la gagnant pas, je n'en „ mourrai pas: & par-là je ne changerai pas l'ordre de „ la providence, mais je me ſerai conduit d'une manie„ re ſage, & qui ſera conforme à cet ordre. Après tout „ néanmoins, il en faut toujours revenir-là, qu'il y a „ quelque choſe en tout cela qu'on ne ſçauroit com„ prendre.

(1) Il m'aime; du pécheur, &c. *Miſericors & miſerator Dominus.*

Il pardonne, il invite au retour salutaire
Celui qui s'accumule un trésor de colere.
A toute heure aux méchans il prodigue ses dons;
Son soleil luit sur eux ainsi que sur les bons;
Il punit à regret; & ce n'est qu'en partie
Qu'il frappe sur l'ingrat que son courroux châtie.
C'est à vous, c'est à moi que le Ciel est promis:
C'est pour nous qu'à la mort il a livré son Fils.
Qui, Dieu veut le salut de tous tant que nous sommes;
Jésus-Christ a versé son sang pour tous les hommes.
Que celui qui périt ne s'en prenne qu'à soi.
Malheureux Israël, ta perte vient de toi.
Vous craignez du Seigneur les arrêts formidables;
Cependant vous perdez ses momens favorables,
Et lorsqu'il vient à vous, vous lui fermez vos cœurs.
Hélas! combien de fois vous offrant ses faveurs
Vous a-t-il ranimés par des graces nouvelles?
Et que n'a-t-il point fait? Un oiseau sous ses ailes
Rassemble ses petits trop foibles pour voler:
C'est ainsi qu'en son sein il veut vous rassembler.
Les maux que vous souffrez, c'est lui qui les envoie:
Par tendresse pour vous il trouble votre joie.

De

Dominus, in his quibus veniam dedit, in his quibus adhuc non dedit, longanimis, non damnans, sed exspectans... vocat te nunc, exhortatur te, expectat donec respiscas: & tu tardas. „ Le Seigneur est plein de miséricorde „ à l'égard de ceux dont il a pardonné les péchés: il „ est patient à l'égard de ceux auxquels il ne les a pas „ encore pardonnés: il ne les condamne pas, mais il „ les attend, & par-là semble leur crier: Revenez „ à moi, & je reviendrai à vous.... Dieu vous appelle aujourd'hui: Dieu vous exhorte & attend que „ vous rentriez en vous-même, & vous differez de le „ faire. *S. Aug.*

De vos plaisirs honteux il veut vous détacher;
Au monde malgré vous il veut vous arracher.
Cependant de ce Monde esclaves volontaires,
Vous rejettez toujours ses rigueurs salutaires.

Mais pourquoi, direz-vous, ce Dieu de charité
Montre-t-il dans son choix tant de sévérité?
Si lui seul à ses dons peut nous rendre fidelles,
S'il veut notre salut, pourquoi tant de rebelles?
(1) Entre tant d'appellés, pourquoi si peu d'Elus?
Leur foible nombre échappe à nos regards confus.
Les épics épargnés par la main qui moissonne,
Ces restes que le maître aux glaneurs abandonne,
Et les grappes que laisse un vendangeur soigneux,
Images des Elus, sont aussi rares qu'eux.
Nous ne voyons en Dieu que justice & colere:
Est-ce ainsi qu'il nous aime? Est-ce ainsi qu'il est peré?
(2) Nous tremblons.... C'est assez, unissons notre Foi:
Je tremble comme vous, espérez comme moi.

Il

(1) *Entre tant d'Appellés* „ On demande, *dit le P.* „ *Bourdaloue*, s'il est à propos que les Prédicateurs „ prêchent dans la Chaire la vérité du petit nombre „ des Elus. J'aimerois autant qu'on demandât si l'on „ doit prêcher l'Evangile en Chaire. Prêchons-le sans „ en rien retrancher, ni rien adoucir: prêchons-le dans „ toute son étendue, dans toute sa sévérité. Malheur „ à quiconque s'en scandalisera.... S'il y en a quelques-uns que ce sujet désespere, qui sont-ils? Ceux „ qui ne veulent pas bien leur salut. Tout bien examiné, il vaudroit mieux, si je l'ose dire, les désespérer ainsi pour quelque tems, que de les laisser dans „ leur aveuglement. *Pensées du P. Bourdaloue*, Titre du petit nombre des Elus.

(2) *Nous tremblons.* Qui tremble croit, & qui croit a le principe du salut. Ainsi la crainte même est un sujet d'espérance. Dans quelque abîme que l'on soit, on en peut crier, *De profundis clamavi.*

Il eſt Pere, il eſt Dieu: je crains le Dieu terrible;
Mais je chéris le Pere à mes malheurs ſenſible.
Sans peine devant lui ſoumettant mon eſprit,
Je crois ce qu'il révéle, & fais ce qu'il preſcrit.
Je laiſſe murmurer ma raiſon orgueilleuſe;
Je ſçais que ſa lumiere eſt ſouvent périlleuſe;
Je me livre à la Foi, je marche à ſa clarté:
Celui qu'elle conduit n'eſt jamais écarté.
Je ne puis de la Grace atteindre le myſtere:
Mais Dieu parle, il ſuffit, c'eſt à l'homme à ſe taire.

Lorſque voulant ſonder ſes terribles decrets,
Nous portons juſqu'au Ciel nos regards indiſcrets;
Quand nous oſons percer le voile reſpectable
Dont ſe couvre à nos yeux ce Dieu ſi redoutable,
Sa gloire nous opprime: éblouïs, aveuglés,
Du poids de ſa grandeur nous ſommes accablés.
Ah! reſpectons celui qui veut être inviſible,
Et craignons d'irriter ſa majeſté terrible.
Mais la ſainte frayeur que l'homme en doit avoir,
C'eſt de toi ſeul, grand Dieu, qu'il la peut recevoir:
Apprens-nous à t'aimer, apprens-nous à te craindre.
De tes deſſeins cachés eſt-ce à nous de nous plaindre?
Détourne loin de nous cet eſprit curieux
Qui rend l'homme inſolent, ſi coupable à tes yeux.
Adouci la fierté de ceux qui ſont rebelles;
Daigne affermir encor ceux qui te ſont fidelles;
Donne-nous ces ſecours que tu nous a promis:
(1) Donne la Grace enfin même à ſes ennemis.

(1) Donne la Grace enfin. *Oremus, dilectiſſimi, oremus ut Deus Gratiæ det etiam inimicis noſtris, maximeque fratribus & dilectoribus noſtris, intelligere & confiteri, poſt ingentem & ineffabilem ruinam, quâ in unâ omnes cecidimus, neminem niſi Gratiâ Dei liberari, eamque non ſecundùm merita accipientium, tanquam debitam red-*

dit, sed tanquam veram gratiam, nullis meritis præcedentibus, gratis dari. Prions, mes très-chers freres, prions l'Auteur de la Grace de faire que nos ennemis mêmes, & sur-tout nos amis & nos freres, comprennent & confessent que depuis cette grande & ineffable ruine où la chute d'un seul nous a tous précipités, nul n'est délivré que par la Grace de Dieu : que cette Grace n'est point donnée comme une dette & une récompense des mérites, mais qu'étant véritablement Grace, elle se donne gratuitement, sans qu'aucun mérite la précéde.

FIN DU TOME III.

834023